PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

# LA REVUE DE PARIS

## 15 DÉCEMBRE 1931


| | | Pages. |
|---|---|---|
| esse de Noailles . | *Adolescence.* — I . . . . . | 721 |
| iel Hanotaux . . . | *Le Tribunal des Maréchaux.* . . . . | 747 |
| Giraudoux . . . . | *Judith* (acte 3) . . . . . | 753 |
| t Aftalion. . . . . | *La Situation économique de la France.* | 776 |
| r-Lévy . . . . . | *Jérôme Bonaparte et Napoléon* . . . | 797 |
| ony H. G. Fokker. / e Gould. . . . . | *Souvenirs d'un homme volant.* — III. | 830 |
| imir d'Ormesson . | *L'Expérience hitlérienne* . . . . . | 860 |
| ges Manue. . . . . | *La Retraite au Désert* (fin) . . . . . | 877 |
| y Bidou . . . . . | *Le Mouvement littéraire* . . . . . | 923 |
| çois Porché . . . . | *Le Mouvement dramatique* . . . . . | 933 |
| rt Flament. . . . . | *Tableaux de Paris* . . . . . | 945 |


Correspondance : Princesse Edmond de Polignac.

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

# La REVUE DE PARIS *publiera en 193*

**Philippe**
par Julien GREEN

**La fin de Thérèse**
par François MAURIAC

**Le fond du ver**
par Georges DUHAM

**Odeur de Village**
par Jean GIONO

**A l'autre bout de l'Arc-en-Ciel**
par Alexandre ARNOUX

**Absence**
par Marc CHADOURN

**Simoïs**
par François DE BONDY

**Anna**
par André THÉRIVE

**Cet Œil si bleu**
par Jean-Louis VAUDO

**Héritages**
par André CHAMSON

**Les Pleureurs de Sion**
par Myriam HARRY

***des romans et nouvelles*** de Mme Colette, de la princesse Bibesco; de M. H de Régnier, *de l'Académie française*; de MM. Paul Morand, Jean Giraud André Maurois, Jean Schlumberger, Robert de Traz, Jacques Chardo Pierre Frédérix, Francis Carco, Jean Mistler, André Beucler, Marcel Arl Pierre Bost, E. Bove, Fernand Fleuret, Alfred Fabre-Luce, J. de Lacret Marcel Aymé, Armand Lunel, P. Drieu la Rochelle, Maurice Génev Philippe Soupault, M. de Pourichkévitch, Johan Bojer, Jean Cassou.

***des inédits*** de Balzac, de Mérimée.

***des poèmes*** de la comtesse de Noailles, de Gilbert Mauge.

**Asie**
par Luc DURTAIN

**Souvenirs de la Vie frivole**
par Abel HERMANT,
*de l'Académie française*

**Berlin**
par Henry BI

**Contes philosophiques**
par P. DE NOLHAC,
*de l'Académie française*

**L'Illuminisme au temps de Louis XI**
par l'abbé BREMOND,
*de l'Académie française*

**La Comtesse de Ségur, née Rostopchine**
par Jacques CHENEVIÈRE

**La Formation de l'Esprit Critiq au XVIe siècle**
par Fernand FLEURET

**L'éveil de la Curiosité intellectuelle dans les provinces françaises (1760-1789)**
par Daniel MORNET

**Gœthe et la Légion d'Honneur**
par Fernand BALDENSPERG

**L'Influence de la philosophie bergsonienne**
par R. LE SENNE

**Tableau de la Poésie française depuis 1870**
par Albert THIBAUDET

***des portraits littéraires :***

**Franc-Nohain poète**
par François PORCHÉ

**Colette**
par André ROUSSEAUX

**Abel Hermant**
par Maurice MARTIN DU GA

**L'Abbé Bremond**
par Denis SAURAT

**François Mauriac**
par Edmond JALOUX

**Valery Larbaud**
par Marcel THIÉBAUT

***des études littéraires, des essais,*** de MM. Paul Valéry, Henry Bordeaux, *l'Académie française*; de Marthe de Fels, de MM. Valery Larbaud, Constant Photiadès, Guy de Pourtalès, G. Lanson, Abel Bonnard, Pol Neveux, Jacqu Boulanger, Gérard Bauër, Marcel Achard, François Porché, A. Albert-Pet Jean Aubry, R. de Smet, Jean Poirier, Claude Berton, Marcel Thiébaut.

***des études sur les littératures étrangères*** par Desmond Mac Carth M. Lanoire, Maurice Muret, Kjell Stromberg, J. Greshoff, Max Rychner.

# LE LIVRE DE MA VIE

---

## ADOLESCENCE

J'allais avoir quinze ans, quand le désordre et la liberté pénétrèrent dans ma vie à la suite de la pleurésie grave qui venait d'affecter la santé de ma sœur. Affligée, précipitée dans le désarroi par les opinions médicales contradictoires, ma mère ne cessait de pleurer furtivement. Sa détresse nous gagnait et nous consternait. Tel médecin, consciencieux, affirmait que l'hiver de Paris, qui nous était habituel, ne saurait être nuisible à ma sœur; tel autre, aussi loyal, proclamait que la tiédeur du Midi pouvait seule remédier à son état de consomption. Notre demeure fut ainsi livrée à l'indécision. Raisonnablement, l'opinion du spécialiste anxieux l'emporta sur celle de l'optimiste. Il fut décidé que ma sœur et moi, accompagnées de notre institutrice extravagante et d'une femme de charge que sa pesanteur et sa modération flamandes nous rendaient plus chère, partirions pour Monte-Carlo. Nous devions y précéder de peu l'arrivée de ma mère et de notre indispensable ami, M. Dessus. Le septuagénaire irritable, dévot et crédule avec violence, de la même manière que ses contemporains l'avaient connu voltairien, était prêt à tous les sacrifices pour soutenir par sa gaîté drue, sa bonhomie brutale, laquelle envers une enfant souffrante se montrait soudain galante, ma sœur affaiblie, au visage soucieux. Chez ma sœur, peu de semaines avaient suffi à transformer la hardiesse de jeune garçon qui la caractérisait en une mélancolie inquiète, dont était responsable, non seu-

lement la maladie, mais encore l'assiduité protectrice dont elle était l'objet et qui répugnait à son caractère dédaigneux de sollicitude. Pour M. Dessus, quitter Paris, les archives de la Bibliothèque Nationale, où il accomplissait un mystérieux et vain travail d'érudit qui fait fausse route et ne rencontre nulle créance, c'était témoigner d'un profond et tutélaire amour. Blessée dans ma tendresse et mon orgueil physique familial par la maladie de ma sœur, je ne pensais qu'à me dévouer à elle. J'eusse voulu rétablir au moyen d'une générosité indéfinie le niveau de chance qui jusqu'alors nous avait maintenues dans une situation d'égalité, elle, dotée d'une vigueur satisfaite, d'une courageuse insensibilité d'amazone, moi, favorisée par un don d'éloquence et d'exubérance, embuée de rêverie. Adolescente errant dans la forêt des fables, je rêvais aussi de la Méditerranée, que pour la première fois j'allais voir. Elle m'avait été décrite, en ces jours lugubres où se discutait notre sort, par un personnage d'allure étrange et forte, venu des bords du Danube, chargé d'hérédité grecque, M. Panaïote Pencovitch, avocat roumain, qui, à la mort de mon père, avait pris, en ce lointain pays, la direction des terres fructueuses dont ma mère connaissait à peine les noms et point du tout la valeur.

Il s'était, dès sa première rencontre avec ma mère, ma sœur et moi, pris pour nous trois d'une sorte de romanesque passion d'ermite amoureux. « J'aime les beaux yeux, avait-il dit, mon souhait est de ne vous quitter plus... » Chaque jour, nous le voyions arriver, les bras chargés de fleurs et de sucreries. Son visage, d'aspect peu soigné par la faute de sa chevelure hérissée et grisonnante coiffant un glabre ovale de couleur citrine, son corps épais et maladroit, rudement et pauvrement vêtu, n'étaient pas ceux d'un homme que la fortune a lésé, mais d'un sage. Sorte de Diogène épicurien qui jouit de la vie sans lui rien reprocher, il l'adoptait entièrement au lieu de la défier et de la rejeter. Avec une douceur d'enfant charmé, il en cueillait les roses et rendait un hommage incessant à la Vénus antique, constante et universelle.

Ce sont les conversations de ce solitaire original qui m'apprirent définitivement les mérites de la raison et le pouvoir de la beauté. Prudent en toute chose matérielle,

afin de ne connaître aucune amertume ni déception, il portait, durant ses promenades, une canne mouchetée de brun et de blond, passée à son cou par un long lacet. « J'ai souffert, jadis, m'avoua-t-il, d'avoir égaré, sans la pouvoir retrouver, une canne en bois précieux qui faisait mon délice; j'ai formé le vœu de ne plus avoir qu'un seul exemplaire de tout ce qui est utile à l'homme, et de me l'assujettir avec tant de précautions que je ne puisse en être séparé. Jouissons de la vie; efforçons-nous de n'en point souffrir. » Un seul vêtement, une seule paire de chaussures, un seul chapeau composaient l'habillement de ce philosophe flâneur. Mais son amour pour la grâce des femmes ne connaissait point cette étroitesse; il les chantait toutes comme Sadi; les louait comme le fait, à travers son mépris de l'univers, l'Ecclésiaste. D'un cœur fanatique il révérait l'œil dessiné en forme d'amande dans le visage de la pauvresse comme dans celui de la reine. Nous le vîmes descendre de voiture au centre mouvementé de Paris, pour acheter, chez un fleuriste, un bouquet onéreux, qu'il offrit à la gracieuse marchande de journaux ambulante, dont il avait distingué le regard velouté. Respectueux et paternel devant notre extrême jeunesse, Panaïote Pencovitch, qu'on eût pu comparer à quelque bœuf humain pour l'épaisseur de la stature et la langueur innocente de l'expression élégiaque, se fit pour moi l'annonciateur de l'amour. Gravement, religieusement, il me décrivit, sans que la chasteté y pût rien trouver à redire, l'ivresse unique de la passion, autour de laquelle il voyait se déployer le monde : paradis terrestre, prêt à servir le couple éternel. Détaché de sa profession chicanière après un long et minutieux labeur, il avait quitté Bucarest, et, vigoureux animal, docile à la nature, il cheminait dans la direction du soleil. Les bords de la Méditerranée l'enchantaient. Il dépeignait ce que serait pour mes yeux, en faveur desquels il élevait un perpétuel encens, la vue de l'immense azur liquide, des orangers épanouis, des parterres de fleurs, printaniers en toute saison. Je l'écoutais comme le jeune Bacchus de Léonard de Vinci tend l'oreille au bruit lointain des Ménades. Des bois sacrés se levaient devant mon imagination. En nous installant dans le train, qui, au début de novembre, nous emporta loin de

Paris, vers les fastueux rivages, et bien que préoccupée de la faiblesse de ma sœur et surveillant les châles dont on l'enveloppait, j'eus l'impression qu'on m'expédiait vers le bonheur.

Après avoir traversé, en rêvant à Frédéric Mistral, la Crau, paysage morne et pierreux, où des troupeaux de moutons imprégnés d'air salin semblaient envahir la côte comme une végétation laineuse; après avoir vu, dans les environs de Tarascon, le soleil exalté frapper les vitres du wagon, cependant que de hauts cyprès montaient, sur les routes blanches, une garde bucolique, nous arrivâmes au coucher du jour à Monte-Carlo. Le parfum âcre d'une atmosphère froide et bleue; le sec décor des palmiers, non luxuriants, mais comme dolents et apprivoisés; le terrain rougeâtre, au-dessus duquel flottait la grisaille nébuleuse du feuillage des oliviers; les blanches façades des hôtels; le casino bombé, doré, dominant des terrasses où passaient des promeneurs élégants et légèrement vêtus, enfin le spectacle entier me brisa le cœur. Déçue, vaincue, je compris qu'il me faudrait vivre bravement, en surmontant à tout instant mon hostilité, dans ce paysage sans mollesse et sans chants d'oiseaux.

Quelle détresse que celle de deux enfants inquiètes, arrachées à la rassurante monotonie de leur vie habituelle et isolées sous un climat où les cieux, d'un azur insistant, semblent participer de la frivolité d'un groupement humain acharné à des plaisirs dont elles ne peuvent concevoir l'agrément! Un accueil protecteur nous attendait pourtant. Recommandées au baron et à la baronne de S***, préfet et préfète robustes et joyeux sous le second Empire, à présent vieux couple retiré dans les honneurs et les cactus de Monaco, nous fûmes promtement secourues. Le baron de S***, grand Chambellan et gouverneur du Palais, s'employa à nous faire accorder une attention particulièrement empressée dans le vaste hôtel où nous séjournâmes avant de nous établir dans une villa.

Le baron de S***, droit et raidi sous le rhumatisme, les cheveux teints d'un noir douteux, à reflets indigo, nous étonnait parce qu'il ne parlait du souverain de la Principauté qu'en le nommant « mon auguste Maître ». On sentait

que tout hommage rendu par lui à son chef le situait sur une hauteur que, seul, il ne se jugeait pas capable d'atteindre. Les propos courtois, soumis et inclinés du baron de S***, que sa charge, agréable à ses goûts, saturait de plaisir, étaient en opposition minutieuse et joviale avec le digne et amer reproche, formulé immortellement par La Bruyère, et qui m'avait séduite au cours de mes études :

L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit; je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois...

C'est dans le plus fervent abandon de sa propre personne et dans la joie que lui procurait l'élévation du souverain de Monaco, qu'il eût voulu altier et non modeste, comme l'était ce prince austère, généreusement dévoué à la science, que le baron de S*** puisait l'estime de soi-même. Peut-être ne faut-il pas juger sans sympathie cette faculté d'abolition personnelle que Gœthe louait en son ami Herder, lorsqu'il disait : « J'aime l'homme qui sait se subordonner. » Mais il y a des abaissements et des fidélités qui haussent l'esprit et l'ennoblissent, d'autres qui ne font que révéler un besoin de quiétude, une satisfaction utilitaire et vaniteuse dans la dépendance.

***

Je ne devais pas me réconcilier avec l'hiver tiède, aigre, masqué de soleil et universellement vanté de Monte-Carlo. Je redoutais chaque jour pour ma sœur ce brusque évanouissement de la clarté, « ce brisement du temps », comme disent les Romains pour nommer le crépuscule, que les médecins nous avaient appris à craindre avec excès. L'anxiété où me jetait le froid clair du soir, redoutable m'avait-on affirmé, augmentait l'angoisse physique et la tristesse de l'âme que me causait l'heure du soleil couchant, sorte de mort immédiate de l'horizon et du paysage, heure si nue, si livide, que l'on peut la mettre en contradiction exacte avec ce vers frémissant d'Arthur Rimbaud :

L'aube, exaltée ainsi qu'un peuple de colombes !...

Notre station opulente et désemparée dans un grand hôtel, où affluait, toujours affairée, une brillante société cosmopolite, et que rendaient strident, le soir, des orchestres de tziganes habiles et ardents à viser le cœur, comme si ces violonistes de Bohême eussent été des arbalétriers, cessa lorsque ma mère arriva avec M. Dessus. La villa qui fut choisie avait cet aspect, cet arome, et je dirais cette saveur triste des demeures légères et négligées, louées d'année en année, par des passants différents, qui s'y abritent sans s'y attacher. En vain un jardin cultivé sur une étroite terrasse nous offrait-il la présence délicate de poivriers verts et roses, de mandariniers, arbustes graciles jonglant avec des boules d'or, nous n'en avions pas moins le sentiment d'être des émigrées retenues prisonnières entre les minces murailles de la demeure, que pénétrait le froid du soir. Les cheminées, mal construites pour leur usage dédaigné, ne consentaient pas à nous procurer, sans répandre une fumée suffocante, ces gais feux de bois, résineux, sonores ou brasillant à voix basse, qui ajoutaient une poésie familière à l'automne fringant du lac Léman.

Mon lit, recouvert d'une moustiquaire, quand j'y étais étendue, mélancolique et rêvant, me laissait contempler le plafond de ma chambre, peint à l'italienne; peinture craquelée, de couleur ocre, jonchée aux quatre coins de guirlandes de roses volumineuses, d'où s'élançaient, agile badigeon, de longs rubans bleutés. Ma mère, ayant fait venir un piano, s'étourdissait dans la musique, s'y ébattait, comme se baignent les naïades, et M. Dessus, à qui aujourd'hui encore j'en rends grâce, fut seul à comprendre la détresse de deux adolescentes situées soudain dans un milieu si opposé à la nécessité de leurs études, à leurs divertissements et à leurs songes. Le voisinage du Casino lui paraissait mystérieusement dangereux et tel que le serait celui de l'enfer; il lui semblait que des vices ailés eussent le pouvoir de s'en évader et de venir contaminer les deux pauvres enfants de la villa étrangère, aussi à plaindre que des oiseaux des îles déportés dans une étroite cage d'osier. L'active raison de M. Dessus s'ingénia dès lors à organiser nos journées moroses et à en adoucir l'âpreté. Pour ma sœur, qu'il ne fal-

lait pas fatiguer par le travail, il institua des jeux de cartes et le jeu de loto, si monotone pourtant, avec le monocle de verre posé sur les numéros gagnants, cependant que mes lectures studieuses faisaient l'objet de ses pittoresques et savants commentaires. Ne sachant quel adversaire salubre opposer au menaçant Casino, dont nous n'étions pas même curieuses, il s'adressa au clergé et souhaita pour nous la société des prêtres. Elle nous fut fournie par les desservants d'une neuve et somptueuse église où de jeunes hommes d'origine italienne, ayant droit au nom vénérable de Pères, alliaient les vertus de la vocation religieuse à la chaleur candide mais véhémente d'une race visitée par le soleil. Ces jeunes Pères, d'allure sportive sous la longue robe noire que leurs pas alertes balançaient en laissant apercevoir des chaussures de montagnards, n'étaient point insensibles à la présence de deux enfants féminines apparues brusquement dans leur paroisse. Bien que M. Dessus, obsédé chimériquement par le voisinage du Casino, s'obstinât à ne considérer en ces prêtres juvéniles que des envoyés de Dieu, et que ma mère, ingénue, excusât en riant leur chaste enthousiasme, il y eut, dans la villa mélancolique de Monte-Carlo, des scènes plaisantes et innocentes, où le pâtre ardent des coteaux napolitains se révélait, soudain, par l'éclat fiévreux du regard, par le vigoureux et affectueux serrement de main.

L'un de ces naïfs ecclésiastiques, abandonnant la lutte intérieure, manifestait chaleureusement sa prédilection pour moi. Au jeu de cartes, aux dominos, visiblement il favorisait ma chance. Débonnaire, désireux de prouver son dévouement, il parvint à me procurer des billets farouchement disputés pour une représentation théâtrale du célèbre ténor Jean de Rezské, dont le glorieux renom hantait mon imagination. Ainsi m'accointai-je du chef-d'œuvre de Berlioz, la *Damnation de Faust*, profond gémissement que fait entendre le gel de la vieillesse humaine, disposée à vendre son âme pour retrouver le verdoyant orgueil des années légères et triomphantes.

***

Un soir de mai, au moment de quitter enfin, pour cette année, Monte-Carlo, et souhaitant remercier le jeune abbé désintéressé qui nous avait retenu une cabine de wagon-lits réclamée par un grand nombre de voyageurs, nous allâmes, sous la direction de M. Dessus reconnaissant, visiter le jardin du séminaire et saluer ses hôtes. Je vis errer dans les chemins aromatiques, le bréviaire entre les doigts et se saluant silencieusement à chaque rencontre, ces jeunes hommes en lévites noires qui avaient fait le vœu de n'aimer que l'invisible dans les cieux. Plusieurs d'entre eux nous entourèrent tristement, étonnés que l'on eût à quitter un toit voisin du leur, à entreprendre un voyage. Celui qui m'avait témoigné un affectueux attachement saccagea des parterres de narcisses et de tulipes encore frêles; il m'offrit ces dons du sol comblé avec un regard qui reportait sur moi une part de son âme vouée à l'inconnaissable. Je fus émue de sentir que la poésie régnait comme un astre mystique sur ce jardin d'où elle avait écarté sa rivale jumelle et redoutable : la passion humaine. Depuis le début de mars, j'étais sans hostilité envers les paysages du Midi, bien que j'eusse la nostalgie du printemps de Paris, du Bois de Boulogne, si longtemps recouvert des froids brouillards de la Seine qu'on y sent jaillir avec difficulté, mais dans une obstination invincible d'amour, le vert crépitement des bourgeons sur les branches.

Si les mois hivernaux frais et clairs de la Méditerranée m'avaient désolée par cette espèce de contrainte de l'atmosphère, qui semblait s'efforcer de figurer les saisons heureuses, je fus subitement enivrée, étourdie par l'éclosion du printemps sur ces rives fortunées. De toutes parts les roses jaillissaient, amples ou exiguës, et formaient des bouquets de couleur jaune, incarnat ou orangée, qui s'épanchaient comme pour exprimer une ineffable tendresse. La tiédeur aérienne et la floraison propre aux Églogues en tous lieux rayonnaient. Les matins épandaient une joie dyonisiaque, et, aux heures dégradées et sans cassure du crépuscule, une mollesse lascive et suave envahissait l'âme jusqu'à la souffrance. Des chats sauvages s'affrontaient et se querellaient amoureusement dans les jar-

dins et les bosquets des parcs publics, que les ténèbres recouvraient, ne laissant émaner que les parfums et les soupirs de la volupté. Penchée au balcon de notre villa, jeune fille triste, intriguée, mystérieusement satisfaite, je plongeais un regard interrogateur dans l'avenir. Que promettait-il? Quelle réponse donnerait-il à cette imploration de l'être humain qui, dégagé et oublieux de ses lointaines origines, torpides et misérables, est, dès l'enfance, exigeant, discerne sa valeur, estime l'infini de ses forces, rêve d'envahir par elles le monde? Les jeunes et belles créatures, conscientes, en un tendre vertige, de la réussite que la nature a obtenue en les formant, pressentent qu'elles entendront murmurer avec ferveur vers elles :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...

***

Pendant plusieurs saisons notre vie, que l'état de santé de ma sœur avait modifiée, fut attristée par nos séjours d'hiver dans la Principauté de Monaco, par les déplacements de l'été, où, délaissant les bords du lac de Genève dès que la chaleur diamantée y établissait ses délectables grésillements, nous gagnions les hauteurs de la Savoie ou de la Suisse. Là dans de vastes bâtiments de bois, hôtelleries que des châtaigniers et des noyers aux feuillages épais préservaient des rayons torrides, nous faisions la connaissance de familles italiennes et allemandes. Nous échangions avec elles ces regards où l'attraction et la curiosité se mêlent à la défiance; mais, ce sont bien ces présences étrangères et ces saluts solennellement prodigués qui nous rendaient tolérable l'ennui de l'altitude sapinière, mal compensé par l'excellence des pains variés, la pureté du beurre et du miel, qui se trouvaient en aussi grande abondance sur les tables des salles à manger que les trèfles et les grillons dans la prairie. Ma sœur, résignée, devenue craintive à l'encontre de son naturel hardi, semblait s'estomper dans la vie quotidienne, se retirer dans une muette solitude, tandis que, jeune fille éclatante, je sentais se dilater en moi une rêverie multiple, énergique, en dépit de ma santé déclinante dont ne s'inquiétait pas ma mère. Obsédée par ma sœur languissante, que les médecins surveillaient avec un

zèle dont la minutie maladroite injectait en notre esprit de subtiles angoisses, ma mère ne s'apercevait pas de la lente souffrance dont j'étais, par le système nerveux, — trame délicate, mais aussi arbre puissant, chêne miraculeux de la forêt de Brocéliande, — victorieuse.

Sauf les éloges qui m'étaient distribués, et que je prisais moins que je n'exigeais de toute part un immense, inouï et total amour, j'étais délaissée. Mais la nature entière, et ce je ne sais quoi d'indéfini qui me semblait réuni tendrement par delà l'espace, se penchaient vers moi, me devenaient familiers. Je m'entretenais le soir avec les astres, assurée que les étoiles, dont la palpitation, comme balbutiante, me fascinait, faisaient descendre jusqu'à moi un fraternel salut. Dès le matin, je bravais la clarté d'or du jour; des messages s'élançaient de mon cœur vers elle avec la certitude que des liens ancestraux nous tenaient rapprochées, et lorsque j'appris ce vers de Leconte de Lisle :

J'irai m'asseoir, parmi les dieux, dans le soleil

j'eus le sentiment d'avoir, depuis l'enfance, accompli ce bondissant trajet.

Satisfaite de ma personne physique qui me plaisait comme plaisent les fleurs, les images, les romans, je lui savais gré de me charmer, car, pour les dons de l'esprit, avec ingénuité et un sens critique bien établi, qui n'excluait ni la timidité toujours enfantine, ni la sincère modestie, je n'hésitais pas à les juger amples et radieux. Intrépide par l'imagination, je m'alliais à tout ce qui est prospère, vivace, triomphant. Je me sentais habitante privilégiée de l'espace. L'univers était mon domaine, je ne songeais pas à lui reprocher d'être fortuit, éphémère, mortel. La métaphysique vaine et désespérée, qui, par la suite, devait m'envahir et m'apitoyer sur le sort de toute créature comme sur le mien, ne frôlait pas ma pensée, aussi fermement nouée aux apparences que le fruit l'est à la branche. Souvent je ressentais cet élan mystérieux vers un appel indiscernable, ou bien ce désir de fuite farouche qui sont l'essence même de la provocation et du refus dont se compose l'émouvante instabilité féminine. C'est surtout lorsque me parvenait le chant du piano de ma mère que, mon esprit

reposant dans une paix immense et vermeille, comparable aux plaines paisibles où ondulent les blés en été, j'imaginais le désordre et les tragédies de l'amour. La musique, sans déranger mon indolence enveloppée de fierté, la peuplait. Sauf la souffrance physique, je n'avais qu'à me louer du destin. Et, pourtant, le cœur transpercé par les rythmes et par la mélodie, je pressentais, sans les craindre, ce que je devais appeler plus tard, en un vers mélancolique écrit dans un poème composé sous les camphriers chargés de palombes de l'Isola Bella :

Les enivrants malheurs pour lesquels je suis née...

***

Après trois années de soins dispensés à ma sœur, — soins à la fois favorables et nocifs, car se traiter soi-même implique une justesse et une prudence finement animales, tandis qu'être traité par l'étranger comporte une somme infinie d'erreurs, — j'eus le bonheur de voir ma sœur complètement rétablie. Il ne devait lui rester, pour quelque temps, de la maladie qui nous avait tous bouleversés, qu'un travestissement de son esprit, devenu pusillanime, et dont souffrit lucidement cette ferme intelligence, ébranlée par les craintes qu'on avait cru utile de lui inculquer.

Nous nous retrouvâmes en novembre à Paris, dans l'hôtel de l'avenue Hoche. J'allais avoir dix-sept ans. Il semblait que la vie voulût se réorganiser comme auparavant; je pensais retrouver les cours de piano et de musique de chambre où, perdant bien vite, par enthousiasme, toute mesure, je menais le *Trio de l'Archiduc*, de Beethoven, avec violence, comme on voit s'accélérer déraisonnablement le rapide mouvement des carrousels; j'allais aussi, me disais-je, reprendre ma place au cours de littérature hebdomadaire, séances vénérées, qui me mettaient en face de professeurs réputés, traitant des écrivains de génie, mais dont nul ne fit jamais, dans ses conférences, lectures et commentaires, une seule citation expédiente!

Et je me réjouissais puissamment, bien que déjà souffrante au point que le repos eût dû me sembler tentant comme est attirant l'abîme, si je n'avais possédé une énergie venue des

cieux, des succès que me promettait le jour de réception de ma mère. Dans le salon de peluche bleue, meublé de sièges et de canapés dorés, j'avais vu, depuis mon enfance, entrer des hommes aux noms illustres, qui m'engageaient à mêler ma conversation à la leur. Là, tandis que je causais avec eux, sentant en mon esprit des conducteurs agiles diriger nettement vingt chars aux chevaux impétueux qui s'élançaient tous sans se heurter, sur une piste vaste et claire, je m'appréciais.

Ces instants allaient donc revenir! Le soir, quand nous étions seuls avant l'heure du dîner, je faisais part à mon frère et à ma sœur de l'opinion que j'avais des dons que le destin m'avait accordés; je les exposais comme on constate ce qui est en dehors de soi, ne vous appartient pas, ne rend point vaniteux. Dès ce moment je méritai la phrase tendre et sage, construite dans l'observation plaisamment aiguë, mais enveloppée d'indulgente amitié, que m'écrivit un jour, la dernière année de sa vie, Maurice Barrès : « Croyez bien, madame, que je pense de vous tout ce que vous en dites... »

Il devait en être autrement. Épuisée par la dépense de sensibilité que j'avais faite pendant tant de mois difficiles, habitée par cette énigmatique et débutante maladie qu'était l'appendicite, en ce temps-là méconnue jusqu'en ses évidents symptômes, je dépérissais. Ma mère, mon entourage n'y voulurent pas voir autre chose qu'un état d'insatisfaction, de rêverie élégiaque, d'incompatibilité de l'âme avec la vie. C'est alors que le courage des jeunes êtres est sommé de donner ses preuves : le mien fut absolu. Ma pensée étant occupée par les lectures que je faisais tout le jour, et le soir à la lueur d'une bougie, de Montaigne, de Flaubert, de Balzac, du sec Mérimée au style net et capiteux comme la noire vanille, de Barbey d'Aurevilly, saison des vins, versés dans des gobelets d'or, il ne me venait pas à l'esprit qu'un mal physique, pour violent qu'il fût, ne pût être surmonté. De même que mes premiers poèmes étaient tout empreints de la pensée de la mort sans que jamais je me la figurasse, et que je n'aie cru en elle que bien plus tard, au bord du lit d'un enfant de vingt-trois ans, le charmant Henri Franck, sur le cœur de qui je disposai, avec ce calme et cette acceptation momentanée des douleurs qui, peu d'instants après, s'irriteront pour ne se refermer

point, de minces branches du pâle lilas de février, — de même je ne concevais pas que les puissants attraits de l'existence n'eussent pas le pouvoir de recouvrir la souffrance quotidienne. J'intimais aux épuisantes insomnies, à cette torturante inimitié de nous-mêmes envers nous-mêmes qu'est la lésion de la profondeur du corps, l'ordre de m'être asservies. Mais les médecins s'inquiétèrent de mon apparence chaque jour plus altérée, et une sorte de bataille s'institua entre eux pour savoir de quelle manière, sans s'aventurer jusqu'à l'opération, pourtant seule raisonnable et que je réclamais, on pourrait me venir en aide.

Quand l'être humain est libre, en âge de décider de son sort, et que la vigueur de la pensée lui permet de recourir aux bienfaits des résolutions réfléchies et rapides, il se réjouit d'engager le combat. J'ai dit récemment à l'un de mes compatissants médecins, — et je révère en eux tous mes plus indispensables amis : « Si un malade vous appelle à son chevet, consultez-le... » Cette collaboration de celui qui souffre avec celui qui s'efforce de guérir est interdite à l'enfant, à l'adolescent. L'homme qui a traversé une longue part de la vie en secourant par sa science et ses décrets des créatures à l'abandon est enclin à négliger ce que tout organisme énergique possède de connaissance de soi, d'infaillible inspiration. Il se peut que ceux qui nous voient le plus souvent et nous aiment le plus tendrement n'entendent pas nos voix, — ces voix qui déjà nous viennent d'ailleurs, comme Jeanne d'Arc, contemplative, les percevait dans la fluidité de l'horizon natal.

Qui dira le miracle du sauvetage des jeunes êtres livrés à l'opinion et aux décisions d'un groupe familial toujours inadapté à eux, et dont ils parviennent à atténuer l'action par la philosophie intime et chuchottante de l'extrême jeunesse, par la bravoure perspicace qui les anime et leur fait choisir impérieusement l'antidote d'autrui, comme aussi par cette résignation si touchante qui ressemble au sommeil salutaire et reconstituant des fakirs. La soumission qu'obtient difficilement mais fermement de soi l'être très jeune donne la mesure de sa constance dans le sentiment de l'honneur et de la fierté. Réservée dans mes plaintes, je m'appuyais sur l'amitié puissante des mots, je leur obéissais. Au pied

de mon lit j'avais suspendu, de manière à le pouvoir toujours regarder, un feuillet de papier où j'avais écrit ces vers illustres de Vigny :

> **Gémir, pleurer, prier, est également lâche,**
> **Fais énergiquement ta longue et lourde tâche...**

et encore cette phrase de Dostoïewski : *Celui qui souffre davantage est digne de souffrir davantage...*

Sans l'aveu fait aujourd'hui, comment croirait-on que c'est entre la faiblesse physique et les larmes que j'élevai vers la nature des actions de grâce ruisselantes d'amour? Je m'étais juré de combattre le destin ennemi, et j'y parvenais, *non par ma propre force, mais par celle que me communiquait un dieu...*

***

Ce n'est pas seulement en mes indications si précises d'un mal physique que je ne rencontrai ni créance, ni divination.

Passionnément aimées par notre mère et ses amis, il ne nous avait pas été donné de parvenir à leur prouver que notre institutrice française, récemment installée auprès de nous, n'était pas dans son bon sens. Si fort favorisait-on à cette époque le sentiment du respect envers les éducateurs, qu'une plainte formulée contre eux apparaissait presque aussi séditieuse que la doléance du soldat qui se voit blâmé et condamné pour avoir constaté humblement l'erreur ou l'injustice de celui qui commande.

Mademoiselle Marguerite Pierre, à laquelle ma sœur et moi étions parfois aussi totalement confiées que de jeunes et doux lionceaux à leur propriétaire, unissait à une nature vigoureuse et souvent joviale une maladie mentale surgissante, que nous n'avions pas tardé à discerner. « C'est un caractère pittoresque et doué de fantaisie », affirmait ma mère, avec bienveillance et distraction, lorsque nous lui décrivions l'étrange comportement de cette vive Franc-Comtoise, que Besançon, sa ville natale, avait dotée d'un brun regard d'Espagnole, et de ce qu'elle appelait « le tour de hanche », ou bien quand nous exposions la surprise et la frayeur que nous causaient, dans la nuit, à travers la cloison de nos chambres

contiguës, des airs d'opéra, clamés par elle à tue-tête, en plein sommeil. Nous ne nous trompions pas; mademoiselle Pierre, en qui on pouvait apprécier des moments de zèle et de dévouement, et jusqu'à de spirituelles réparties dans la conversation, révélait à ma sœur et à moi, qui vivions auprès d'elle, un déséquilibre saisissant. Son trouble intellectuel prenait des formes variées : par moments, elle tenait des propos si dénués de décence qu'ils éveillaient en nous une pure et sévère indignation; d'autres fois, la religion, la patrie, la bravoure, trouvaient en elle une panégyriste frémissante, comme si ces hauts sentiments eussent été attaqués. Elle manifestait avec éclat en leur honneur, et on eût dit, à la voir s'exprimer et s'émouvoir, d'une Thérésa exaltant le sublime de l'âme, devant un public de café-chantant.

Nous vécûmes désolées par cette présence, mêlée de mérites et de redoutables bizarreries, dont nous avions fini par accepter la gêne, de la même manière que l'on se résigne à recevoir les coups de croc d'un bouledogue sournois, apprécié par ses maîtres.

Peu de temps après mon mariage et celui de ma sœur, la folie de mademoiselle Pierre éclata tout de bon. Elle se croyait fiancée à Don Carlos; signait ses lettres Duchesse de Médinacelli; s'attristait pendant des journées entières sur ce qu'avait été le sort de la mère de Renan, qu'elle appelait « le renégat »; commandait deux cents glaces chez le pâtissier, et priait le pharmacien de lui confectionner des cachets de poudre bleue, favorable, disait-elle, à la clarté de son teint. Trouvée un matin d'hiver, complètement nue, chaussée de babouches, sur le toit d'une pension de famille, où ma mère l'avait confortablement logée, elle dut être internée. Nous eûmes la satisfaction de savoir que sa démence, à quoi la mort seule mit un terme, fut sans alarme. Mademoiselle Pierre avait, par le délire heureux, habité les régions irréelles de l'omnipotence, où se célèbrent des mésalliances qui ne rencontrent aucun obstacle. Ainsi, la délicatesse et la pureté de notre adolescence avaient connu l'aventure exceptionnelle de la cohabitation avec un organisme chaviré! Mais la prime jeunesse, même touchée par la maladie comme l'avait été celle de ma sœur, et comme l'était la mienne, est si puissante,

qu'elle tire profit de ce qui devrait lui être nuisible. C'est bien à mademoiselle Pierre, déjà engagée sur la route de la folie, que je dus, lorsque j'avais quinze ans, le bénéfice de limpides leçons de mathématiques alternant avec un résumé, fait par elle, à haute voix, des savants volumes d'histoire de Maspéro, dont j'étais distraite soudain, à l'heure matinale, par le volcan bleuâtre de l'île de Corse, pour moi vision divine que laissait paraître vaguement la disposition au levant de notre villa de Monte-Carlo.

Mademoiselle Pierre, non dénuée de goût littéraire, mais impropre à sa tâche, autorisait la lecture des romans sensuels d'Anatole France, de Paul Bourget, de Pierre Loti. Nous aimâmes précocement le couple âpre et voluptueux du *Lys Rouge*, l'héroïne de *Mensonge*, animal civilisé, qui, parée des diamants obtenus dans l'amour vénal et du sang romanesque d'un naïf amant éperdu, n'en conserve pas moins l'attitude bienséante d'une jeune femme à sa toilette dans un tableau de Stevens. Je me détachai plus tard de certains volumes dont les intrigues m'avaient enfiévrée, sans jamais me déprendre de la passion que m'inspirèrent le génie de Loti, les noms de Rarahu, de Fatou-Gaye, le pays de Bora-Bora. Mais, bien que savourant la liberté que nous donnait en sa démence, mademoiselle Pierre, nous lui étions inébranlablement hostiles, nous réprouvions avec sagesse ses complaisances.

Ma sœur, mieux que moi, s'accommodait de cette étrange directrice de l'âme qu'elle repoussait, alors que je m'obstinais à vouloir modifier sa déraison; mes vains efforts ajoutaient à ma tristesse. Aussi est-ce avec une institutrice allemande, monotone et compassée, que je fus envoyée à Pau par les médecins, lorsqu'ils comprirent que la poésie n'était pas responsable du dépérissement d'une jeune fille née robuste et dont le visage avait eu la rondeur de la rose. Autant le radieux hiver de Monaco m'avait autrefois consternée, dérangeant en mon cœur l'ordre des saisons et le mystère qui émane de chacune d'elles, autant je me sentis dans un filial séjour au pays béarnais. Je m'imprégnais avec tendresse de ce climat de naïade humide et caressante, j'aimais la végétation gorgée d'eau, les noms des villages et des contrées, tous énigmatiques, pareils à des vers de Gérard de Nerval,

vers magiques, où, ravi par leur sonorité et les songes qu'ils suggèrent, on se sent dédaigneux d'histoire et de géographie et comblé d'un mystère qui leur est supérieur. Quel vocable séduisant dans la Bible dépasse, en poésie religieuse, les syllabes de Bétharram, l'appellation de *Vallée Heureuse*? En quelle contrée situerait-on les idylles des poètes grecs mieux que sur les collines légères de Gélos et d'Argelès ?

Un calme, qui naît de l'espace traversé de molles ondées, dispense à l'esprit, en ces lieux captivants, un bien-être qui tient d'un doux sommeil éveillé, au cours duquel l'âme ne formulera ni reproches ni souhaits extrêmes. Le voisinage de l'Espagne contrastant avec celui des eaux bénies de Lourdes berçait mon imagination de songeries multiples, et, pour la jeune fille souffrante et dépendante que j'étais, la proximité de ces paradis, qui ne semblaient point hors d'atteinte, enchantait sans l'enfièvrer ma curiosité rassurée. Que j'ai aimé ces surprenants et vigoureux arbustes aux feuilles vernissées, les camélias, chargés de fleurs que je n'avais connues qu'en satin pâle et cramoisi dans les parures de ma mère, et de l'existence véritable desquels je doutais encore! Ces camélias, et de légers bambous, au feuillage découpé en vol d'hirondelles, donnaient à la campagne argentée de décembre un aspect fabuleux d'immense paravent de Chine. Je devais ne jamais les oublier. C'est ce décor et un couvent de religieuses situé dans les environs de Pau, que, par réminiscence, j'eus plusieurs fois devant mes yeux, lorsque j'écrivis « Le Visage Émerveillé ». J'avais été confiée, pour ce séjour solitaire dans les Pyrénées, à une vieille fille du Mecklembourg-Schwerin, qui, depuis quelques mois, nous donnait des leçons d'allemand. Ses mérites austères l'avaient fait choisir par ma mère lorsque se posa le difficile problème d'envoyer une adolescente malade dans une contrée où elle n'était recommandée qu'à un médecin, occupé sans répit. Mademoiselle José Ehmsen était de ces Germaines sensibles de jadis, qui, fidèles historiquement à leur patrie, ne pouvaient y vivre, et à qui le climat de la France, fût-ce celui de Paris avec ses pluies négligentes et ses jours brumeux, paraît comme seul favorable à la respiration. Oubliant soudain son attachement au pays natal, qu'elle regagnait en été, elle me faisait des hivers du Mecklembourg

une description qu'on eût pu rapprocher des images du Groenland. Mademoiselle Ehmsen, aux cheveux blonds ternis, aux yeux clairs sans éclat, représentait d'une manière précise et idéale la vierge ignorante, sérieuse, enjouée, qui n'a pas eu de tentations. Poétique de nature, comme le sont souvent les Allemandes, d'éducation parfaite, ce qu'elle avait de prodigieusement timoré donnait du charme à sa personne, dans l'ensemble insignifiante. La quarantaine lui paraissait être un âge grand-maternel, qu'elle se félicitait d'avoir atteint sans orages, comme un voyageur sort indemne de la jungle où rôdent les serpents et les fauves. L'amour, dont elle ne parlait que pour citer d'heureux ménages, ou pour plaindre à voix basse, et tristement, des ménages en proie à la mésentente, ne troublait pas son esprit.

Non contente d'être vêtue d'une robe de laine sévère, mademoiselle Ehmsen se complaisait dans la surcharge de la parure; elle recouvrait son corsage d'une mantille espagnole faisant l'usage d'un châle, et lorsqu'elle se trouvait en présence d'un homme, elle déployait un large éventail. Je la vis ainsi au repas de midi, un jour d'hiver, avenue Hoche. On sentait qu'elle éprouvait le plaisir de la sécurité dans cette dissimulation de sa personne. Peut-être la pureté absolue rend-elle étrangement craintives les créatures obsédées par la chasteté, et sans doute Fräulein Ehmsen, ignorante et honnête comme une fille de onze ans, se croyait-elle par moments, sans que son subconscient portât à sa connaissance ses inquiétudes, un sujet de coupable convoitise. En tant que participant de l'Ève éternelle, elle craignait, à son insu, d'être une tentation involontaire, un péché ambulant. Mélange de candeur absolue et de défiance par elle insoupçonnée, c'est à Fräulein Ehmsen et à ses vertus que je dois pourtant ma première rencontre avec la convoitise de l'homme, brutalement formulée. Comme nous nous promenions un dimanche matin, elle et moi, au sortir de l'église, sur la terrasse de Pau, un couple parisien connu de ma mère, qui avait appris ma présence, s'approcha de nous, et, après de conventionnelles politesses, me pria de le rappeler au souvenir de ma famille par le prochain courrier. Ce n'était là que naturelle et bienséante courtoisie, mais avec l'œil promptement expert

des jeunes filles, je m'étais aperçu que l'époux, âgé d'une soixantaine d'années, de taille élégante, le visage d'un rose soutenu, au regard doucement fourbe éclairant un ensemble de poils gris, avait considéré longuement la jeune fille que promenait Fräulein Ehmsen. Le soir même il déposa des cartes à l'hôtel pour ma gouvernante et pour moi, et fit demander s'il ne pourrait pas nous rendre visite le dimanche suivant, à l'heure du thé. Fräulein Ehmsen, cœur excellent, que ma solitude désolait et qui croyait que le renom que j'avais acquis déjà dans la poésie nuisait à ma réputation, qu'elle eût préférée tout unie, fut maternellement heureuse de ce témoignage d'intérêt. Elle jugeait l'empressement de l'alerte sexagénaire profondément estimable et propre à faire oublier au médecin qui me soignait, et qu'elle révérait, les poèmes ingénus que j'avais écrits et dont elle restait anxieuse. Fräulein Ehmsen prépara en son esprit, pendant toute la semaine, avec la ferveur et l'attention hospitalière qui lui venaient de son pays comme de son éducation, le thé et les biscuits qu'elle se réjouissait de présenter à notre hôte. Elle fit d'innombrables fois le trajet qui séparait mon appartement de la loge du portier; car, ayant été frappée, dès notre arrivée à Pau, par la vigoureuse jeunesse de ce méridional lustré, qui, jovialement, de ses bras robustes, avait soulevé nos bagages pour les installer dans nos chambres, elle avait décidé qu'elle seule monterait les lettres et les journaux jusqu'à moi, et que ce loup humain ne pénétrerait point dans la bergerie dont elle avait la charge. Le dimanche du goûter prévu arriva. Mademoiselle Ehmsen, joyeuse, avait revêtu un élégant et sombre costume, l'avait recouvert de la mantille, qui lui semblait honorer l'étranger, et m'embrassant affectueusement, tandis que j'endossais une robe à qui mon plaisant visage donnait un agrément qu'elle seule n'aurait pas eu : « Ah! s'écria-t-elle, mon enfant, c'est un oncle qui vient nous voir aujourd'hui! » En son pays, cette dénomination familiale est accordée aussitôt, avec un tendre respect, à tout homme grisonnant et amical. « Faites de votre mieux, ajouta-t-elle, pour qu'il soit à même d'apprécier le charme de votre cœur et de votre pensée. »

Vers quatre heures, l'homme grave, mais coquet, que Fräulein Ehmsen appelait un oncle, entra. Je m'aperçus

immédiatement que la sympathie extrêmement galante que je lui avais dès l'abord inspirée ne s'était pas éteinte en lui. La table à thé, le vase de fleurs gracieusement disposées par mademoiselle Ehmsen ne paraissaient pas l'intéresser. Les prévenances de la duègne semblaient, au contraire, le mettre mal à l'aise. Mélancolique depuis plusieurs semaines, dans cet hôtel, dont les larges fenêtres laissaient voir un paysage brillant, composé de prairies onduleuses et des flots du gave bruissant, que souvent le soleil d'onze heures rendait exaltants, je m'étais patiemment ennuyée, non faiblement, mais avec une puissante rêverie. A personne je n'avais pu confier ma tristesse, que mademoiselle Ehmsen, quand elle en remarquait la présence, croyait chasser d'un baiser furtif, accompagné de quelques axiomes stoïques et chrétiens, à l'usage de la jeunesse.

En cet après-midi de dimanche, j'eus le pressentiment qu'une diversion, dont je ne m'exagérais pas la valeur, allait m'être offerte. Notre visiteur était chez nous depuis peu de temps, lorsque je devinai que seule l'absence de Fräulein Ehmsen me laisserait entendre des paroles passionnées, dont j'eus soudain comme un besoin avide. Avec astuce, je la priai de bien vouloir faire une réclamation au portier; ce que l'innocente et aimable créature accepta de bon gré, disparaissant par la porte, légère comme l'oiseau. C'est alors que le vieil homme dispos, ne pouvant contenir son aveu, me fit écouter les déclarations les plus ardentes, avec une qualité d'épithètes qu'évidemment je n'avais pas pu soupçonner, si bien que le retour de Fräulein Ehmsen me combla de satisfaction. Mais dès que je fus en sécurité, je ne regrettai point d'avoir entendu des phrases enflammées, dont l'essence et l'écho me baignaient de plaisir.

Le soir, lorsque s'établit la tranquille atmosphère qui présidait d'ordinaire à notre dîner modeste, je ne pus m'empêcher de révéler à Fräulein Ehmsen mon aventure de l'après-midi. Absolument convaincue de l'impossibilité d'une si répréhensible conduite chez celui qu'elle avait appelé un oncle, et dont l'apparence et la situation sociale, dont elle tenait toujours compte, lui avaient inspiré le plus sûr respect, elle demeura un long moment incrédule. Son honnêteté pré-

féra supposer que j'inventais un récit délictueux, qu'elle mettait sur le compte d'un état maladif et imaginatif de jeune fille, correspondant au goût que plusieurs d'entre elles ont pour le citron amer, le vinaigre, les fruits acides, plutôt que d'admettre l'audace injurieuse d'un homme qu'elle avait, avec déférence, introduit joyeusement auprès de l'adolescente commise à sa garde. Lentement, Fräulein Ehmsen se laissa persuader par sa propre raison, dans les méditations d'une nuit qu'elle déclara affreuse, de l'exactitude des confidences que je lui avais faites. Pendant plusieurs jours le monde perdit pour elle son aspect coutumier, harmonieux et loyal. Elle douta de la solidité de la terre et des astres, de l'équilibre des sentiments humains et se crut le jouet de diableries iniques. Notre séjour à Pau, en dépit des aspects ravissants de la nature, apportés par le jaillissement des mois de février et de mars, ne lui rendit point l'allégresse naïve dont elle avait, avec bonté, entouré mon dépaysement.

Je fus seule à me réjouir du frémissement printanier qui parcourait la campagne, comme aussi des ébats de la foule enfantine qui, après l'heure du catéchisme, se répandait dans les rues charmantes de Pau. Fräulein Ehmsen restait insensible à tant de grâces. Elle avait, depuis la visite rendue par un don Juan flétri à une adolescente énigmatique, perdu confiance en la jeunesse et la vieillesse des hommes.

***

Au moment de rentrer à Paris, au début d'avril, et comme le repos qu'on avait exigé de moi n'avait évidemment marqué aucune amélioration dans mon état, l'appendicite dont je souffrais ne pouvant que s'aggraver, je décidai romanesquement d'aller à Lourdes. Il m'était difficile de croire que le miracle de la guérison s'opérerait en ma faveur; je me représentais toute l'humanité souffrante élevant vers le ciel ce même vœu de soulagement, et je n'acceptais pas d'admettre que parmi tant de dédaignés et de sacrifiés, je serais l'élue. Mais la poésie de la rencontre de Bernadette avec une dame céleste imaginaire, dans un pays qui me séduisait par ses montagnes et ses sources, me permit d'aborder la station

sainte dans un sentiment de piété. Par un matin favorable au décor des altitudes bleues comme la gentiane et nettement découpées sur un ciel argenté, je fis un pèlerinage respectueux, sinon dévot. N'ayant point espéré, je ne fus point déçue. La vierge de Lourdes, en plâtre colorié, les pieds ornés de roses et non point posés sur l'arabesque irritée de l'antique serpent, me plut par sa simplicité de fée rustique, que l'on fêtait dans la grotte bénie, par une humble moisson de béquilles : hymne éloquent de reconnaissance, attestation de la puissance de la foi, de l'action de l'esprit sur le corps, que jamais je ne songerai à nier. Dès mon retour à Paris, un bonheur que je n'avais pas encore envisagé transfigura mes jours. Ma sœur, qui avait exercé avec intelligence et vigueur sa domination sur le cerveau troublé et désormais soumis de mademoiselle Pierre, me témoigna une tendresse impulsive que jusqu'alors elle n'avait pas révélée. Si deux êtres du même sang, chez qui tout a tendance à la parité, se font soudain totalement confiance, ne mettent aucun obstacle à ce commun torrent ancestral qui les entraîne sur la même pente, ils obtiennent dans l'amitié une perfection à laquelle nulle autre ne se peut comparer. Leur esprit jumelé, la substance identique qui compose leur être charnel, un rythme semblable dans l'éducation créent un double et perpétuel écho. Nous vécûmes dans un constant partage; je jouissais de tout de moitié avec elle, échangeant et possédant ainsi l'entier de chaque chose. Nos lectures, nos observations, nos certitudes, allaient d'un pas égal. Ce qu'il y avait de différent en chacune de nous prenait plaisir à se modifier, à s'inonder de clarté pour être par l'autre adopté. L'aptitude à la limpide confidence était née en nous deux. Nous fûmes chacune déchargée de cette solitude de l'individu qui est le véritable obstacle à la joie, à l'oubli des soucis, à l'acceptation de l'adversité. Un sens pareil de l'observation, de la délicatesse et du comique, une sensibilité différenciée principalement par des nuances de vocabulaire nous permettaient de ressentir et de décrire ensemble tout ce qui frappait notre vue et notre cœur. Nous étions deux jeunes glaneuses qui portent ensemble la corbeille où elles ont jeté la récolte du chemin, qu'elles se disposent à trier dans la douce intimité. Nous connûmes la gaieté épa-

nouie, la joie d'être des miroirs vivants; nous fûmes heureuses.

Je devais plusieurs fois dans ma vie rencontrer des esprits fraternels, nobles, sérieux et rieurs, riches de culture, qui me rendirent sacrée cette phrase de Gœthe : « Là où sont nos égaux, là seulement est notre bien. »

Ces cœurs magnifiques, par l'attachement qu'ils surent m'inspirer, atténuèrent le culte effréné que, dès le plus jeune âge, je portais à la nature, et qui sans doute avait été l'attente et le pressentiment des réciprocités humaines, désormais triomphantes.

Avec la gravité d'une prise de voile, de l'ordination, je me vouais à la contemplation des âmes qui s'abandonnaient à moi. Je goûtais en elles l'univers qu'elles reflétaient; je ne désirais pas d'autre éternité. Combien de fois ai-je dit, tandis que ma main reposait dans une main secourable et tendre : « Rien au monde ne m'est plus cher que les trente-sept degrés de la chaleur humaine!... » Ces présents insignes que m'avait accordés le sort : faveur, naturelle par ma sœur, généreuse par le hasard, des rencontres parfaites, devinrent la proie de la mort. Je connus ainsi la fin de soi-même, le désert, l'amputation invisible et sans borne. C'est avec une véracité que le temps n'altérera pas, que j'ai pu écrire, en une courte formule dédaigneuse de tout développement, ces vers :

Je n'ai pas su quand le jour poind,
Quand le soir se glisse au dehors,
Et nul n'a jamais à ce point
Tenu compagnie à des morts...

***

Ma sœur et moi, elle ayant seize ans, moi dix-sept, nous profitions souvent de la liberté que notre mère nous octroyait, tant par les dispositions de son cœur, toujours acquiesçant, que par l'enchaînement où la tenait la musique, pour faire usage d'un landau dont le robuste profil évasé, qui se continuait pas l'élévation de la silhouette du cocher, du valet de pied, et le prolongement de chevaux superbes, mais vieillis, ferait aujourd'hui sourire. Nous allions en cet équipage voir des amis, toujours nos aînés.

Dès notre enfance nous sûmes apprécier cette faveur du destin qui met des êtres puérils en relation familière avec des esprits doués de surprenante supériorité, ou bien parés de l'expérience et des épisodes d'une longue carrière. Parmi eux apparaissait, les dominant, et aussi remarquable par la pensée que par l'allure, le prince Edmond de Polignac. Je ne peux apparenter à nulle figure cet aristocrate sans autre compagnie intime que celle de divinités ineffables, et qu'une constante et personnelle Prière sur l'Acropole rendait à la Démos antique. Nourri de Diderot et de Voltaire aussi bien que du génie grec et latin, c'est avec la précision d'un élan d'oiseau que sa sensibilité venait se poser et frémir dans la neuve forêt où Mallarmé fait croître, au moyen des irisations verbales, *Une rose dans les ténèbres*, presse dans notre imagination *le citron d'or de l'idéal amer*, et, retournant aux premiers temps du monde, libère et détache du chaos :

*Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...*

On sentait le prince de Polignac lié d'amour avec la Sainte Ursule de Carpaccio comme avec la Dona Elvire de Mozart, s'épuisant en cris de colombe blessée, sous le masque vénitien. Une part de sang anglais donnait à la curieuse personne de notre ami sa haute taille élégante dont la maigreur semblait d'ivoire, une aisance imperceptiblement dédaigneuse, une justesse attentive, un raffinement d'apparence négligente que révélait un vêtement de couleur inusitée, ample et flottant, un vaste et soyeux mouchoir d'indienne qu'il déployait à la manière britannique, d'un geste qui saurait lancer le disque. Le gant et la chaussure, volontiers trop larges, avaient toujours cette nuance blonde et fumeuse des valises qui gardent le parfum révélateur des enregistrements de Calais et de Douvres.

Doué pour tous les arts, comme l'est en général une intelligence logique et sensuelle, cet amateur de philosophie, de peinture, de poésie, ce satiriste, ce voluptueux, ce gourmand abordait à son île et à son sommet dans la musique. Là, cet esprit finement et profondément universel atteignait une maîtrise dont lui-même était certain, sans vanité, sans modestie, comme lorsque les peintres disent de leur métier, avec un sens

hermétique, jaloux et méprisant : « Il faut être du bâtiment... » Aux heures de son inspiration musicale, il semblait couronné invisiblement, dans l'altitude aérienne, par le chant des anges de Parsifal.

Ma sœur et moi nous le contemplions avec cette jubilation qu'on éprouve à considérer qui règne dans le domaine de la pensée et dispense la sécurité avec le plaisir. Perpétuellement visité par cette chance que l'on appelle l'esprit, le prince de Polignac était néanmoins voué à la ferveur, à cette sorte de religion de l'exquis à laquelle il devait de n'être étranger à aucun sentiment. J'entendis ce sceptique définir par ces mots émouvants la vénération que lui inspirait le sacrifice de la Messe : « J'aime, en la religion catholique, ce qu'elle a d'argent et de violet... » Il est vrai que les préceptes de l'Église béatement adoptés pouvaient aussi l'irriter, et s'il entendait prononcer avec trop d'obséquiosité envers les mystères célestes ces mots : « le bon Dieu », — « Pourquoi *bon*? » répliquait-il, avec brusquerie, apitoyé soudain sur l'infinité de la souffrance humaine.

A Amphion, nous le voyions, en octobre, avant l'heure du déjeuner, arpenter l'allée des platanes, bâtie sur le lac, et, dans le tourbillon des feuilles tombantes, attachées toutes deux à ses pas, nous écoutions respectueusement cette voix au rire amer et enchanté, d'où découlait la sagesse comme la fantaisie charmée. Sans âge, eût-on dit, et par là même à l'apogée persistant de sa vie, il avait pris part activement à la campagne électorale nancéenne de Maurice Barrès, tout jeune homme, dont le nom, alors, ne retint pas mon attention. Le seul livre que j'avais lu, à quinze ans, de ce futur ami de génie, *Le Jardin de Bérénice*, m'avait laissée, comme il convenait, ignorante de ses grâces libertines. J'appris plus tard aussi ses mésaventures heureuses : le nom de « la petite Descousse », jeune Arlésienne présentée à Barrès par l'aubergiste méridional, était devenu, par la faute des typographes et au grand amusement de l'auteur, qui maintint les syllabes erronées, *Petite Secousse*. J'ignorais la célébrité qu'avait déjà le jeune Maurice Barrès, mais je riais du récit que nous faisait le prince de Polignac d'une manifestation politique en Lorraine, où la sonorité de Polignac avait fait jaillir

parmi l'auditoire populaire le cri imprévu de « Vive la Pologne! »

Frileux, notre ami ne quittait guère, même dans une chambre que tiédissait un feu de bois, un moelleux châle en laine d'Écosse qu'il tenait plié sur son bras, en cas d'urgent emploi. Un jour, comme le juvénile Marcel Proust lui faisait remarquer l'aspect de touriste opiniâtre que lui donnait ce plaid, il répondit avec une gravité qui marquait moqueusement sa résolution de liberté et son bon plaisir : « Anaxagore l'a dit, la vie est un voyage... »

COMTESSE DE NOAILLES

(*A suivre.*)

# LE TRIBUNAL DES MARÉCHAUX

## SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Un ouvrage consacré à l'histoire du maréchalat en France est de toute actualité, puisque la dignité du maréchal a été rétablie en l'honneur des grands chefs qui ont commandé les armées de la victoire. Exposer les origines de l'institution, décrire les diverses phases par où elle a passé le long des siècles, c'est ajouter une page pleine d'intérêt et d'honneur à l'histoire nationale.

A cette étude, M. le baron Gabriel d'Orgeval a consacré des années d'un labeur passionné et persévérant, et il nous donne l'ouvrage en deux volumes intitulé : *Histoire du maréchalat de France des origines à nos jours.*

Facile à lire, inépuisable à consulter, cette étude compacte, bourrée de nouveautés et de véritables découvertes, ne craint pas d'aborder, parmi les traits d'héroïsme et les hauts services, l'anecdote, les scènes de mœurs, le détail piquant et parfois réjouissant; elle témoigne, dans l'ensemble, d'un tel effort et elle aboutit à de tels résultats qu'elle se place sans conteste parmi les plus heureuses manifestations de la production historique moderne. Ce n'est pas seulement le souvenir d'anciennes relations amicales qui me pousse à signaler la portée d'un tel livre, c'est, en vérité, l'intérêt que j'ai pris à sa lecture et le sentiment où je suis qu'il remplit admirablement la promesse de son beau titre.

***

« Les degrés différents de la noblesse, dit l'abbé de Boursier, ont toujours été distingués, en France, par rapport à l'usage du cheval; aussi, le premier rang était celui des chevaliers, le deuxième celui des bacheliers ou bas chevaliers, le dernier était celui des écuyers... Ce n'étaient que les chevaliers qu'on nommait soldats par excellence. »

Le maréchal, nom d'origine germanique, de même que le connétable, nom d'origine romaine, est l'homme de l'entourage, qui a mission de s'occuper des chevaux, qui a « le devoir des chevaux », *qui super cabalos est*, dit déjà la loi des Alamans.

Nous voici donc en présence d'un des faits les plus considérables de l'histoire européenne, le service de l'*homme à cheval* en ce qui concerne l'organisation des sociétés et la création de l'ordre; — genre de service qui paraît bien toucher à sa fin, puisque le monde se trouve, maintenant, en plein dans l'âge de la machine.

Monté sur un cheval, l'homme des anciens âges recevait, de cet exhaussement, une autorité nouvelle assurée par la puissance dans l'action, la promptitude dans l'exécution et l'ampleur dans le rayonnement : le tout le consacrant *chef*. Le cavalier ou chevalier est, en somme, un ressort humain décuplé.

Aussi, le soin de la cavalerie ou chevalerie, devenant une condition de la sécurité sociale, se trouva réservé au meilleur, au plus vigilant, au plus exact, au plus matinal, au plus ardent, au plus brave. Le maréchal, d'après les anciens textes, est l'homme qui est prêt le premier, qui s'élance à la découverte, qui vole à l'avant-garde. Son droit et son privilège, c'est de mobiliser et de commander.

On peut s'imaginer la place que devait tenir un tel homme, quand, rare parmi les rares, il avait, à force de services, obtenu, non seulement la confiance du Roi, mais celle de l'armée et de la population entière. Sur lui tout reposait. Aussi, son élévation était-elle de choix et d'élection, non de carrière et de hiérarchie, même dans les temps les plus ordonnés. Le maréchalat, dans l'ancienne France, fut toujours hors rang. Par une erreur, qui, d'ailleurs, ne dura pas, les assemblées

révolutionnaires tentèrent de le ramener à n'être qu'un grade militaire; mais la nécessité fit craquer le cadre et, de nos jours, quand, à la suite des services que l'on sait, l'instinct de la sécurité et la reconnaissance publique se portèrent vers la restauration du maréchalat, l'opinion se le représenta immédiatement non comme une fonction, mais comme une *dignité*, — *dignité*, ainsi que le dit excellemment notre auteur, *destinée à récompenser d'une manière extraordinaire les premiers entre les généraux en chef d'une guerre victorieuse.*

Le perspicace analyste de l'institution du maréchalat a exposé avec la plus intéressante érudition ses caractères et ses formes selon les pays et selon les temps. L'histoire européenne a connu des maréchaux du Roi, des maréchaux d'Empire, des maréchaux du Pape, des maréchaux de Bretagne, des maréchaux de Bourgogne, de Normandie, de Lorraine, de Savoie; il y eut des maréchaux de bataille, des maréchaux de camp, des maréchaux des logis et jusqu'à ces modestes officiers d'ordre inférieur faisant partie de la maréchaussée. Mais la France a eu le *maréchal de France!*

On comprend le prestige qu'assura à cet emploi une telle désignation dans un pays qui, durant des siècles, combattit pour exister, se disciplina pour se constituer, s'arrondit en boule pour ne pas être piétiné au milieu de cette étroite péninsule européenne qui avait pour mission de civiliser l'Univers! Aux temps de la première formation française, les fonctions de chef de la cavalerie sont d'une telle importance que le fondateur de la III^e^ dynastie, d'après une tradition peut-être symbolique et, en tout cas, fort significative, les aurait assumées lui-même : Hugues Capet, au moment où il se saisit de la couronne, aurait pris le titre de maréchal de France : *Regnum usurpat Hugo, qui dictus est Chapes, marescalcus Franciae...* S'il en est bien ainsi, au début, le Roi aurait été le maréchal par excellence.

Cette haute idée que l'insigne dilection du pays se fait de l'homme de combat et d'ordre qui lui consacre sa peine et parfois son génie ne sera jamais diminuée et, en franchissant les siècles, nous la trouvons exprimée en ces termes magnifiques par le modeste soldat qui fut un de nos plus dignes maréchaux, Fabert : « Il y a trente-sept années, écrit-il,

s'adressant au cardinal Mazarin, que j'étais capitaine d'infanterie; il y a quarante-trois ans que je sers. J'ai vu soixante et un sièges, beaucoup de combats et de batailles, esquelles occasions je me suis élevé de charges en charges jusqu'à la première des armées. Si, Monseigneur, Votre Éminence croit que ce relevé d'une fidélité sans tache soit assez pour luy approuver (prouver) qu'Elle élève un de ses serviteurs, je luy demande le bâton de maréchal de France. » Le nom de Fabert est l'occasion de rappeler que, même dans un temps où la hiérarchie sociale reposait sur la distinction des classes, aucun Français n'était exclu de l'accession au maréchalat. Chaque soldat avait, déjà, « le bâton dans sa giberne ».

Outre les services que le maréchal de France était appelé à rendre en raison de sa haute qualité technique et morale, de sa situation exceptionnelle et de son prestige : commandement des armées, représentation solennelle du prince, gouvernement des provinces intérieures ou des pays conquis, ambassades, etc., les maréchaux en corps exercèrent, par suite des fonctions judiciaires qui leur furent dévolues, une autorité d'un prix et d'un éclat extraordinaires : ils eurent, dans le royaume, la garde de l'honneur.

***

Montesquieu, on le sait, distingue comme il suit les principes des trois gouvernements : le principal ressort du gouvernement despotique, c'est la crainte; le principal ressort de la démocratie, c'est la vertu; le principal ressort du gouvernement monarchique, c'est l'honneur... Comment ne pas relever ce témoignage du scrutateur le plus perspicace des règles et des mœurs de son temps, quand il donne au régime monarchique, sous lequel il vivait, pour loi fondamentale, l'*Honneur*?

Montesquieu définit l'honneur : « le préjugé de chaque personne et de chaque condition »; et il ajoute : « Il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse. » Or, le soin de veiller aux lois de l'honneur était confié au tribunal des maréchaux; et il faut ajouter que le soin, non moins délicat, de ne pas en laisser dépasser les limites par un

zèle ou une violence absurde et nuisible à la société, leur appartenait également. Ce qui ressort, en effet, de cette étude aussi neuve que pénétrante, c'est que la procédure du tribunal des maréchaux, « ces seigneurs de l'épée », était toute en tact, en finesse, en expérience de la vie, en indulgence pour les vertus impétueuses, en sévérité pour les actes ou les propos entachés de ruse, de fourberie, de mensonge. Un admirable esprit de conciliation et de droiture était érigé, chez de tels maîtres, en fonction judiciaire et quasi gouvernementale. Délégués aux relations sociales, aux égards mutuels, à la « politesse », pour reprendre la parole de Montesquieu, les maréchaux de France avaient, sur les mœurs, un pouvoir de surveillance, que nos temps, si rigidement légalistes, ont laissé tomber en désuétude.

Combien de jugements pondérés, de sentences arbitrales heureuses, d'actes conciliateurs ont été dictés par ces hommes de poids rendant des verdicts jamais déclinés! « Pour le sieur Gerbault, ancien garde du Roi, contre le baron Kellenghufen. Plainte de termes injurieux. On a fait aux parties défense de voies de fait, et on les a fait s'embrasser... » — « Ordonné que le sieur de Plaisance sera mis en prison pendant huit jours pour avoir manqué à sa parole... » — « Le sieur de Mandeville envoyera un gentilhomme chez la dame de Maleran, où, en présence de quatre ou cinq personnes telles qu'elle voudra appeler, il lui demandera pardon des termes dont il s'est servy dans la lettre qu'il a écrit à madame Duperray, déclarera qu'il en est fâché et qu'il la prie de luy pardonner... » L'usage s'était établi qu'on ne refusait jamais, à la décision des maréchaux, ce qu'on appelait une *lettre de politesse*, ce que nous appellerions aujourd'hui une lettre d'excuses; le déshonneur eût été de ne pas s'incliner devant une telle intervention.

Allons plus loin : l'un des plus grands bienfaits de la civilisation, l'une des réformes les plus importantes et visant un mal profondément invétéré sous l'ancien régime, la guérison de la plaie des duels, cette évolution sociale, économe du sang français, est résultée de la longue et persistante volonté de ce tribunal si hautement qualifié.

En vain, les rois eux-mêmes s'étaient efforcés de mettre fin à une coutume qui dépeuplait positivement la France de

son élite. Le duel entre particuliers était la suite du duel judiciaire, qui reposait lui-même sur ce sentiment que, les lois ne suffisant pas à protéger la vérité et l'innocence contre la ruse, la fourbe et la calomnie, l'homme n'avait d'autre ressource, pour lui-même et les siens, pour les faibles et les innocents, que de les protéger les armes à la main. Montesquieu analyse avec une science sans réplique l'origine sociale du *point d'honneur*, le mensonge et la violence réclamant vengeance à main armée en raison même des erreurs et des lacunes de la loi.

Eh bien! Là où l'appareil de la loi, la volonté persistante de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV n'étaient pas arrivés à leur fin, la longue patience des maréchaux parvint à modifier les mœurs. Il fut de mauvais ton de se refuser à leur bonne grâce conciliante et de se laisser emporter en dehors des bornes que leur prudence avait fixées; ils transformèrent non pas la loi impuissante, mais l'esprit public: hommes d'honneur, ils devinrent le refuge de l'honneur; et, pour abréger sur un sujet où tant de circonstances diverses et contraires se rencontraient, il suffit de citer le témoignage d'un contemporain non suspect. Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris*, publié à la veille de la Révolution, écrit : « Maintenant on va partout sans armes, on ne porte plus l'épée du matin au soir, on entre dans les jardins publics sans cette arme inutile; on la met de côté lorsqu'on s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine : il s'est désarmé lui-même, parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre... Les maréchaux connaissent bien moins d'affaires qu'autrefois. »

Et voilà précisément ce qui s'appelle *civiliser*... Ces hommes de guerre se sont trouvés des hommes de paix; ces hommes de haute sagesse furent des hommes de « politesse »; braves, ils répondaient pour les braves, toujours capables des plus grands services, soit à la tête des armées, soit au milieu des peuples...

De ces maréchaux de France, excellents serviteurs où qu'on les emploie, la graine, heureusement, n'en est pas perdue.

GABRIEL HANOTAUX,
*de l'Académie française.*

# JUDITH[1]

## ACTE III

*Sous la tente d'Holopherne. Une des salles précédant l'alcôve.*

### SCÈNE PREMIÈRE

*Suzanne veille, assise, la robe de Judith sur ses genoux. Un garde ivre mort est étendu sur un banc... Jean entre avec précaution par une portière, qui laisse voir un petit jour blafard.*

SUZANNE. — Toi, Jean!

JEAN. — Qui attendais-tu? Les archanges ne se dérangeront plus jamais pour Judith, Suzanne. Un capitaine en second, c'est déjà beaucoup... Où sont-ils?

SUZANNE. — Comment es-tu ici?

JEAN. — Sarah s'est échappée. Elle a tout raconté là-bas, la défaillance de Judith, sa trahison. Elle ameute la ville contre elle. Elle m'a guidé elle-même jusqu'à cette tente... On y pénètre aisément, elle a endormi les gardes... Tous comme cette brute, ivres morts...

LE GARDE, *bousculé par Jean.* — Ivres morts!...

SUZANNE. — Que viens-tu faire?

JEAN. — Tu ne le devines pas? Là où la Juive a échoué, le Juif seul peut réussir... Sont-ils encore ensemble?

SUZANNE. — Oui.

JEAN. — Trouve un moyen d'appeler Judith. Je la connais... Puisqu'elle n'est plus sacrée, elle voudra être maudite...

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

A ma vue, elle criera, elle ameutera les veilleurs, elle se fera tuer pour sauver Holopherne....

SUZANNE. — Ils dorment.

JEAN. — Ils dorment... Tu dis cela sans frémir. Tu sais pourtant de quoi il est fait, ce sommeil... Aucun Juif ne dort, Suzanne, à part Judith... Tout notre peuple a passé la nuit, des enfants aux vieillards, et, tandis que le sommeil la répare, c'est sur tous ces visages innocents que le petit jour dépose les traces de sa fatigue et de sa luxure!

SUZANNE. — Ne crie pas!

JEAN. — Et je dois parler bas, pour ne pas troubler ce repos... Et malgré moi je parle bas! Pourtant ce n'est pas afin de clore nos bouches que le sort nous réunit tous les deux, comme le pleureur et la pleureuse, devant son lit de mariage... Ah! Il faut un récitant pour dépeindre sa nuit de noces!... Attention, je récite!

SUZANNE. — Tu risques ta vie! Ne parle pas si fort!

JEAN. — La nuit de noces de Judith! Je peux la raconter aussi, et mieux que toi. J'ai passé ma nuit à la suivre, à l'entendre. Pas un de ses gestes les plus simples, de ses mots les plus innocents qui ne soit accouru pour m'aider à préciser cette horreur. C'est le terrible, ma pauvre Suzanne, avec ces vierges nobles... Toi, je suis sûr que tu as trouvé, pour cet événement, même un nouveau timbre de voix, que tu as appelé le ciel, et ta mère, avec un nouveau mot de mère et de ciel... Mais, chez Judith, le langage de semaine est suffisamment pathétique pour servir de langue d'amour. Cette faible plainte qu'elle a poussée le jour où, déjà maladroit, j'ai pris son doigt dans mon armure... Ce cri aigu par lequel elle appela au secours le soir où une de ses amies se noyait... Puis ces doux gargarismes, puis cette sorte de roucoulement qui s'exhalait d'elle à son insu, dans la gourmandise ou la danse... La voilà, la nuit de Judith... Ah! Suzanne. Malheureux que nous sommes!

SUZANNE. — Heureuse qu'elle est, peut-être!

JEAN. — Notre malheur est immérité, nous l'aimions. Le sien, elle l'a provoqué; elle s'aimait. Quand la passion de vivre n'est plus l'instinct chez une jeune fille, mais une recherche aussi forcenée et savante et quand, pour se réserver,

dans son orgueil, non à un époux, mais au mariage, non à un amant, mais à l'amour, elle a tout essayé et tout rejeté autour d'elle, le premier vendeur étranger de bazar arrive, et la prend comme un pauvre poisson...

SUZANNE. — Le poisson n'est pas pris que par les pêcheurs à la ligne. Il est pris par les aigles...

JEAN. — C'est bien. Qu'as-tu là?

SUZANNE. — Sa robe.

JEAN. — Sa robe! Alors inutile de te déranger, Suzanne. Tu tiens là le piège où nous allons la prendre...

SUZANNE. — Qui te dit que ce n'est pas avec Holopherne qu'elle va apparaître!

JEAN. — Crois-tu! Connais-tu si peu Judith pour croire qu'elle ne voudra pas épuiser tout ce que son crime comporte de suppléments gratuits : le réveil auprès de l'homme enfin assoupi, et l'examen impitoyable, à deux doigts de distance, du visage lointain et marqué de l'amant, et l'enjambement silencieux du corps étendu par les deux longues jambes qui vont, lentement et sûrement, relevant ce qui reste de voiles, retrouver au tapis les sandales comme des socles, et le premier coup d'œil sur l'aube vénéneuse. D'ailleurs il est un moyen pour faire sortir les gens de la pièce à côté, même s'ils dorment ou s'ils rêvent... c'est de les appeler. De les appeler à pleine voix... Judith! Judith!

## SCÈNE II

JUDITH, SUZANNE, JEAN (*d'abord dissimulé*).

SUZANNE. — C'est toi, Judith!

JUDITH. — C'est moi, ou à peu près. Quelle heure est-il?

SUZANNE. — Cinq heures passées.

JUDITH. — Passées! Mais la nuit alors est à son terme! Cela va être l'aurore, si elle suit son cours, le crépuscule si elle le remonte... Oh! Suzanne, va-t-elle le remonter? Va-t-elle nous ramener à hier? Tu es sûre qu'il est si tard?

SUZANNE, *écartant les rideaux.* — Regarde.

JUDITH. — Évidemment. Il n'y a plus à s'y tromper... C'est bien l'aube... Ce bourrelet de sang sur l'horizon, le

ventre de la dernière chouette soudain de soufre, cette haleine gelée qui rebrousse l'herbe et les cheveux des cadavres, cette tente d'où passent ce pied livide et cette queue de chien qui soudain bat faiblement, transie de rosée, seul signe de bonté, dans ce monde implacable... Le ciel plein de pus et d'or, l'homme et l'épée de rouille et de menace, Judith d'opprobre et de bonheur... L'aurore, comme ils disent...

(*Elle s'est avancée. Jean a cru pouvoir passer et se démasque... Judith l'arrête...*)

JUDITH. — Mais c'est Jean!

JEAN. — Oui, c'est Jean... (*Il va vers elle.*) La nuit a été bonne? Cela s'est bien passé?

SUZANNE. — Jean, tais-toi!

JEAN. — Tu es moins curieuse que moi, Suzanne. Auprès de toute honte privée ou publique, vous trouvez toujours aussitôt une femme qui s'en fait un trésor et un secret. Mais elle, comme je la connais, elle me dira tout. La nuit a été bonne, Judith?

JUDITH. — Brève.

JEAN. — Tu n'es plus vierge? C'est fait?

JUDITH. — C'est fait.

JEAN. — Tu sais que tous les Juifs savent ta trahison?

JUDITH. — Tant mieux. Je cherchais un moyen de la leur faire savoir.

JEAN. — Tu sais qu'on a lapidé tes serviteurs, blessé ton oncle, brûlé ta maison, que les rues sont pleines d'une foule qui te maudit?

JUDITH. — J'ai renoncé à être à tous.

JEAN. — A qui es-tu?

JUDITH. — Devine.

JEAN. — A celui qui a été plus fort que ton Dieu, plus vrai que ton peuple, plus tendre et fidèle que tes amis? A Holopherne?

JUDITH. — Jusqu'à la mort.

JEAN. — Elle n'est pas loin. Elle approche.

JUDITH. — Elle est la bienvenue. Tu peux frapper.

JEAN. — Mes mains ont une mission plus pure! Mais si tu veux lui échapper, hâte-toi. Le Conseil envoie les clefs de la ville à Holopherne, dans l'espoir de le fléchir, et tous les

prophètes se sont joints au cortège de Joachim, déguisés.

JUDITH. — Qu'y puis-je?

JEAN. — Ils ont juré de te joindre, de te punir. Tu les connais. Même s'ils doivent être massacrés ici, ils trouveront le moyen de te tuer d'abord. Ils te préparent le pire des supplices, celui des adultères, car tu as trompé Dieu.

JUDITH. — Lequel de nous deux a trompé l'autre, c'est encore à savoir.

JEAN. — Demande pardon à Dieu, Judith! et à son peuple.

JUDITH. — Il n'est plus ici-bas qu'un être auquel je puisse consentir à demander pardon.

JEAN. — Suzanne, Suzanne, voilà celle qui se vantait hier de transmettre son nom aux siècles comme le symbole de l'honneur! Elle le lègue aux maisons et aux filles.

JUDITH. — Hier! Quel langage peut accepter le mot hier?

JEAN. — Tu es bien ce que tu devais devenir! O Juifs, je vous approuve! Tant mieux si tout ce qui est à elle est brûlé, s'il n'y a plus d'armoires de Judith, de piles de linge, d'agendas, de bijoux de Judith! Tout ce qui est Judith est là, réduit à ce corps, comme une panthère, comme un gibier.

JUDITH. — Allons, un peu de courage. Pour une fois, sois chasseur et non guerrier!

JEAN. — Et il est là, l'autre! Il dort, assouvi, gorgé de toi! Le premier homme las de Judith, rassasié de Judith est là, les yeux caves et ronflant! Car tu as entendu aussi pour la première fois, contre toi, le ronflement des hommes.

JUDITH. — Assouvi, c'est à savoir! Mais il dort. De marbre, dans son sommeil. Et silencieux!

JEAN. — Dieu me l'a livré!

(*Jean, qui avait tiré son épée, disparaît vers la chambre d'Holopherne.*)

## SCÈNE III

### JUDITH, SUZANNE, *puis* JEAN

JUDITH. — Pauvre Jean! Il n'a rien compris à l'aventure... Je suis sûre que tu as tout deviné, toi, Suzanne!

(*Jean revient aussitôt, transfiguré. Il se jette aux pieds de Judith.*)

JEAN. — O Judith, pardonne-moi!... Jette cette robe, Suzanne! Ce n'est pas elle qu'il faut embrasser. Embrasse le manteau qui l'a enveloppée cette nuit, les cheveux qu'elle a défaits dans cette alcôve. Bénie soit la haine de Judith!

JUDITH. — La haine! Que raconte-t-il, avec sa haine?

JEAN. — Je serai digne de toi, Judith!

(*Il se précipite à nouveau vers la chambre. Suzanne s'est jetée aux genoux de Judith.*)

## SCÈNE IV

JUDITH, SUZANNE, LE GARDE *toujours endormi.*

JUDITH. — Et toi, que fais-tu là dans cette posture?

SUZANNE. — Judith la sainte!

JUDITH. — Veux-tu te relever? Pourquoi ces paroles stupides?

SUZANNE. — Parce que tu as tué!

JUDITH. — Tué. Tu emploies là un mot d'assassin!

SUZANNE. — Un mot de soldat, de héros.

JUDITH. — C'est bien ce que je voulais dire.

SUZANNE. — Pour Dieu même il n'y en a pas d'autre.

JUDITH. — C'est que la languede Dieu, vraiment, n'est pas riche! Et alors, s'il n'est pas d'autre mot, je pense que cela se voit, pourquoi j'ai tué? J'espère qu'il n'y aura aucun malentendu à ce sujet. Pourquoi ai-je tué?

SUZANNE. — Parce que Dieu a fait de toi la haine.

JUDITH. — La haine! Je ressemble à la haine, peut-être?

SUZANNE. — A une haine inconnue jusqu'ici, oui.

JUDITH. — Et tu attendais que je tue Holopherne dans un accès de haine, à l'aube, quand il aurait fait de moi sa femme?

SUZANNE. — J'attendais Judith à l'œuvre.

JUDITH. — Judith à l'œuvre! Judith était bien loin! C'est au moment où Judith a tout oublié de son état, de sa mission, de sa race, que j'ai frappé... Au moment où j'allais me tuer moi-même, méprisant tous nos devoirs et toutes nos lois, car que me restait-il désormais au monde, entre un peuple que j'ai déserté et qui me hait et un amant auquel le sommeil fournissait contre moi son premier oubli et sa première

trahison? Il m'eût trahi, Suzanne! Il m'eût trahi dès aujourd'hui! Où il n'y avait pas non plus d'Holopherne... Dans la banlieue du Seigneur, le lundi matin, à l'heure où il ne reste que le beau commis endormi et la petite vendeuse découchant pour la première fois, courbée sur lui et débordant à ce point de reconnaissance, d'angoisse et de jalousie, et à ce point épouvantée de la semaine et de l'atelier qui va reprendre, après le dimanche de vin mousseux et de fugue, qu'elle comprend la mort de l'amant dans son suicide. La vérité de Dieu, laisse-moi rire! La vérité, tellement plus fatale, des faits divers et des demoiselles de magasin...

SUZANNE. — Non, puisque tu vis.

JUDITH. — Je vis, parce que s'il est facile d'enfoncer une arme, il faut beaucoup plus de courage, et de force, pour la retirer, — et de réalité! Je vis parce que je savais que ses officiers allaient d'une minute à l'autre me surprendre. Je m'en réjouissais. J'attendais la mort... Puis, je t'ai entendue et je me suis levée, et j'ai vécu alors pour pouvoir tout te dire avant l'arrivée de mes juges, et pour que tu proclames en témoin, contre tous ceux qui voudront faire de l'histoire de Judith une histoire de haine, qu'ils mentent, et que ne sont morts là que deux amants...

SUZANNE. — Tu te trompes... Tu as tué...

JUDITH. — Sûrement j'ai tué. Qui n'aurait pas tué à ma place, dans ce réveil! Car j'ai dormi, Suzanne. J'ai fermé les yeux juste une seconde, sous cette lassitude qui prend à l'aube le conducteur sur sa voiture... Mais cette seconde a été ma nuit, mon sommeil... et je me suis éveillée. Oui... Pour la première fois je me suis éveillée à l'aube près d'un autre humain... Quelle chose épouvantable! Tout était déjà le passé, tout était hier. Tout un avenir douteux et jaloux préparait l'assaut contre une mémoire merveilleuse. Il allait falloir se lever, reprendre la vie debout, après cette éternité de vie étendue! A moi, enveloppée déjà de ma mort éternelle, il inspirait une pitié sans borne, tellement peu protégé, par sa mort éphémère, contre les menaces du jour qui venait. Que ceux qui s'éveillent ainsi chaque matin près de leur père, de leur fils, les laissent chaque matin échapper et retourner vers la vie, cela est inconcevable... Ah! Suzanne, parle fran-

chement. La vue d'un corps endormi peut-elle appeler autre chose que le meurtre comme suprême tendresse?

SUZANNE. — Elle l'appelle pour les meurtriers. Tu seras pour les siècles celui que s'est choisi Dieu!

JUDITH. — Jamais! Les Juifs sauront tout, Suzanne. Par ma voix, ou par la tienne... Écoute... Des gens approchent... C'est le châtiment qui arrive... Tu leur diras tout, n'est-ce pas? Non? Un baiser te décidera-t-il? Tu vas voir... Tu ne reconnaîtras pas notre pauvre baiser d'hier soir!

SUZANNE. — Je me bouche les oreilles!

JUDITH. — Et après tout, qu'ai-je besoin de tes oreilles! Suis-je stupide!... Il y a un homme, ici... Réveille-toi, garde!

SUZANNE. — Il est ivre!

JUDITH. — Ivre ou non, il a une oreille. Il a dans cette oreille un marteau qui frappe sur une enclume, qui excite un tympan. Il n'en faut pas plus pour transmettre une nouvelle jusqu'au fond des siècles... Garde!

LE GARDE. — Je dors...

JUDITH. — Tu dors! Écoute.

LE GARDE, *se tournant mal éveillé.* — Qui ose dire que je dors?

JUDITH. — Réveille-toi! Cela en vaut la peine!

LE GARDE. — Une femme... Bravo pour les femmes!

JUDITH. — Tu sais ce qu'elle a fait, cette femme?

LE GARDE. — Qu'est-ce qu'elle a fait?

JUDITH. — Ton roi, Holopherne, elle l'a tué.

LE GARDE. — Elle l'a quoi?

JUDITH. — Tué...

LE GARDE. — Elle l'a tué. Oh! ça, c'est mal!

JUDITH. — Et tu veux savoir pourquoi? Par amour!

LE GARDE. — Par quoi?

JUDITH. — Par amour.

LE GARDE. — Par amour! Oh! ça, c'est bien!

JUDITH. — Voilà, Suzanne!

LE GARDE, *se rendormant.* — Voilà Suzanne!

JUDITH. — Voilà. J'ai enfoui la vérité dans un homme dormant. Elle en ressortira, fût-ce dans des siècles, contre la vérité des généraux et des rabbins... Il était temps... Ils viennent ici, n'est-ce pas? Lesquels viennent? Regarde!

(*Suzanne va regarder à travers les rideaux.*)

LE GARDE, *dans son sommeil.* — Par amour, elle a tué Holopherne. Et elle s'appelle comment?

JUDITH, *penchée sur le garde.* — Judith!

LE GARDE. — Et Holopherne, pourquoi n'a-t-il pas tué Judith?

JUDITH. — Rassure-toi. Elle sera tuée.

LE GARDE. — Ah! ça, c'est bien!

SUZANNE. — Ce sont les Juifs, les prophètes en tête! Ils sont tous armés, de scies, de marteaux! Ils gesticulent!

JUDITH. — De cela, je suis sûre... Et ils se passent en courant la parole comme une chique... Et ils vont parler en me liant les mains! Et parler en crachant sur moi : c'est encore pour eux le plus facile... Et parler à chaque brandissement du fouet ou du bâton... Tant mieux!... Ils serviront plus ma gloire qu'un bourreau muet... Je répondrai à chaque insulte, à chaque coup, et je suis sûre, tant ils sont curieux, qu'ils me laisseront malgré leur hâte, entre chaque blessure, le temps de leur dire une à une mes joies de cette nuit.

(*Les Juifs font irruption dans la tente.*)

## SCÈNE V

### JUDITH, SUZANNE, LE GRAND RABBIN, PAUL, LES JUIFS, LES JUIVES

LES JUIFS. — Gloire à Judith! Judith, sois glorifiée!

UNE JUIVE. — Merci, Judith!

JUDITH. — Que disent-ils?

PAUL. — Ta haine a vaincu, Judith. Les Juifs vont être sauvés. Tous, aux pieds de Judith!

SUZANNE, *à Judith.* — Je t'en supplie! Ne parle pas!... Joachim, veillez à Judith!

PAUL. — Les alliés d'Holopherne se révoltent. Jean parcourt leur camp en montrant la tête du roi que tu as tué! Ils combattent avec nous. Les troupes restées fidèles lâchent pied.

UN JUIF. — Tous les fourgons de vivres sont entre nos mains. Dès que Judith le voudra, nous mangerons.

UN JUIF. — Nous avons reconquis nos sources. Dès que Judith le permettra, nous boirons.

UNE JUIVE. — Tu es le pain, Judith!

UNE JUIVE. — Tu es l'eau!

JUDITH. — Juifs...

JOACHIM, *intervenant.* — Que vas-tu leur dire?

JUDITH. — La vérité.

JOACHIM. — Ils connaissent la vérité de Dieu. La vérité de Judith, peu leur importe... Une minute, et les deux se confondront... D'ailleurs, écoute... Apprends-la, si tu l'ignores, ta vérité!

(*Deux chanteuses sortent de la foule.*)

PREMIÈRE CHANTEUSE. — Et depuis deux jours, Judith portait son glaive sous sa robe. Et il heurtait sa chair et ses genoux à chaque mouvement, à chaque alarme, comme le battant dans sa cloche.

DEUXIÈME CHANTEUSE. — Et elle traversa le champ de bataille! La lune n'était pas levée. Et elle remontait, pour ne pas se perdre, les ruisseaux, comme la bête enragée... C'était la rage du Seigneur...

JUDITH, *d'une voix encore sourde.* — Et si elle ne revint pas en arrière, c'est par amour-propre et par vanité, car Dieu était loin d'elle!

JOACHIM. — Tais-toi.

LES JUIFS. — Que dit Judith?

PREMIÈRE CHANTEUSE. — Et Holopherne dans sa tente eut un songe, et il se découpla...

DEUXIÈME CHANTEUSE. — De sa reine de Damas, fardée jusqu'au cœur, dont les yeux laissent une trace bleue!

UN JUIF, *ami des chattes.* — De sa pharaonne!

UN JUIF, *hémiplégique.* — De ses sœurs siamoises!

UN JUIF, *notaire.* — De ses cent moscovites, poncées et épilées!

UNE JUIVE, *laide, mais à peau douce.* — De sa femme pêchée à Mascate, aux fesses d'écaille!

UNE JUIVE, *à gestes réservés.* — De sa bête du Bengale à guirlandes de bras et de seins!

DEUXIÈME CHANTEUSE. — Et alors, il vit Judith!

JUDITH. — Quels mensonges! Quelles fables d'enfants! Holopherne était seul, Juifs, seul comme un prêtre!

PAUL. — Tais-toi... Dans ton exaltation, peux-tu te rap-

peler ce qui est arrivé à toi-même?.. Judith seule me plaît! cria-t-il. Judith seule est la douceur!

UNE BELLE JUIVE. — Seule le baume...

PREMIÈRE CHANTEUSE. — Seule la paume de la main, le velours d'entre genou et pubis...

PAUL. — Et elle était le poison!

SUZANNE. — Et l'acier!

UN JUIF CHASSEUR. — Et la trappe! Et le collet!

UNE JUIVE, *dont la paupière droite bat plus vite que la paupière gauche.* — Et le vitriol!

UN JUIF *des champs, en lisière des forêts.* — Et la fausse oronge!

SUZANNE. — Et la haine!

JUDITH. — Toi aussi tu me trahis et tu mens... Juifs...

PAUL. — Continuez, chanteuses!

PREMIÈRE CHANTEUSE. — Il la fit mettre nue.

SUZANNE. — Mais Dieu la vêtit.

DEUXIÈME CHANTEUSE. — La vêtit d'air et de lumière. La transparence voile Judith.

JUDITH. — C'est faux!

PAUL, *aux chanteuses.* — A vous, à vous!

PREMIÈRE CHANTEUSE. — Il la fit étendre face à lui.

PAUL. — Il la fit étendre face à lui. Est-ce vrai, Judith? Ose dire que c'est faux!

JUDITH. — C'est vrai! Cela est vrai!

PAUL. — Vous entendez?

LES JUIFS. — Sois glorifiée, Judith!

SUZANNE. — Mais Dieu l'affaiblit tout à coup, et il ne la prit pas!

LES JUIFS. — Et il ne la prit pas!

JUDITH, *qui a pu s'avancer.* — Et il la prit... Et jamais il n'avait été aussi fort, et elle était si comblée qu'il ne restait en elle aucune place, même pour Dieu...

LES JUIFS. — Que dit-elle?

JOACHIM. — Silence, et sortez tous... Judith veut me parler seule à seul.

JUDITH. — Restez! Restez! C'est à vous que je veux parler. Pour un quart de minute, cessez donc votre fonction de Juifs, qui est d'embaumer le mensonge dans des cantiques!

Écoutez la vérité, et ses mots simples... Oui, une Juive s'est étendue avec joie, cette nuit, sur le lit d'Holopherne...

LES JUIFS. — Que dit Judith? Sacrilège! Taisez-vous.

JOACHIM. — Tu nous perds, Judith.

JUDITH. — Et ce lit n'était pas le divan des psaumes. C'était un vrai lit, avec des oreillers, des draps, vous m'entendez, jeunes filles, avec du crin et des plumes qui sortaient, avec ce linge frais qui mêle aux pires excès les souvenirs de famille et d'enfance.

UN PROPHÈTE, *s'avançant armé.* — Vengeance!

JUDITH. — Et les joies du lit, elle les a épuisées et sollicitées, jusqu'à la dernière. Et au premier froid de l'aube, elle a ramené pieusement sur Holopherne le drap, comme doit le faire l'épouse.

LES JUIFS. — Nous sommes perdus!

PAUL. — Faut-il te faire taire de force?

LE PROPHÈTE. — Laissez-la. Parle, fille!

JUDITH. — Et entre son peuple et Holopherne, elle a choisi l'amour, c'est-à-dire Holopherne. Et, depuis, une seule idée la tente : le rejoindre dans la mort!

SUZANNE, *s'est brusquement avancée entre Judith et le prophète qui lève son poignard.* — Et cette femme, c'était moi.

LE PROPHÈTE, *frappant Suzanne.* — Sois satisfaite!

(*Suzanne, tombée, est emportée. Le grand prêtre entraîne en arrière Judith, hébétée et muette.*)

JOACHIM. — Je vous le répète, sortez tous.

LE PROPHÈTE. — Pourquoi?

JOACHIM. — J'ai à régler le retour de Judith à la ville.

LE PROPHÈTE. — Alors, hâtez-vous! Les enfants et les malades attendent son retour pour manger et dormir... Ne les faites pas attendre.

(*Tous sortent, moins Judith, Joachim, Paul et le garde. Au moment où le corps de Suzanne passe devant le garde, celui-ci dit quelques mots dans son sommeil.*)

LE GARDE. — Voilà, Suzanne!

## SCÈNE VI

JUDITH, JOACHIM, PAUL, LE GARDE, *toujours dormant.*

JOACHIM. — Tes conditions?

JUDITH. — Mes conditions pour que je mente?

JOACHIM. — Pour que tu vives et fasses silence.

JUDITH. — Ai-je l'air de quelqu'un qui va vivre et de quelqu'un qui va se taire?

JOACHIM. — Le sort des Juifs se joue encore, Judith. Le moindre écart dans ton langage ou ta conduite, et le miracle cesse d'être un miracle.

PAUL. — Et l'héroïne une héroïne. Deux plumes changées au croupion, et le milan devient la buse.

JOACHIM. — Que tu désires désormais écart et solitude, nous le comprenons. Tu connais la maison et les jardins que la ville possède sur le lac. Elle te les offre. Nous veillerons à ce que nulle visite et nul souci ne t'y parvienne, mais suis-nous, et conduis le cortège.

JUDITH. — Ainsi tu crois, Joachim, que je me contenterai, à mon âge, de la villa avec magnolia et plage séparée qu'on offre, sur leur déclin, aux femmes entretenues? J'ai vingt ans.

PAUL. — Que te voilà devenue orgueilleuse et susceptible, depuis hier!

JUDITH. — Lui pas!

JOACHIM. — Qui lui?

JUDITH. — Lui! J'ai tué au nom d'un autre dieu que lui, et il n'en laisse rien paraître. Et il s'arrange hypocritement pour tout prendre à son compte. Et si je le voulais, il m'accepterait comme sa première déléguée dans la ville, avec nimbe au front jusqu'à ma mort, quitte à se rattraper plus tard.

LE GARDE, *dans son sommeil.* — Par amour, elle l'a tué... Ça, c'est bien.

JUDITH. — Vous l'entendez!

PAUL. — Qui?

JUDITH. — Le garde.

PAUL. — Les oreilles te tintent. Il n'a pas dit un mot.

JUDITH. — Si. Il a dit comment j'ai tué.

JOACHIM. — Comment tu crois avoir tué, nous nous en doutons. Cela importe peu. Dis-moi une femme qui ne croie pas avoir tué par amour?

JUDITH. — Tu prononces mal ce mot!... Tu as eu peu d'occasions de prononcer ce mot!...

JOACHIM. — Si. A peu près à chaque crime... Que tu aies été l'ange vengeur ou la scorpionne, c'est fait. Nous l'avions à peu près prévu.

JUDITH. — Vous aviez prévu mon plaisir, mon goût de ce plaisir, ma frénésie!

PAUL. — Épargne-nous les descriptions.

JUDITH. — Que m'avez-vous épargné, vous? M'avez-vous épargné, hier, les descriptions d'un Holopherne monstrueux? C'est ce qui manque à votre triomphe, n'est-ce pas? Vous allez exiger que j'atteste par déclaration qu'Holopherne était difforme. Les yeux juifs les plus droits étaient bigles auprès des siens, Paul. Et son corps était lisse, lumineux; la seule parole humaine...

PAUL. — Oui, oui, nous le savons tous, maintenant!

JUDITH. — Vous le savez tous! Jean a montré sa tête à la foule! Je me vengerai de Jean et de tous ceux qui l'ont vue, quel que soit leur nombre.

PAUL. — Tu vois. Tu as à te venger. Tu as donc à vivre.

JUDITH, *tournée tout à coup vers le garde.* — Que crie ce garde?

PAUL. — Rien, te dis-je. Il dort!

JUDITH. — Pourquoi se soulève-t-il? Pourquoi s'assied-t-il et me regarde-t-il ainsi?

PAUL. — Il est couché. Tu rêves!

JOACHIM. — Calme-toi, Judith, je t'en conjure, et aide-nous jusqu'au terme. La moindre déception, et notre peuple perd courage. Que tu hésites est déjà un crime, car c'est hésiter entre Dieu et celui que Dieu haïssait.

JUDITH. — Je n'hésite pas. J'ai choisi. J'ai choisi contre la haine!

PAUL. — Prends garde... Tu nous pousses à bout!

JOACHIM. — Tu t'égares.

JUDITH. — Dieu en sera ravi. Il me déteste... Pas une fois depuis hier je n'ai senti sa pression ou sa présence. S'il me

manie, c'est sans vouloir me toucher, comme un poignard dégoûtant dont on enveloppe la poignée d'un mouchoir. J'attendais qu'il me lançât sur Holopherne en jeune archange pur, fort, divinateur; avec quelle modestie, ce matin, au réveil, lui aurais-je rendu ce manteau et cette lumière; et ce que vous appelez le miracle a eu lieu parce que j'ai été luxurieuse, parce que j'ai bégayé devant des adjudants, et parce que j'ai menti. J'ai eu mon Dieu d'enfance, mon Dieu d'adolescence. Si mon Dieu de fille pubère et adulte se dérobe, tant pis pour lui. Ah! Joachim, je me croyais insensible aux hommes. J'avais peur que mon corps ne restât inerte près d'eux. Holopherne m'a détrompée, je lui serai fidèle. C'est à Dieu que je suis insensible... Pourquoi s'est-il levé? Pourquoi vient-il vers moi?

PAUL. — Qui donc?

JUDITH. — Le garde!

PAUL. — Tu divagues. Tu vois bien qu'il est couché.

JUDITH. — C'est son armure qui étincelle?

PAUL. — Tu es hallucinée!

JOACHIM. — N'essaye pas de nous distraire. Réfléchis, insensée! N'avons-nous pas reçu de Dieu ce que nous lui demandions, toi la première?

JUDITH. — Moi, que lui ai-je demandé, sinon lui-même?

JOACHIM. — Peux-tu nier qu'il y ait eu miracle, et par ton entremise?

JUDITH. — Le miracle est sorti d'un amas de choses viles, basses, épouvantables. Dieu vous a permis, à vous ses serviteurs, de le préparer au rabais avec moi, c'est-à-dire avec le minimum de virginité et de naïveté, parce que mon nom de bourgeoise riche et populaire couvrait le dol... Seul l'ennemi de Dieu a été noble et bon. Un Dieu juste eût préféré amasser tout ce qui est pur, doux et sacré, et que le miracle n'eût pas lieu.

PAUL. — Un Dieu jeune fille, peut-être! Crois-tu donc que parce qu'une Juive en a le désir...

JOACHIM, *parlant presque en même temps.* — Tu dépasses toute mesure! Tu te coupes tous les ponts vers lui... Ne compte plus que jamais...

(*Le garde ivre mort s'est levé. Il vient vers Judith.*)

## SCÈNE VII

### LE GARDE, JUDITH, JOACHIM, PAUL

*Joachim et Paul, à partir du moment où le garde s'est levé, demeurent immobiles, hors du temps, la phrase et le geste interrompus, encadrant la scène.*

LE GARDE. — Pardon, ma petite Judith!

JUDITH. — Qui es-tu?... Qui êtes-vous?

LE GARDE. — Tu ne me tutoyes pas? Pourquoi?

JUDITH. — Quel éclat autour de vous!

LE GARDE. — De l'éclat? J'éclate? Alors, vraiment, c'est qu'aujourd'hui pour toi la boue scintille, la crotte étincelle...! Tu me vois sans doute aussi culotté dans l'écarlate!

JUDITH. — Je vous vois, comme vous êtes, de pourpre, d'or.

LE GARDE. — Et tout ce cuir sent la rose! Et mes joues sont en peau de pêche! Tu as des sens plus perçants que je ne croyais. Très bien! A nous deux, Judith!

JUDITH. — Pourquoi à nous deux? Pourquoi ce cri de combat?

LE GARDE. — Parce que le combat s'apprête, ma fille... Et le corps à corps au besoin... Et moi aussi je te vois vraiment telle que tu es dans cette heure, l'ennemie de Dieu toute nue, avec ton charmant cache-sexe de lutteuse, et cette nuque, et ces aisselles où je vais glisser et appuyer mes prises... A nous deux!...

JUDITH. — Je ne vous comprends pas.

LE GARDE. — Tu vas me comprendre... Dis-moi, Judith, depuis la minute où tu quittas ta maison, hier au soir, est-ce que ton corps a souffert du moindre besoin, faim, soif ou autre? Maintenant encore ton estomac t'alerte-t-il, ou ta vessie?

JUDITH. — Pourquoi de telles questions?

LE GARDE. — Non, n'est-ce pas? Et les feuillées du champ de bataille où tu as trébuché ont-elles maculé tes chaussures, le chardon les a-t-il éraflées, le plantain verdies? Et sur tes mains, il reste sans doute quelque trace du meurtre? Oui, oui, frotte-les, pour faire apparaître sur elles une tache de sang! Tu peux frotter!... Toute ta vie elles seront blanches et pures, et ton corps sans aucune marque.

JUDITH. — Il a celle qui lui revient : la marque d'Holopherne!

LE GARDE. — Il y a beaucoup à discuter là-dessus. Va te soumettre au retour à l'examen des matrones. Ce qu'elles diront te surprendra...

JUDITH. — Qui vous donne le droit de me parler ainsi?

LE GARDE. — Le droit! Comment, le droit? Fille obstinée...! Toutes les présences célestes qui depuis hier soir t'ont escortée, et plainte, et soutenue, et de leurs ailes autour de toi ont fait une cathédrale, tu viens de les forcer l'une après l'autre à se voiler la face et à partir, et il ne reste plus que moi, et tu m'obliges, pour me rendre visible, à prendre l'enveloppe pesante et puante de ce garde.

JUDITH. — Que vous? Si c'est Dieu qui me parle enfin par vous, trop tard!

LE GARDE. — Tu penses que Dieu va te parler! Tu penses que Dieu parle aux hommes, pour les voir écouter sa voix, comme le chien la voix de son maître, d'une tête stupidement inclinée au-dessus d'un corps idiot. Mais ceux qu'il a choisis, Dieu entend les oindre de l'orteil à la tempe, et tous il nous chargea cette nuit de te prendre entière dans son silence... Sur ta route, nous nous sommes glissés dans les mourants pour qu'ils ne crient plus, dans les cadavres pour que se suspendît jusqu'au serpentement de la putréfaction... Des ruisseaux et des caillots ont coulé à tes pieds sans murmure, des chiens de guerre écarté vers toi leurs crocs sans abois, et tu n'as pas senti que nous étions dans cette sanie et dans ces gueules!

UN ÉCHO. — Dans cette sanie et dans ces gueules!

JUDITH. — O vous, qui parlez ainsi, pourquoi vous êtes-vous tus!

LE GARDE. — Telle est Judith, première en classe, élue de Dieu! Elle n'a rien compris à ce silence!... Au lieu de courir étouffer les échos à leur point même d'éclat, de nous précipiter pour le recevoir tombant de l'arbre et amortir sa chute sous chaque cédrat et chaque coing, et d'arracher à l'avance le cri du bec des coqs, il nous aurait suffi de remplir de coton ses oreilles! Et tout ce que nous avons pris pour son clin d'œil et sa connivence, cette caresse dont elle a de loin caressé un

oiseau de nuit, ce baiser qu'elle posa sur la lèvre d'un cheval blessé, ce n'était pas à nous qu'elle les donnait, aux cousins célestes qui la croyaient mêlée à eux, cordée à eux dans tant de précipices comme l'alpiniste à ses guides, mais à la chevêche et au hongre!

UN ÉCHO. — Mais à la chevêche et au hongre.

JUDITH. — Pardon!

LE GARDE. — Tu m'écoutes cette fois? Tu me comprends?

JUDITH. — Pardon!

LE GARDE. — Dis aux Juifs la vérité, et il pardonne!

JUDITH. — Quelle vérité?

LE GARDE. — Que tu as tué l'ennemi de Dieu comme Dieu l'avait prescrit, dans sa haine.

JUDITH. — Vous savez que ce n'est pas vrai!

LE GARDE. — Ce n'est pas vrai?

JUDITH. — N'avez-vous pas tout vu, n'êtes-vous pas vous-même mon témoin!

LE GARDE. — Ose dire que ce n'est pas vrai! Reprenons-la, ta nuit, de sa source à son terme. Tu es entrée, et l'autre était déjà couché, n'est-ce pas, et, accoudé, il t'attendait, et l'œuf d'autruche allumé brillait dans son œil droit et son œil gauche n'était qu'ombre, et d'un coup tu as mesuré l'enclos de la bataille...

JUDITH. — J'ai vu un lit. C'est tout ce que j'ai vu!

LE GARDE. — Dieu même hésite à exiger d'une femme qu'elle lutte debout. Et le large plastron de sa poitrine ne t'a pas fait peur avec ses agrafes de muscles. Tu as défait vêtements et peignes. Tu n'as gardé ni tissu, ni écaille...

JUDITH. — Et je vins.

LE GARDE. — Et tu vins! Et nous jubilions, car sur ton corps nu l'on ne voyait plus que des armes, tes ongles aiguisés, tes dents fourbies, jusqu'à ton front si poli et si plein qu'en heurtant de toutes ses forces le front d'Holopherne il l'eût fait éclater. Si bien que nous comptions aussi sur le pilon dans ton genou...

JUDITH. — Comptiez-vous sur mes yeux que l'attente du plaisir voilait ou aveuglait?

LE GARDE. — Crois-tu! C'était le battement continu de nos ailes, et toutes les demi-minutes, de nos paupières! Et tu

montas près de l'homme. Et nous, nous n'avions pas compris encore. Stupides, nous pensions que Dieu par un miracle interdirait à Holopherne de te prendre. Nos yeux parcouraient ton corps, étonnés de ne pas voir, quand tu soulevas ta cuisse pour gravir le lit, ta peau rendue soudain lisse et fermée comme la nôtre!

JUDITH. — Alors tout ce que j'entendis de lui était réalité, tout ce que je reçus de lui, révélation...

LE GARDE. — Cela eût pu être. Dieu ne déteste pas que ses paroles et ses jouissances vous parviennent par des corps et des peaux grossières... Ce sont ses filtres. Mais Dieu t'aimait. Mais Dieu avait décidé que d'Holopherne rien ne te toucherait, et il nous jeta sur ce corps en manteau transparent. Et Mikaël était la langue et la glotte, et Ephraïm était l'assise, et moi j'étais la main droite. Et toute la nuit, le ciel prit le moule de toi et de ton déchaînement... Et, à l'aurore, il t'envoya l'idée de tuer.

JUDITH. — De me tuer.

LE GARDE. — De te tuer. Si tu veux. Mais il était bien question que Judith se tuât. Ce qu'il voulait, c'est seulement que tu aiguisasses sur toi l'idée du meurtre, sur ta tendre peau et pour en rendre le fil aussi pur. Et soudain, tout disparut de ta vue, excepté un cercle exsangue sur la poitrine du dormeur, un cercle étroit et brillant, tel que le projette avec son miroir un enfant, et je ne sais avec quel miroir d'enfant Dieu le projetait, et, au centre de cet homme que tu croyais aimer, ce cercle, tu te pris à le surveiller et à le détester comme une cible!... Est-ce vrai?

JUDITH. — Peut-être!

LE GARDE. — Est-ce vrai?

JUDITH. — C'est vrai.

LE GARDE. — Et nous, nous pleurions de joie de voir la haine enfin apparaître sur ce corps, restreinte d'abord comme le bouton d'Alep, mais qui allait bientôt mordre et s'épanouir comme le cancer du soleil. Et, délirants, nous préparions déjà rivet et cheville qui t'empêcheraient de tirer à toi le poignard du cadavre. Et quand te vint l'idée de poser sur le cercle la pointe...

JUDITH. — Je voulais l'effleurer, le piquer...

LE GARDE. — Le piquer?

JUDITH. — Comprenez-moi à votre tour! Comprenez-moi! Si je m'étais empoisonnée, je lui aurais fait aussi goûter de force dans son sommeil une simple gorgée du breuvage amer, non pour qu'il meure, mais, par tendresse, pour voir sa douce grimace.

LE GARDE. — Et quand te vint l'idée de poser sur le cercle la pointe, tous nous bondîmes sur toi, centuplant ta pensée. Ne nous as-tu donc pas sentis, Judith?

JUDITH. — Cet écrasement, c'était vous?

LE GARDE. — C'étaient les esprits et leur avalanche! Et quand, lui mort, tu attendis enfantinement la mort, sans bouger, comme l'abeille après sa piqûre, nous avons rendu à nouveau le monde sonore, et tu as entendu l'araignée bricolant dans sa toile, et dans le sol du camp la sape de la taupe, et derrière le lit le mulot contre son grain d'avoine et enfin la voix de Suzanne... Voilà, ingrate fille, comme Dieu te dédaigne! Lève-toi... Fais ouvrir la tente, va vers les Juifs, il est temps!

JUDITH. — Non! Non! Épargnez-moi ce martyre!

LE GARDE. — Quel martyre?

JUDITH. — Puisque Dieu le veut, je ne démentirai rien, je renonce à tout scandale... Mais qu'il m'épargne! Ou qu'il me prenne! Qu'il me permette de donner à la mort une Judith encore douce! Que je sois pour tout un peuple et toute une longue vie, le symbole du meurtre et de la haine, Dieu ne le voudra pas, puisque depuis mon enfance il m'a marquée pour être celui de l'amour.

LE GARDE. — Tu l'as cru. Tu te trompais. Tes frères ne s'y trompaient pas!

JUDITH. — Mes frères? Je ne pouvais faire un pas sans que les enfants me suivent et me lancent des roses.

LE GARDE. — Ils suivaient le sang : ils lançaient des roses vers le sang!

JUDITH. — Je voyais aux carrefours les vieillards discuter chacune de mes robes nouvelles, et me sourire.

LE GARDE. — Ils souriaient à une immense tache pourpre qui t'habillait soudain!... N'insiste pas. L'amour en effet a passé sur ce drame. Mais pas par toi. Par Suzanne. Personne n'en saura jamais rien, car il n'est pas bon que l'amour ait sa

liturgie et ses saints, mais Suzanne était l'amour. D'ailleurs, rassure-toi, il n'existera plus ce soir de Judith encore douce!

JUDITH. — Oh! vous qui n'avez pas de nom, sentirais-je à ce point la douleur de ne pouvoir vous nommer, s'il ne me restait pas de tendresse! Pourquoi ce miracle à retardement! Pourquoi de cette nuit de parjure et de stupre faire tout à coup une nuit sainte!

LE GARDE. — Ne t'inquiète pas de cela. Dieu se réserve, à mille ans de distance, de projeter la sainteté sur le sacrilège et la pureté sur la luxure. C'est une question d'éclairage...

JUDITH. — Toute ma détresse est éclairée, tout mon écorchement. Le feu brûle moins que cette lumière.

LE GARDE. — Ta brûlure n'est rien encore. Tu vas voir avec le soleil. Le voilà qui vient. Viens, soleil! Toi..., va vers ta ville. Il est temps...

JUDITH. — Ma ville, où ne me souriront plus que ceux qui sourient à la mort. D'où auront disparu en une nuit tout ce pour quoi j'ai vécu, mes amis, mes bêtes, mes fleurs!

LE GARDE. — Les amis, fais-en le sacrifice... Les fleurs, tu les retrouveras!

JUDITH. — Oui, je vois d'ici la vieille Judith, chenue et moustachue qui, un soir d'automne tardif, redécouvrira la pêche et la rose... Et mes souvenirs?

LE GARDE. — Quels souvenirs?

JUDITH. — Dans ce corps desséché, que vont devenir tous les souvenirs du corps heureux et tiède? Et qu'y deviendra le don d'Holopherne? Aura-t-il un fils? Aurai-je un fils? Je vous en supplie... Libérez-moi du moins de cette angoisse!

LE GARDE. — Assez gémi, ou prends garde! Que dirais-je alors, Judith, moi qui repars maintenant vers la disgrâce. Car pour te convaincre, te sauver, j'ai rompu le secret de Dieu, j'ai perdu dans mon rang tout grade et toute ancienneté. Va. Si ta peine peut en être allégée, je ne vois pas de mal à ce que tu te dises que dans les cohortes inférieures, il est un déchu, pour qui le nom de Judith est un nom de tendresse... Mais obéis-moi sur-le-champ; sinon, là, devant le peuple, je reprends forme et je fonce, et je lutte avec toi pour arracher

de ton pharynx le mensonge de Dieu, et je te roule au sol comme le vacher la bergère!

(*D'un geste il a courbé les épaules de Judith vers la terre, puis s'est rejeté sur le banc, où le garde ivre mort dort à nouveau.*)

## SCÈNE VIII

JUDITH, JOACHIM, PAUL, LE GARDE, *étendu.*

*Dès que le garde a été de nouveau étendu sur son banc, Joachim et Paul sont redevenus animés et vivants, reprenant leur phrase interrompue.*

PAUL. — ... il va lui dépêcher un messager spécial!

JOACHIM. — ... il daigne t'apparaître!

(*Ils sont très agités. Judith les regarde, étonnée, revenant à soi.*)

JUDITH. — Ah! c'est vous, Joachim!

JOACHIM. — S'il tient à se dérober, fille impie, ce n'est plus toi qui trouveras la cachette de Dieu!

PAUL. — Il t'a aveuglée de sa lueur. Tant pis. Reste aveugle!

JUDITH. — Soyez satisfaits... Je vous suis.

JOACHIM. — Tu nous suis?

PAUL. — Pour recommencer ton scandale, pour semer la panique? Non, non, nous ne sortirons pas d'ici avant que tout soit réglé entre nous... Que veux-tu?

JUDITH. — Je vous dis que je viens, sans conditions.

JOACHIM. — Sans conditions, mais nous, nous avons des conditions maintenant. Nous avons à nous prémunir contre tes écarts.

JUDITH. — Dites. J'obéirai.

JOACHIM. — Tu habiteras désormais la synagogue. Tu ne laisseras parvenir à toi aucun ami, aucun parent.

JUDITH. — C'est facile. Ma saleté et ma gloire ne me laissent plus d'autre fréquentation que Dieu.

JOACHIM. — Si le mot amour et le mot jouissance sont encore dans ta bouche, crie-les, si tu le veux, une dernière fois; lance vers nous ces crachats avant le suprême silence. Allons, crache!

JUDITH. — Ma bouche est sèche...

JOACHIM. — Si tu sens ton corps maculé, appelle les servantes. Lave-toi. Pour cela nous attendrons.

JUDITH. — Mon corps est sec.

JOACHIM. — Dès demain tu auras la surveillance des familles sans règle, des écoles sans morale, des filles. Tu les jugeras au Tribunal de la synagogue. Tu choisiras leur supplice.

JUDITH. — Je le choisirai.

JOACHIM. — Et tu désigneras ceux qui, avec toi, chaque jour, jeûneront et porteront cilice. Tu acceptes?

JUDITH. — J'accepte.

PAUL. — Alors, gloire à Judith et hâtons-nous! Tout peut être sauvé encore!... Attends... Laisse-moi te recouvrir de ce manteau. Il est noir. Il sied mieux à l'épouse de Dieu...

LE GARDE, *ivre mort.* — Et à la veuve d'Holopherne!

JUDITH. — Que dit-il?

PAUL. — Nous ne comprenons pas les hoquets.

LE GARDE. — Par amour. Elle a tué par amour...

JOACHIM. — Tu hésites encore?

JUDITH, *qui s'est approchée du garde, et le contemple avec tendresse et répugnance.* — Il faudra faire couper la langue de ce garde, Joachim...

JOACHIM. — Entendu.

LE GARDE. — Judith, qu'elle s'appelait! Et elle en avait, un corps!... Toute la nuit, sans s'arrêter...

(*Judith pose la main sur la bouche du garde*).

JUDITH. — Par des soldats aux oreilles bandées...

(*Le garde s'agite sur son banc*).

JUDITH. — Quelle folie le prend?

PAUL. — Je ne sais ce qu'il mime, de ce geste...

LE GARDE. — Ce que je mime? Je mime Judith la fille!

JUDITH. — Il vaudra mieux le faire tuer, Joachim...

JOACHIM. — On va le tuer...

JUDITH, *après une dernière caresse mélangée de dégoût au garde.* — Que votre procession approche... Judith la sainte est prête.

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

# LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

Parce que la France pendant quelque temps n'a été que faiblement touchée par la crise économique qui s'abattait sur le monde et parce que le trésor métallique de sa Banque d'émission, déjà respectable, s'est formidablement accru depuis deux ans, on se plaît souvent, à l'étranger, à opposer la prétendue richesse française à la détresse des autres pays. On a même parfois écrit que la prospérité française était faite de la misère générale, que la France mettait à profit la puissance qu'elle tenait des traités pour s'enrichir au détriment du reste du globe. Mais la réalité n'est-elle pas bien différente?

***

Que durant les derniers mois de 1929 et le premier semestre de 1930, alors que la crise se développait déjà ailleurs avec une grande intensité, la France n'ait été encore que modérément atteinte, on doit en convenir. Le chômage n'existait pas. Le volume de la production, qui avait beaucoup grossi, demeurait très large. L'activité des échanges persistait. Les salaires continuaient de s'élever, quoique à une allure ralentie. Le Trésor bénéficiait d'importantes plus-values budgétaires.

La crise néanmoins n'épargnait pas entièrement notre pays. Nos industries et commerces de luxe, nos industries textiles

étaient déjà sévèrement frappées. Les cours des valeurs s'effondraient à la Bourse. Nos prix de gros fléchissaient. Le déficit de la balance commerciale augmentait dangereusement.

***

En tout cas, à partir du second semestre et plus nettement à partir du dernier trimestre de 1930, la situation économique en France s'aggrave rapidement.

Le chômage, jusque-là insignifiant, s'installe en France. Le nombre de chômeurs secourus par les fonds de chômage croît à une allure accélérée. Ils étaient un millier en septembre 1930. Ils sont 12 000 à la fin de 1930. Et 51 800 le 11 avril 1931. Après une brève diminution, la progression reprend à partir de septembre. On comptait plus de 92 000 chômeurs secourus le 28 novembre, nombre qui n'avait été atteint dans aucune des crises antérieures.

Mais qu'est-ce, dira-t-on, que ces quelques dizaines de milliers de chômeurs à côté des millions d'ouvriers sans travail qui se traînent en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis? Dans les tableaux qu'on dresse du chômage mondial, le petit nombre de nos chômeurs fait contraste avec le chômage massif des autres grands pays et paraît bien prouver que la France échappe pour ainsi dire encore à la crise.

Mais c'est une illusion. Le chômage a moins d'ampleur en France que dans d'autres pays. Mais il y en a beaucoup plus que ne le fait apparaître la courbe des chômeurs secourus. Cette courbe a de l'intérêt comme un indice des variations relatives du chômage. Mais elle ne nous renseigne pas sur le nombre absolu de chômeurs en France.

Il y a en effet la foule des chômeurs qui ne sont pas secourus par les fonds de chômage, soit parce qu'ils vivent dans des localités où un tel fonds n'existe pas, soit parce qu'ils ne remplissent pas les conditions requises pour obtenir des secours, soit parce qu'ils négligent de les solliciter.

La preuve en est que, quand on a demandé à l'Inspection du travail de procéder à des enquêtes sur la diminution de l'effectif employé dans les établissements de plus de 100 ouvriers, on a trouvé des proportions considérables. La réduction était

de 320 000 personnes, soit de 11 pour 100, en novembre 1931 par rapport au même mois de l'année 1930.

Mais il y a en outre la réduction du personnel employé dans les établissements de moins de 100 ouvriers.

Il y a également les ouvriers qui sont sans travail indépendamment de toute crise et à cause du mouvement du personnel qui s'observe en tout temps; leur nombre est évalué à 250 000 par certaines estimations officielles.

Il est vrai que certains des ouvriers congédiés sont des étrangers retournés dans leur pays, que d'autres, d'origine paysanne, ont pu revenir à la campagne pour s'y employer aux travaux des champs.

Mais si on pouvait recenser tous nos chômeurs, leur nombre dépasserait sans doute de beaucoup le demi-million. N'approcherait-il pas du million?

De plus on ne doit pas oublier la masse des ouvriers contraints à un chômage partiel. Dans les établissements de plus de 100 ouvriers, en novembre 1931, ils étaient plus d'un million, plus de 40 pour 100, sur 2 millions et demi de personnes occupées. Comme il s'y ajoute les chômeurs partiels des établissements de moins de 100 ouvriers, le total de chômeurs partiels en France atteint peut-être 2 millions.

***

La crise sévit à peu près dans toutes les industries. Partout ou presque partout fléchit la production et augmentent cependant les stocks, à cause d'une décroissance des ventes toujours plus forte que celle de la production.

La production d'une bonne partie de l'industrie française étant supposée à 100 en 1913 était montée jusqu'à 144 dans les derniers mois de 1929 et le premier semestre de 1930. Mais alors commence un lent déclin. Et l'indice n'est plus qu'à 118 en septembre 1931. Le recul est de 18 p. 100. Du milieu de 1930 à septembre 1931, l'indice tombe de 132 à 101 dans la métallurgie, de 162 à 132 dans les industries mécaniques, de 121 à 105 dans les mines, de 140 à 120 dans le bâtiment. Pour les industries textiles, où la restriction avait commencé bien plus tôt, l'indice de la production, de 99 en

moyenne en 1928, s'affaisse jusqu'à 63 en septembre 1931.

Dans la métallurgie la production de fonte descend d'une moyenne de 864 000 tonnes par mois en 1929 à 637 000 tonnes en octobre 1931. Entre les mêmes dates celle de l'acier baisse de 808 000 à 626 000 tonnes. Une quarantaine de hauts fourneaux ont été éteints depuis un an. La métallurgie voit les marchés extérieurs lui échapper et elle doit lutter aussi contre une forte concurrence étrangère sur le marché français. Devant l'intensité de la crise, certains des Comptoirs ou ententes existant en France ont dû se dissoudre. D'autres ne subsistent que nominalement et ont renoncé à presque tout contrôle. Abandonnés à eux-mêmes les prix ont fortement fléchi, suivis dans leur chute par les profits industriels.

Les industries de transformation, la construction métallique, l'industrie mécanique, qui souffre d'une concurrence allemande très vive, ont été entraînées à leur tour dans la crise. Seuls les constructeurs de matériel roulant pour chemins de fer avaient pu, un temps, maintenir leur activité grâce aux commandes des réseaux. Mais on a obligé, cette année, les Compagnies de chemins de fer à réduire le programme de commandes qu'elles avaient annoncé. Et les usines de matériel roulant, elles aussi maintenant, connaissent le chômage.

La crise de la métallurgie et d'une manière plus générale la crise de l'ensemble de l'industrie française ne pouvait pas ne pas affecter gravement les mines de charbon. Touchées par la décroissance de la consommation de charbon en France, nos houillères ont supporté aussi le contre-coup de fortes importations étrangères. L'accumulation des stocks les a contraintes à instituer le chômage partiel et à abaisser légèrement les salaires. La persistance cependant de la mévente a conduit le gouvernement à établir des contingents d'importation, diminuant de 20 p. 100, puis de 28 p. 100 les entrées de charbon étranger. Non pas, a-t-on expliqué, pour augmenter vraiment la part du charbon français, mais pour que la restriction de la consommation houillère pèse sur le charbon importé en même temps que sur le charbon français. Seulement les contingents fixés ayant été dépassés par la licence donnée d'importer d'avance une partie des contingents des mois prochains, la situation des houillères est demeurée

difficile. Et le gouvernement a dû intervenir à nouveau.

Les industries textiles, frappées par la crise bien avant les autres, ont continué de l'être après que la crise s'est généralisée. Leurs ventes au dehors diminuent et les importations étrangères progressent. D'après les renseignements, par exemple, donnés pour une large portion de la filature de coton, la production par broche de coton, qui en moyenne par mois était supérieure à 2 kilogrammes en 1929 et 1930 tombe maintenant à 1 kilogramme et demi ou même 1 kilogramme et quart. Les livraisons s'abaissent dans les mêmes proportions. Les stocks, au contraire, grossissent de un peu plus de 2 à un peu plus de 3 kilogrammes par broche.

Les industries textiles sont parmi celles que préoccupent le plus l'abandon récent de l'étalon or en Angleterre et la dépréciation de la livre sterling. Celles de ces industries qui sont des industries fortement exportatrices, l'industrie de la laine, l'industrie de la soie, appréhendent la restriction des débouchés qu'elles trouvaient en Angleterre. L'industrie de la soie surtout est atteinte, d'autant que les prix étant établis en livres pour les ventes en Angleterre, la baisse de la livre a infligé de lourdes pertes à ceux des exportateurs français dont les expéditions antérieures n'étaient pas encore réglées. Quant aux autres industries textiles, l'industrie du coton, l'industrie du lin, qui ont toujours redouté les importations de produits anglais, elles s'attendent maintenant à une sensible recrudescence de ces importations. Ce ne sont pas là des craintes vaines. Les informations qui nous parviennent du Nord ou de l'Alsace prouvent qu'il s'agit là déjà de pénibles réalités.

Toutes nos industries et commerces de luxe, ainsi que l'industrie hôtelière et touristique, qui avaient subi très tôt la répercussion de la crise mondiale, voient leur situation empirée par la dépréciation de la monnaie anglaise.

L'industrie du bâtiment, dont la prospérité s'était longtemps prolongée, a bien perdu de son activité passée. La fièvre de construction à Paris dans ces dernières années avait principalement porté sur les grands appartements, qui aujourd'hui, avec la crise, trouvent difficilement des locataires.

Crise aussi pour les industries de transports. L'exploitation

des chemins de fer avait déjà laissé en 1930 un déficit de près de 1.800 millions. En 1931 le déficit sera beaucoup plus élevé. On n'a pas voulu, en raison même de la crise, augmenter les tarifs de transports par voie ferrée afin de ne pas majorer encore les prix de revient des produits industriels et accentuer les difficultés de l'industrie. On ne se décide pas non plus à amoindrir l'impôt sur les transports que perçoit le fisc afin de ne pas grossir le déficit de budget de l'État. Et c'est par suite le déficit des réseaux qui s'accroît. Au milieu de novembre 1931 les recettes brutes depuis le premier janvier étaient déjà inférieures de près de 1 200 millions de francs à celles de la même période de l'année 1930. Ce qui fait craindre pour l'année entière une diminution de plus de 1 300 millions sur l'année précédente. Le recul qui est de 9 p. 100 a tendance à grandir. Il est surtout considérable pour les recettes provenant des transports de marchandises. D'un peu moins de 2 milliards en 1930, le déficit passera de la sorte à 3 milliards en 1931.

Le nombre de wagons chargés accuse également la gravité de la crise. Au milieu de novembre le fléchissement dans le nombre des chargements dépasse 7 p. 100 par rapport à 1930. Le déclin prend plus d'ampleur dans le second semestre que dans le premier. Il était de 5 p. 100 dans le premier. Il arrive à 10 p. 100 jusqu'ici dans le second.

On pourrait continuer de faire le tour de nos industries. Pour presque toutes on constaterait la forte réduction de l'activité des affaires en 1931.

***

Pour presque toutes aussi on observerait combien elles ont souffert de la baisse des prix, ainsi que du déséquilibre entre les diverses catégories de prix, déséquilibre plus marqué en France que dans les autres pays.

L'indice général des prix de gros en France est tombé de 653 fin mars 1929 à 417 fin octobre 1931, reculant par suite de 36 p. 100. Mais à cela s'ajoutent de grandes différences dans les mouvements des diverses catégories de prix. On a souvent insisté sur ces déséquilibres et on n'en a pas

toujours bien compris la portée. Déséquilibre entre les prix des produits importés qui s'effondrent et les prix des produits nationaux qui ne fléchissent que dans de plus faibles proportions, rendant par là plus difficile, a-t-on dit, la résistance de l'industrie française à la concurrence étrangère. Déséquilibre entre les prix des matières industrielles en forte baisse et les prix des denrées alimentaires, dont le recul est ralenti par de nouveaux et successifs relèvements des droits de douane. Déséquilibre, un peu parallèle au précédent, entre les prix de gros qui s'affaissent et les prix de détail qui s'élèvent ou en tout cas ne diminuent pas suffisamment. Le maintien d'un coût élevé de la vie en France empêche de toucher aux salaires. D'où déséquilibre encore entre les prix et les salaires. D'une manière plus générale, déséquilibre entre les prix de vente et les prix de revient, ceux-ci, à cause du maintien des salaires, des charges fiscales écrasantes, des charges sociales nouvelles, déclinant beaucoup moins que les premiers.

Tout n'est pas exact dans ce qu'on a écrit au sujet de ces divers déséquilibres. Mais il est certain qu'à cause du haut coût de la vie, qui n'a pas permis de réduire les salaires ou n'a permis de les réduire que très modérément, et après des grèves onéreuses, par suite de notre législation fiscale, sociale et douanière, le prix de revient n'a pu être comprimé que dans une mesure bien inférieure à la baisse des prix de vente.

De là une sévère réduction des profits industriels, parfois même leur disparition totale, les pertes à la place des bénéfices antérieurs. Une insolvabilité accrue, quantité de traites impayées ou dont on proroge les échéances afin d'éviter des désastres plus grands. Un accroissement des suspensions de paiement, des liquidations judiciaires ou des faillites : 1 005 faillites et liquidations judiciaires, par exemple, en octobre 1931, contre 705 en octobre 1930.

L'effondrement des cours des actions industrielles à la Bourse, dont l'indice tombe de 548 en février 1929 à 243 fin novembre 1931, révèle ces difficultés de l'industrie française et les aggrave en augmentant les pertes, en multipliant les défaillances bancaires, les ruines de grands ou petits spéculateurs, en propageant, par le retentissement que la Bourse

donne à tout ce qu'elle touche, l'esprit de défiance et de découragement.

Les recettes fiscales à leur tour se ressentent du marasme des affaires et de l'amputation générale des revenus. Malgré les plus-values dans le rendement des impôts par rapport aux prévisions budgétaires, le dernier exercice écoulé, l'exercice 1930-1931, a laissé un déficit de deux milliards et demi de francs à cause de toutes les dépenses nouvelles qui, en cours d'exercice, ont été ajoutées aux dépenses primitivement autorisées. Quoique plus faibles, les plus-values par rapport aux prévisions persistent pour la plupart des mois de l'exercice en cours, de l'exercice 1931-1932. Mais tout le monde sait qu'elles tiennent aux larges importations de denrées alimentaires nécessitées par la pauvreté des récoltes et au relèvement massif des droits de douane sur ces denrées. Sans les recettes douanières, le rendement des impôts accuserait d'importantes moins-values par rapport aux prévisions. Quant à l'exercice prochain, on a dû pour le projet de budget de 1932 essayer de résoudre le problème insoluble « de faire face avec des recettes inférieures à des dépenses accrues », et alors qu'on se refusait à aggraver, par des additions d'impôts, la situation économique en France, déjà si pénible. On a cependant eu recours à des augmentations de taxes et on n'a pu arriver qu'à un équilibre apparent, dissimulant mal, malgré toute l'ingéniosité déployée, un déficit réel.

Il est manifeste que le déficit, naguère si énergiquement pourchassé, s'est installé à nouveau depuis 1930 dans les finances françaises.

***

Mais c'est sans doute quant à son commerce extérieur que la France souffre le plus de la crise.

Notre commerce extérieur nous avait laissé en 1927 un excédent d'exportations sur les importations de 2 milliards environ. En 1928 le solde de notre balance commerciale se renverse. Déficit cette fois, au lieu d'excédent. Mais déficit encore faible. Les importations ne dépassent les exportations que de quelque 2 milliards. Mais en 1929 le déficit excède

8 milliards. Il s'élève à 9 milliards et demi en 1930. Il sera notablement plus ample en 1931.

Pour les dix premiers mois, en effet, de 1931, nos achats à l'étranger sont déjà supérieurs de 10 milliards et demi de francs à nos ventes. Le déficit de notre balance commerciale n'était que de 7 milliards et demi pendant la même période de 1930. Il a donc augmenté en 1931 de 3 milliards ou de 40 p. 100. Il est sensiblement supérieur aussi au déficit des années antérieures à la guerre.

L'accroissement par rapport à 1930 tient principalement à l'aggravation du déficit de la balance en produits agricoles. Beaucoup plus d'importations de denrées alimentaires en 1931 et moins d'exportations à cause de l'insuffisance de nos récoltes.

Mais ce sont nos échanges extérieurs en matières et produits industriels qui se ressentent le plus de la crise économique. Énorme réduction dans la valeur des entrées de matières premières, qui n'est due qu'en partie à la baisse des prix entre 1930 et 1931. Réduction de 8 milliards pour les dix premiers mois de l'année, témoignage du ralentissement économique, en France, qui oblige notre industrie à amoindrir ses approvisionnements en matières brutes étrangères.

Plus fâcheuse encore apparaît la forte décroissance de nos exportations de produits fabriqués. Nos achats au dehors de produits de cette nature, qui progressaient dangereusement en 1929 et 1930, ont enfin cessé de croître en 1931, tout en se maintenant à un niveau fort élevé. Mais la réduction de nos ventes à l'extérieur de produits fabriqués, déjà très sensible dans les années précédentes, continue de s'accentuer. En 1929, pendant l'année entière, nos exportations de produits fabriqués avaient fléchi de plus de un milliard de francs par rapport à 1927. En 1930, nouvelle diminution de 4 milliards et demi par rapport à 1929. En 1931, pour les dix premiers mois de l'année, c'est encore une décroissance, une décroissance de 6 milliards et demi par rapport à 1930. Si le recul persiste à la même allure dans les deux derniers mois de 1931, nous arriverons à une baisse totale, en 1931, de plus de 7 milliards et demi par rapport à 1930, de 12 milliards par rapport à 1929, soit de près de 39 p. 100.

Et à ce déclin de nos exportations visibles s'ajoute un déclin, très profond aussi, de nos exportations dites invisibles. Les dépenses des visiteurs étrangers en France, dépenses touristiques et hôtelières, achats de marchandises sur place, constituaient pour notre balance des comptes un poste actif dont on avait pu évaluer la valeur dans les années précédentes à quelque neuf milliards de francs. Le ralentissement en 1931 de l'afflux des étrangers, dû à la crise économique mondiale et maintenant en outre à la baisse de la livre sterling, a grandement amoindri l'importance du solde créditeur qui en résultait pour notre balance des comptes.

Joignez à cela l'arrêt, depuis le moratoire Hoover de juin dernier, des versements allemands au titre des réparations lesquels, même après déduction des paiements que nous faisions à notre tour aux États-Unis et à l'Angleterre, nous laissaient un solde net de quelque 3 à 4 milliards. Il est possible que quand, dans quelques mois, on essaiera d'établir le tableau approximatif de notre balance des comptes pour l'année 1931, on constate la quasi-disparition des excédents dont nous nous félicitions auparavant. Pour la première fois depuis nombre d'années notre balance des comptes en 1931 ne sera peut-être plus ou presque plus créditrice.

Avec le commerce extérieur on touche à l'un des traits les plus préoccupants de notre situation économique. Et à un triple égard. Le mouvement de notre commerce extérieur est l'un des indices les plus frappants de la gravité de la crise en France. Il a en outre été probablement le principal agent de l'extension à la France de la crise mondiale. Et enfin on peut redouter que le gros déficit de la balance commerciale par lequel il se caractérise présentement ne survive à la crise.

On vient de voir ce qui concerne le premier point et combien s'est accentué en 1931 ce déficit de notre balance commerciale.

En second lieu le commerce extérieur a largement contribué à implanter en France la crise à laquelle nous avions presque échappé jusqu'au milieu de 1930.

Si l'on recherche les facteurs de la crise dans notre pays, on en trouve sans doute qui ne sont pas une pure répercussion de la crise mondiale. Cette crise résulte d'une surproduction tant industrielle qu'agricole. Et la surproduction industrielle

provient d'un accroissement trop rapide de l'outillage productif dans les divers pays du globe. Or, en France aussi, les années 1928 à 1930 ont été marquées par des investissements massifs dans l'industrie, par une augmentation puissante de notre outillage industriel. A cause du long temps qu'exigent les constructions, les installations nouvelles, la période d'agrandissement intensif de notre équipement industriel s'est prolongée, ainsi qu'il arrive fréquemment, au delà de la crise et jusqu'en 1930. Même en 1931 on signale l'achèvement d'usines métallurgiques parfaitement outillées, pourvues de tous les derniers perfectionnements, mais qu'on laisse fermées dans l'attente d'un moment plus favorable pour leur entrée en service. Et tout cet outillage nouveau est facteur de surproduction effective ou virtuelle. De plus, à mesure que la construction en est terminée, les bras et les forces productrices qu'elle exigeait ne trouvent plus à s'employer. Le chômage et la crise en sont amplifiés.

Mais si ce sont là raisons de crise indépendantes de l'influence étrangère, il ne paraît pas douteux que la crise en France est avant tout le contre-coup de la crise mondiale. Et la crise mondiale nous a atteints, comme il est naturel, par nos relations avec l'extérieur. Elle a frappé de bonne heure, ainsi que je l'ai signalé, nos industries et commerces de luxe, notre industrie hôtelière et touristique, par la décroissance de nos visiteurs étrangers, par la diminution de nos exportations invisibles. Elle nous a atteints ensuite, et plus durement encore, par l'aggravation de notre balance commerciale visible, par la progression de nos importations et la réduction de nos exportations de produits fabriqués.

Des importations accrues de produits fabriqués et des exportations diminuées impliquent des offres plus fortes d'articles de cette nature sur notre marché intérieur. Tout ce que l'étranger nous vend en plus, tout ce qu'il nous achète en moins et qui reste dans notre pays pèse sur les prix en France, accentue leur baisse, augmente les stocks de marchandises invendues, intensifie la crise et le chômage. La surproduction due à l'accroissement de notre outillage industriel n'aurait peut-être pas été génératrice d'une crise profonde en France, car ce qu'il y a eu de trop accéléré dans

cet accroissement n'a pas pris chez nous de grandes proportions. Mais l'afflux de marchandises étrangères et la sévère restriction des débouchés étrangers ont aggravé l'excès de produits sur le marché français. Par l'intermédiaire de notre commerce extérieur, la crise mondiale a transformé en crise aiguë ce qui, autrement, eut pu n'être en France qu'une crise bénigne.

Voilà pour le présent. Mais pour l'avenir également notre commerce extérieur nous est une raison de grand souci, car nous pouvons nous demander si la décroissance de nos exportations, l'élévation du déficit de notre balance commerciale ne persiteront pas après la crise.

Lorsqu'en 1928 nos exportations cessèrent de dépasser nos importations, lorsque reparut le déficit de notre balance commerciale, ce changement était à certains égards le signe d'une amélioration économique. La crise de 1927 en France, consécutive à la stabilisation de fait du franc, le sérieux retrécissement du marché intérieur qu'elle avait déterminé, nous contraignaient à exporter, même à perte, les marchandises qui ne trouvaient pas acquéreur en France et diminuaient nos importations. En 1928, l'accroissement, au contraire, des importations, le fléchissement, d'ailleurs modéré, des exportations révélaient l'élargissement de notre marché intérieur, l'extension de notre pouvoir d'achat, la fin de la crise, le retour de la prospérité.

En 1929 l'augmentation du déficit de notre balance commerciale pouvait tenir encore en partie à notre prospérité économique, à la grande capacité d'absorption de notre marché national.

Même dans la première moitié de 1930, on pouvait penser que l'accroissement du déficit était l'effet sinon de la continuation en France de la prospérité, du moins d'une dépression moins cruelle qu'ailleurs. Producteurs français et étrangers trouvaient plus aisément à vendre en France et se tournaient de préférence vers le marché français, parce qu'il était moins engorgé que les marchés extérieurs, parce que le malaise économique y était moindre.

Mais la persistance, dans le second semestre de 1930, du déficit de notre balance commerciale et sa forte accentuation

en 1931, alors que la crise est devenue si intense en France, ne permet plus guère ces explications demi optimistes. On peut craindre qu'il n'y ait là plutôt un indice d'un affaiblissement de la France dans la concurrence internationale.

La prime à l'exportation dont notre pays avait bénéficié pendant la période de dépréciation du franc, grâce à des prix qui, évalués en or, demeuraient inférieurs aux prix or extérieurs, prime qui s'était maintenue quelque temps encore après la stabilisation de notre monnaie, semble bien avoir disparu. Nos prix de vente et nos prix de revient ne sont-ils pas même devenus supérieurs aux prix de revient et de vente à l'étranger? N'est-ce pas désormais une sorte de prime à l'importation qui joue contre nous, qui favorise les entrées de marchandises étrangères, entrave notre expansion économique dans le monde, réduit les débouchés intérieurs ou extérieurs ouverts à notre industrie?

J'ai signalé les facteurs qui s'opposent à la suffisante compression de nos prix de revient industriels. Coût de la vie maintenu fort élevé par des taxes douanières très lourdes et empêchant les baisses de salaires. Charges fiscales accablantes. Charges sociales nouvelles. N'en résulte-t-il pas une infériorité pour la France dans la compétition avec les autres pays, infériorité qui risquerait de subsister même après la disparition de la crise? Infériorité, par suite, qui ne se rattacherait pas à la crise, ne serait pas temporaire comme elle, mais serait devenue une infériorité durable, une infériorité de structure?

Sans doute chez plusieurs de nos grands voisins, en Angleterre, en Allemagne, l'industrie se plaint aussi de prix de revient qui restent excessifs à cause des hauts salaires, des charges fiscales, des charges sociales et en particulier de l'assurance contre le chômage.

Mais en Angleterre la dépréciation présente de la livre sterling a déjà sensiblement réduit la valeur-or de ces charges, amoindri le montant or des salaires et des prix de revient. C'est l'industrie britannique maintenant, et non la nôtre, qui est favorisée par une véritable prime à l'exportation. En outre les nouveaux droits protecteurs anglais vont encore restreindre nos débouchés dans ce pays qui était jusqu'ici notre principal

client, vont élever une nouvelle barrière à nos produits s'ajoutant à celle que constitue déjà la baisse de la monnaie anglaise.

Mais c'est l'Allemagne qui est devenue aujourd'hui notre concurrente la plus redoutable tant au dehors qu'à l'intérieur de nos frontières. Le mouvement de la balance commerciale de l'Allemagne dans ces dernières années apparaît en contraste saisissant avec celui de la balance commerciale française. La balance de la France, qui se soldait en 1927 par un excédent d'exportation de quelque 2 milliards de francs, a présenté au contraire en 1931 un déficit considérable, qui au terme de l'année se montera peut-être à une douzaine de milliards de francs. Par une évolution exactement inverse, la balance commerciale de l'Allemagne, qui était largement déficitaire en 1927, qui accusait un excédent d'importations de près de 3 milliards et demi de marks, se solde en 1931 par de très amples excédents d'exportations dont la valeur totale au terme de l'année, si se maintiennent les excédents actuels, pourra s'élever à quelque 3 milliards de marks.

Aggravation, par suite, pour la balance commerciale française entre 1927 et 1931 d'environ 14 milliards de francs. Amélioration de la balance pour l'Allemagne entre les mêmes dates de 6 milliards et demi de marks équivalant à 39 milliards de nos francs.

Or les deux mouvements en sens opposé des balances commerciales de la France et de l'Allemagne depuis 1927 sont à bien des égards corrélatifs l'un de l'autre. L'amélioration de la balance allemande correspond pour une bonne part à l'aggravation de la balance commerciale française. En 1927 la France exportait en Allemagne beaucoup plus de marchandises qu'elle n'en importait. Nous lui vendions pour 6 milliards et demi, alors que nous ne lui achetions que pour un peu plus de 4 milliards. La balance commerciale franco-allemande présentait ainsi un solde notable en notre faveur, un solde de 2 300 millions de francs. En 1930 et 1931 c'est l'Allemagne qui vend à la France beaucoup plus qu'elle ne lui achète. Le déficit de la balance commerciale franco-allemande est pour nous et s'élève à 3 752 millions dans l'année 1930. Il est de 2 591 millions pour les neuf premiers mois de 1931.

De plus, si depuis 1927 ont sensiblement décliné nos exportations vers des pays autres que l'Allemagne et par exemple vers l'Angleterre, l'Union Belgo-Luxembourgeoise, la Hollande, la Suisse, l'Espagne, c'est principalement l'Allemagne qui nous a supplantés. Ses ventes dans ces régions se sont développées au détriment des nôtres.

Cette expansion allemande sur notre marché et sur les marchés extérieurs pourra encore progresser. De gros efforts sont déployés en Allemagne pour abaisser le coût de la vie, réduire les salaires, amoindrir les prix de revient. Les résultats apparaissent déjà appréciables et pourront le devenir davantage. Par là grandiront les difficultés de la France quant à son commerce extérieur.

***

Mais aux yeux de l'étranger et peut-être aussi de maint Français, toutes ces ombres du tableau économique de la France sont plus qu'effacées par l'or, par le rayonnement de tout l'or qui s'amoncelle dans les caisses de notre Institut d'émission et qui serait la preuve certaine, tangible de notre richesse.

Qu'il me soit permis de renvoyer pour des développements étendus sur ce point au livre que je viens de publier[1]. On y verra combien le trésor métallique de la Banque a en effet grossi depuis cinq ans. A la fin de 1926, au moment où commença la stabilisation de fait du franc, l'encaisse or de la Banque avait une valeur correspondant à 18 milliards de nos francs d'aujourd'hui. Avec les achats de pièces d'or qui allaient être effectués à l'intérieur et l'or récupéré auprès de la Banque d'Angleterre où il avait été antérieurement déposé, on arrive à 24 milliards et demi. Mais d'amples importations d'or allaient augmenter ce fonds initial.

Jusque vers le milieu de 1929, c'est la Banque de France qui procéda à ces importations, à la fois pour se défaire d'une partie de ses devises étrangères, source indésirable d'inflation mondiale, et pour reconstituer, comme couverture de la circulation de billets, le stock d'or détenu par la France avant la guerre. Stock qui devait se monter à 7 ou 8 milliards de

1. *L'or et sa distribution mondiale*, Librairie Dalloz, Paris.

nos francs d'autrefois équivalant approximativement à 35 ou 40 milliards de nos francs de maintenant. Vers le milieu de 1929, son encaisse or atteignant 36 milliards et demi de francs, la Banque de France l'estima suffisamment forte et s'abstint désormais de l'accroître de sa propre initiative.

Les importations d'or en France continuent cependant, mais effectuées par des particuliers, par des banques privées, indépendamment de la Banque de France et probablement contre la volonté de ses dirigeants. Les importations de la Banque de France s'étaient élevées à 12 milliards environ. Celles qui eurent lieu depuis le milieu de 1929 en dehors de l'initiative de la Banque furent beaucoup plus abondantes et atteignent à fin novembre 1931 une valeur de plus de 31 milliards de francs.

Les secondes aussi augmentaient le stock métallique de la Banque, car l'or importé était dirigé vers ses caisses pour y être échangé contre des francs. L'accumulation d'or à la Banque, n'a cessé ainsi de croître. A la fin de 1929 l'encaisse or de la Banque avait une valeur de 41 milliards et demi de francs. A la fin de 1930, on est à 53 milliards et demi. A fin de novembre 1931 on approche de 68 milliards. Progression donc, depuis la fin de 1926, de plus de 43 milliards.

Particulièrement rapide a été la dernière vague d'augmentation : 9 milliards en sept semaines, du 18 septembre au 6 novembre.

On nous a reproché à l'étranger ces énormes importations d'or. On a parfois accusé la Banque de France de poursuivre je ne sais quelle politique machiavélique d'accaparement de l'or, en vue de soutenir les aspirations ambitieuses de la France, les desseins d'hégémonie qu'elle a, nul ne l'ignore, toujours entretenus! On a prétendu aussi que la Banque de France troublait par là le jeu de l'étalon d'or, lequel, abandonné à lui-même, aurait dû conduire à plus d'équilibre dans la distribution mondiale du précieux métal. Mais en réalité depuis le milieu de 1929 la Banque de France a visé plutôt à décourager les importations françaises d'or. Les entrées de métal dans ses caisses n'ont été que la conséquence du fonctionnement normal de l'étalon d'or. La Banque, en vertu de ses statuts, ne peut pas refuser de donner des billets ou

d'ouvrir des comptes en francs à ceux qui lui présentent de l'or à cet effet.

Les causes réelles de l'afflux d'or en France sont bien plus simples.

Il en est de temporaires. A certains moments l'afflux a été favorisé par un mouvement des capitaux étrangers vers la France, capitaux accourant chez nous soit comme en 1926-1928 en vue de spéculations à la hausse du franc ou des valeurs françaises, soit comme dans ces derniers temps, en vue d'une sécurité que leurs possesseurs estiment plus grande en France que dans leur propre pays.

Mais le facteur qui a agi d'une façon durable dans le même sens, c'est l'état créditeur de la balance des comptes de la France depuis 1926, joint à l'arrêt ou au quasi arrêt de nos placements extérieurs à long terme. Avant la guerre aussi la balance des comptes de la France se soldait en excédent. Mais l'excédent était pour la plus large part placé à long terme au dehors. Depuis 1926, en l'absence de tels placements, les excédents de notre balance ne peuvent plus donner lieu qu'à des placements extérieurs à court terme, à des acquisitions de devises, ou à des importations d'or. Et quand, pour une raison ou pour une autre, les particuliers ou les banques françaises se défont de leurs devises, rapatrient leurs capitaux, c'est encore de l'or qui entre en France, c'est à des importations d'or que sont employés les excédents de notre balance.

L'abstention française des placements extérieurs à long terme a été un temps due à des dispositions légales ultérieurement abrogées ou modifiées, prohibitions d'exportation de capitaux autrefois, impôts très lourds ensuite sur les valeurs mobilières étrangères. Aujourd'hui elle tient avant tout à l'insécurité qui règne dans tant de pays étrangers, insécurité économique due à la crise, insolvabilité déclarée ou redoutée, insécurité monétaire due à l'abandon effectué ou peut-être imminent de l'étalon d'or, insécurité politique consistant entre autres dans l'éventualité d'une mise en question prochaine des traités en vigueur.

Nous amassons de l'or et des devises faute de pouvoir nous constituer un portefeuille de bonnes valeurs étrangères. La Banque de France détenait à fin novembre de l'or pour

une valeur de près de 68 milliards de francs, des devises pour un montant de 23 milliards et demi. Au total plus de 91 milliards d'or ou de devises. Avec les devises que peuvent posséder les particuliers, les banques ou sociétés privées et le Trésor, on approche d'une masse en France de 100 milliards d'or ou de devises.

Mais quelque imposante que cette masse apparaisse, on ne saurait estimer que tout soit avantageux dans sa possession. Il y a longtemps qu'on a cessé de considérer l'or comme étant la vraie richesse ou le signe certain de la richesse. La richesse pour un pays, c'est la capacité productive de sa terre et de son outillage industriel, ses approvisionnements de marchandises, l'activité de ses habitants. Ce sont aussi ses capitaux placés à l'extérieur et dont les intérêts ou dividendes viennent augmenter son revenu. Quant à l'or, il nous est très précieux pour le montant qui est nécessaire à la solide couverture de notre circulation de billets. Mais au delà, on peut le tenir à bien des égards pour une épargne stérile.

Sans doute les importations d'or ont pu aider aux placements intérieurs à long terme dans l'industrie française ou aux placements coloniaux par les billets ou les francs-crédit, mis à la disposition des importateurs français d'or. Et il faut toujours donner aux placements industriels intérieurs ou aux placements coloniaux la priorité sur les placements extérieurs. Mais une large partie des francs obtenus en échange de l'or ou des devises n'a pas reçu d'emploi productif. Ils sont thésaurisés sous forme de billets ou ont servi à des dépôts à vue dans les banques. Mais nous n'avons pas besoin de tant de billets en circulation, ni de tant d'or ou de devises à la Banque. Mieux vaudrait moins d'or, moins de devises, moins de billets en circulation, et un plus ample portefeuille de bonnes valeurs étrangères, si les circonstances devenaient enfin un jour propices aux placements extérieurs à long terme.

Il est vrai que dans les conditions économiques présentes qui ont ruiné tant de monnaies étrangères, la richesse de notre stock d'or a renforcé la sécurité de notre propre monnaie et contribué à augmenter le prestige de la France, son autorité dans les grands débats internationaux. Mais une moindre quantité d'or aurait pu conduire aux mêmes résultats. En

outre on est bien obligé d'ajouter que le prestige que donne l'or risque de devenir dangereux et coûteux pour un État comme le nôtre, fortement créditeur et débiteur d'États étrangers.

L'Allemagne débitrice invoque sa pauvreté, ses difficultés économiques et financières pour être dispensée de nous payer ce qu'elle nous doit, prétendant que les sommes versées par elle ne nous servent qu'à accroître un trésor métallique excessif et inutile. Parmi nos créanciers, d'autre part, les États-Unis maintiennent que la capacité de paiement du débiteur doit seule être prise en considération pour un ajustement éventuel de la dette contractée envers eux et on peut craindre qu'ils ne voient dans notre stock d'or l'indice d'une capacité de paiement très large. Notre autorité accrue la puissance financière qu'on nous attribue semblent moins nous aider à mieux défendre nos intérêts qu'à nous imposer une mission de restauration mondiale, mission fort noble assurément, mais dont le bénéfice serait surtout pour autrui et les charges pour nous.

Il est vrai encore que dans ces derniers temps où la crise de crédit est venue se greffer sur la crise économique proprement dite, l'abondance de liquidités même stériles devient un bienfait. Il faut reconnaître cependant que, quoique nous n'ayons pas connu les ébranlements monétaires de certains autres pays, nous n'avons pas plus échappé à la crise de crédit qu'à la crise économique. Stock métallique énorme en France, circulation de billets très ample, encaisses élevées des grands établissements de crédit, plus de quatre milliards trois quarts au Crédit Lyonnais à certains moments au lieu de un milliard en 1929, plus de deux milliards et demi à la Société Générale, près de deux milliards et demi au Comptoir d'Escompte, et néanmoins crise certaine de crédit en France. Ailleurs la crise de crédit est due au défaut de liquidités. En France elle existe malgré de copieuses liquidités. Les fortes encaisses des grands établissements bancaires en sont même un des symptômes.

Les établissements de crédit en effet font rentrer les fonds qui leur sont dus, mais redoutent de prêter à nouveau. Les banques craignent l'insolvabilité des emprunteurs, les retraits

de leurs propres déposants, et cherchent à se prémunir par une restriction des crédits contre les risques qui peuvent les menacer. Le beau papier escomptable pour lequel tout risque est absent trouve facilement preneur. Mais toutes les autres formes de crédit sont réduites. Nos chefs d'entreprise ne trouvent pas aisément à emprunter. Les émissions d'obligations industrielles diminuent également. Le taux moyen de l'intérêt pour les nouvelles obligations émises s'est élevé de 4,60 p. 100 au milieu de l'année à 5,25 p. 100 en octobre. Le taux de l'escompte de la Banque de France a dû être majoré, est passé de 2 à 2 1/2 p. 100. La crise de crédit n'épargne pas notre pays.

***

L'état économique de la France apparaît donc beaucoup moins satisfaisant qu'on ne se plaît à l'affirmer à l'étranger. La France souffre peut-être moins que d'autres nations de la crise économique générale ou de la crise de crédit. Elle en souffre néanmoins et fortement.

En outre, la crise passée, il se peut que nous restions plus affaiblis que certains de nos grands voisins. Nous ne disposerons ni d'un riche portefeuille de valeurs étrangères comparable à celui de l'Angleterre, ni d'un outillage économique aussi puissant que celui de l'Allemagne. Nous aurons notre stock d'or. Mais l'or n'est vraiment une source de bien-être que s'il sert à des placements fructueux. Or notre masse métallique ne représente pas comme capital éventuellement productif une valeur tellement considérable. Avant la crise, les revenus que l'Angleterre obtenait de ses capitaux placés à l'étranger se montaient à une valeur correspondant alors à plus de 35 milliards de nos francs. Tout notre stock d'or est donc inférieur au revenu que l'Angleterre tire de ses placements extérieurs pendant deux années normales. Et comme la moitié de cet or nous est indispensable pour la couverture de notre circulation de billets, ce qu'il y a de superflu dans notre richesse en or qui nous attire tant de convoitises n'équivaut même pas au revenu que donnent à

l'Angleterre ses placements extérieurs durant une seule année normale.

Cet or superflu, d'ailleurs, il n'est pas sûr que nous le conservions en totalité. Une partie correspond à des capitaux étrangers réfugiés en France et pourra refluer vers les autres pays lorsque ces capitaux y seront rapatriés. Quant au reste, si persistent les énormes déficits de notre balance commerciale, si par voie de conséquence notre balance des comptes cesse de se solder en excédent, devient même quelque peu débitrice, il se peut qu'en diminue l'importance sans même que nous ayons la compensation d'un sensible accroissement de notre patrimoine de valeurs étrangères.

On ne doit donc en France, ni à l'étranger, exagérer les quelques avantages relatifs de notre situation présente. Ils n'autorisent pas tous les sacrifices qu'on demande volontiers à notre pays. Ces sacrifices faits et la crise disparue, il se peut que la France demeure bien appauvrie par rapport à ses voisins. Leur détresse temporaire aura cessé, laissant intactes leur puissance productive et leur richesse réelle, qui, dans la hiérarchie économique des nations, pourront leur assurer une supériorité durable sur la France.

ALBERT AFTALION

# JÉRÔME BONAPARTE ET NAPOLÉON

Seul des quatre frères de Napoléon, Jérôme, le plus jeune, ne se mit jamais en opposition déclarée avec l'Empereur. Indocile, il le fut; des embarras, il en causa autant et plus que les autres; mais ce qui le distingue de ses aînés, c'est qu'à chaque faute, il réitérait les assurances d'une entière soumission, sans plus se lasser de désobéir que de protester de ses bonnes intentions.

Cette déférence relative est explicable par ce fait que Jérôme, moins âgé de quinze ans, ne connut Napoléon que sous l'aspect du chef arrivé aux plus hautes fonctions. Cette suprématie, entrevue dès l'enfance, frappa son imagination et lui imposa un respect durable, que n'eurent jamais ni Joseph, ni Lucien, ni Louis, acteurs et compagnons des luttes où, avec Napoléon, ils se débattaient dans une égale médiocrité.

Son ignorance des temps difficiles autorisait presque Jérôme à se croire issu d'une famille patricienne et opulente d'origine, et rendait, pour ainsi dire, acceptables chez lui ses défauts caractéristiques. Goûts immodérés pour le luxe, désordres pécuniaires poussés jusqu'au gaspillage, légèreté de mœurs renouvelée des cours du XVIIIe siècle, telles furent les causes des intarissables remontrances de l'Empereur, qui, malgré son mécontentement, améliorait sans cesse la position de son frère et crut à peine avoir assez fait le jour où il créa le royaume de Westphalie pour le donner à Jérôme.

Avant son départ pour l'Égypte, Napoléon plaça Jérôme au collège de Juilly. « Mettez vos enfants à Juilly, disait-il

à Arnault, j'y ai mis mon frère, j'y ferai payer leur pension avec la sienne[1]. » A peine installé aux Tuileries, le Premier Consul prit son frère au palais et, sous sa surveillance, lui fit continuer son instruction par les premiers professeurs[2].

Dès cette époque, Napoléon eut très souvent à réprimander Jérôme, qui se laissait aller aux dépenses les plus extravagantes, achetant, au gré de son caprice, tout ce dont il avait envie, faisant des dettes criardes chez les fournisseurs de la Cour. Ce dérèglement dans les questions d'argent était, on le sait, une des choses qui choquaient le plus Napoléon. Il avait avec sa femme des discussions journalières à ce sujet; il eut les mêmes avec Jérôme. On peut se figurer la mauvaise humeur du Premier Consul quand il reçut de Biennais (*Au Singe violet*), rue Saint-Honoré, une facture de seize mille francs, prix d'un magnifique nécessaire de voyage, comportant tout ce qui peut être inventé par le luxe et l'élégance, y compris les rasoirs, les plats à barbe de toutes grandeurs, en vermeil, en argent... « Il ne manquait à ce nécessaire, dit la duchesse d'Abrantès, que la barbe, afin que son acquéreur pût s'en servir. Il avait alors quinze ans[3]. »

Pour mettre un terme à cette prodigalité, Napoléon, qui « sermonnait et grondait Jérôme comme s'il eût été son fils[4] », résolut de le mettre dans la marine et le plaça en qualité d'aspirant de deuxième classe[5] près de l'amiral Gantheaume, à qui il écrivait : « Je vous envoie, citoyen général, le citoyen Jérôme Bonaparte, pour faire son apprentissage dans la marine. Vous savez qu'il a besoin d'être tenu sévèrement et de réparer tout le temps perdu. Exigez qu'il remplisse avec exactitude les fonctions de l'état qu'il embrasse[6]. »

Peu après, il insiste, en disant : « Je vous recommande Jérôme, non pour que vous lui procuriez ses aises, mais pour que vous le fassiez travailler. Dites-lui bien qu'il se fasse au métier de la mer, et que dans trois ans il ait navigué plusieurs

1. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. IV, p. 453.
2. *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 18.
3. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 423.
4. Constant, *Mémoires*, t. II, p. 66.
5. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 166.
6. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. VI, p. 515.

milliers de lieues et soit dans le cas de commander un brick[1]. » Un père parlerait-il plus sagement? Serait-il plus désireux de voir son fils acquérir une valeur personnelle?

Quand, à sa première expédition, Jérôme Bonaparte, à peine âgé de dix-sept ans, se fit remarquer par sa bravoure, son intelligence et ses aptitudes navales, la joie de Napoléon ne laissa pas d'être grande. Aussitôt, il écrivit à Jérôme : « J'apprends avec plaisir que vous vous faites à la mer, ce n'est plus que là où il y a une grande gloire à acquérir. Montez sur les mâts, apprenez à étudier les différentes parties du vaisseau; qu'à votre retour, l'on me rende compte que vous êtes aussi agile qu'un bon mousse. Ne souffrez pas que personne fasse votre métier. J'espère que vous êtes actuellement dans le cas de faire votre quart et votre point[2]... »

Dans ces lignes apparaissent clairement les espoirs que Napoléon fondait sur son jeune frère, dont les débuts l'avaient enchanté. Il se berçait de l'idée qu'il trouverait en Jérôme le grand homme de mer qu'il cherchait vainement parmi les amiraux.

Après deux mois de congé passés aux Tuileries, où il fut choyé par le Premier Consul et son entourage, Jérôme fut nommé à la première classe de son grade, et reçut l'ordre de se rendre à Rochefort pour être embarqué sur l'un des bâtiments destinés à l'expédition de Saint-Domingue. Cette expédition était commandée par le général Leclerc, mari de Pauline Bonaparte, et conséquemment le beau-frère de Jérôme. Celui-ci, aspirant de première classe sur le *Foudroyant*, rejoignit au Cap sa sœur et son beau-frère Leclerc. Au cours des opérations à la poursuite des noirs révoltés, la fièvre jaune se propagea soudain dans les rangs de l'armée. Désireux sans doute de soustraire son jeune beau-frère à la contagion du mal auquel il devait bientôt succomber lui-même, Leclerc envoya Jérôme à Paris, sous prétexte de remettre des dépêches au Premier Consul.

Le 13 avril 1803, Jérôme débarquait à Brest. Il traversa triomphalement la ville, en un accoutrement bizarre : veste de marine, culotte courte et bas de soie. Ainsi affichait-il

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. VI, p. 524.
2. *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 51.

déjà, par son costume recherché et luxueux, ce goût de la représentation qu'il a conservé toute sa vie.

A Paris, ce fut à qui, dans sa famille et à la Cour consulaire, ferait fête au jeune marin. Jugeant que le séjour de Paris était fort dangereux pour cette nature ardente, enivrée du prestige qui entourait le nom des Bonaparte, le Premier Consul décida, au bout d'un mois, que Jérôme reprendrait son service dans la marine, et qu'il se rendrait à Nantes, où il s'embarquerait sur le brick l'*Épervier*, qui était désigné pour faire une exploration dans les différents ports de la mer des Antilles.

Jérôme dut attendre deux mois, à Nantes, que l'armement du brick fût terminé. Il est probable que le jeune aspirant ne fit rien pour hâter le moment où il pourrait reprendre la mer, et qu'il l'attendit sans nulle impatience. A Nantes, il avait retrouvé cette vie de plaisirs, qu'il recherchait partout. Il y bénéficiait de l'enthousiasme inspiré par la personne du Premier Consul. Cet enthousiasme se traduisait chez les hommes en accueil empressé; et chez les femmes par des démonstrations plus discrètes, mais plus sensibles encore, sans doute, à un garçon jeune et passionné.

Pourtant il fallut s'arracher à cette vie de délices, et fin août, l'*Épervier* prit la mer, ayant à son bord Jérôme Bonaparte. Au cours de la navigation, il reçut de Villaret-Joyeuse, commandant de l'escadre, le grade de lieutenant de vaisseau et le commandement du brick. Après un périple de huit mois environ, sur les côtes des Antilles, Jérôme fut obligé d'abandonner l'*Épervier* et d'atterrir à la Pointe-à-Pître, où on le soigna d'une fièvre violente. Après sa guérison, il passa en Amérique[1].

A la fin de juillet, il est à Baltimore. Dans cette ville, il aurait bien voulu demeurer incognito. Mais, esclave de ses instincts de prodigalité, il ne tarda pas à faire des dettes qui lui valurent des réclamations de créanciers exigeants. Alors Jérôme eut recours à M. Pichon, agent commercial de France à Baltimore. Ce fonctionnaire, qui eut fort à s'en repentir, ne crut pas devoir refuser au frère du Premier Consul les fonds

1. Pour les débuts de Jérôme Bonaparte dans la marine : *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 51-105. Du Casse. *Les rois frères de Napoléon*, p. 167-177.

nécessaires à l'apaisement des dettes criardes. Et, abusant de la complaisance de Pichon, Jérôme obtint des sommes qui lui servirent à inaugurer le train princier qu'il ne devait plus abandonner.

***

C'est au cours de cette joyeuse existence que ce jeune homme de dix-neuf ans pas encore révolus s'éprit ardemment de mademoiselle Élisabeth Paterson, très jolie personne, fille d'un riche négociant de la ville. Il fit une cour assidue à la jeune Américaine, qui ne se montra pas insensible. Les choses en vinrent au point que, vers le mois d'octobre, on commença à parler de mariage. On n'ignorait pas, à Baltimore, la bonté, la faiblesse du Premier Consul pour son jeune frère. Or, une union contractée avec un Bonaparte était, pour une famille de négociants, une fortune inespérée. Aussi, loin de s'opposer à la réalisation de ce projet, les Paterson, le père en tête, y prêtèrent les mains. Toute cette petite intrigue ne tarda pas à être connue du consul général de France[1].

Il importe, pour expliquer les démêlés qui éclatèrent à propos de ce mariage, de bien marquer les circonstances dans lesquelles il fut conclu :

1° Jérôme Bonaparte n'avait pas dix-neuf ans et, en eût-il même eu vingt et un, il ne pouvait, pour se marier, se passer du consentement de sa mère;

2° Jérôme fut averti officiellement, par le consul, que son mariage, une fois accompli, serait nul aux yeux de la loi française;

3° Le même consul de France prévint M. Paterson de la nullité absolue de l'union que sa fille allait contracter. Les dispositions de la loi française lui furent même signifiées[2].

S'il est facile de comprendre, sans qu'il soit besoin d'insister, comment Jérôme, intempérant dans ses désirs, en

1. *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 142.
2. *Id., ibid.*, p. 143.

proie à une extrême exaltation des sens, voulut, même au mépris de la raison et de la loi, posséder la jeune fille qu'il aimait, il est plus difficile d'interpréter, à première vue, la conduite d'un père qui, prévenu jusqu'à l'évidence, consent finalement à sacrifier sa fille, pour ainsi dire, en approuvant cette union hasardeuse. Cependant, tout s'explique suffisamment, quand on apprend que ce père était circonvenu lui-même par les meneurs d'une sorte de complot politique uniquemen formé dans le but d'exploiter, à la faveur d'un mariage, l'amitié du Premier Consul pour son frère.

En effet, autour des épanchements et des serments bien naturels des deux jeunes gens, veillaient soigneusement, pleins d'une adroite complaisance, le général Smith, sénateur, oncle de la fiancée, et certains autres membres du Congrès aux yeux de qui, pour prix de leur concours, l'union du frère du Premier Consul avec une de leurs compatriotes devait être l'occasion de leur fortune politique et le gage, peut-être aussi, de l'alliance de la France avec les États-Unis. On voit même le marquis d'Yrajo, ambassadeur d'Espagne, prendre une part active à cette intrigue[1], sans qu'il soit possible de discerner les mobiles particuliers de ce diplomate, qui fit lui-même la demande en mariage et procura le prêtre espagnol chargé de présider la cérémonie nuptiale[2].

Il n'était pas besoin d'influencer Jérôme; son amour lui tenait lieu de toute espèce de raisonnement et brisait tous les obstacles. Mais, après les sages avertissements du consul de France, M. Paterson était, à bon droit, devenu hésitant. Ce fut alors que le cénacle des politiciens entreprit de lui démontrer les avantages du fait accompli : Jérôme une fois marié pourrait, au pis aller, rester en Amérique, et, tôt ou tard, le Premier Consul, dont on escomptait les sentiments, ferait, pour le moins, de son frère son représentant aux États-Unis[3]. Le calcul ne manquait pas d'habileté, et sa réalisation, vue de loin, n'avait rien d'improbable. Sous cette pression, M. Paterson finit par donner son consentement. Le mariage fut célébré chez le père de la demoiselle, dans le

1. *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 143.
2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. X, p. 437.
3. *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 143 et suiv.

plus grand secret[1], sans que Jérôme en eût même informé sa mère, ni aucun membre de sa famille[2].

Tout en se prêtant à cette union, M. Paterson avait l'âme troublée. Ses appréhensions sont clairement révélées par les clauses du contrat de mariage. Si leur rédaction fait honneur à l'esprit pratique américain, elles décèlent sans équivoque la combinaison d'intérêts qui dominait, à Baltimore, dans cette opération matrimoniale.

Pour l'instruction des personnes sensibles qui se sont apitoyées sur la déconvenue de la famille Paterson, il est bon de reproduire l'article 4 du contrat; le voici dans sa teneur :

« Art. 4. — Au cas où, par quelque cause que ce soit, de la part dudit Jérôme Bonaparte, ou de *quelqu'un de ses parents*, une séparation devrait être poursuivie entre ledit Jérôme Bonaparte et Élisabeth Paterson, séparation *a vinculo* ou *a mensa et toro*, ou de telle autre manière que ce soit, ce qu'à Dieu ne plaise, ladite Élisabeth Paterson aura droit à la propriété et jouissance pleine et entière du tiers de tous les biens réels, personnels et mixtes dudit Jérôme Bonaparte, présents et à venir, pour ses héritiers, exécuteurs, administrateurs, etc.[3]. »

C'est donc bien volontairement et après avoir envisagé toutes les éventualités possibles, notamment celle de l'intervention gênante *d'un des parents* de Jérôme, que les Paterson se lancèrent dans cette aventure conjugale. Est-il besoin de dire qu'un père, soucieux de l'avenir de sa fille et du repos des siens, aurait commencé par exiger le consentement de ce *quelqu'un* dont on prévoyait l'opposition? Mais on ne voulut pas risquer cette démarche. Ayant en face de soi un jeune homme de dix-neuf ans, follement amoureux, prompt à signer des deux mains tout ce qu'on lui présentait, on jugea prudent et habile d'accepter un mariage, qui semblait tout de même devoir être une bonne affaire, vu les réserves financières dont il était bourré.

Nous pouvons maintenant, en connaissance de cause, apprécier la conduite de Napoléon envers Jérôme à l'occasion de

1. *Lettre de l'amiral Willaumez à Decrès*, 18 janvier 1804.
2. *Mémoires du roi Jérôme*, t. I, p. 252.
3. *Id., ibid.*

ce mariage romanesque. Si, comme cela paraît démontré, on avait abusé, à Baltimore, d'un jeune homme de dix-neuf ans, éperdu d'amour, quel était le droit, quel était le devoir de son frère aîné, lui tenant lieu de père? Son droit lui permettait certainement de recevoir dans sa maison qui bon lui semblait. N'ayant pas été consulté, il était bien libre de ne pas accueillir sa belle-sœur à la mode d'Amérique. Son devoir lui ordonnait de faire comprendre à son frère, s'il était possible, la fausseté de la situation, et de lui prouver que son mariage avec mademoiselle Paterson n'était qu'une spéculation basée sur les visées cupides des uns et les menées intrigantes des autres.

Fera-t-on un reproche à Napoléon de n'avoir pas endossé *de plano* les sortes de lettres de change qu'on tirait sur lui sous le couvert de la passion d'un jeune homme? Devait-il ratifier, sans examen, un mariage conclu au mépris des lois civiles et des conventions morales? Souverain héréditaire, comme il le fut peu après, ne lui appartenait-il pas, selon l'usage monarchique, de juger le degré de dignité indispensable à la ligne de succession dans sa famille? N'avait-il pas qualité suffisante pour imprimer à tous, à commencer par les siens, le respect des lois publiques qui imposent à un mineur d'étroites obligations à l'égard de ses ascendants?

A quelque point de vue que l'on se place, on ne saurait donc prétendre que l'Empereur, en se refusant à valider cette union bizarre, ait excédé ses attributions. Il attendit patiemment que Jérôme, enfin désabusé, consentît à se rappeler ce qu'il devait à sa famille et s'aperçût qu'il avait à jouer un autre rôle dans la vie que celui d'un oisif profitant de l'illustration de son frère aîné.

Le 22 avril 1805, Napoléon apprend que Jérôme est revenu sur le continent. Aussitôt il écrit à sa mère : « M. Jérôme Bonaparte est arrivé à Lisbonne, avec la femme avec laquelle il vit. J'ai fait donner l'ordre à cet enfant prodigue de se rendre [près de moi] à Milan... J'ai donné ordre que mademoiselle Paterson fût renvoyée en Amérique... Je traiterai ce jeune homme sévèrement... S'il se montre peu digne du nom qu'il porte et s'il persiste à vouloir continuer sa liaison... s'il n'est point disposé à laver le déshonneur qu'il a imprimé

à mon nom, en abandonnant ses drapeaux et son pavillon pour une misérable femme; je l'abandonnerai et peut-être ferai-je un exemple qui apprenne aux jeunes militaires à quel point leurs devoirs sont sacrés, et l'énormité du crime qu'ils commettent, lorsqu'ils abandonnent leurs drapeaux pour une femme... Écrivez-lui; dites-lui que j'ai été pour lui un père, et que ses devoirs envers moi sont sacrés... Parlez à mes sœurs pour qu'elles lui écrivent aussi[1]. »

Dans l'intention d'implorer son pardon, Jérôme laissa sa jeune femme à Lisbonne et se rendit en Italie, où se trouvait Napoléon, à l'occasion des fêtes de son couronnement à Milan. Aux premières ouvertures de réconciliation qui lui avaient été faites, l'Empereur avait répondu en ces termes : « Mon frère, votre lettre de ce matin m'apprend votre arrivée à Alexandrie. Il n'y a point de fautes qu'un véritable repentir n'efface à mes yeux. Votre union avec mademoiselle Paterson est nulle aux yeux de la religion comme aux yeux de la loi. Écrivez à mademoiselle Paterson de retourner en Amérique. Je lui accorderai une pension de soixante mille francs, sa vie durant, à condition que, dans aucun cas, elle ne portera mon nom, droit qu'elle n'a pas dans la non-existence de son union. Vous-même, faites-lui connaître que vous n'avez pu, ni ne pouvez changer la nature des choses. Votre mariage ainsi annulé dans votre propre volonté, je vous rendrai mon amitié et je reprendrai les sentiments que j'ai eus pour vous depuis votre enfance, espérant que vous vous en rendrez digne par les soins que vous porterez à acquérir ma reconnaissance et à vous distinguer dans mes armées[2]. » La conjoncture prévue au contrat de Baltimore se trouvait réalisée : *quelqu'un des parents* de Jérôme poursuivait la séparation des jeunes époux, et ce *quelqu'un*, non moins positif en affaires que les rédacteurs du contrat de mariage, liquidait la situation par l'offre ferme d'une rente annuelle de soixante mille francs.

Au sujet de Lucien et de Jérôme, on a beaucoup crié à la tyrannie de Napoléon imposant sa volonté à ses frères dans le choix de leurs femmes. Si c'est être un tyran que de ne pas

1. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 48.
2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. X, p. 380.

appeler au partage de sa fortune ceux qui méprisent vos conseils et manquent à tous les égards; si c'est être tyran que de ne pas donner les prérogatives princières dont on est le dispensateur, à ceux qui se refusent à mériter votre faveur, assurément Napoléon fut un tyran envers Lucien pendant dix ans et envers Jérôme tant que celui-ci ne vint pas à résipiscence.

En réalité, on conteste à l'Empereur, chef de la famille et chef de l'État, les droits reconnus aux modestes particuliers, car personne sans doute n'oserait avancer que le père de Jérôme, s'il avait vécu, n'aurait pas cherché à rompre un mariage accompli dans les conditions que nous avons racontées.

La tâche de justifier les procédés arbitraires de Napoléon se trouve singulièrement facilitée par ce fait que Jérôme, une fois en Europe, mieux éclairé sur les combinaisons financières et politiques dont son amour avait été le pivot en Amérique, se rendit docilement aux sages observations que lui firent ses parents. Il n'opposa aucune résistance, se soumit à tout ce qu'on lui demandait et renonça à sa jeune épouse, qu'il n'aimait probablement plus assez pour lui sacrifier les titres, les honneurs et la fortune certaine qu'il avait en perspective. En vertu de quoi, en vérité, s'attacherait-on à ses liens avec mademoiselle Paterson plus que Jérôme n'y tint lui-même?

La jeune Américaine accepta la pension de soixante mille francs, qui lui fut payée régulièrement jusqu'en 1815, et Jérôme Bonaparte reprit sa liberté.

***

Dès ce moment, c'est avec joie que Napoléon annonce de tous côtés le revirement heureux qui s'est produit dans l'esprit de son frère. A sa sœur Élisa, il écrit : « Jérôme est arrivé; j'ai été satisfait de ses sentiments... Faites-lui connaître la nécessité dont il est de tenir exactement les promesses qu'il m'a faites, car c'est à cette condition que j'ai pu lui rendre mon amitié[1]. »

A l'amiral Decrès : « M. Jérôme est arrivé, mademoiselle Paterson est retournée en Amérique. Il a reconnu son erreur

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. X, p. 380.

et désavoue cette personne pour sa femme. Il promet de faire des miracles[1]. »

A Murat : « J'ai lieu, en effet, d'être assez content des dispositions de Jérôme, si elles sont sincères et constantes, comme je ne dois pas en douter[2]. »

Pour plus de sécurité, l'Empereur chargea Cambacérès de faire annuler par l'autorité ecclésiastique le mariage irrégulier qui avait eu lieu à Baltimore, et voici comment il établit la situation : « Marié à l'étranger, son contrat n'étant inscrit sur aucun registre, mineur, sans aucune publication de bans, il n'y a pas plus de mariage qu'entre deux amants qui se marient dans un jardin, sur l'autel de l'amour, en face de la lune et des étoiles. Ils se disent mariés, mais l'amour fini, ils s'aperçoivent qu'ils ne le sont pas[3]. »

Du jour où Jérôme accepta cette annulation, Napoléon, fidèle à ses promesses, le replaça dans la marine et lui donna le commandement de la frégate la *Pomone*. Il reprit sur lui son action paternelle, qui se traduisit de la façon la plus touchante dans les instructions données à Berthier : « Mon cousin, faites connaître à M. Jérôme qu'il étudie bien les manœuvres du canon, parce que je lui en ferai commander l'exercice; qu'il sache bien le nom des différentes pièces qui composent le canon, le nom de toutes les parties de sa frégate, leurs dimensions et le détail de l'arrimage; que, tous ces détails m'étant familiers, il est probable que je l'interrogerai au milieu de ses équipages; qu'il se mette donc au courant de tout ce qu'il doit savoir; qu'un jeune homme ne doit point rougir de demander des explications aux vieux officiers de marine; que cela, au contraire, ne fait que l'honorer. Vous l'informerez que je mets vingt mille francs à sa disposition pour l'habillement de ses canotiers et d'une bonne partie de ses équipages; que je lui accorde également douze mille francs pour meubler sa chambre d'une façon convenable[4]. »

Au ministre de la Marine, l'Empereur recommande son frère en ces termes : « M. Jérôme est à la voile, à bord de sa

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. X, p. 409.
2. *Id., ibid.*, p. 424.
3. *Id., ibid.*, t. X, p. 402.
4. *Id., ibid.*, p. 422.

frégate... Il a de l'esprit, du caractère, de la décision et assez de connaissances générales du métier pour pouvoir se servir du talent des autres[1]. » Les encouragements les plus flatteurs arrivèrent bientôt à Jérôme. Voici la lettre par laquelle, le 2 juin 1805, Napoléon lui annonçait sa nomination au grade de capitaine de frégate : « Mon frère, je vous ai nommé capitaine de frégate. Cette preuve de confiance vous portera à illustrer votre carrière et à justifier les grandes espérances que la nation attend de vous. Ne vous fiez point sur le nom que vous portez; il est glorieux de ne rien devoir qu'à son mérite. Avec vos bonnes dispositions, votre caractère et plus de connaissance du métier, quel bien n'auriez-vous pu faire si vous aviez commandé l'escadre du contre-amiral Missiessy!... C'est la volonté, le caractère, l'application et l'audace qui m'ont fait ce que je suis[2]. »

Quel père se fût montré plus tendre, plus soucieux de l'instruction et des véritables intérêts de son fils? Il convient aussi de remarquer l'insistance que met Napoléon à combattre, chez ses frères, leur tendance à se griser de capacités qui seraient innées en eux; et combien il les invite à suivre son exemple en persévérant dans l'effort personnel.

Investi du commandement de la *Pomone*, le nouveau et très jeune capitaine de frégate (vingt et un ans à peine), fit une brillante et rapide incursion sur les côtes barbaresques. Par un hardi coup de main, il délivra deux cent trente Gênois que le Dey retenait en esclavage à Alger.

On devine l'enchantement de Napoléon, qui voyait dans ce bel exploit le signe des aptitudes navales qu'il aimait tant à rêver pour son frère. Comme témoignage de sa satisfaction, il ne tarda pas à nommer Jérôme capitaine de vaisseau, avec le commandement du *Vétéran*, dans l'escadre de l'amiral Willaumez. Cet amiral procédait à Brest à l'appareillage des vaisseaux de ligne et des deux frégates désignés pour une croisière de quelques mois sur l'Océan.

En attendant l'heure de son embarquement, Jérôme, surexcité encore plus que d'ordinaire par les louanges que lui avaient values ses succès maritimes, se livra, à Paris et à

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. X, p. 454.
2. *Id., ibid.*, p. 474.

Brest, aux emportements de son incurable frénésie de folles dépenses. On en préjuge l'extravagance par la lettre que Joseph Bonaparte écrivait, le 18 novembre 1805, à Napoléon : « Jérôme est parti hier. J'avais dû lui donner, lors de son premier départ, il y a vingt jours, quarante mille francs. J'ai dû lui en procurer soixante mille avant-hier, pour qu'il puisse partir. Il lui aurait été impossible, sans cette somme, de quitter Paris. [Ce qui veut dire, sans aucun doute, qu'il était sous le coup d'une prise de corps, à la requête de créanciers.] Si Votre Majesté veut faire donner l'ordre de me rembourser cette somme de cent mille francs, elle me fera plaisir, parce que je ne suis pas dans le cas d'en faire longtemps l'avance à Jérôme. Je suis honteux d'entretenir Votre Majesté d'un si petit détail[1]. »

Il n'y avait pas de « petit détail » pour l'Empereur, qui était d'une rigidité absolue dans les questions d'argent, qui vérifiait les comptes des Tuileries, aussi bien que ceux des intendants généraux. De l'un de ceux-ci, il écrira un jour : « Il paie l'avoine trente sous le boisseau. Je n'entends pas jeter l'argent de cette manière; il croit apparemment que l'argent c'est de la boue[2]. » Encore moins allait-il, dans les conjonctures où il se trouvait, considérer comme un petit détail le remboursement d'une somme de cent mille francs. Cette demande intempestive s'il en fut parvint à l'Empereur alors qu'il courait à cheval, nuit et jour, sur la route d'Austerlitz, accablé des inquiétudes inséparables de l'imminence d'une bataille décisive, et tourmenté, en surplus, par la panique financière qui venait de se déclarer à Paris, laquelle, en cas de défaite, conduisait tout droit la France à la banqueroute.

En tenant compte de son effroyable tension d'esprit, on comprendra, pensons-nous, l'irritation excessive de l'Empereur, qui répondit à Joseph Bonaparte : « Je ne veux rien donner à Jérôme au delà de sa pension; elle est plus que suffisante, et plus considérable que celle d'aucun prince de l'Europe. Mon intention bien positive est de le laisser empri-

1. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 9.

2. Sur ce point, voir notre ouvrage : *L'Empereur dans sa vie privée*, p. 32 (Calmann-Lévy, éditeurs).

sonner pour dettes, si cette pension ne lui suffit pas. Qu'ai-je besoin des folies qu'on fait pour lui à Brest? C'est de la gloire qu'il lui faut et non des honneurs. Il est inconcevable ce que me coûte ce jeune homme, pour ne me donner que des désagréments, et n'être bon à rien à mon système[1]. »

***

Pendant son service à la mer, sous les ordres de Willaumez, Jérôme se distingua en échappant, par des manœuvres hardies, à la surveillance des Anglais. Son habileté lui permit de ramener le *Vétéran* en sûreté dans la baie de Concarneau.

Suivant son penchant, l'Empereur s'exagéra les mérites de son frère, le crut tout à fait sérieux et désigné maintenant pour les plus hautes dignités.

Par un sénatus-consulte du 24 septembre 1806, il fut déclaré prince français et appelé éventuellement à la succession au trône impérial; de plus, il fut promu contre-amiral, et reçut le grand cordon de la Légion d'honneur. Enfin, pour compléter l'éducation de son frère, l'Empereur décida de lui faire prendre une part active aux guerres continentales, où les occasions de s'illustrer étaient plus fréquentes que dans les expéditions maritimes. A cet effet, il le nomma général de brigade et lui donna le commandement d'un corps de Bavarois et de Wurtembergeois[2]. A la tête de ces troupes, Jérôme ne fit pas de merveilles. Il ne rechercha même pas les occasions d'acquérir la gloire, au dire du moins de Napoléon, qui lui écrivait, le 24 avril 1807 : « ... Je regarde vos opérations; le succès ne fait rien, mais je ne vois pas encore que vous fassiez la guerre. Comment Hédouville et Deroy ne vous disent-ils pas cela? C'est que chacun aime à flatter un prince, et que chacun aime à rester tranquille dans une bonne ville. Au milieu de cela, vous n'acquérez pas d'expérience. Quelle leçon perdue pour vous que ce combat de Frankenstein! La guerre ne s'apprend qu'en allant au feu[3]. »

Sans être arrêté par le peu d'empressement que mettait

1. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 64.
2. *Mémoires du roi Jérôme*, t. II, p. 10.
3. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XV, p. 64.

Jérôme à suivre ses conseils, Napoléon prenait plaisir, tant il lui savait gré de sa soumission, à combler de ses faveurs ce benjamin de la famille.

Par le traité de Tilsitt, le 7 juillet 1807, l'Empereur fit reconnaître Jérôme par l'Europe comme souverain du nouveau royaume de Westphalie, créé tout exprès. Ce n'était pas tout. Dès la fin de 1806, en vue d'une alliance conforme à cette élévation, Napoléon avait négocié le mariage de son frère avec la princesse Catherine, fille du roi de Wurtemberg. « Ce fut en 1806, dit cette princesse dans son journal, que le Roi mon père me parla de l'ouverture qui lui avait été faite, du côté de la France, pour mon mariage avec le prince Jérôme[1]. »

De retour à Paris, le 27 juillet 1807, Napoléon fit loger Jérôme au pavillon de Flore, et constitua au nouveau roi sa maison civile et militaire[2]. Le 5 août, partait pour Stuttgart le maréchal Bessières, porteur de deux lettres de l'Empereur, l'une pour le roi de Wurtemberg, l'autre pour la princesse. La première de ces lettres contenait la demande officielle en mariage; la seconde se terminait par ces mots : « Vous pouvez compter que mon soin le plus cher sera de contribuer à votre bonheur, et que j'aurai toujours pour vous l'affection et les sentiments que vous méritez, vous aimant comme ma propre fille[3]. »

Ce n'étaient pas là de vaines paroles dictées par la circonstance. Ce qu'il disait, Napoléon le pensait, car jamais il ne faillit à cette promesse faite à sa future belle-sœur. Dans sa correspondance avec son père, la princesse va dire les attentions délicates et affectueuses de l'Empereur à son égard. Racontant en détail les épisodes de son arrivée aux Tuileries, elle écrit :

« ... Toute la Cour m'a reçue au bas de l'escalier, l'Empereur et les princesses dans la première chambre. Je me suis jetée à ses genoux, il m'a relevée très gracieusement et m'a tendrement embrassée; puis il m'a fait traverser tous les

1. *Journal de la reine Catherine, Mémoires du roi Jérôme*, t. III, p. 23.
2. *Id., ibid.*, p. 6.
3. *Briefwechsel der Königin Katarina so wie des Kaisers Napoléon I mit dem König Friedrich von Würtemberg*, t. I, p. 28.

appartements et m'a menée dans le salon de l'Impératrice, où elle était avec Madame, mère de l'Empereur, la reine de Naples, la grande-duchesse de Berg et la princesse Stéphanie.

» L'Empereur m'a présentée à toutes les princesses, puis il m'a menée dans ses appartements, où le dîner était servi; il a beaucoup causé avec moi, et m'a forcée de boire du vin, pour me donner du courage, à ce qu'il disait. Il est vrai que j'en avais besoin, quoique moins gênée et moins embarrassée avec l'Empereur qu'avec le prince... Après le dîner, l'Empereur est entré dans son salon, où nous sommes restés pendant une bonne heure. Il a parlé avec les princes et les princesses, mais il était surtout extrêmement affectueux, bon et aimable avec moi; il m'a embrassée à plusieurs reprises, en me disant toujours les choses du monde les plus obligeantes. Entre autres, il me dit : « Je vous aime comme ma fille; je sais ce que la séparation de votre père vous a coûté; je veux, s'il est possible, vous faire oublier ces moments cruels. Votre père est mon ami, et je n'oublierai jamais la marque de confiance qu'il vient de me donner en unissant votre sort à celui de mon frère. — Je n'aurais jamais cru que l'Empereur fût capable de prouver autant d'amitié à quelqu'un[1]... »

Non content de donner à la princesse des marques si vives d'intérêt, Napoléon écrit au roi de Wurtemberg, qu'il présume inquiet du sort de sa fille : « ... Votre Majesté peut se reposer sur les sentiments que je porte à sa fille. Je sens combien, dans ces moments et dans un pays qui lui est étranger, la princesse a besoin de retrouver les soins d'amitié auxquels elle était si accoutumée à Stuttgart... » Dans cet empressement, pour sincère qu'il soit, on ne peut s'empêcher de remarquer le désir du soldat parvenu de se montrer digne d'une alliance royale et de rassurer le roi sur les procédés de la Cour impériale, souvent décriée, où va vivre sa fille. On est assez surpris de voir cette lettre se terminer par des détails sur la température existante, qui n'ont rien de majestueux, mais qui semblent faits pour rappeler que, désormais, dans la correspondance, on sera en famille : « Je souhaite, dit Napoléon, que Votre Majesté se trouve bien de cette horrible chaleur; elle est telle ici qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis

1. *Briefwechsel*, op. cit., t. I, p. 42.

soixante ans. Pour moi, dont la mémoire ne date pas de si loin, je ne me souviens pas d'avoir jamais eu si chaud en France[1]. »

Les amabilités de l'Empereur pour la reine Catherine sont consignées dans chacune de ses lettres. Par les extraits que nous allons reproduire ici, on verra qu'il n'était pas possible d'être plus tendre, plus simple, plus bourgeois — le mot n'est pas excessif — plus naturellement affectueux que ne le fut l'Empereur avec sa belle-sœur : « Un instant après avoir fermé ma lettre, mande la reine Catherine à son père, l'Empereur et l'Impératrice sont venus me demander de mes nouvelles. L'Empereur a beaucoup parlé avec moi de différentes choses qui seraient trop longues à détailler dans le moment présent; il a exigé que l'Impératrice cherchât l'écrin qu'il m'a destiné et que je ne devais avoir que le soir après le mariage civil. Il est réellement impossible de voir quelque chose de plus beau en ce genre. Lui-même m'a ôté mon bonnet pour m'essayer le diadème, le peigne, ainsi que les boucles d'oreilles et le collier pour me mettre ceux en diamants. Il est, au reste, impossible de mettre plus de grâce, de bonté que celle que l'Empereur veut bien me témoigner; il est réellement aux petits soins avec moi, il ne m'appelle jamais que l'enfant chérie du papa[2]... ». « Je ne puis, au reste, assez vous répéter, mon très cher père, combien j'ai à me louer des bontés, de l'amitié qu'on veut bien me témoigner ici, de quelle manière charmante l'Empereur et l'Impératrice veulent bien me traiter... je puis vous assurer que je suis, ici, tout comme chez vous, l'enfant gâtée de la maison[3]... ». « Mon très cher père, j'ai été atteinte depuis trois jours d'une petite incommodité... je m'empresse de vous écrire pour vous rassurer... quoique j'aie eu un peu de fièvre, cela n'est absolument qu'un léger refroidissement... Je ne puis être assez reconnaissante des bontés, des attentions que l'Empereur et l'Impératrice veulent bien avoir pour moi dans cette circonstance[4]... ». « Le Roi [Jérôme] est absent depuis dimanche

1. *Briefwechsel*, op. cit., t. I, p. 44.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 44.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 64.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 69.

passé. L'Empereur rit beaucoup de ma tristesse, mais me comble de bontés depuis le départ de Jérôme; il me fait dîner tous les jours chez lui, et l'Impératrice me fait déjeuner tous les matins chez elle. Il n'est pas possible de prouver plus d'amitié à sa propre fille qu'ils le font envers moi[1]. »

Inutile de multiplier davantage ces citations. En les rapprochant des pages que nous avons consacrées au ménage du prince Eugène[2], on s'assurera qu'il n'y a là rien de spécial ni d'exceptionnel, mais que telle était bien la manière d'être de Napoléon, cordiale et franche, avec tous les membres de sa famille, anciens ou nouveaux.

Il surveilla le bonheur de la reine Catherine avec une sollicitude constante, nous en trouvons une preuve indubitable dans une lettre écrite, en 1814, par le roi de Wurtemberg disant à sa fille : « Je sais qu'il n'a pas tenu à Jérôme de vous répudier! et que ce n'est qu'à Napoléon que vous avez dû, l'été passé, à Dresde, la continuation de votre existence comme épouse[3]... »

On dira que les procédés de l'Empereur sont, après tout, fort ordinaires de la part d'un frère aîné, devenu en fait chef de la famille; c'est vrai, et c'est précisément pourquoi il importait de mettre en regard des portraits exagérés et faux qu'on a faits de son caractère, cette simple façon d'agir, bien propre à sa nature.

***

Le règne de Jérôme Bonaparte en Westphalie ne fut pour Napoléon qu'une source de contrariétés, provenant toutes de la conduite inconsidérée de son frère, de la frivolité avec laquelle il gérait les finances de sonr oyaume, du train fastueux, rivalisant avec celui de la Cour de France, que, malgré la pénurie de son budget, il entendait mener à Cassel, sa capitale. « La Cour de Westphalie, rapporte de Norvins, était malheureusement une contre-épreuve ardente de la Cour

1. *Briefwechsel*, op. cit., t. I, p. 89.
2. Voir notre ouvrage : *Napoléon et son fils adoptif*, p. 101 et suiv. (Calmann-Lévy, éditeurs).
3. *Briefwechsel*, etc., op. cit., t. II, p. 113.

impériale; la richesse des costumes était effrayante[1]... »

Sous la plume du roi Jérôme et de ses ministres, nous allons trouver, en quelques lignes détachées de leur correspondance, le tableau aussi net que concluant de la déplorable situation financière de la Westphalie.

« ... Je ne puis prendre de biais avec Votre Majesté, écrivait Jérôme à l'Empereur en 1809, ni la tromper en aucune manière dans une circonstance aussi majeure, mais il est certain que le royaume de Westphalie ne peut résister plus de six mois au mauvais état des finances[2]... » Quelques mois plus tard, devenant plus pressant, il dit : « La misère est portée à un tel point dans tout le royaume [personne ne pouvant être payé], que si Votre Majesté ne vient à son secours, il ne peut aller encore deux mois[3]... » En 1811, cela n'a pas changé : « Que Votre Majesté se mette un instant à ma place, souverain d'un pays ruiné, accablé sous le faix de charges extraordinaires[4]... » Reinhard, le représentant de l'Empereur à Cassel, n'est pas plus optimiste; il déclare que « le déficit de l'année 1811 est de quatorze millions au moins[5]... ».

En prenant au pied de la lettre les lamentations de Jérôme, on a reproché à l'Empereur son égoïsme; on lui a fait un crime d'avoir laissé son frère dans un état aussi précaire. Cependant, les embarras de ce dernier ne procédaient en majeure partie que de son intempérance luxueuse. La question, pour l'Empereur, se résumait à décider si les revenus de la France étaient destinés à subventionner les dérèglements d'un prince qui, dans ce petit royaume, semblait atteint du délire des grandeurs et s'obstinait à mener, malgré sa royale misère, une existence de débauche faite pour exciter même l'envie d'un souverain d'Asie affolé.

***

En donnant une couronne à Jérôme, après l'avoir marié à l'une des plus nobles princesses de l'Europe, Napoléon se

1. *Mémorial de J. de Norvins*, t. III, p. 243.
2. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 232.
3. *Ibid.*, p. 312.
4. *Ibid.*, p. 366.
5. *Ibid.*, p. 381.

persuadait sans doute que son frère renoncerait à sa vie de jeune homme avide de plaisirs, et qu'il s'efforcerait d'être un chef de gouvernement sérieux et économe. Les illusions de l'Empereur s'évanouirent bientôt, ainsi qu'en témoignent les remontrances sévères, voire brutales, que, dès le début de son règne, Jérôme s'attira relativement à la dilapidation des finances de Westphalie. A peine est-il installé à Cassel, c'est-à-dire en janvier 1807, que commence la série des lettres, où se manifeste l'exaspération grandissante de l'Empereur, qui, on le sait, surveillait avec une vigilance extrême toute la comptabilité ressortissante à l'Empire.

Voici des passages détachés des lettres que, de 1807 à 1810, Jérôme reçut de l'Empereur : « ... Par une de vos lettres du 8, je vois que vous ne croyez pas faire honneur à votre emprunt. Je ne conçois pas trop cela. Ce serait mal commencer votre gouvernement et mal asseoir votre crédit que de débuter par ne pas payer vos dettes[1]... » — « ... Quant aux 60 000 francs que vous donnez à vos ministres, c'est de la folie; il ne faut pas qu'ils aient plus de 20 000 francs. Mes ministres d'Italie, d'un État dont Milan, la capitale, est une ville de luxe et de 140 000 habitants, ont 30 000 francs. Vous mettez votre pays sur un pied de luxe qui le fera déchoir[2]... » — « ... Vous devez à la caisse d'amortissement deux millions. Vous avez laissé protester vos billets; ce n'est pas d'un homme d'honneur... Ne faites pas de folles dépenses qui vous rendent la risée de l'Europe... Vendez vos meubles, vos bijoux et payez vos dettes. L'honneur passe avant tout. Vous avez mauvaise grâce à ne pas payer vos dettes, lorsqu'on voit les présents que vous faites, et ce luxe chez vous qui révolte vos peuples. Vous êtes jeune, léger et ne tenez aucun compte de l'argent, surtout dans un moment où vos peuples souffrent de la guerre[3]. » — « ... Je vous recommande trois choses : respect, reconnaissance et attachement à moi et au peuple français à qui vous devez tout; économie la plus sévère pour ne pas faire contraster la misère des circonstances qui pèsent sur vos peuples avec un luxe et une dépense déréglés; économie

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XVI, p. 200.
2. *Id., Ibid.*, p. 229.
3. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 117.

nécessaire en tous temps et à tous les souverains[1]... » — « ... Vous croyez que je suis mécontent de vous, et en cela vous ne vous trompez pas... Je ne vous cache pas que je trouve votre luxe impolitique et ruineux pour vos États... Réformez vos dépenses de manière à avoir de grosses économies sur votre liste civile. Le roi de Prusse, dans sa plus grande prospérité, n'a jamais dépensé plus de trois millions. Vienne a encore un état de maison qui ne va pas à la moitié du vôtre... Je suis fâché d'apprendre que votre santé est mauvaise. Couchez-vous de bonne heure et ayez un peu de régime[2]... ». « ... Votre royaume est sans police, sans finances, sans organisation. Ce n'est pas avec un luxe désordonné que l'on fonde une monarchie. Ce qui vous arrive [révolte dans l'armée westphalienne] devait arriver; je m'y attendais. Je désire que cela vous corrige[3]... » — « Quant à la situation de votre trésor et de votre administration, cela ne me regarde pas. Je sais que l'un et l'autre vont fort mal. C'est une suite des mesures que vous avez prises et du luxe qui règne chez vous. Tous vos actes portent l'empreinte de la légèreté... Pourquoi étaler un luxe si peu en harmonie avec le pays et qui serait seul une calamité pour la Westphalie[4]?... »

Après ces intarissables exhortations à l'économie, on peut se figurer de quel œil furibond l'Empereur vit, à Compiègne, au mariage avec Marie-Louise, l'éclat des costumes de la Cour de Westphalie, roi en tête, richement empanaché et chargé de diamants. Les costumes de sa suite étaient copiés sur ceux de la Cour impériale, avec cette différence que les broderies d'argent qui ornaient les uniformes des Tuileries étaient reproduites en or sur ceux de la Cour de Cassel[5].

Si motivées et si véhémentes que fussent les objurgations de l'Empereur, elles ne modifiaient nullement les goûts dispendieux de Jérôme. Et n'est-ce pas, en vérité, une pure dérision de le voir s'ériger en martyr, surtout quand on considère les torts qu'il persistait à se donner allégrement à Cassel?

1. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 218.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 293.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 306.
4. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 236.
5. *Mémorial de J. de Norvins*, t. III, p. 291.

***

Pour cette Cour minuscule, il ne faut pas au roi moins « qu'un grand maréchal du palais, deux préfets du palais, un grand chambellan, quinze chambellans ordinaires, un grand maître des cérémonies, huit maîtres ou aides de cérémonies, plus de vingt aides de camp, un grand écuyer, six écuyers d'honneur, un premier aumônier, des aumôniers et des chapelains en grand nombre, trois secrétaires des commandements, etc.[1]... »

La maison de la reine était organisée à l'avenant.

Ce nombreux personnel, rétribué grassement, grugeait le pauvre petit budget de Westphalie, l'effritait de tous côtés. Un théâtre français était indispensable aux menus plaisirs de la Cour; cette fantaisie ne coûtait pas moins de quatre cent mille francs à la liste civile[2]. « Quand le roi de Westphalie voyageait dans ses États, dit Blangini, son maître de chapelle, les artistes de son théâtre royal, les musiciens de la chambre et de la chapelle l'accompagnaient presque toujours[3]. » Un vent de folie entraînait le roi et son entourage dans un tourbillon de fêtes aussi futiles que dispendieuses. Un jour, on organisait une fête champêtre, où « le Roi et la Reine furent reçus, à leur entrée, par des bergers et des bergères portant des guirlandes et formant un berceau sous lequel passaient Leurs Majestés. Le bal fut ouvert par un quadrille espagnol... On avait arrangé une foire; dans une douzaine de boutiques, les dames distribuaient des cadeaux, la Reine donnait des bijoux qu'elle puisait dans une cassette... L'on vit le ministre de France faire son entrée à la tête d'une mascarade représentant un bey d'Égypte avec son harem[4]. » Précédemment, dans un autre bal masqué : « La Reine y a dansé dans un quadrille polonais composé de toutes les personnes de l'intérieur... Le Roi s'y est fort amusé, il s'est travesti plusieurs fois[5]... »

1. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon* (Bulletin de Reinhard), p. 220.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 406.
3. *Souvenirs de F. Blangini*, p. 200.
4. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 251.
5. *Ibid.*, p. 229.

A coup sûr, on s'amusait bien à Cassel. Rien n'y est à reprendre pour la splendeur et la variété des fêtes, qui auraient épuisé le trésor d'un nabab. Elle est digne d'un ingénieux metteur en scène, la soirée dont Reinhard fait le récit dans son bulletin du 12 février 1810 : « Le bal qui s'est donné hier au palais a été extrêmement brillant... La Cour a paru d'abord en jeu de piquet, mascarade plus savante que spirituelle mais bientôt, de ce pêle-mêle fantasque sortit une belle ordonnance de rivières et de villes dansantes. Le roi de trèfle se changea en rivière du Weser; et les villes d'Hammeln et d'Hanovre vinrent fraterniser avec celles de Brunswick et de Magdebourg. Une élite des dames de la Cour, changeant de masques une troisième fois, reparurent en Égyptiennes pour former un quadrille avec le Roi[1]. »

Si, en lisant les demandes urgentes de secours adressées par Jérôme, on a été porté à se figurer un roi morose, éploré, abîmé en face de sa situation désastreuse, on sera vite détrompé et consolé en voyant « la Cour paraître, au bal, dans une mascarade représentant le *Mariage de Figaro*; le Roi, en costume de Figaro, danser, au son des castagnettes, une danse espagnole avec madame de Boucheporn [très jolie personne, femme d'un préfet du palais] et distribuer des fleurs[2]. »

Devant cette conduite désordonnée, doit-on reprocher à Napoléon de ne pas avoir pris en considération les doléances de son frère? L'Empereur, on peut en être convaincu, n'ignorait rien de ce qui se passait à Cassel. Il lisait les bulletins diplomatiques que nous avons transcrits. Il était parfaitement au courant des plaisirs somptueux et même des mœurs dissolues de la Cour de Westphalie. Il savait que « les mères de Cassel qui ont de jolies filles craignent de les laisser aller aux bals et fêtes de la Cour[3] »; que, dans les invitations faites à Napoléonsöhe [aujourd'hui Wilhelmsöhe], résidence d'été, où le costume exigé était un petit uniforme bleu, brodé en argent, pantalon bleu, bottes à l'écuyère, « rarement les femmes et les maris étaient invités ensemble[4] ». Il savait

1. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 339.
2. *Ibid.*, p. 341.
3. *Ibid.*, p. 209.
4. *Ibid.*, p. 452.

aussi que « les dames des fonctionnaires et des généraux recevaient facilement et publiquement des cadeaux royaux, tels que colliers en diamants[1] ». « Les favorites, dit mélancoliquement un auteur moderne, Allemand de marque, les favorites étaient malheureusement en partie issues de nobles familles d'Allemagne. » Et le même auteur ajoute que « de nos jours, à Cassel, la légende existe encore de ce roi qui ne savait se baigner que dans une piscine remplie de vin rouge; et qui, pour clôturer les orgies nocturnes, congédiait ses invités des deux sexes par ces mots : « *Morgen wieder lustig*[2]. » Ce qui veut dire : « A demain, et tout à la joie! »

***

Hélas! cette sorte d'ivresse que lui causaient son titre de roi et sa qualité de frère de l'Empereur entraîna, en surplus, Jérôme à une manière de se comporter aux armées qui lui valut, de la part de Napoléon, des réprimandes nombreuses et extrêmement sévères.

En les lisant, elles apparaîtront tellement exorbitantes qu'on sera peut-être tenté de croire que Napoléon ne se serait pas permis cette liberté de langage vis-à-vis d'un autre que le chétif roi de Westphalie. Ce serait une erreur. Ces remontrances sont, sans plus, sans moins, du ton aigre et tranchant qui est particulièrement naturel à Napoléon, quand il prend à partie n'importe qui, fût-il grand dignitaire ou maréchal de l'Empire.

Quand on parle de l'Empereur, il convient de ne pas oublier que, dès son accession au pouvoir, il a tenu pour axiome que tous les actes d'un gouvernement viennent aboutir inéluctablement à ces deux termes; armée et finances; et que, de leur stricte administration, dépend la prospérité, l'existence même du pays.

Sur ces deux points, l'intransigeance de l'Empereur étant absolue, allait-il l'édulcorer et peser ses mots pour critiquer les erreurs et les folies de son plus jeune frère?

Voici des extraits de philippiques impériales reçues par

1. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 341.
2. *Mémoires du chancelier prince de Bülow*, t. I, p. 93.

Jérôme au cours des campagnes où il exerça un commandement :

« J'ai vu de vous un ordre du jour qui vous rend la risée de l'Allemagne, de l'Autriche et de la France. N'avez-vous donc autour de vous aucun ami qui vous dise quelques vérités? Vous êtes roi et frère de l'Empereur; qualités ridicules à la guerre. Il faut être soldat, et puis soldat, et encore soldat; il ne faut avoir ni ministres, ni corps diplomatique, ni pompe; il faut bivouaquer à son avant-garde, être nuit et jour à cheval; ou bien rester dans son sérail... Vous faites la guerre comme un satrape. Est-ce de moi, bon Dieu! que vous avez appris cela? De moi qui, avec une armée de 200 000 hommes, suis à la tête de mes tirailleurs, ne permettant pas même à Champagny [ministre des Relations extérieures] de me suivre... Vous avez beaucoup de prétentions, quelque esprit, quelques bonnes qualités, mais gâtées par la fatuité, et une extrême présomption, et vous n'avez aucune connaissance des choses... Faites la guerre comme un jeune soldat qui a besoin de gloire et de réputation, et tâchez de mériter le rang où vous êtes arrivé... » — « Il n'y a à la guerre ni frère de l'Empereur, ni Roi, mais un général qui commande une armée... Vous vous êtes parfaitement mal conduit dans cette campagne [1809]. Vous avez constamment été où l'ennemi n'était pas... Votre marche sur la Baltique ne peut en imposer qu'aux sots; elle était pour cacher votre retour à Cassel, et votre honteux abandon de la Saxe... Je suis fâché pour vous que vous montriez dans la guerre aussi peu de talent et même de bon sens... Il y a loin du métier de soldat au métier de ~~satrape~~ [*sic*] courtisan. » « J'avais à peine votre âge que j'avais conquis toute l'Italie... Mais je n'avais pas de flatteurs, ni de corps diplomatique à ma suite... Je ne me prétendais ni frère de l'Empereur, ni Roi. Je faisais tout ce qu'il fallait pour battre l'ennemi... Quant à l'avenir, je ne veux pas vous déshonorer, mais je ne veux pas non plus, par de sottes condescendances de famille, exposer la gloire de mes armes... Si donc vous voulez continuer comme vous avez commencé, vous pouvez rester dans votre sérail. Sachez bien que, soldat, je n'ai point de frère, et que vous ne me cacherez pas les vrais motifs de votre conduite sous des prétextes

frivoles et ridicules... Si vous continuez à conserver le commandement de vos troupes, supprimez votre train et votre Cour et faites la guerre comme doit la faire un homme de mon nom. » — « Si vous aviez eu la première notion du métier, vous auriez été, le 3, au même lieu où vous étiez le 6, et bien des événements, résultats des calculs que j'avais faits, m'auraient fait faire une belle campagne. Mais vous ne savez rien, et non seulement vous ne consultez personne, mais vous vous laissez guider par de petits motifs. Agissez vigoureusement et ne rougissez pas de consulter sur ce que vous ne savez pas[1]... »

***

En vérité, de quoi faut-il s'étonner le plus? Est-ce de la virulence des admonestations de l'Empereur ou de leur répétition inlassable, quand il aurait pu si facilement, quand il aurait dû, pour le bien de l'État, rappeler Jérôme à la vie privée, tout au moins à des postes purement honorifiques? Mais nous touchons là au point faible de celui que tant de pamphlétaires ont dépeint sous les traits d'un despote ombrageux et inexorable.

Les preuves du contraire abondent dans l'histoire napoléonienne. Si l'Empereur a su élever des gens au sommet des grandeurs, à des fortunes prodigieuses, jamais, si avérées que fussent leurs malversations ou leurs intrigues avec les ennemis de la France, jamais il n'a eu la force de briser totalement leur carrière, et de les mettre ainsi dans l'impuissance d'être un jour les artisans les plus efficaces de la chute de l'Empire. Ils sont tous là, entre autres, les Fouché, les Talleyrand, les Marmont, pour attester la longanimité de l'Empereur à leur égard.

Pour ce qui regarde Jérôme, n'est-il pas aussi surprenant de voir que Napoléon cherchait à atténuer par des paroles affectueuses les blâmes qu'il se croyait obligé de réitérer en vertu de cette haute probité professionnelle, dont il s'était fait une loi à tous les degrés de sa carrière, et qui marque tous ses actes, indistinctement? Ainsi, au bas d'une de ses lettres les plus véhémentes, ce post-scriptum :

1. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 330 et suiv.

« Mon ami, je vous aime, mais vous êtes furieusement jeune[1]. »

Mieux encore, au plus fort de ses démêlés avec Jérôme, l'Empereur évitait de dévoiler leur gravité et continuait à garder les espérances que sa tendresse fraternelle lui avait inspirées, témoin ces lignes écrites par Napoléon à Joseph Bonaparte, l'aîné de la famille : « ... Le prince Jérôme se conduit bien; j'en suis fort content, et je me trompe fort s'il n'y a pas en lui des qualités de premier ordre. Vous pouvez croire cependant qu'il ne s'en doute guère, car toutes mes lettres sont des querelles[2]... »

On aime tant à croire ce qu'on désire! Pour s'exprimer avec un tel optimisme, Napoléon croyait, sans doute, à la sincérité de Jérôme, qui s'efforçait de l'apaiser en lui prodiguant les assurances les plus dévouées : « ... Je ne fais pas un pas, écrivait-il, sans avoir Votre Majesté en vue, sans désirer de lui plaire, et surtout sans ambitionner qu'elle puisse dire : Jamais mon frère Jérôme ne m'a donné de chagrin[3]... »

Il est difficile de se montrer plus gentil. Le malheur était qu'aussitôt après avoir fait ces démonstrations épistolaires, Jérôme reprenait le cours de ses débordements.

En tranchant ainsi du monarque fastueux, sans grand souci des affaires de son royaume, Jérôme avait compromis sa situation en Westphalie longtemps avant la chute de l'Empire.

C'est encore en vain que l'on chercherait, de la part de l'Empereur, un trait de réelle sévérité qui, peut-être, eût été salutaire à Jérôme. Au contraire, si Napoléon oppose une certaine résistance aux demandes les plus extravagantes de son frère, il finit toujours par céder à des prières réitérées. Un exemple suffira à établir la faiblesse habituelle de l'Empereur :

Un des premiers actes de Jérôme, à son avènement, fut de s'ingénier à combler de toutes les faveurs possibles un certain Le Camus, son premier chambellan. Les principaux titres de celui-ci à tant de bienveillance étaient, d'après la chronique, de s'être montré serviteur toujours complaisant, toujours prêt à favoriser les caprices amoureux de son jeune

1. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 158.
2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XV, p. 189.
3. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 366.

maître. Depuis longtemps il était le factotum de Jérôme. A Baltimore, il est déjà le courtier actif et le témoin du mariage avec mademoiselle Paterson. A Cassel, on le voit, d'après un rapport de M. Jollivet à l'Empereur, retenir dans la ville une femme de chambre que la Reine avait chassée pour la soustraire aux empressements du Roi. En même temps, une comédienne de Breslau était attirée à Cassel par les soins de M. Le Camus et par ordre de son maître[1].

Pour récompenser le zèle et les agréables services de celui qui, naturellement, avait été nommé premier chambellan, Jérôme ne pensa pas trop faire en lui octroyant la terre de Fürstenstein, avec le titre de comte et, en plus, quarante mille livres de rente, inscrites au Grand-Livre.

L'Empereur sursauta, on le croit aisément, lorsqu'on lui proposa de ratifier les grâces vraiment royales dont était l'objet le personnage qu'il connaissait bien. Immédiatement, il écrit à Jérôme : « ... Je vois que vous avez le projet de donner la terre de Fürstenstein et quarante mille livres de rente au sieur Le Camus. Je ne connais rien de plus inouï que cette marche... Qu'a fait le sieur Le Camus? Il n'a rendu aucun service à la patrie; il en a rendu à votre personne... Depuis que je règne, je n'ai pas connu un acte de pareil arbitraire... J'ai des maréchaux qui ont gagné dix batailles, qui sont couverts de blessures, et qui n'ont pas la récompense que vous donnez au sieur Le Camus. Il est indispensable que vous reveniez sur cette mesure... Si le sieur Le Camus a quarante mille livres de rente que donner à Berthier, à Lannes, à Bernadotte et à plus de vingt personnes qui ont acheté le trône où vous êtes par des blessures de toute espèce?... J'ai des ministres qui auraient pu gagner des millions, qui n'ont pas un sol, et qui sont loin de prétendre à de pareilles récompenses... Ce qui me peine dans tout cela, c'est votre peu de maturité... Quelles finances voulez-vous avoir avec la conduite que vous tenez? Vous avez mangé trois millions à Paris en deux mois; vous en mangerez trente, sans rime ni raison, en moins de temps[2]... »

De croire que Jérôme s'inclina devant ces raisons si pleines de sagesse et de bon sens, ce serait mal le juger. Non seulement

1. Du Casse, *Les rois frères de Napoléon*, p. 208.
2. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, p. 135.

Le Camus fut bel et bien gratifié du domaine promis, avec quarante mille livres de rente, mais il fut anobli sous le titre de comte de Fürstenstein.

Mieux que cela; Jérôme, comme on va le voir, s'appuya sur cette dernière qualité pour vaincre la résistance de Napoléon, qui mettait un soin jaloux à ne pas avilir l'ordre de la Légion d'honneur. Nulle distinction, aux yeux du roi de Westphalie, n'était trop honorifique pour reconnaître les complaisances d'alcôve de son premier chambellan. Il demandait pour lui ni plus ni moins que le Grand Aigle de la Légion d'honneur!

L'Empereur fit un haut-le-corps en prenant connaissance de cette requête incongrue.

Avec l'irascibilité qu'on lui prête, il dut sans doute accompagner son refus péremptoire de quelques commentaires cinglants. Eh bien! n'en déplaise aux biographes malveillants, cette circonstance servira encore à prouver jusqu'à quel point l'Empereur était conciliant. Non seulement il n'impose pas, si juste soit-elle, son opinion avec brutalité, mais quelle n'est pas la peine qu'il se donne, en daignant discuter pour amener le roi à renoncer de lui-même à ce projet scandaleux!

« Vouloir, répondit-il à Jérôme, que je donne le Grand Aigle de la Légion d'honneur au comte de *** [*sic*], je vous laisse à juger si cela est convenable; vous avez l'esprit trop juste pour le penser. Le ministre de l'Intérieur Cretet, qui m'a rendu tant de services; le ministre du Trésor public Mollien, un des premiers financiers de l'Europe; le ministre de la guerre Clarke, qui a été gouverneur de Vienne et de Berlin; le ministre des cultes Bigot de Préameneu, qui a été président de la section de législation de mon Conseil d'État; les ministres d'État Lacuée, Regnaud, Defermon, qui m'ont rendu tant de services, n'ont pas le Grand Aigle de la Légion d'honneur. Je ne parle pas des généraux. Excepté les maréchaux, il n'y en a que quelques-uns qui l'aient pour leur conduite à Austerlitz et à Friedland. Après cela, j'attends votre réponse[1]. »

S'embarrassant fort peu de la répulsion si nette de Napoléon à réaliser son désir, Jérôme tint bon. Il revint à la charge, argua du titre de comte de Fürstenstein, qui faisait de M. Le Camus un étranger. Il fit ressortir qu'en cette qualité, par une

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XVIII, p. 11.

distinction subtile, son chambellan pouvait recevoir cette haute faveur, sans heurter la susceptibilité de Français plus méritants. Le Roi insista tellement, que Napoléon, dont la faiblesse envers ses frères ne connaissait pas de limites, finit pas signer le décret qui nommait le précieux chambellan Grand Aigle de la Légion d'honneur.

***

Jérôme avait tellement la certitude que Napoléon ne sévirait jamais contre lui, qu'il osa, en 1812, au début de la campagne de Russie, commettre un singulier exploit, passible assurément d'une punition exemplaire :

Humilié d'être sous les ordres du maréchal Davout, il abandonna subitement, à Mohilew, le corps d'armée dont il avait le commandement. Par ce coup de tête, qui accuse bien la légèreté de son caractère, il compromit gravement les opérations du maréchal.

Jérôme n'avait aucune excuse d'en agir ainsi; car, depuis deux semaines au moins, il avait connaissance d'un ordre du jour par lequel l'Empereur « ordonnait à Sa Majesté le roi de Westphalie de reconnaître le prince d'Eckmühl [Davout] comme commandant supérieur, lorsque les corps d'armée seraient réunis. »

Après sa fugue, on pourrait dire sa désertion de Mohilew, Jérôme savoura dans les délices de Cassel les bienfaits de l'indulgence impériale. Ce furent les ultimes fêtes de la royauté de Westphalie. C'est avec une pointe d'ironie, sans doute, que madame Reinhard, femme du ministre de France à Cassel, écrivait, en ce temps, à sa mère : « ... Le Roi est retourné à Napoléonsöhe, où il s'amuse et travaille; car le dernier article qui a paru sur le nouvel opéra et sur les actrices est écrit de sa main[1]... » A ce moment même, les cosaques, avant-coureurs des armées de la coalition, s'avançaient jusqu'à Magdebourg et Brunswick.

Enfin, le 26 octobre 1813, à quatre heures du matin, dans le tumulte d'une panique générale, Jérôme quittait Cassel pour n'y plus revenir.

1. *Lettres de madame Reinhard à sa mère*, p. 359.

La leçon était sévère. Elle fut de nul effet.

Dépossédé de sa couronne, roi errant, n'ayant plus rien à attendre que de la générosité de l'Empereur, qui était obligé, alors, à des efforts surhumains pour combattre l'Europe entière acharnée à sa perte, Jérôme ne se départit pas de son insouciance et continua de dépenser au gré de ses caprices.

Napoléon, qui tenait tout de même rigueur à son frère de l'abandon de son commandement en Russie, ne correspondait plus avec lui. Mais, le 6 novembre 1813, il écrivait à Cambacérès : « Le roi de Westphalie a fait acheter la terre de Stains... Il me semble qu'il y a dans les statuts de la famille un article qui dit qu'aucune acquisition, en France, ne peut être faite sans ma permission par un prince de la famille qui occupe un trône à l'étranger. Je suis indigné de ce que, lorsque tous les particuliers sacrifient leurs intérêts pour la défense de la patrie, un roi, qui perd son trône, ait assez peu de tact pour choisir cet instant pour acheter des terres, et avoir l'air de ne penser qu'à ses intérêts particuliers[1]. »

Il faut croire que Cambacérès ne réussit pas à faire entendre raison à Jérôme. Car, le 13 janvier 1814, Napoléon écrivait à Savary, ministre de la police : « Vous ferez appeler, de bonne heure, l'architecte qui travaille à Stains... Vous lui donnerez l'ordre de congédier tous les ouvriers et qu'on n'y fasse plus aucun travail... Vous ferez dire, par son homme d'affaires, au roi de Westphalie, que j'ai ordonné qu'on fît cesser tous les travaux, qu'on n'y reçût personne et que la maison fût fermée. Vous ferez connaître, en outre, au roi qu'il est nécessaire qu'il reste tranquille à Compiègne et ne s'en éloigne pas à deux lieues, qu'il est scandaleux que, dans la situation des affaires, on ne voie que ses cuisiniers et sa livrée aller dans tous les sens... Qu'on fasse bien comprendre au roi qu'on ne transgresserait pas mon ordre impunément[2]. »

Jérôme pensa apaiser la colère impériale en demandant à reprendre du service dans les armées. Le premier mouvement de Napoléon fut de vouloir, désormais, ignorer tout de Jérôme. Il ne voulut plus le voir. Il interdit même à l'impératrice Marie-Louise de le recevoir.

1. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. II, p. 294.
2. *Id., ibid.*, p. 307.

Mais ce n'est jamais en vain qu'on fait appel aux sentiments familiaux de Napoléon. Sollicité par Joseph Bonaparte en faveur de leur plus jeune frère, il revint sur sa sévérité; et, le 21 février 1814, il mandait à Joseph : « Voici mes intentions sur le roi de Westphalie : Je l'autorise à prendre l'habit de grenadier de ma garde... Il donnera congé à toute sa maison westphalienne... Immédiatement après, le Roi et la Reine seront présentés à l'Impératrice... Cela fait, le Roi se rendra à mon quartier général, d'où mon intention est de l'envoyer à Lyon, prendre le commandement de la ville, du département et de l'armée, si, toutefois, il veut me promettre d'être toujours aux avant-postes, de n'avoir aucun train royal, aucun luxe, de bivouaquer avec sa troupe, et qu'on n'y tire pas un coup de fusil qu'il n'y soit le premier exposé[1]. » La rapidité des événements empêcha sans doute Jérôme de se rendre à Lyon, car il se trouvait encore à Paris lors du départ de l'Impératrice pour Blois, le 19 mars.

***

Jérôme était à Trieste au mois de mai 1815, lorsqu'on apprit le débarquement de Napoléon sur les côtes de France et sa rentrée à Paris. Trompant la surveillance autrichienne, Jérôme parvint près de Napoléon, qui l'accueillit avec bienveillance. Mais, cette fois, il le mit à sa juste place en lui donnant, le 3 juin, le commandement de la 6e division du 2e corps d'armée, dont le chef était le général Reille.

A ce poste, jusqu'à la dernière minute du grand revers, Jérôme fit son devoir dans toute l'étendue de ses moyens. Blessé au fort de la mêlée à Waterloo, il n'en continua pas moins à prendre une part courageuse aux efforts désespérés des plus fidèles compagnons de l'Empereur.

Cette assistance, cette abnégation de Jérôme, alors que tout était perdu, inspirèrent sans doute à Napoléon captif la pensée d'adoucir, chez son frère, le souvenir des sévérités d'autrefois. Il a dit à Sainte-Hélène : « Jérôme, en mûrissant, eût été propre à gouverner; je découvrais en lui de véritables espérances.[2] » Dans ses regards sur le passé, l'Empereur se plut à combler

1. *Mémoires du roi Joseph*, t. X, p. 150.
2. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 109.

d'éloges la femme de Jérôme, dont il proclamait hautement l'irréprochable contenance, au moment où, de mille manières, elle était torturée par son père qui voulait la contraindre à divorcer, en 1814, après la chute du régime impérial.

Cette noble reine, trouva, dans ses entrailles de mère, dans sa fière pudeur d'épouse, un cri de révolte d'une éloquence admirable. Elle a tracé leur conduite à toutes les princesses qui, par raison d'État ou autre, croient devoir se sacrifier en contractant, à la face de Dieu, une union sacrée. La reine est d'autant plus méritoire, que son mari lui avait fourni surabondamment des motifs de désaffection.

Catherine de Wurtemberg a trouvé sa grandeur dans la plus simple vérité : le respect de ses serments, l'idée qu'elle appartenait pour toujours à l'homme à qui elle s'était donnée.

Il n'est pas de louange qui ne soit inférieure à la beauté de ses sentiments, alors que, résistant à la pression cruelle d'un père adoré, elle refuse de lui obéir : « Mes précédentes lettres, dit-elle, ont dû vous prouver quelles étaient mes *irrévocables résolutions*. Quelles qu'aient été, toute ma vie, mon cher père, ma tendresse et ma soumission à la moindre de vos volontés, vous ne pouvez vous-même me blâmer si, dans une circonstance aussi importante, je me vois obligée de n'écouter que ce que *le devoir et l'honneur* me dictent. Unie à mon mari par des liens qu'a d'abord formés la politique, je ne veux pas rappeler ici le bonheur que je lui ai dû pendant sept ans; mais eût-il été pour moi le plus mauvais époux, si vous ne consultez, mon père, que ce que les vrais principes me dictent, vous me direz vous-même que je ne puis l'abandonner lorsqu'il devient malheureux, et surtout lorsqu'il n'est pas cause de son malheur[1]. »

Avec raison, Napoléon a pu dire : « Cette princesse s'est inscrite de ses propres mains dans l'histoire[2]. » Ces paroles sont l'honneur éternel de Catherine de Wurtemberg; elles sont, en même temps, le stigmate de la conduite de Marie-Louise d'Autriche.

ARTHUR-LÉVY

1. *Briefwechsel, etc.*, op., cit., t. II, p. 109.
2. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 170.

# SOUVENIRS D'UN HOMME VOLANT[1]

## COMMANDES DE L'ARMÉE

Préoccupé d'assurer les bases de son affaire du point de vue financier, Fokker, après les aventures dont on a lu le récit, se rendit en Russie. Un concours d'aviation était ouvert et il espérait vendre quelques-uns de ses appareils à l'armée. Il n'y réussit pas, et, défavorablement impressionné par les lenteurs et les vaines promesses des fonctionnaires avec lesquels il avait été en rapport, il regagna l'Allemagne au début de 1913.

Là, le manque d'argent ne tarda pas à se faire cruellement sentir. Aussi Fokker accepta-t-il avec enthousiasme les propositions d'un groupe de financiers qui lui offrait de l'aide. L'affaire, malheureusement, tourna mal et Fokker fut trop heureux de pouvoir se libérer de ces associés qui lui avaient surtout apporté des soucis. Finalement, l'appui matériel de son père et de son oncle, Édouard Fokker, lui permit de rendre à sa trésorerie l'aisance nécessaire. Mais il s'en était fallu de peu que le constructeur hollandais ne fût contraint de renoncer à son indépendance.

L'aviation, dans l'armée allemande, fit d'abord partie, tout comme aux États-Unis, des corps de signalisation. Pendant longtemps — encore bien après le commencement de la guerre — les généraux de la vieille école mettaient en doute que l'aviation fût destinée à devenir autre chose qu'une amplification de leur service de liaison. Bon nombre des vétérans parmi les aviateurs actuels sont des officiers ayant tout d'abord appartenu au corps des éclaireurs ou à la cavalerie et qui au début ne voyaient en l'avion qu'un engin destiné aux reconnaissances. Toutes les armées du

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

monde se ressemblent; la lenteur, l'esprit conservateur, la répugnance à agir les caractérisent. Pour secouer l'inertie de l'état-major, il fallut, aussi bien en Allemagne qu'aux États-Unis, l'enthousiasme et souvent le sacrifice de certains officiers qui voyaient loin dans l'avenir. Parmi les membres de l'état-major allemand, ce fut le capitaine Geertz qui assuma ce rôle, et se voua, à partir de 1912, à la tâche d'obtenir que l'aviation constituât une arme particulière.

Le capitaine Geertz projetait d'entourer la frontière allemande d'un cordon d'aéroports et de hangars, analogues aux forts dont elle était déjà hérissée. Il engagea bientôt une lutte à mort avec les vieux officiers, qui qualifiaient ce plan de pure folie. Geertz, évidemment, allait un peu loin; l'industrie n'avait pas encore pris assez d'extension pour que ses conceptions ambitieuses fussent réalisables. Il échoua quant à son plus grand dessein, mais grâce à lui fut créée peu à peu l'aviation militaire et c'est lui qui me mit en rapport avec l'armée allemande.

Je commençais pendant ce temps à prendre contact avec les élèves militaires, événement d'une importance capitale pour moi, car leur appréciation influerait certainement sur les commandes à venir. Deux officiers avaient été inscrits à mon école d'aviation de Johannisthal. C'étaient les lieutenants Muhlig-Hoffmann et Reinicker. La vingtaine ou plus d'officiers répartis dans les autres écoles, les pilotes et constructeurs en résidence permanente, comme moi, auxquels venaient s'ajouter divers amateurs, portaient à soixante ou soixante-dix le nombre des pilotes qui volaient régulièrement à l'aérodrome, encombrant l'espace avec leurs appareils et causant de nombreuses collisions, dont certaines furent fatales. Une fois entre autres, je faillis bien atterrir sur un autre pilote, qui rentrait au-dessous de moi et qui ne réussit pas à se poser aussi vite qu'on s'y attendait.

Dans mon école nous n'avions qu'un seul appareil pour les pilotes déjà avancés et les démonstrations, aussi mes élèves et les deux officiers étaient-ils toujours en conflit pour s'en servir. Une grande partie du temps était absorbée par les réparations et la remise en état, aussi la lutte n'en était-elle que plus vive. Les lieutenants Muhlig-Hoffmann et Reinicker

étaient habitués, en vrais officiers prussiens, à considérer qu'ils avaient le pas sur tout le monde. Il fallait une extrême diplomatie conciliatrice pour apaiser les différends qui naissaient sans cesse. Dès le début, le lieutenant Muhlig-Hoffmann se révéla pilote; il prôna mon appareil dans l'armée et me fut très utile; par contre, la stupidité du lieutenant Reinicker était telle, que chaque fois qu'il montait dans l'appareil, j'avais peur qu'il ne le brisât et n'allât même jusqu'à se tuer. Il n'était pas en mon pouvoir de le renvoyer en le déclarant inapte. De plus, les avions avaient alors si peu fait leurs preuves, que l'armée aurait tout simplement prétendu que le mien ne répondait pas aux exigences militaires. Cependant ses propres progrès et la façon dont les autres pilotes volaient ne tardèrent pas à démontrer au lieutenant Muhlig-Hoffmann que son frère d'armes, et non mon appareil, était le coupable.

La mesure fut comble quand il assista à la première tentative du lieutenant Reinicker embarquant seul. La première chose que fit ce dernier, après que l'avion eut failli se mettre en pylône, fut de le laisser se déséquilibrer en perte de vitesse. Il réussit cependant à ne pas s'écraser sur le sol et à faire en chancelant le tour de l'aérodrome avant d'essayer d'atterrir. Oubliant de couper l'allumage, il heurta le sol de ses roues et rebondit dans l'air, mais il parvint tant bien que mal à se rétablir en position normale. A ce moment là j'avais bonne envie de le tuer, si l'avion ne s'en chargeait pas. Quand il revint pour tenter un second atterrissage, les chocs et les bonds recommencèrent, mais il ne s'arrêta pas. Les autres pilotes s'étaient rassemblés et le contemplaient avec stupéfaction. L'angoisse m'étreignait, car il tenait dans ses mains, dans ses mains maladroites, toute ma réputation. Chaque fois que ses roues rebondissaient sur le sol, elles me labouraient le cœur. Se refusant à couper l'allumage et à renoncer à cette tentative, il fit trois fois le tour de l'aérodrome.

A la fin, l'inquiétude le gagna lui aussi et il se mit à manœuvrer le gouvernail de direction. Si mon avion n'avait pas été automatiquement stable, il se serait tué une douzaine de fois, mais son ange gardien, tout en ne l'aidant pas à actionner les commandes, le protégeait. Personne ne sut comment il

ramena l'appareil à terre. La chance seule lui permit de s'arrêter et d'en sortir indemne.

Nous échangeâmes le lieutenant Reinicker contre un autre officier. Le premier des deux avions militaires d'essai fut livré à l'armée et les vols du lieutenant Muhlig-Hoffmann contribuèrent à en faire un appareil réputé.

Dans l'intervalle, je reçus la visite d'un officier de marine allemand, le capitaine Z..., espion au service du gouvernement allemand, me confia-t-il, et comme tant de ses pareils, à la solde également du gouvernement anglais. Il s'était trouvé parmi les élèves à qui j'avais appris à voler.

Aventurier de la dernière témérité, opportuniste, il était prêt à tout. Il me proposa de vendre mes brevets au gouvernement anglais, grâce aux relations qu'il avait au ministère de la Guerre. Il devait aller prochainement en Angleterre pour voir les hydravions anglais; ce voyage faisait partie de son travail secret pour la marine allemande.

Mes soi-disant commanditaires avaient déjà vainement sondé les attachés militaires italiens et anglais résidant à Berlin en faveur de mes aéroplanes. L'Italie était uniquement préoccupée de soutenir l'effort de ses propres constructeurs, et l'Angleterre agissait de même pour favoriser les modèles qu'elle avait créés.

Je ne risquais rien en tentant cette démarche et j'avais terriblement besoin d'argent. J'acceptai donc avec empressement de faire du capitaine Z... mon représentant en Angleterre. Il entra à l'école d'aviation Avro, près de Southampton, à titre de sportsman que l'aviation intéressait. Inscrit comme nouvel élève, il fit sensation en apprenant à voler du premier coup. D'après ses dires, il s'employa de son mieux auprès des autorités navales pour leur faire adopter mon appareil, mais celles-ci mirent en doute mes théories sur la stabilité automatique et déclarèrent que leurs propres engins leur donnaient toute satisfaction. Z... m'envoya les plans d'un des premiers hydravions dont on faisait alors l'essai et que l'on cachait comme un précieux secret militaire. Les Anglais restent toujours dans le mystère en ce qui concerne les aéroplanes, se condamnant même à l'ignorance touchant des avions que le reste du monde connaît parfaitement.

En fait, mes travaux étaient à cette époque bien connus en Angleterre. Au moment de la première exposition aéronautique à l'Olympia, à Londres, en 1912, mon premier appareil avait été décrit d'une façon détaillée dans tous les magazines d'aviation britanniques. De toute évidence le ministère de la Guerre avait tous les renseignements qu'il pouvait désirer sur mes prototypes. Quand ces négociations échouèrent, je ne tentai plus d'autres démarches pour les vendre aux Anglais. Après la guerre, je me divertis fort, quand j'appris qu'une interpellation avait été déposée au Parlement pour savoir pourquoi la Grande-Bretagne n'avait pas acheté mes appareils, puisque j'étais Hollandais et que j'aurais aussi bien pu les lui vendre qu'aux Allemands. Mais en 1913, les Anglais n'étaient pas acheteurs, pas plus d'ailleurs que les Allemands.

Le capitaine Z... revint à Johannisthal et s'intéressa à un modèle qui ressemblait fort au mien, au point de ne pas avoir d'ailerons. Cependant ma grande expérience me permit de juger que ses proportions étaient défectueuses et son centre de gravité placé trop bas. Je pouvais prévoir comment il se comporterait dans l'air, parce que mes recherches avec mes modèles en bois m'en avaient appris fort long. A plusieurs reprises je l'avertis d'une façon pressante du danger, mais il ne voulut pas m'écouter. Comme il allait mettre le moteur en marche, j'allai auprès de son avion pour le mettre en garde une fois de plus. Il se moqua de moi et décolla. L'avion vola jusqu'au moment où il voulut l'incliner. L'appareil se mit alors à se balancer latéralement avec un mouvement de pendule, allant de plus en plus fort chaque fois. Il ne sut plus que faire et tâcha de redescendre rapidement; il plongea trop brusquement, et la descente s'accéléra de plus en plus. A la moitié de la descente, les ailes cédèrent. Le choc provoqua la mort instantanée.

Je vis à cette époque poindre une occasion favorable, une chance d'obtenir une commande de l'armée, non au moyen de longs marchandages diplomatiques, mais en montrant effectivement ce dont Tony Fokker et son engin étaient capables.

Les opinions militaires les plus compétentes estimaient en ce temps-là qu'un aéroplane ne pouvait être mis en service

que dans le voisinage immédiat de son aérodrome; qu'il faudrait l'amener au front et le transporter de champ d'aviation en champ d'aviation comme une grosse pièce d'artillerie, même si les aérodromes n'étaient distants que de vingt ou trente milles.

Les officiers d'état-major s'imaginaient que l'avion devrait être placé sur un camion à peu près comme un ballon captif. C'est pourquoi l'armée exprima le vœu que l'on orientât la construction de hangars et d'appareils aisément transportables sur le sol. Pour stimuler la fabrication, on organisa un concours.

Les constructeurs durent faire un aéroplane avec toutes les pièces de rechange nécessaires, pour l'appareil lui-même et le moteur, un hangar transportable et le reste du matériel exigé, de façon que le tout pût être emballé sur un camion, pour se déplacer comme une unité indépendante, en emportant les quantités voulues d'essence et d'huile.

Pour expérimenter la mobilité de l'ensemble, chaque concurrent devait partir de Johannisthal, arriver avec son camion à Doberitz, monter son appareil, effectuer des vols, le démonter et accomplir, par n'importe quel temps, une randonnée de 250 milles. Le parcours comprenait des terrains montagneux, des routes dans la campagne et des villes. Dans chaque grande ville, il fallait monter l'appareil et voler. Le classement serait fait au moyen de points, tant pour la mobilité, tant pour les vols et tant pour la facilité de montage.

Une commande de dix unités, payées 45 000 marks chacune, constituait l'alléchante récompense pour qui se verrait attribuer le premier prix. Naturellement tous les grands constructeurs s'inscrivirent avec la ferme volonté de triompher. Pour la première fois, une manifestation aéronautique semblait ouvrir à l'aviation le domaine de la grande industrie.

Ce concours m'excitait au plus haut point. Tous les autres inventeurs construisirent leurs aéroplanes avec des ailes détachables, utilisant un camion et des remorques pour les différentes charges. Je calculai que la combinaison la plus pratique était de placer l'appareil lui-même sur la remorque, en détachant les ailes et en les assujettissant sur les côtés, et en se servant d'autre part des roues d'atterrissage et de la

béquille de la queue comme amortisseurs pour le fuselage installé dans le véhicule. Les pièces de rechange et le reste du matériel se trouvaient répartis partout où il restait de la place. L'usine Mercédès Daimler me fabriqua un camion spécial de deux tonnes.

J'obtins ainsi une unité homogène mobile, et qui présentait en outre l'avantage d'avoir des dimensions très réduites. De plus l'aéroplane était extrêmement simple à monter. Un grand tendeur à vis réunissait les haubans du haut qui soutenaient les ailes, tandis que ceux du bas étaient ajustés par un simple accrochage dans le train d'atterrissage. Autrement dit en défaisant deux tendeurs à vis, tous les fils se détendaient, puis on en décrochait quatre et les ailes s'enlevaient. Toutes les opérations qu'exigeait le montage ou le démontage ne demandaient environ que cinq minutes et il n'y avait point d'autres ajustages à faire.

Les épreuves commencèrent et notre petite unité fila en tête de tous les concurrents. Nous les distancions sur les pentes escarpées, dans les chemins à travers la campagne, et les ruelles étroites et serpentantes des villages, qui retardaient indéfiniment les plus grosses unités. Maintes fois nous atteignîmes le lieu de rassemblement avec une avance de quatre ou cinq heures. En outre nous gagnâmes tous les points attribués au temps de montage. Presque dès le début, la question ne se posa plus de savoir qui serait le vainqueur.

Ce fut là mon premier succès important et cette victoire m'enivra. Outre la commande de dix avions qu'elle me valut, mon appareil acquit une grande renommée. Comme les deux premiers aéroplanes d'essai que j'avais déjà livrés à l'armée donnaient toute satisfaction, je reçus également d'autres commandes pour ce modèle. Enfin j'allais pouvoir me mettre à fabriquer des aéroplanes dans des conditions permettant à mon entreprise de devenir une véritable industrie. Ce dessein allait répondre exactement aux projets militaires de l'Allemagne.

Johannisthal était plus qu'envahi. On décida de créer des champs d'aviation spécialement réservés à la formation des élèves militaires. Le capitaine Geertz, commençant sa tâche par les deux bouts, suggéra d'abord à chacun des divers

constructeurs de quitter Berlin, et entre temps il se rendit dans différentes villes pour les persuader de conclure des accords avec les fabricants d'aéroplanes. Ensuite, pour encourager ce mouvement, l'armée passa un traité avec moi stipulant que j'instruirais trente élèves officiers par an et promit d'encourager mes efforts en me donnant d'autres commandes qui me permettraient de continuer à travailler.

Schwerin, dans le Mecklembourg, à environ 220 milles au nord de Berlin, non loin de la côte de la mer Baltique, l'une des villes importantes choisies comme point stratégique par le conseil de défense, m'adressa une proposition avantageuse. Une société se forma pour la création d'un aérodrome, on acheta une grande étendue de terrain destinée à l'aéroport. On y bâtit un hangar, des logements et un casino pour les élèves. On me louait le champ d'aviation avec un long bail et une option d'achat. A mon avis, la municipalité se montrait plus que généreuse en ce qui me concernait.

Tous ces événements se passèrent six mois après mon retour de Russie, vers la fin de 1913; je faisais entre temps des tournées où je bouclais la boucle. Ce furent là mes premiers rapports sérieux avec l'armée allemande, et ils s'établirent dans des conditions telles, que mon sort se trouva désormais lié à celui des forces allemandes. Le fait que je formais des pilotes-officiers influa sur la répartition des commandes ultérieures et me mit en relations suivies avec les dirigeants militaires de l'empire allemand.

Parmi mes premiers élèves se trouvait un comte de Bismarck, petit-fils du vieux Bismarck qui avait tant travaillé à faire de l'Allemagne une nation moderne assez forte pour défier, sinon pour rosser le reste du monde civilisé. Dans la suite, Bismarck commanda un appareil pour son usage particulier, pour faire du sport. D'autres de mes élèves en achetèrent dans un but commercial ou pour des exhibitions.

Un capitaine de l'armée allemande avait le commandement des élèves, qui étaient tous des lieutenants. Les aviateurs français ou anglais n'avaient souvent que le grade de sergent, mais les Allemands, comme les Américains, pensaient que seuls les officiers étaient assez intelligents pour voler.

Notre école de Schwerin prospéra et le moment vint de

songer à fonder une usine. Les négociations que j'entamai avec la ville aboutirent à la construction par celle-ci d'une usine qu'elle me loua aussi avec la même option d'achat que pour l'aérodrome. Elle édifia un bâtiment d'un étage de cinquante pieds sur cent vingt, auquel étaient accolés des locaux pour les bureaux et pour mes soixante employés. Ce fut là ma première vraie usine.

Mais au moment même où je semblais toucher à ce que je pourrais appeler un succès moyen, mes vieilles difficultés financières surgirent à nouveau. Pour le matériel de l'école et la création de l'usine, ainsi que pour notre déménagement de Johannisthal à Schwerin, il fallait débourser immédiatement de grandes sommes. Par contre, des revenus fixes semblaient nous être assurés par l'école d'aviation pour une durée d'au moins trois ans, et d'autre part les commandes passées par l'armée et celles des pilotes qui voulaient tirer profit de la vogue folle des loopings, permettaient d'escompter la création d'une entreprise durable.

Ces raisons me déterminèrent à redemander de l'argent à mon père, malgré ma promesse. J'allai en Hollande pour me concerter avec lui, mon oncle, certains de ses amis et M. Cremer. Mon oncle prit parti pour moi. Il avait gagné sa fortune dans diverses transactions financières et il s'y connaissait mieux que mon père en ce qui concernait la mise sur pied d'une affaire industrielle. Avec son aide fut créée une compagnie au capital de 300 000 marks, dont les actions furent réparties entre mon père, mon oncle, M. Cremer et quelques amis de mon oncle, suivant les apports de chacun. Je leur assurai qu'ils réaliseraient de gros bénéfices, maintenant que l'affaire reposait enfin sur des bases solides, et ils ne demandèrent pas mieux que de me croire.

Cependant six mois ne s'étaient pas encore écoulés, que je dus faire appel aux actionnaires pour une nouvelle mise de fonds, me prévalant de l'ancien argument que s'ils ne venaient pas à mon aide, tout le capital déjà engagé serait perdu.

S'ils me prêtaient seulement cent mille marks de plus, je leur garantissais que ce serait le dernier argent qu'on leur demanderait de mettre dans l'affaire.

Cette fois, ma prophétie, dont l'accomplissement avait

tant tardé, se trouva tout à fait exacte. L'armée, obéissant toujours à la routine, le mouvement une fois pris, m'avait commandé une autre douzaine d'appareils; or l'armée finançait en fait la construction, car elle payait un tiers d'avance, un tiers quand la commande était à moitié prête, et le solde à la livraison. La marine, jalouse de l'autre arme, avait demandé des renseignements pour l'acquisition d'hydravions du genre de ceux que l'Angleterre était en train de perfectionner pour son armée de mer. Les commandes d'aéroplanes particuliers pour le sport continuaient à se succéder une à une, si bien que mon personnel atteignit alors le chiffre de 150 ouvriers et que l'entreprise sembla appelée avec certitude à faire plus que couvrir ses frais. Le bénéfice de l'année s'élèverait environ à 40 000 marks. Mon optimisme, que rien ne parvenait à déconcerter, se trouvait enfin récompensé. Quand mon affaire se mit à rapporter de l'argent, la guerre mondiale éclata, alors que le ciel semblait sans nuages.

## LA GUERRE

Durant l'été de 1914, alors que l'univers se félicitait de ce que les nations civilisées eussent mis l'épée au fourreau, la guerre mondiale éclata soudain, leur donnant sans tarder un démenti. Cette terrible ironie du destin me prit tout à fait au dépourvu. Depuis plus d'un an je travaillais en étroite collaboration avec l'état-major, mais jamais le moindre indice n'était venu me révéler qu'on se préparait à la grande marche sur la France qui débuta le 4 août 1914. En ce qui me concerne, je constatai un beau matin en m'éveillant que les hostilités avaient commencé. Les historiens démontreront dans l'avenir que la Grande Guerre était inévitable, mais mon oreille, sourde aux avertissements du Destin, ne perçut le roulement des caissons d'artillerie que lorsque ceux-ci se dirigèrent vers la frontière française.

Puis, brusquement, tout le monde se sentit électrisé. Les hommes paisibles secouèrent la cendre des pipes qu'ils fumaient au coin du feu pour s'armer de fusils et revêtir des uniformes devenus un peu justes à la ceinture. Les femmes entendirent résonner des marches militaires, et, le cœur étran-

gement remué, ne tinrent pas compte des larmes prophétiques qui jaillirent alors de leurs yeux. Les adolescents mirent de côté leurs livres de contes pour faire connaissance avec la désillusion. Les bruits de guerre circulaient dans tout le pays et chacun s'en réjouissait.

Moi, autant que les autres.

Avec la guerre, ma vie changea du tout au tout. L'étranger qui luttait d'arrache-pied et commençait à peine à percer se trouva tout soudain le maître de l'heure. Après avoir passé des années à m'agripper aux derniers barreaux de l'échelle, je me trouvai tout à coup hissé jusqu'en haut sur l'épaule d'une nation. Sans même avoir le temps de me reconnaître, j'escaladai les derniers échelons plus vite que mes pieds ne pouvaient me porter. Néanmoins je réussis à ne pas perdre l'équilibre, et malgré mon éblouissement, je ne manquai aucune des occasions qui se présentèrent. Quelle sensation prodigieuse, quel enivrement éprouve le jeune homme en train d'arriver! Déjà je pressentais, je voyais poindre le succès et chaque pas me rapprochait de cette réalité tangible. J'avais le cœur léger, tout ce que je tentais répondait à mes espérances. Pour la première fois de ma vie, je travaillais dans la joie et je jouissais de l'œuvre accomplie.

Au cours de mes pérégrinations dans le monde, j'ai été l'objet de certaines critiques, parce que j'avais lié mon sort à celui des Allemands. Quelques porte-parole des Alliés ont déclaré que j'aurais dû venir dans leurs rangs. Mais ces censeurs oubliaient que mon pays à moi avait trouvé bon de préférer les aéroplanes français aux miens; l'Angleterre et l'Italie avaient à peine répondu à mes propositions, la Russie était un pays où la corruption régnait trop partout pour que je pusse m'y fixer, tandis que seule l'Allemagne m'avait accueilli, sinon à bras ouverts, du moins assez cordialement.

Le gouvernement allemand s'était toujours montré d'une parfaite équité dès mes premiers rapports avec lui. Je ne pouvais prévoir qu'un temps viendrait où son attitude changerait. Jusqu'au moment où la concurrence se fit plus âpre et où mes succès s'accentuèrent en Allemagne, les fabricants rivaux firent preuve de la même loyauté. Quant aux agissements de la politique allemande, à l'âge de vingt-quatre

ans, je ne m'en souciais guère. J'étais Hollandais et le sentiment de ma nationalité restait très vif en moi, à tel point que par la suite, je n'hésitai pas à risquer ma vie et mes biens plutôt que de renoncer à mon titre de citoyen hollandais. Mon pays garda la neutralité pendant toute la durée du grand conflit, et à considérer les faits en eux-mêmes, moi aussi.

Je m'étais consacré corps et âme au développement de l'aviation, comme mes lecteurs ont pu en juger. Je devins un constructeur d'aéroplanes bien avant de me livrer à des considérations sur la politique. Engagé dans une lutte désespérée pour mener à bien mon entreprise, j'avais été heureux de fournir des aéroplanes à l'armée allemande, bien que j'eusse pu envisager que l'Allemagne serait susceptible de les employer quelque jour à combattre contre mon propre pays. De même, tous les grands fabricants d'aéroplanes des États-Unis qui exportent leurs appareils dans tous les pays disposés à en acquérir arment peut-être leur ennemi futur, exactement comme nos industriels qui vendent des machines à la Russie accroissent la force des Soviets, alors que la plupart des capitalistes se jugent menacés par le Bolchevisme. Les armements n'ont de raison d'être que dans la guerre.

Mais quand la guerre mondiale vint nous surprendre comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, et quand le Gouvernement réquisitionna sans plus tous les appareils que nous possédions et nous submergea en outre sous une avalanche de commandes supplémentaires, je ne songeai plus qu'à une chose, c'est que pour moi le millenium était enfin venu. Grâce à ma soudaine indépendance vis-à-vis de mon père, je me sentis un homme fait à vingt-quatre ans.

Le jour même où la guerre fut officiellement déclarée, je reçus un télégramme de l'autorité militaire qui s'appropriait tous les appareils. Le lendemain, un commandant de la marine au comble de la surexcitation, écumant de colère parce que l'armée de terre l'avait prévenu, et qui était parti précipitamment de Berlin dans sa puissante automobile, arriva à Schwerin et m'enjoignit de remettre tous mes avions à la marine. Elle paierait le prix qu'on exigerait, mais il les lui fallait. Peu importait qu'elle dût les utiliser ou non, du moment qu'elle les aurait à sa disposition.

La guerre avait tourné la tête au dit officier comme à tout le monde. Pour ma part, je répondais oui à tous et je vendais au premier acquéreur qui alignait son argent.

Les délégués de l'armée et de la marine venaient tous les jours dans mon usine et s'y chamaillaient, tant et si bien que je crus que Schwerin lui-même allait devenir un champ de bataille. L'esprit de rivalité qui les animait était si vif qu'ils se jetaient sur tout ce qui ressemblait à un aéroplane ou à un moteur. Des appareils qui auraient été jetés à la ferraille un mois plus tôt étaient repris et appréciés à l'égal de Rolls-Royce. Les choses finirent par prendre une telle tournure, que des officiers supérieurs intervinrent et furent d'avis de se concerter pour empêcher les services en concurrence de faire monter les prix indéfiniment. Après une séance orageuse à huis clos, ils finirent par tomber d'accord pour l'attribution du butin, mais ils continuèrent à payer des prix exorbitants tout ce qui leur était livré séance tenante. Je vidai littéralement ma fabrique pour répondre à leurs besoins. Tous les appareils de sport, jusqu'à celui qui venait d'être livré au jeune Bismarck, furent confisqués.

Personne en Allemagne ne comptait que la guerre durerait plus de trois mois, opinion qui explique en partie pourquoi l'armée et la marine consentaient à payer n'importe quel prix les marchandises livrables dans les vingt-quatre heures. Déjà l'armée allemande avançait d'un pas pesant vers Paris, et tout le monde pariait que la ville serait prise à Noël. Comme les autres, je ne croyais pas que la guerre se prolongerait. Ce n'était pas nous qui payions les violons du bal, et chacun s'empressait de danser sur cette musique. Pour moi, la chance semblait enfin avoir tourné.

Quand la guerre commença, les aéroplanes étaient uniquement des machines volantes et non des engins de combat. Pendant plusieurs mois, ils furent aussi inoffensifs que des ballons captifs. Ils permettaient à un observateur expert de se faire une idée de la topographie des lieux et de la position de l'ennemi. Voilà pourquoi on peut à peine qualifier les premiers avions dont on fit usage de types militaires, au sens moderne de l'expression. Ce n'étaient que des appareils de sport monoplaces, ayant changé de destination. Le pilote

effectuait un vol en regardant par-dessus bord, prenait des notes mentalement, et regagnait sa base quand la provision d'essence, qui se trouvait épuisée au bout d'un peu plus d'une heure, touchait à sa fin. Les premiers pilotes n'avaient pas plus l'occasion de satisfaire leur ardeur belliqueuse que les bureaucrates de l'armée.

Trente officiers vinrent, peu de jours après la déclaration de guerre, grossir les rangs des élèves inscrits à l'école d'aviation. Le matin, l'après-midi et le soir, les avions étaient en l'air pour tâcher de former ces hommes afin qu'ils pussent servir effectivement dans l'armée avant la fin de la guerre. L'armée et la marine, ayant compris cette nécessité, nous avaient laissé quelques appareils pour l'apprentissage, mais pas assez pour bien instruire notre groupe plus nombreux d'élèves et ceux-ci se démenaient et volaient à toute heure du jour.

J'engageais tous les jours de nouveaux ouvriers et mes collaborateurs s'empressaient à leur tâche. Notre première commande consista en vingt-quatre avions de sport à une place pour les troupes de reconnaissance. Une espèce de fièvre s'empara de tout le personnel de l'usine et les ouvriers travaillèrent avec un rendement double de celui obtenu en temps normal. Chacun était dévoré du même besoin d'activité.

Le temps était venu de rembourser mon père et les autres actionnaires. Ils avaient agi, je le savais, beaucoup plus dans le désir de m'aider que pour faire une affaire. Je me hâtai de leur écrire que s'ils voulaient retirer leurs capitaux de cette entreprise précaire, c'était le moment. La guerre serait terminée dans trois mois, et la fabrication se ralentirait et reviendrait à son niveau précédent. Mais pendant la vague actuelle de production intensive, je pourrais obtenir d'un banquier les fonds nécessaires pour les besoins courants. Je leur proposai de leur rembourser leur capital en leur versant un intérêt de 10 p. 100 pour la première année et de 5 p. 100 pour la seconde. Certains d'entre eux avaient inscrit les prêts qu'ils m'avaient consentis au compte des pertes et ne pensaient retrouver ni capital, ni intérêts.

Ils acceptèrent avec empressement. Pas plus que moi,

ils ne pouvaient prévoir que les 300 000 marks engagés, s'ils me les avaient laissés, leur auraient rapporté 30 millions de marks. Ils estimèrent au contraire que je me montrais plus qu'honnête. Ils étaient tous si riches que l'argent ne représentait en réalité pas grand'chose pour eux. J'étais ravi de les rembourser. Je m'étais trouvé tant de fois dans la nécessité de justifier mes échecs répétés! Je ne demandais qu'une chose, c'était d'être indépendant. Aucun d'eux ne se plaignit jamais dans la suite d'avoir été lésé, et de ce jour, mon entreprise m'appartint entièrement. Cet épisode marque mon second affranchissement au point de vue financier, et cette fois j'étais débarrassé de tout lien.

Libre pour la première fois de ma vie, je pus consacrer tous mes efforts à la construction des meilleurs aéroplanes que je pouvais inventer, et les mettre en fabrication aussi rapidement que possible. Je n'étais pas un esprit compliqué, et je me croyais au paradis. Je ne songeai pas une minute que je travaillais pour le compte des Allemands, qui, en tant que race, ne m'inspiraient aucune sympathie particulière. Je me sentais enfin mon maître, je poursuivais mon œuvre, travaillant pour moi-même, avec des chances de succès plus grandes que celles que j'avais jamais envisagées, et je souhaitais de tout mon cœur tirer le meilleur parti possible de l'occasion qui s'offrait.

Les combats aériens commencèrent plusieurs mois après la première apparition des aéroplanes observateurs sur le front. Le Caudron français, avion de bombardement à deux moteurs, était muni d'une mitrailleuse, mais c'était surtout une arme de parade eu égard à son efficacité. Les premiers pilotes observateurs n'avaient pour toute arme, dans les deux camps, que le revolver de service, inutilisable en l'air. Personne ne voyait en eux des combattants. L'avion était uniquement un engin de reconnaissance, qui avait montré, dès le début, sa supériorité sur la cavalerie dans ce genre d'opérations. Ce fut parce que la cavalerie ne tarda pas à être ainsi supplantée après l'ouverture des hostilités, que le baron Manfred von Richthofen, qui devait devenir plus tard l'as des as allemand, entra dans l'aviation. Un des premiers pilotes militaires allemands attaché au grand état-major avait fait des observa-

tions si remarquables à bord de son avion, tandis que l'armée avançait à travers la Belgique et la France, qu'on avait immédiatement commandé un grand nombre d'aéroplanes de ce modèle.

Petit à petit, la haine qui allait s'étendant comme un poison sur la terre, gagna aussi le ciel, les pilotes observateurs se mirent à emporter des fusils, surtout pour satisfaire leur ressentiment, car ils n'avaient à peu près aucune chance d'endommager un appareil ennemi. La seconde étape consista à emporter une mitrailleuse dans la carlingue, mais la guerre aérienne ne devint le combat mortel où s'illustra la race héroïque des aviateurs, que le jour où j'eus inventé la mitrailleuse synchronisée tirant à travers l'hélice.

## J'INVENTE LA MITRAILLEUSE SYNCHRONISÉE

La mitrailleuse synchronisée, qui fut l'arme avec laquelle Richthofen, Bœlcke, Immelmann, Udet, Fonck, Guynemer, Nungesser, Bishop, Mc Cudden, Ball, Lufberry, Rickenbacker et Landis devinrent des héros légendaires pendant la guerre mondiale, devait inévitablement apparaître un jour. La nécessité est la mère de l'invention et le besoin d'une mitrailleuse synchronisée se faisait sentir de plus en plus impérieusement. Il peut sembler triste pour la nature humaine que l'homme, à peine familiarisé avec l'élément nouveau de l'air, l'ait utilisé comme champ de bataille. Toutefois cette lutte favorisa l'éclosion des plus nobles qualités de courage. Elle séduisit la jeunesse, animée d'un invincible désir de vivre, qui, chose assez paradoxale, s'allie à une étrange fermeté en face de la mort.

Les premiers combats aériens eurent lieu en 1915. Des pilotes français volant avec des aéroplanes d'observation Farman, à hélice propulsive (hélice à l'arrière), montèrent des mitrailleuses dans le poste avant de la carlingue. Les pilotes pouvaient tirer devant eux, dans un champ qui s'étendait presque sur un demi-cercle, mais naturellement ils ne pouvaient tirer en arrière, à travers l'hélice. Les pilotes des appareils à hélice tractive (dont l'hélice était à l'avant)

avaient de même leur champ de tir limité. Ils pouvaient tirer des deux côtés et en l'air. De tels dispositifs ne répondaient pas aux exigences de véritables batailles, et les plus grandes intelligences des forces aériennes s'étaient attelées à la tâche dans tous les camps pour améliorer ces conditions, afin de conquérir la suprématie dans l'air.

Les aéroplanes observateurs devinrent très vite les yeux de l'artillerie et du grand état-major et l'on ne pouvait espérer en débarrasser le ciel qu'en les attaquant au moyen d'autres appareils. Les fantassins tiraient bien sur eux, surtout quand les pilotes planaient bas pour les harceler avec les nouvelles mitrailleuses ou bombes qu'on venait d'installer sur leurs appareils, mais le hasard, beaucoup plus que le réglage du tir, permettait de les atteindre. Le feu de la défense anti-aérienne n'arrivait guère à de meilleurs résultats. Elle obligeait surtout les observateurs à voler à une altitude de plusieurs milliers de pieds, mais les « Archies » atteignaient rarement la cible. Le jour où l'on arriverait à mettre au point un aéroplane rapide pourvu d'une mitrailleuse qui pourrait tirer facilement, le problème de la suprématie aérienne serait à peu près entièrement résolu.

Un monoplace français meurtrier fit brusquement son apparition dans le ciel. Les pilotes allemands, en voyant venir vers eux cet engin dont l'hélice en mouvement semblait un disque plein à l'avant, poursuivaient leur vol, se croyant à l'abri de toute attaque. A leur grand étonnement, l'avant du navire commençait à cracher sur eux un jet de mitraille. Plusieurs appareils allemands furent ainsi descendus. Personne ne connaissait le secret du dispositif, bien que des espions eussent été chargés de découvrir, si possible, le procédé et l'identité de l'aviateur.

Le hasard voulut qu'un moteur défectueux contraignît l'appareil à descendre dans les lignes allemandes. Les pilotes atterrissant sur le territoire ennemi avaient l'ordre de brûler leur aéroplane, mais celui-ci fut capturé avant que le feu ne l'eût entièrement consumé. L'aviateur se trouvait être le célèbre Roland Garros, un des plus fameux pilotes acrobates avant la guerre. Son secret nous fut alors révélé. Garros avait ingénieusement fixé une mitrailleuse à l'avant de sa car-

lingue, de sorte que ses balles frappaient droit devant elles. Pour empêcher l'hélice, de forme spéciale, d'être réduite en miettes, il avait adapté au côté le plus rapproché de chaque palette un coin d'acier triangulaire pour faire dévier les balles qui l'atteignaient. C'était un dispositif dangereux pour le pilote. Malgré les coins de déviation, le choc d'une balle pouvait briser l'hélice, d'autre part les balles, faisant ricochet, risquaient de frapper son propre appareil. Néanmoins, si peu au point qu'il fût, le procédé avait atteint son but. Avant d'être fait prisonnier, Garros avait descendu quantité de pilotes allemands qui ne se doutaient de rien.

Le corps de l'aviation n'eut plus qu'une idée, ce fut d'imiter le dispositif de Garros, et ils me firent venir à Berlin, où l'on avait transporté les restes de son avion, afin que j'entreprisse de l'adapter à l'usage des appareils allemands. Avant qu'on ne me remît celle de Garros, je n'avais jamais manié de mitrailleuse. Je n'avais qu'une très vague notion de la façon dont cette arme tirait et j'ignorais totalement comment elle fonctionnait. On me donna une mitrailleuse allemande Parabellum un mardi soir et je pris le premier train pour Schwerin en l'emportant sous mon bras. Le vendredi suivant, je revins au quartier général de l'aéronautique avec la mitrailleuse synchronisée actuelle, dont on s'est servi depuis dans tous les combats aériens. Ma mitrailleuse fut en effet immédiatement copiée par les Alliés quand un des appareils allemands qui en étaient munis fut capturé. L'invention du mécanisme et sa mise au point avaient été faites en travaillant quarante-huit heures, jour et nuit, après que j'en eus trouvé le principe.

J'avais dans ce but adapté la mitrailleuse Parabellum, la première mitrailleuse d'infanterie à refroidissement à air, et tirant des volées de cent balles. On venait tout juste de la perfectionner. Je commençai par la démonter pour apprendre comment elle fonctionnait, puis je la fis marcher jusqu'à ce que son mécanisme n'eût plus de secrets pour moi. J'étudiai alors le problème d'après les données techniques, de façon à le considérer sous l'angle de la logique.

Le problème technique consistait à tirer entre les palettes de l'hélice, qui passaient en un point donné 2 400 fois à la minute, puisque l'hélice à 2 pales effectuait 1 200 tours à la

minute. Il fallait donc que le pilote n'appuyât pas sur la gâchette ou ne tirât pas tant qu'une des palettes se trouvait juste devant la bouche de la mitrailleuse. Une fois le problème ainsi posé, la solution me vint comme un trait de lumière.

De toute évidence, il fallait, au lieu d'essayer de tirer à travers l'hélice, que celle-ci réglât elle-même le tir, de la mitrailleuse. Étant donné que la mitrailleuse ne tirait que 600 coups à la minute, bien des recherches étaient encore nécessaires pour trouver la solution pratique, mais j'étais arrivé au principe, ce qui était l'essentiel. Agençant un dispositif de fortune, j'assujettis un petit bouton à l'hélice, qui frappait une came en tournant. Cette came était reliée au percuteur de la mitrailleuse, qui se chargeait automatiquement, cela va de soi. Ainsi, en faisant tourner lentement l'hélice, je constatai que la mitrailleuse tirait entre les palettes.

Pendant la nuit, je trouvai le mécanisme essentiel et je commençai, le lendemain, à perfectionner le dispositif. Il suffisait qu'une des palettes frappât la came, puisque la mitrailleuse ne pouvait tirer que 600 fois à la minute, tandis que les palettes revenaient 2 400 fois à la minute devant un point donné. A la came était assujetti un simple levier coudé qui manœuvrait une tige retenue par un ressort. Pour que le pilote pût être maître du tir, une partie de la tige qui frappait le percuteur se trouvait articulée de façon à le frapper ou non à la volonté de l'opérateur. Voilà en quoi consistait tout le mécanisme.

Les essais suivants montrèrent que celui-ci était encore loin de la perfection. La mitrailleuse persistait à tirer plus d'un coup à la fois, elle se rechargeait si vite que deux coups partaient quand la came n'était frappée qu'une fois. Il fallut donc ajuster le mécanisme pour qu'il fonctionnât plus rapidement. Une seconde journée de travail acharné le mit au point et cette fois la mitrailleuse tira à travers l'hélice sans l'atteindre.

Pour enregistrer exactement la trajectoire des balles par rapport à l'hélice, j'assujettis un disque de bois au moyeu de celle-ci. Les balles traversèrent le disque en des points fort rapprochés les uns des autres et à une bonne distance

de l'une et l'autre palettes. La trace des balles indiqua aussi le temps qui s'écoulait entre le moment où la came frappait et le départ du projectile.

J'éprouvai un immense orgueil à l'idée que j'avais inventé une arme, qui, je le savais, déterminerait les principes mêmes de la tactique aérienne, une fois qu'on l'aurait adoptée sur les aéroplanes de combat. J'étais si transporté d'avoir résolu le problème, que je tins à présenter moi-même la mitrailleuse synchronisée. Je l'installai sur un petit monoplan que nous possédions à Schwerin, j'attachai la queue de l'appareil à ma 80 chevaux de tourisme Peugeot, et je me mis en route pour Berlin, distant de 220 milles, le jeudi soir. J'y arrivai le vendredi matin. A l'aérodrome militaire, j'annonçai que j'allais, ce matin-là, montrer le fonctionnement de la mitrailleuse synchronisée.

Personne ne voulait croire qu'elle marcherait bien, à cause du peu de temps que j'avais consacré à mes recherches. La plupart des officiers supérieurs de l'état-major étaient présents. Ils virent que l'hélice n'était munie d'aucun des coins d'acier dont Garros faisait usage, et ils se demandaient comment je comptais l'éviter. Néanmoins tout le monde désirait assister à cet essai. J'étais certain que leurs doutes se dissiperaient sans tarder et que l'évidence les convaincrait.

J'étais si sûr du succès que j'avais négligé de tenir compte de l'esprit militaire conservateur, qui, non seulement exige une première démonstration, mais en réclame une seconde, après laquelle il lui faut encore un peu de temps pour se livrer à une nouvelle étude de la question.

Tout d'abord je fis fonctionner la mitrailleuse à terre; après avoir mis le moteur en marche, je tirai à travers l'hélice en pointant l'arme sur les cibles installées. Pressant sur la détente, je fis feu à trois reprises, tirant dix coups chaque fois avant d'arrêter le moteur.

Les officiers examinèrent gravement l'hélice et la trouvèrent absolument intacte, mais ils s'imaginèrent que le fait de n'avoir tiré que des volées de dix coups cachait quelque truquage et que je voulais leur en faire accroire. Ils n'étaient pas sûrs que la mitrailleuse pourrait tirer toute une bande de projectiles. Cette objection était ridicule, mais la meilleure

façon de le leur prouver fut de tirer, cette fois, cent coups de suite; la chose fut aussi aisée.

Ayant constaté que la mitrailleuse fonctionnait sur le sol, mes militaires mettaient encore en doute qu'elle pût marcher en plein vol.

Je résolus de leur infliger une leçon qui leur apprendrait à y regarder à deux fois désormais avant de se montrer sceptiques. Je fis placer de vieilles ailes sur l'aérodrome et je décollai tandis qu'ils se groupaient non loin de celles-ci pour voir les balles frapper l'objectif. A 900 pieds d'altitude environ, je changeai de direction et pointai l'aéroplane sur les ailes, puis je commençai à tirer. Ils n'avaient pas prévu que les balles, frappant la pierre sur laquelle reposaient les ailes, ricocheraient dans toutes les directions. Je comptais là-dessus. Quand ils s'enfuirent à toutes jambes, courant comme des fous pour s'abriter dans les hangars, je me dis qu'ils n'oublieraient jamais que la mitrailleuse tirait aussi bien en vol qu'à terre. Ils se risquèrent timidement au dehors, après m'avoir vu atterrir et inspectèrent les ailes criblées de balles.

Cependant ils ne se déclarèrent pas encore satisfaits, prétendant que la seule façon de prouver la valeur certaine de la mitrailleuse était de l'essayer contre un avion. Ils me suggérèrent alors, à moi qui étais un étranger et un civil, d'aller sur le front, de voler à la recherche d'un aviateur français ou anglais et de montrer, en descendant un appareil ennemi, l'efficacité de ma mitrailleuse.

Je protestai en vain. Les autorités s'arrêtèrent à cette décision. Sans me demander mon avis, on m'expédia sur le front et on me présenta au quartier général de liaison du général von Heeringen, un des commandants en chef, près de Laon.

Le jour de mon arrivée au quartier général de von Heeringen, on commença par faire l'essai de la mitrailleuse sur le sol. Mais je m'aperçus que, tout comme ceux de Berlin, ces officiers ne se laissaient pas convaincre par ce qu'ils voyaient; aussi je leur montrai comment elle fonctionnait en l'air. L'épreuve leur parut suffisamment concluante, et ils proposèrent de montrer la nouvelle arme au Kronprinz, dont le quartier général ne se trouvait pas éloigné, puisqu'il était à Stenay, à environ 18 kilomètres de Verdun.

Le Kronprinz, qui passait pour un sporstman en Allemagne, se montra fort charmant et naturel; il manifesta aussitôt une vive curiosité pour la mitrailleuse synchronisée, à cause de l'intérêt qu'il portait aux aviateurs. Le champ d'aviation était très près du château qu'il habitait alors. Quand tous les officiers furent présents, le Kronprinz arriva dans une puissante automobile, accompagné d'un chauffeur et d'un garde. Tout le monde fit le salut militaire, tandis que le commandant de l'aérodrome s'avançait pour le recevoir; il l'amena tout de suite à l'endroit où j'attendais, à côté de mon avion.

— Altesse impériale, — dit-il, — voici Herr Fokker, l'inventeur de l'aéroplane de combat.

J'ôtai ma petite casquette de sport et je serrai la main qu'il me tendit. Il était vêtu d'un élégant uniforme de hussard, tunique blanche, culottes ajustées et bottes reluisantes. J'avais une culotte à carreaux blancs et noirs, des jambières, un pardessus en tweed, et d'une des poches pointaient mon petit casque de laine et mes lunettes d'aviateur. Le prince se montra cordial, d'un abord simple, et mit aussitôt tout le monde à l'aise. Il n'avait rien de la dignité pleine de morgue avec laquelle le Kaiser recevait tous ceux qui l'approchaient.

Très surpris de se trouver en face d'un si jeune homme, il me demanda si c'était mon père qui avait inventé la mitrailleuse. Je lui répondis que mon père était en Hollande et que je ne construisais des aéroplanes que depuis trois ou quatre ans. Le Kronprinz s'approcha alors de l'avion et me demanda de lui en expliquer le mécanisme.

Je lui fis d'abord voir la façon dont fonctionnaient les commandes, en lui indiquant comment la mitrailleuse se trouvait solidement fixée sur l'aéroplane, sa ligne de tir suivant la direction de l'avant de l'appareil. On pointait la mitrailleuse en dirigeant l'avion, dispositif pour lequel Euler, je l'appris plus tard, avait déjà pris un brevet en 1910. Comme l'appareil était un monoplace, je ne pus emmener le prince quand je fis l'essai en vol de la mitrailleuse.

Les évolutions du petit avion de combat faisaient toujours sensation, car je déployais toute mon habileté de pilote pour faire valoir ses qualités les plus remarquables. Tout en m'éle-

vant dans les airs, je fis quelques acrobaties, puis, à 1 500 pieds d'altitude, je pointai l'appareil vers le sol, et plongeant à un angle de 45 degrés, je tirai dans un petit ruisseau qui coulait en bordure du champ d'aviation, environ à deux ou trois cents pieds de l'endroit où se trouvait le Kronprinz. Dès que la détente se trouva pressée, le tic-tac de la mitrailleuse se déclencha, et les balles firent jaillir une succession de geysers au fur et à mesure qu'elles venaient frapper l'eau. A soixante ou soixante-dix pieds du sol, je tirai sur le manche à balai, je montai en chandelle, je virai au-dessus de la tête des assistants et exécutai un nouveau plongeon, tirant tout en descendant. J'atterris vivement et amenai mon appareil tout près du Kronprinz, je coupai l'allumage et sautai de la carlingue le visage épanoui, avec un large sourire, car la physiononomie et les gestes des officiers aviateurs me révélaient à quel point ils étaient impressionnés.

Avant même que j'eusse quitté mon siège, le Kronprinz se trouvait à mes côtés et je dus recommencer toute mon explication concernant le fonctionnement de la mitrailleuse, et préciser par quel moyen le tir était synchronisé avec le mouvement de l'hélice. J'expliquai que les balles pouvaient passer en toute sécurité dans l'espace libre entre les palettes de l'hélice, à cause de leur vitesse relativement beaucoup plus élevée que celle des dites palettes. Je comparai ce mouvement à celui des pierres qu'un gamin lancerait entre les ailes d'un moulin à vent hollandais effectuant une dizaine de tours à la minute. Le Kronprinz voulut savoir où allaient les cartouches usées (au début nous les laissions s'échapper de l'appareil). Aucun détail n'échappa à son attention et il me félicita à plusieurs reprises. Tandis que je volais, il aurait déclaré, d'après les dires de mon mécanicien.

— Voilà, il me semble, un vrai Hollandais-volant.

Quand j'eus achevé ma description, il remarqua d'un ton sec qu'il préférerait occuper le siège derrière la mitrailleuse que de se trouver devant.

Une fois la démonstration terminée, il me demanda de rentrer avec lui. Son auto était une Mercédès grise, avec une carrosserie profonde, et nous roulâmes à une vitesse folle, pas assez vite pourtant pour l'empêcher de prêter attention à

toutes les jolies filles que nous rencontrâmes; il adressa même la parole à presque toutes. Il semblait connaître toutes les beautés du village.

Nous déjeunâmes au quartier général du Kronprinz; je me souviens seulement d'avoir mangé du jambon et d'avoir refusé ce qu'il m'assurait être un excellent sherry, parce que je n'aime pas l'alcool. Son quartier général était installé dans un beau petit château français, entouré d'un parc bien entretenu et situé à la lisière du village. L'ordre le plus parfait régnait partout, rien n'indiquait que l'on était en guerre, si ce n'est quelques tables où se trouvaient étalées des cartes à côté de téléphones, car en tant que commandant de la Ve armée, le prince suivait de près les opérations du front.

Je le trouvai plus intelligent que je ne m'y attendais, et faisant preuve d'une vive compréhension quel que fût le sujet de la conversation. Récemment il m'a déclaré que la mitrailleuse synchronisée fut une révélation, qui, non seulement révolutionna la guerre aérienne, mais vint aussi stimuler le courage de l'armée allemande. Après le déjeuner il me fit reconduire dans son auto à l'aérodrome, en recommandant que l'on me traitât avec les plus grands égards.

Comme civil et étranger volant dans les lignes allemandes, j'aurais été mis à mort si j'avais été fait prisonnier. Les Allemands estimèrent que le risque était trop grand, tout en persistant à vouloir que la mitrailleuse fût expérimentée en effectuant des vols sur le front. Après un conciliabule, l'état-major décida que je revêtirais l'uniforme, afin de passer pour un lieutenant aviateur allemand. On accrocha sur ma poitrine, du côté gauche, l'insigne des aviateurs et on fourra dans la poche de ma tunique grise une carte d'identité au nom du lieutenant Anthony Hermann Gérard Fokker, de l'aviation allemande, né le 6 avril 1890. Dans cet accoutrement je survolai les lignes allemandes pendant deux ou trois heures tous les jours, en quête d'un avion allié.

Un soir, je fis la connaissance à la cantine du commandant d'une batterie voisine. Il désirait savoir ce que l'on découvrait de ses positions vues d'en haut.

« Nous avons camouflé nos postes d'observation, me dit-il, et je me demande si en les survolant, vous pourrez les repérer. »

J'acceptai de faire cette reconnaissance et le lendemain matin, je mis le cap dans la direction approximative de sa batterie, planant à 2 400 pieds d'altitude, pour voir si on pouvait deviner leur présence malgré le camouflage. Mon regard, plongeant par un trou à travers le fuselage, s'efforçait de découvrir la batterie et je ne faisais pas attention à l'endroit vers lequel je me dirigeais. Par suite je fus bientôt en train de voler très bas, en ligne droite dans le voisinage immédiat de l'artillerie française. Les guetteurs durent apercevoir les croix de fer de mes ailes. Tout à coup, une détonation formidable retentit tout près de mon oreille. Instantanément ma tête jaillit hors de la carlingue, j'embrassai l'appareil d'un coup d'œil circulaire, m'attendant à constater que les ailes avaient été arrachées.

Elles étaient intactes, mais en me retournant pour examiner l'ensemble de la queue, je remarquai toute une file de petits points blancs. Les obus explosifs me poursuivaient dans l'air et se rapprochaient toutes les secondes. Inclinant précipitamment, je volai en zig-zag à toute vitesse, montai plus haut et repris la direction des lignes allemandes. Au moment où les artilleurs français m'aperçurent, je crois que je n'étais pas à plus d'un demi-mille de leurs positions; j'avançais avec une parfaite insouciance, tant qu'ils ne m'avaient pas rappelé que nous étions en guerre.

Je pus néanmoins fournir au commandant de la batterie le renseignement désiré et lui dire le lendemain qu'il était difficile de repérer ses postes eux-mêmes, mais que les sentiers qui y conduisaient étaient extrêmement visibles d'en haut. Le terrain semblait inoccupé à l'endroit des postes, mais les sentiers révélateurs démentaient les apparences. Les postes se trouvaient alors si près des lignes françaises, que de la petite éminence où ils se trouvaient, on pouvait voir les soldats français aller et venir dans leurs tranchées. Un autre jour, assez tard le soir, je vis les Français se livrer à un terrible tir de barrage pour préparer une attaque. Les obus tombaient dru sur le sol, comme des gouttes de pluie flamboyantes giclant sur un pavé noir. Du haut des airs, malgré l'épaisse fumée, on aurait dit les flammes d'un incendie dans un bois détruit. Ma provision d'essence ne pouvait durer qu'une

heure et demie, et comme la nuit tombait, il m'était impossible de continuer à planer pour assister à l'attaque que j'aurais été content de voir se dérouler, malgré la vive pitié que m'inspiraient les pauvres diables que j'apercevais en bas sur le sol, en train de se battre comme des enragés.

N'ayant rencontré aucun avion français dans la région du ciel où je volais, je me transportai à Douai, où l'on signalait que les aviateurs alliés étaient plus nombreux. J'étais sorti cinq matins et cinq soirs de suite sans en apercevoir un seul et j'avais pris une soirée de congé pour assister à un dîner donné par les pilotes allemands pour fêter l'anniversaire de leur commandant. Ce fut naturellement le jour choisi par cinq Farman de bombardement pour rendre visite à l'aérodrome, vers sept heures. Ils s'approchèrent en volant bas, à 1 800 pieds d'altitude environ, et jetèrent leurs bombes sans être inquiétés. Au premier bruit de moteur, nous quittâmes précipitamment la salle à manger, et nous assistâmes impuissants à leurs ravages. Une bombe tomba sur une tente-hangar et détruisit un appareil, une autre creusa un entonnoir sur le terrain. Par bonheur, mon aéroplane ne fut pas endommagé. Je m'élançai vers mon hangar pour les poursuivre, mais avant que j'aie eu le temps de chauffer mon moteur, l'escadrille avait « pondu ses œufs » et disparu dans la nuit.

Deux jours plus tard, tandis que je volais à une altitude de 6 000 pieds, un biplan Farman à deux places, semblable à ceux qui nous avaient bombardés, surgit d'un nuage, 2 ou 3 000 pieds au-dessous de moi. C'était l'occasion de montrer ce dont ma mitrailleuse était capable, et je plongeai rapidement, me dirigeant vers lui. L'aéroplane, modèle d'observation avec l'hélice à l'arrière, s'en venait tout tranquillement. Peut-être les Français ne m'avaient-ils pas vu. Il faut une longue pratique et une vigilance constante pour ne pas se laisser surprendre par une attaque en l'air, car l'ennemi peut fondre sur vous de n'importe quelle direction.

M'eussent-ils aperçu d'ailleurs, qu'ils n'avaient aucune raison de craindre l'envoi de projectiles à travers mon hélice. Tout en me rapprochant d'eux, je songeais à la volée de mitraille que je pourrais envoyer dans leur aéroplane avec

une précision meutrière. Je tirerais comme sur un « lapin assis », car le pilote ne pourrait riposter à travers son hélice propulsive.

Comme la distance diminuait entre nous, l'aéroplane grandissait à vue d'œil. J'imaginais mes balles perçant les réservoirs d'essence à l'avant. Même si je ne tuais pas le pilote et l'observateur, leur appareil serait précipité en flammes sur le sol. J'avais mon doigt sur la gâchette. La catastrophe que j'imaginais me rappela les dangers auxquels j'avais bien failli ne pas échapper; entre autres le jour où mon réservoir d'essence éclata, et la rupture de mon aile à Johannisthal, quand mon passager fut tué. Je ne nourrissais aucune animosité personnelle contre les Français. Je volais uniquement pour prouver qu'un certain mécanisme que j'avais inventé fonctionnerait.

Je me trouvais alors assez près pour ouvrir le feu, et les pilotes français me regardaient avec curiosité, se demandant certainement pourquoi je les suivais. Encore un instant et c'en serait fait d'eux.

Brusquement, je résolus d'envoyer au diable toute cette entreprise. La chose ressemblait trop à un massacre pour m'agréer. Cette besogne ne me disait rien et je n'avais nulle envie de tuer des Français pour le compte des Allemands. Qu'ils fissent eux-mêmes leur besogne!

Je regagnai rapidement l'aérodrome de Douai, et je fis savoir au commandant que je ne volerais plus sur le front. Après une courte discussion, on décida qu'un aviateur militaire allemand se servirait de l'appareil. Le lieutenant Oswald Bœlcke, qui devait devenir plus tard le premier as allemand, fut désigné pour cette tâche. Le lendemain matin, je lui appris à faire marcher la mitrailleuse en pilotant l'avion, puis je le regardai s'éloigner dans la direction des lignes et je partis pour Berlin.

La première nouvelle qui m'accueillit à mon arrivée dans la capitale fut un communiqué du front, disant que Bœlcke, au cours de son troisième vol, avait descendu un aéroplane allié. Le succès de Bœlcke, si peu de temps après la remise de l'engin, convainquit en une nuit tout le corps de l'aviation de l'efficacité de ma mitrailleuse synchronisée. Le scepticisme

que l'état-major avait manifesté au début se changea du coup en un enthousiasme effréné pour la nouvelle arme.

On donna des ordres pour que le plus grand nombre possible d'aéroplanes fussent munis de ma mitrailleuse. Le capitaine Wilhelm Wagenführ, appartenant au service d'inspection de l'aéronautique (Ideflieg) et l'ingénieur Franck, expert civil du quartier général Ideflieg à Berlin, me félicitèrent d'avoir justifié leur confiance en mes capacités. L'autorité militaire, afin d'activer la fabrication, décréta que mon usine devrait recevoir, avant toutes les autres, les moteurs et les matériaux nécessaires.

Le lieutenant Max Immelmann fut le second pilote auquel on donna le nouvel aéroplane de combat. Dès le début, il connut le même succès que Bœlcke.

En l'espace de trois ou quatre semaines, six autres appareils survolaient, les lignes et exerçaient leurs ravages parmi les forces aériennes des Alliés.

Les Anglais pas plus que les Français n'arrivaient à comprendre pourquoi leurs pertes augmentaient si rapidement dans l'air. Pendant quatre ou cinq mois, les Allemands réussirent à garder absolument secret le mécanisme de la mitrailleuse synchronisée. Leurs unités aériennes continuèrent à triompher des autres jusqu'au jour où un avion allemand, qui s'était perdu dans le brouillard, atterrit au beau milieu d'un aérodrome français. Les aviateurs avaient interdiction de survoler les lignes françaises pour éviter de se faire prendre. La joie des Français, d'après les déclarations d'un de leurs capitaines fait prisonnier peu après, ne connut pas de bornes quand ils s'aperçurent que l'avion était pourvu du terrible engin de carnage qui s'était montré si destructeur. L'appareil, qui était intact, fut, paraît-il, immédiatement amené par la voie des airs jusqu'au quartier général français, on examina la mitrailleuse, et tous les détails de son fonctionnement furent donnés dans différentes publications. Quelques journaux français publièrent des dessins détaillés, beaucoup plus exacts que ceux de ma propre usine, car je faisais sans cesse des changements dans le mécanisme.

A la suite de la capture de cet avion armé de la mitrailleuse synchronisée, il y eut une interpellation au Parlement anglais

pour savoir pourquoi les Allemands avaient des appareils si excellents et munis d'une arme contre laquelle les Anglais ne pouvaient lutter avec succès. En fait les aviateurs anglais se qualifiaient sans réticence de « cibles pour Fokker ». Quand on apprit que c'était moi l'inventeur, le ministère de la Guerre se trouva encore plus embarrassé, car le Parlement lui demanda pourquoi on n'avait pas cherché à obtenir les brevets de mes appareils, du moment que j'étais Hollandais. Pendant un certain temps au moins, il n'y eut pas d'avions capables de lutter à partie égale avec les Allemands.

### JE DEVIENS UN GRAND INDUSTRIEL

Dès le début des hostilités, chacun s'attendait à voir la guerre prendre fin au cours des quelques mois qui suivraient. La conviction générale que chacun acceptait d'emblée, était que les Allemands seraient à Paris pour Noël 1914. Une fois la première fièvre dissipée, bien peu de gens souhaitent que la guerre dure, et l'espoir entraîne la conviction.

Quand la première avance des Allemands fut arrêtée, on se mit à dire que la guerre finirait au printemps. Par la suite on songea toujours à la paix comme devant venir dans trois ou six mois. Nous nous attendions toujours à poser nos outils et à revenir à un taux normal de production. Pour éviter de nous trouver pris avec une usine dotée d'une installation compliquée et de lourds inventaires, nous nous développâmes à la manière d'un champignon, toujours prêts à disparaître en échappant à la ruine complète, quand viendrait la fin inévitable de la prospérité due à l'état de guerre.

La première usine de Schwerin, qui resta la fabrique la plus importante, devint trop petite presque dès le début, mais nous n'avions nulle envie d'engager d'importants capitaux dans une usine plus grande. Tout ce qu'il nous fallait, c'était de la surface, indispensable pour la fabrication des mille et une petites pièces travaillées à la main que comporte la construction des aéroplanes. Le premier agrandissement consista en une paire de ces baraques à un étage (300 pieds de long sur 36 de large), faites en quantité pour

les camps de prisonniers et livrables toutes prêtes à raison de 18 000 marks. Puis, à mesure que le travail devint plus intense, nous montâmes hâtivement d'autres bâtiments analogues qui, s'élevant en une nuit, n'étaient conformes à aucun règlement. Notre usine, du premier jour au dernier, vécut sous la menace du hasard malheureux qui aurait pu en faire un gigantesque brasier. On oubliait tout pour la production. La dernière photographie de l'ancienne manufacture de Schwerin, où travaillaient 1 800 hommes à la fin de la guerre, nous montre qu'elle consistait simplement en une quantité de petites constructions de bois dont l'outillage, l'éclairage, le chauffage et autres agencements étaient temporaires. De ce labyrinthe de bâtiments finit par sortir un interminable ruban d'aéroplanes; nous en achevions huit tous les jours, même le dimanche. Mon usine en construisit 4 300 pendant la guerre, et on fabriqua en tout 7 600 Fokkers.

ANTHONY FOKKER
et BRUCE GOULD

(Traduit par L. BAILLON DE WAILLY.

(*A suivre.*)

# L'EXPÉRIENCE HITLÉRIENNE

Point d'illusions à se faire. Le mouvement national-socialiste ne cesse de se développer outre-Rhin. Les récentes élections pour le renouvellement de la diète de Hesse viennent, une fois de plus de l'indiquer. Or la Hesse a toujours passé pour l'un des États les mieux équilibrés d'Allemagne. L'expérience est donc concluante. Si l'on applique à l'ensemble du Reich le pourcentage électoral obtenu hier, on peut estimer que de nouvelles élections générales feraient entrer au Reichstag environ 200 « Nazis », soit près du double de ceux qui ont été élus en septembre 1930. De leur côté, les communistes accusent une progression continue. Tandis que les Hitlériens s'enflent aux dépens des partis moyens — lesquels sont littéralement étrillés — les Moscoutaires s'engraissent aux dépens de la social-démocratie, qui paye cher l'appui qu'elle apporte depuis quinze mois, au gouvernement. Un seul bloc antirévolutionnaire tient ferme dans cette tempête où sombre tout ce qui est modéré : le Centre catholique. Encore est-il tiraillé entre une aile droite qui veut à tout prix s'affranchir de l'alliance avec la social-démocratie et une aile gauche qui répugne à traiter avec le grand patronat « réactionnaire ». Au faîte du parti du Centre domine la figure du docteur Brüning, que tout le monde respecte en Allemagne, même les pires adversaires de sa politique. Il s'est imposé par la pureté de son caractère, la flamme spirituelle qui l'anime, et au milieu des turpitudes de la politique, le rayonnement que cette personnalité s'est acquis par sa seule probité

offre quelque chose de rafraîchissant. Mais là encore, point d'illusion. Le chancelier Brüning est débordé par les événements. De telles difficultés financières, économiques, sociales, politiques se sont accumulées en Allemagne que, pour les résoudre, ou seulement pour les apaiser, il faudrait, non pas un homme, mais un sorcier. Ainsi, dans l'incertitude qui règne, une seule chose est sûre : c'est que la situation actuelle ne durera pas. Nous sommes à la veille de décisions qui transformeront les assises politiques du pays. Les « nazis » déploient d'ailleurs une activité extraordinaire. Tandis qu'en Allemagne, les lieutenants du Hitler tiennent des propos incendiaires — et font entendre notamment à notre endroit les plus violentes menaces, allant même jusqu'à l'appel à la force — des émissaires parcourent l'étranger cherchant à donner des gages de modération. Les nationaux-socialistes se posent déjà en dirigeants de l'Allemagne de demain. Mais pourquoi en est-on arrivé là et pourquoi cette vague hitlérienne submerge-t-elle l'Allemagne? Vers quel aménagement politique s'achemine-t-on? Les événements se fixeront-ils à bref délai ou dans quelques mois? Se dérouleront-ils dans un calme relatif ou dans la violence? En modifiant son axe politique, l'Allemagne sortira-t-elle de la crise où elle s'agite, ou bien, coupée en deux, entrera-t-elle dans une ère de guerre civile?

Autant de questions que l'on se pose anxieusement.

***

La seule réponse certaine que l'on puisse y apporter, c'est que si la politique allemande est parvenue à ce degré de tension et si le mouvement hitlérien ne cesse de croître outre-Rhin, il faut en chercher la raison dans la situation générale de l'Allemagne, qui n'a fait qu'empirer depuis un an. A l'heure où j'écris, le nombre des chômeurs inscrits accuse, sur le chiffre de l'an dernier, à cette époque, une augmentation d'environ 700 000 individus. On s'attend à enregistrer cet hiver de 6 à 7 millions de sans-travail. En comptant trois personnes par famille de chômeur, cela fait une vingtaine de millions d'Allemands qui mangeront à peine à leur faim, soit le tiers

de la population. Dans ce nombre figurent des centaines et des centaines de milliers de jeunes gens et d'intellectuels. En outre, la compression des salaires a déjà sensiblement réduit le « standard of life » de ceux qui ne chôment pas. D'après une statistique que j'ai sous les yeux, 70 p. 100 des ouvriers et employés travaillant normalement gagnent, à l'heure actuelle, moins de 144 marks par mois (860 fr.) et ils sont obligés, pour ce prix, de se loger, de se nourrir eux et leurs familles et de faire face aux charges sociales très lourdes qui leur incombent. Si encore il s'agissait d'un mauvais moment à passer! Mais voilà plus d'un an que la « crise » dure et les perspectives d'avenir sont rien moins que favorables. Inutile d'aller plus loin pour saisir les causes profondes du désarroi qui pousse une masse chaque jour grossissante d'Allemands dans les bras des nationaux-socialistes. C'est moins *pour* Hitler que *contre* l'état de choses existant que se prononce le peuple allemand. Le fait se vérifie toujours et partout en période de malaise. *Mutatis mutandis,* c'est moins *pour* les conservateurs que *contre* la situation pénible où se trouve l'Angleterre que les électeurs britanniques viennent de voter. Or les « nazis » ont pour eux l'attrait du mirage. Ils promettent aux Allemands de les faire renaître (c'est toute la mystique du 3e empire); de les libérer d'une administration qui les exploite, d'une oligarchie financière qui les saigne, d'une bureaucratie qui les tracasse. Ils se font fort de secouer les chaînes des traités. Comment de tels miracles s'opéreront-ils? On ne le dit pas. Mais l'essentiel est d'affirmer qu'ils se produiront. D'ailleurs, puisque les dirigeants nationaux-socialistes condamnent sans merci les méthodes, les principes en vigueur, c'est qu'ils adopteront en tout des procédés contraires. Or rien ne pouvant être pire que ce qui *est,* c'est donc que ce qui *sera* redressera la situation. L'âme allemande n'a guère besoin de précisions... Au surplus, dans leur critique passionnée du régime, les Hitlériens ont la partie belle. Un nombre impressionnant de scandales ont éclaté, compromettant les gens haut placés — jusqu'à l'administration socialiste de Berlin — et permettant aux démagogues de pêcher copieusement dans cette eau trouble. Scandale Sklarek, qui a coûté à la capitale du Reich des millions de marks; scandale de la Favag; scandale de la Nordwolle

(laine); scandale Blumenstein (textiles); scandale Daveheim (caisse d'épargne protestante pour habitations à bon marché); scandale Katzenellenbogen-Schultheuss... j'en passe et des meilleurs... Cet étalage de légèretés, de concussions, de fraudes non réprimées — dont, en définitive, les épargnants et des salariés sont les victimes — donne prise à des accusations qu'on ne se fait pas faute de généraliser. Peut-être, lorsque les Hitlériens seront au pouvoir, en feront-ils autant que les camarades... Mais ils n'y sont pas et tout est là. Leur position d'opposants irréductibles leur permet de faire flèche de tout bois. C'est ainsi qu'au lieu de reconnaître que l'agitation qu'ils créent depuis quinze mois est la raison majeure de la crise de confiance financière qui suspend l'Allemagne au bord de l'abîme, les nazis rendent le gouvernement responsable de cette quasi-faillite et, bien entendu, la foule les croit. Et comment ne les croirait-elle pas, quand elle voit le gouvernement sans cesse débordé par les événements, accablant l'Allemagne sous une avalanche de décrets-lois qui souvent s'annulent et se contredisent, creusant un trou pour en boucher un autre, perpétuellement hésitant entre la gauche et la droite, pris entre le marteau de la grande industrie et l'enclume du prolétariat et finalement toujours en retard d'une mesure, d'une décision et d'un déficit... Tout cela, joint à bien d'autres facteurs qu'il serait trop long d'analyser ici[1], crée cet état fébrile, on peut même dire cet état de révolution larvée, dans lequel se trouve d'ores et déjà l'Allemagne et qui appelle la question : que va-t-il se passer?

***

Faisons d'abord cette observation : il n'y a plus de rapport correct entre la répartition *actuelle* des forces politiques dans le pays, telle que chaque scrutin local l'enregistre, et la composition *actuelle* du Reichstag. Si l'on tient compte des faits — sans tenir compte du Parlement — on constate que

1. Personne n'a mieux pénétré les ressorts psychologiques de la crise de désarroi qui secoue une partie de l'Allemagne — et surtout la jeunesse intellectuelle — que M. Pierre Viénot dans son livre « *Incertitudes allemandes* » (éditions Valois) qui vient, d'ailleurs, de recevoir le prix de Littérature politique décerné par le jury réuni par l'*Europe Nouvelle*.

les nationaux-socialistes forment aujourd'hui le parti le plus puissant d'Allemagne et que le pouvoir leur revient normalement, sans cependant qu'ils soient encore assez nombreux pour l'occuper seuls. Au contraire, si l'on tient compte du Parlement — sans tenir compte des faits — on s'aperçoit que les nationaux-socialistes ne peuvent songer à participer au pouvoir qu'en s'alliant avec la droite nationaliste, les partis moyens et le centre; l'opposition étant alors constituée par les socialistes et les communistes. D'ores et déjà il serait question, assure-t-on, de renverser la politique du Reich et de constituer un bloc des droites, allant des nationalistes de Hugenberg jusqu'au Centre — en passant par les nationaux-socialistes — contre lequel se dresserait le bloc des gauches socialiste et extrémiste. Chaque jour, des informations depresse nous apprennent que des pourparlers secrets sont engagés entre le Dr Brüning et Hitler. C'est un fait que le maréchal Hindenburg a reçu le chef des nazis. C'en est un autre que ce dernier a longuement conféré avec le commandement de la Reichswehr. D'autre part la presse nationale-socialiste use de ménagements envers la personne du chancelier et il n'est pas douteux que si ses lieutenants vociférent, Hitler lui-même apporte plus de réserve dans ses déclarations et se montre singulièrement attaché, pour un révolutionnaire de profession, au respect de la légalité. Assisterons-nous donc, d'ici peu, à la formation d'un gouvernement axé sur les nationaux-socialistes et sur le Centre? C'est possible. Tout est possible en Allemagne. N'allons pas trop vite, cependant, dans nos pronostics, car la réalisation d'un tel projet ne va pas sans de grosses difficultés et ces difficultés reposent entièrement sur l'équivoque qui est à la base du mouvement hitlérien — et qui a fait, jusqu'ici, sa fortune.

Rien ne souligne mieux cette équivoque que ce qui s'est passé au lendemain de la conspiration de Bad-Harzburg. Ce jour-là — on se le rappelle — les délégués nationalistes, Hugenberg en tête, les délégués nazis et ceux du Stahlhelm se sont rencontrés pour constituer un front commun de résistance et de combat. Bien que l'on ait cherché, au cours de cette réunion, à mettre l'accent sur la politique extérieure

et à se servir de la haine de la France comme élément de catalyse, certains orateurs nationalistes n'ont pas été sans montrer le bout de leur oreille. Ils ont parlé de baisse de salaires inévitable, de modification des lois d'assistance dans un sens radicalement restrictif; ils ont préconisé l'inflation comme le remède magique aux maux dont souffre l'Allemagne. Or, sur ce point, le peuple allemand a la mémoire fraîche. Il sait fort bien que si l'inflation l'a ruiné, elle a parfaitement fait les affaires des gros industriels. Les nazis se sont aussitôt émus à l'idée que les masses sur lesquelles ils s'appuient pourraient les confondre avec de vulgaires « réactionnaires capitalistes » et (encore qu'ils doivent le plus clair de leurs ressources aux potentats industriels, qui ne voient dans le mouvement hitlérien que le côté antimarxiste et ne prennent pas au sérieux sa fumeuse idéologie révolutionnaire) les nationaux-socialistes ont déclaré tout net que si l'on comptait sur eux pour faire la politique des « vieux patrons », on se trompait du tout au tout. Ainsi le plus clair résultat de la rencontre de Bad-Harzburg a-t-il été de marquer fortement l'antagonisme foncier des tendances hugenbergistes et des tendances hitlériennes. Depuis ce jour la presse nazi n'a cessé d'accabler Hugenberg de sarcasmes. Elle a même publié sa caricature sous le titre : Der Führer (le chef). C'est à dater de ce jour, également, que s'est posée — discrètement — la question d'une collaboration possible entre le national-socialisme et le Centre; collaboration fondée sur une conception commune de l'entr'aide sociale. Les résultats des élections hessoises ont rendu cette hypothèse encore plus plausible. Pas assez, cependant, pour modifier le ton de la presse hitlérienne, qui continue à déverser ses injures sur le Centre. Il est vrai que l'injure est le plus clair de sa doctrine.

***

Admettons, cependant, que les nécessités de la situation soient plus fortes que les jeux de la polémique et que le chancelier Brüning traite bientôt avec Hitler. Un gouvernement Brüning-X, car n'oublions pas que Hitler n'est pas Allemand et, à moins d'un tour de passe-passe toujours possible,

ne pourrait participer lui-même au gouvernement; il est probable qu'il y déléguerait ses lieutenants, Strasser, Frick, Gœbels ou bien encore le général Gessler, M. Schacht ou le général von Seeckt, qui lui sont plus ou moins ouvertement acquis. Un gouvernement centre-nazi pourrait-il, *sur le plan parlementaire*, se passer d'appui soit du côté des nationalistes, soit du côté de la social-démocratie? Assurément pas. Or on voit mal les nationaux-socialistes et le centre accepter la tutelle de Hugenberg; on voit plus mal encore les nationaux-socialistes et la social-démocratie se concerter. Ainsi, de quelque côté que l'on se retourne, aucune autre combinaison parlementaire ne semble viable que celle qui a prévalu jusqu'ici. Mais celle qui a prévalu jusqu'ici ne tient elle-même qu'à un fil et il est à peu près certain que si le Reichstag votait demain, il mettrait le gouvernement Brüning en minorité... Alors? Alors on se trouve en présence de trois hypothèses.

1° Ou le chancelier Brüning — *avant* — la prochaine réunion du Reichstag essayera de remanier son cabinet (il y a presque toujours une crise ministérielle vers Noël en Allemagne!) et il offrira une participation aux nationaux-socialistes. Mais rien ne dit que les nationaux-socialistes accepteront. S'ils acceptent, cependant, on verra sur quelle majorité ce nouveau cabinet s'appuiera....

2° Ou le chancelier attendra d'être mis en minorité par le Reichstag et il y a bien des chances pour que cet événement se produise en février. Il est vraisemblable qu'il s'effacera alors devant les nationaux-socialistes, leur laissant la responsabilité du pouvoir. Peut-être acceptera-t-il, cependant, de rester ministre des Affaires étrangères, ce à quoi il semble que Hitler tienne essentiellement, pour « rassurer » l'étranger.

3° Ou, enfin, les nationaux-socialistes refuseront tout accès au gouvernement tant que n'aura pas eu lieu le renouvellement de la diète de Prusse. Ils sont en mesure d'escompter, en effet, que ces élections marqueront la fin de la coalition de Weimar et du gouvernement socialisant dans le plus grand État du Reich. L'effet de ce changement sera tel, pensent-ils, qu'il paralysera aussitôt l'actuel Reichstag,

autorisera les nazis à revendiquer, en maîtres, tous les leviers de commande — et non plus les leviers secondaires — et à dissoudre le Reichstag avec la certitude de le remplir de leurs partisans. Une autre raison — qu'on ne dit pas — mais qui n'est certainement pas la moins bonne, semble pousser les Hitlériens à adopter cette tactique. C'est qu'on remettrait ainsi les choses *après* l'hiver. Or cet hiver, la crise économique battra son plein, le chômage sera à son maximum. Mauvaises conditions pour fonder le troisième empire! En prenant les rênes au printemps, les nazis pourront alors se donner les gants de la détente saisonnière qui se produira normalement. Ils s'installeront ainsi au pouvoir sans se heurter à trop de difficultés immédiates. Or, en matière de révolution, le tout n'est pas de commencer, mais de durer...

Cependant, même cette tactique — *a priori* la plus habile — offre de gros risques pour les Hitlériens. Attendre le résultat des élections prussiennes pour prendre le pouvoir, c'est patienter pour prendre ce pouvoir en triomphateurs. Soit. Mais le triomphe se paye. Qui dit que la social-démocratie, les communistes se laisseront faire? Il ne faut pas perdre de vue que ces partis, presque exclusivement constitués par des ouvriers, tiennent en main, pour une part essentielle, le mécanisme de la vie publique et que, adversaires aujourd'hui, le succès des Hitlériens les rapprochera demain. Et s'ils décident en commun la grève générale? L'arrêt des transports? Des services publics? Si les usines sont menacées? Si la guerre civile éclate? Je sais bien que les circonstances ne sont plus les mêmes. Mais tout amateur de dictature doit se rappeler, en Allemagne, la réaction immédiate des syndicats socialistes devant la tentative de Kapp. D'autre part, il n'est pas douteux que l'avènement triomphant des Hitlériens, avec tout ce que ce mot comportera de tapage, de débordements et de rodomontades, aura pour conséquence la débâcle instantanée des finances allemandes. L'Allemagne entrera aussitôt dans un chaos monétaire, financier et économique sans l'ombre d'espoir que personne vienne à son aide et sans pouvoir escompter les moindres ménagements de la part de ses créanciers. Hitler envisage-t-il ces éventualités de gaieté de cœur? N'est-il pas comme l'apprenti-sorcier qui ne sait plus

comment arrêter la folle agitation qu'il a déclanchée? Et si l'avant-goût du pouvoir — et de ses responsabilités — lui conseille la prudence, ne se dit-il pas qu'il vaudrait mieux, somme toute, traiter à l'amiable avec le chancelier Brüning pendant qu'il en est temps encore, de manière à accéder au pouvoir par étapes, à amortir le choc, à éviter la guerre civile et à rassurer l'étranger? Oui, mais quelle dérision — quand on est si près du triomphe — de s'arrêter à cette politique de fausse couche! Le chef du mouvement révolutionnaire, au moment de toucher au but, doit s'apercevoir que la révolution n'est jamais si belle que dans l'opposition! Maintenant que les vrais intérêts de l'Allemagne sont près de tomber entre ses mains, que de choses doivent lui apparaître sous un autre jour! Il est pris entre le souci des réalités qui l'invite à composer d'ores et déjà avec elles et les exigences de la mystique qu'il a créée et dont il est devenu le prisonnier.

On le voit. La situation est loin d'être simple. De quelque côté qu'on l'envisage, on ne distingue que des difficultés et des risques. Chacun a besoin de l'autre et personne n'ose le dire. Tout le monde est dupe ou le sera. Dupes, les industriels qui ont financé et continuent à financer un mouvement qui se retournera très probablement contre eux. Dupes, les masses ouvrières qui vont, les yeux fermés, vers des formules magiques dont la magie s'évanouira au contact des réalités; dupes, les conservateurs qui ont favorisé, avec une sympathie plus ou moins avouée, une agitation malsaine dont l'ultime conséquence sera d'apporter de l'eau au moulin communiste; dupe, le chancelier Brüning qui en ne prenant pas, il y a dix-huit mois, des mesures énergiques contre le déchaînement des passions et en croyant plus habile de louvoyer que de gouverner n'a fait que rendre les passions ingouvernables; dupes, les parties bourgeois qui se sont suicidés par peur de maigrir; dupe, la social-démocratie qui est la victime de son sage désintéressement; dupe, Hitler qui n'a plus le choix qu'entre sombrer dans la peau d'un homme raisonnable ou mettre son pays à feu et à sang et le ruiner pour cinquante ans; dupe, surtout, l'Allemagne qui, devenue hitlérienne, si elle reste révoltée et violente, connaîtra les plus sombres jours de son histoire et si elle

s'assagit sous la pression des faits, aura simplement gâché pour rien ses richesses, son énergie et son crédit...

***

Et nous? Serons-nous dupes aussi? Que devons-nous penser de la poussée hitlérienne — qui sera demain l'expérience hitlérienne — et que devons-nous faire en prévision des événements qui se préparent?

J'entends dire trois sortes de choses :

Les uns déclarent : nous ne pouvons accepter que les Hitlériens prennent le pouvoir et, s'ils le prennent, nous devons rompre toute relation avec l'Allemagne.

Les autres affirment : Hitler, c'est la guerre à bref délai. Faisons donc nos préparatifs. Surarmons-nous. Rétablissons le service de deux ans. Nous sommes d'ores et déjà en état de péril national.

D'autres enfin — et ce ne sont pas les moins insignifiants — murmurent, en haussant les épaules : Après tout, Hitler, c'est l'assurance contre le socialisme et le communisme — deux plaies jumelles. On s'entendra très bien avec lui dès qu'il sera chef de gouvernement. Il faut même souhaiter qu'il y accède le plus vite possible, pour que nous puissions enfin arranger les choses avec l'Allemagne.

Pour ma part, — je le dis comme je le pense, — ces trois attitudes me paraissent insensées. Voici pourquoi :

En matière de politique internationale, il y a d'abord un principe vieux comme le monde, c'est qu'il ne faut jamais imposer un régime à l'étranger et moins encore lui en interdire. Le « Veto » comporte deux conséquences inévitables; c'est d'affermir le régime qu'on prétend combattre et d'être obligé de le reconnaître peu de temps après. Il n'appartient qu'aux Allemands de faire les expériences politiques qui leur plaisent, fussent-elles absurdes. Quitte aux autres à prendre chez eux les mesures qu'ils jugeront bonnes pour se garantir contre les conséquences possibles de ces expériences. Ainsi, le jour où le national-socialisme occupera partiellement ou en totalité le pouvoir, il n'y aura vraisemblablement rien de changé dans les relations *officielles* de la France et de l'Allemagne. Par la suite, les événements se chargeront de confirmer ou de modifier cette position de principe.

Hitler, la guerre? Quelle guerre? La guerre avec nous? L'invasion? La revanche? Non. Bien qu'avec l'Allemagne on puisse souvent s'attendre au pire, ce péril-là, nous n'avons absolument pas à le redouter. Oh! je ne me risquerai certes pas à prétendre qu'un tel danger n'est plus *jamais* à craindre. La conclusion la plus certaine à laquelle m'a conduit l'étude que je fais depuis quelques années de la politique internationale, c'est que la seule chose dont on puisse ne pas désespérer ici-bas, c'est de la sottise. J'indiquerai même tout à l'heure, sans détour, les vrais dangers que comporte, pour moi, l'avènement du régime hitlérien et, j'indiquerai aussi quelle doit être, à mon sens, la conséquence logique du fait hitlérien sur la prochaine conférence du désarmement. Mais à ceux qui sèment l'alarme en disant : « Hitler, c'est la guerre », j'estime qu'on peut répondre qu'ils témoignent simplement de leur ignorance ou de leur incompréhension complètes des mouvements qui agitent l'Allemagne en posant, sur ce plan simpliste, les problèmes en cours. Au surplus, depuis treize ans, on se plaît, dans certains milieux, à fixer l'échéance de la guerre dans un délai qui varie entre six mois et un an. Il suffirait de reprendre telle collection de journaux pour montrer combien il est précieux, pour ces prophètes en chambres, de rédiger chaque matin leurs prédictions sur des feuilles que le vent emporte chaque soir... Il est bon de rester vigilant et, par sa vigilance, de décourager à l'avance les amateurs de mauvais coups. Mais entre une calme et forte vigilance et une hantise désordonnée, il y a toute la différence qui existe entre un peuple puissant et un peuple neurasthénique. Or, je prétends que la France est un peuple puissant. On va me dire que si nous n'avons pas à redouter d'agression allemande sur nos frontières, il n'en est pas de même du côté de la Pologne et que les Hitlériens sont gens à se précipiter, main armée, sur le « Corridor ». Soyons parfaitement persuadés qu'ils y seraient fort bien reçus. Nos amis Polonais ont de trop bonnes oreilles pour n'avoir point perçu — comme nous — les menaces qui se sont trop souvent fait entendre en Allemagne à l'endroit de leurs frontières et ils sont trop bons patriotes pour ne pas avoir pris toutes les précautions désirables. En violant, par un recours à la force, les engagements que l'Allemagne

a pris, les paroles qu'elle a données, les Hitlériens feraient l'unanimité contre eux. Ils savent à quelles représailles ils s'exposeraient. Non. Hitler au pouvoir, c'est peut-être la guerre civile. Mais ce n'est certainement pas la guerre tout court, et il y a même quelque chose de ridicule à prendre pour un danger immédiat pour nous l'état de décomposition morale et de faiblesse morbide auquel l'Allemagne est précisément parvenue grâce à ses agitations et à ses divisions.

Si je ne comprends donc pas que certains esprits puissent traduire la crise allemande en de telles images d'Épinal, je ne comprends pas davantage la sérénité — pour ne pas dire la secrète bienveillance — avec laquelle d'autres esprits considèrent l'avènement prochain des Hitlériens et vont même jusqu'à envisager la possibilité d'entamer avec eux des négociations fécondes. Sur ce point essentiel, il est nécessaire de s'expliquer nettement.

Faisons d'abord une observation. Quand on me dit : « Dès que Hitler et ses lieutenants connaîtront les vraies responsabilités du pouvoir, on les verra changer du tout au tout et ils ne feront rien de plus et rien de moins que les gouvernants d'hier et d'aujourd'hui », je suis porté à croire qu'il y a beaucoup de vrai dans ces propos. Mirabeau ne disait-il pas déjà : « Un jacobin ministre n'est pas nécessairement un ministre jacobin »? Je vais plus loin. Il suffit d'ouvrir l'histoire — et la nôtre — pour trouver certains points de ressemblance entre la situation contemporaine et celle qui existait il y a quelque quatre-vingt-quatre ans. C'est un fait que nos arrière-grands-pères protestèrent toujours contre la « honte des traités de 1815 » — lesquels ne s'en portèrent pas plus mal pour cela. Le 4 mars 1848, — trente-trois ans après la conclusion de ces traités! — lorsque Lamartine devint ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire, il adressa aux agents diplomatiques une circulaire délibérée en conseil des ministres qui prenait les allures d'un véritable manifeste à l'Europe. Le gouvernement provisoire y définissait son attitude vis-à-vis de l'étranger et s'efforçait de concilier sa volonté de paix et ses principes de « redressement national ». — « La proclamation de la République française, écrivait Lamartine, n'est pas un acte d'agression contre aucune forme de gou-

vernement... la République française n'intentera donc la guerre à personne... Mais... les traités de 1815 n'existent plus en droit à ses yeux; toutefois, les circonscriptions territoriales de ces traités sont un fait qu'elle admet comme base et point de départ dans ses rapports avec les autres nations... un fait à modifier d'un accord commun... » — « C'est, — dit Palmerston quand il prit connaissance du document, — une marqueterie dont les pièces de couleurs différentes représentent les opinions diverses dans le gouvernement provisoire, mais quand on a évaporé les gaz et enlevé l'écume, ce qui reste, c'est la paix avec les autres gouvernements. »

Ce qui restait, surtout, c'étaient les traités eux-mêmes. Quatre ans plus tard, lorsque le Prince-Président, « après une opération de police un peu rude », se transforma en Napoléon III et demanda la reconnaissance des gouvernements étrangers, les représentants des quatre États signataires des traités de 1815 se réunirent à Londres et décidèrent cette reconnaissance en précisant formellement qu'elle impliquait le maintien rigoureux du « *statu quo* » européen. Ou je me trompe fort, ou les choses ne se passeront pas très différemment le jour où les Hitlériens arriveront au pouvoir en Allemagne. Nous entendrons sans doute des proclamations vigoureuses où seront habilement balancées « la volonté pacifique du peuple allemand... » et « sa décision légitime de mettre fin, à l'état d'inégalité et de servitude qui découle du traité de Versailles et qui est intolérable à un grand peuple désireux de vivre sur le pied d'une paix digne avec ses voisins ». On nous déclarera la paix; mais en la subordonnant au principe de la revision. Et, en admettant même qu'en matière de revendications territoriales on se montre assez circonspect, il me paraît certain qu'on mettra l'accent sur la question des réparations et sur celle du désarmement « unilatéral » et que, sur ces deux points, les protestations prendront un tour catégorique. Tout cela n'aidera certes pas à l'apaisement européen et j'entends déjà le vacarme des journaux. Mais rien de cela ne changera d'un iota la situation de fait et n'avancera d'un jour la « revision » des traités. Bien au contraire, plus il y aura d'agitation en Allemagne, moins il y aura de chance d'introduire une modification, si minime soit-elle, dans l'ordre établi. C'est

une chose que Stresemann avait parfaitement comprise. Si bien comprise qu'il a été le seul minitre allemand dont l'action diplomatique ait valu des avantages concrets à son pays. Malheureusement, lui mort, on a cru habile, outre-Rhin, de prendre le contre-pied de sa politique. Ainsi, j'admets volontiers qu'il n'y a pas lieu de trop s'émouvoir d'un changement de personnel en Allemagne et qu'il faudra n'accueillir qu'avec un scepticisme glacé la rhétorique — pour usage interne — dont on nous chatouillera les oreilles. Mais où je m'arrête net, c'est quand j'entends ajouter par certains qu'il sera possible et opportun de conclure des accords politiques avec un gouvernement national-socialiste, parce qu'il représentera la « véritable volonté de la nation allemande ».

Des accords politiques? Lesquels? Ceux que vous proposerez aux Hitlériens, ou ceux quel es Hitlériens vous proposeront? Dans l'un ou l'autre cas, il faut se nourrir d'étranges illusions pour s'imaginer qu'il existe la moindre chance de trouver un terrain d'entente. Je vais plus loin et je dis qu'à mon sens, c'est le comble du dérèglement de l'esprit que d'envisager la possibilité d'accorder à un gouvernement national-socialiste, voire partiellement national-socialiste, telle ou telle concession de détail dont on aura énergiquement refusé d'admettre le principe, soit hier, en faveur d'un gouvernement Müller-Stresemann, soit aujourd'hui, en faveur d'un gouvernement Brüning. Serait-ce donc à l'esprit de violence qu'on décernerait des primes? Et aurions-nous attendu l'avènement de ceux dont toute l'action est dirigée contre les principes fondamentaux qui régissent notre politique, pour élargir la discussion franco-allemande et traiter dans son ensemble le problème des relations des deux pays? Non. Une telle aberration n'a aucune chance d'être prise en considération. Encore faut-il en briser l'idée dans l'œuf.

La paix par les « droites »? Oui, je sais, c'est une formule séduisante. Je ne crois pas à sa vertu pratique; pas plus que je ne crois à la vertu de la formule rivale : la paix par les gauches. Ou plus exactement, je ne crois à l'exclusivité d'aucune de ces formules. Car elles ne sont, les unes et les autres, que des positions abstraites où il entre plus de passions partisanes d'ordre intérieur que de volonté réaliste et construc-

trice d'ordre extérieur. Conservateur — sur le plan républicain — de toute les forces de mes convictions et des traditions auxquelles je suis attaché, j'ai moi-même caressé l'espoir que la paix — qui est la force de conservation par excellence — pourrait être sérieusement organisée selon la grande tradition des Vergennes, des Louis XVIII, des Louis-Philippe, des Thiers, par les partis conservateurs qui sont les plus intéressés à son maintien. L'expérience m'a conduit à cette constatation plus simple qu'il n'y avait de paix possible que « par les gens raisonnables ». Or, des gens raisonnables, il y en a à droite, il y en a au centre, il y en a à gauche. Mais il n'y en a pas dans ces formations exaspérées et démagogiques, à quelque pôle qu'elles se cristallisent, qui refusent, comme une faiblesse, d'écouter le langage de la raison, entretiennent la folle mystique de la violence, cultivent la haine et, sous prétexte d'imposer leur ordre, jettent partout le désordre. Pour ma part, le jour où les nazis occuperont le pouvoir, j'attendrai — et j'attendrai longtemps — de les juger sur leurs actes avant de leur accorder la moindre parcelle de confiance.

***

Même si les responsabilités gouvernementales obligent les chefs hitlériens à pratiquer la politique extérieure la plus raisonnable, il reste que leur dictature exercera sur l'évolution de leur pays une influence considérable, dont les effets ne se feront pas sentir tout de suite, mais devront être pour nous un grave sujet de préoccupation pour l'avenir. Dans la mesure où, par le temps qui court, l'on peut se risquer à des prophéties, il est permis de penser, en effet, que les Hitlériens, par le fait même qu'ils cesseront d'être un parti d'opposition, se dégonfleront de toute leur phraséologie et n'opéreront aucun changement notable dans la politique allemande. Mais ils remanieront les cadres de la nation de fond en comble et c'est bien cela, d'ailleurs, qui constitue le plus clair objectif de leurs dirigeants. Au point de vue politique, on changera les fonctionnaires de l'administration, de la police; tous les sujets récalcitrants ou douteux seront

remplacés par des « purs ». Au point de vue culturel, ce seront les écoles, les universités, le cinéma, le théâtre qui subiront de plus en plus l'influence — déjà excessive — des doctrines de violence. De telles modifications, les nazis ont le temps de les réaliser, marqueront la fin de l'expérience démocratique en Allemagne et le retour aux plus détestables pratiques du vieil esprit de nationalisme pangermanique. Quel virus on inoculera ainsi aux générations montantes! Dans douze, quinze, vingt ans, quelle Allemagne on nous préparera comme voisine! Si l'expérience hitlérienne s'effondre à peine née, et que le peuple allemand, dégrisé, retrouve lui-même son équilibre et son bon sens, tout cela n'aura pas d'importance. Mais si l'expérience dure et crée un état de choses nouveau et persistant, nous aurons alors des raisons sérieuses de nous alarmer pour l'avenir. *On voit donc l'intérêt primordial qu'il y a à ce que l'expérience hitlérienne ne dure pas. Il y va de la tranquillité de l'Europe future.* Telle est bien, à mon sens, la vraie manière de poser le problème hitlérien et surtout de poser le problème du danger hitlérien. Quand on dit « Hitler, c'est la guerre pour demain », on dit une sottise. Mais ce serait une sottise plus lourde encore si, une fois les Hitlériens consolidés au pouvoir, on tirait de l'apparente modération que les circonstances leur imposeront sans doute des raisons de se rassurer sur leur compte et de considérer l'avenir avec sérénité.

***

Ces diverses considérations m'amènent à conclure que le prochain avènement d'un gouvernement national-socialiste en Allemagne ne peut pas ne pas avoir une influence déterminante sur la Conférence qui doit se réunir le 2 février à Genève au sujet de la réduction des armements. Personne plus que moi n'a souhaité et ne souhaite encore que les États puissent trouver entre eux des formules pratiques susceptibles d'établir une limitation progressive des armements, qui, au point de vue financier et psychologique, pèsent si lourdement sur les peuples. Mais — encore une fois — *ce qui est raisonnable ne peut s'opérer qu'entre gens raisonnables et dans une*

*atmosphère de raison*. On ne peut réduire ses moyens défensifs que dans la mesure où l'état de sécurité internationale s'est accru. Or, depuis le 14 septembre 1930, le mouvement hitlérien, qui va demain atteindre son but, a-t-il renforcé cet état de sécurité internationale ou l'a-t-il affaibli? Voilà la question. Elle est nette. La réponse ne l'est pas moins. Il faut donc, à la veille d'une conférence si importante et qui risque de s'engager dans les plus fâcheuses conditions, que les responsabilités soient nettement définies et *qu'on relie, d'ores et déjà, les vrais effets à leurs vraies causes*.

Pour ma part, autant j'estime que notre gouvernement agirait au mieux de nos intérêts bien compris et des intérêts européens, en se montrant très large et très réaliste, en faisant preuve de la plus grande hauteur de vues dans les négociations qui vont s'ouvrir avec le gouvernement Brüning au sujet des mesures exceptionnelles à prendre, pendant la période de dépression et de chômage, pour le payement des réparations et même de la tranche inconditionnelle — autant je considère qu'en matière de désarmement, surtout si les États intéressés ne sont pas disposés à combler la lacune du pacte Brind-Kellog, notre attitude devra, pour une très large part, tenir compte du tour que prendront les choses outre-Rhin et qu'elles prendront par incidence dans le domaine international. Or, comme la crise de régime que traverse l'Allemagne ne fait seulement que commencer, la plus grande réserve s'impose tant que nous ne savons pas de quelle manière elle évoluera.

WLADIMIR D'ORMESSON

# LA RETRAITE AU DÉSERT

La pluie et le brouillard masquent le poste depuis dix jours. Depuis dix jours, les sentinelles, sur les bastions, interrogent cette barrière blanche qui, à dix mètres, intercepte jusqu'aux sons. Il a fallu réduire le temps des factions, pour permettre aux hommes de veiller avec toute leur lucidité.

Le Service des Renseignements a alerté le secteur. Mettant à profit le temps couvert, les dissidents rôdent autour des postes, à la recherche d'un coup facile. La pluie tombe sans trêve, fine, dense. Elle descelle lentement les pierres des murailles. Le mur de la cuisine s'est écroulé le premier, écrasant les marmites du cuisinier. Le bastion Est, qui est le plus élevé, a d'inquiétantes fissures. Les maçons s'emploient à l'étayer avec des outils de fortune. Il a fallu vider les niches à grenades, qui eussent provoqué une explosion en cas d'écroulement. Il pleut dans le magasin à munitions. Il pleut sur le parc à bétail. Les moutons morveux forment un amas de laine sale, d'où sortent râles et toux. Franz, le petit bœuf, est heureux. Il ne quitte plus la chambrée des hommes, dont le centre suffit à son besoin d'exercice. Il rumine les reliefs de repas que le détachement lui sacrifie et il dort des heures sans souci, caressé, brossé par Chipoff.

Dans sa chambre, François écoute le murmure de l'eau sur les tôles ondulées. C'est un bruit de ruisseau. Parfois une grosse goutte tombe sur le foyer rougi et crépite. Malgré le feu, tout

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

est humide, le linge, le sac à couchage, les couvertures, les paperasses. Les rats, délogés par l'eau, ne se gênent plus. Ils ont élargi leurs galeries vers le magasin à vivres qui tient la moitié de la chambre de François. C'est, à longueur de jour, un grignotement agaçant qui met François dans des colères folles. La nuit, des galopades sur son lit l'éveillent. Il allume sa bougie. Devant le feu, un gros rat le regarde sans crainte, battant la terre de sa queue terminée par une touffe de poils. Le temps de prendre une chaussure, de la jeter et l'animal a fui.

Les hommes ne sont pas commodes à mener. Ils ont froid sur les bastions; les travaux de sécurité autour des constructions les trempent jusqu'aux os. La chambrée est une chaudière puante. Autour du feu, sur des fils de fer, capotes et pantalons sèchent en fumant. Il y a des disputes, à propos de tout. Aminot a failli être étranglé par Kasmirjac qu'il harcelait. Les caporaux ne se parlent plus et des clans se forment autour d'eux. On a traité Peil de mouchard, parce qu'il est l'ordonnance de François. Le sergent Langen, lui seul, conserve un moral magnifique. Dans la petite chambre qu'il s'est aménagée à l'extrémité de l'abri à munitions, il passe des heures nonchalantes. Il reste allongé sur son lit, le bidon de pinard à portée de la main. Il en boit deux ou trois litres chaque jour. Assez pour conserver sa gaieté, pas assez pour l'empêcher de faire son service méticuleusement. A l'heure des repas, il vient chez Corvey, lui demande jovialement :

— Ça gaze? Tu lis, tu écrivailles? Ça fait passer le temps. Moi, je réfléchis. Tu ne peux t'imaginer le nombre de choses qui me passent par la tête, quand j'ai du bon pinard à volonté. Moi, tu sais, j'aurais pu faire n'importe quoi dans le civil. J'avais assez d'intelligence. Mais, tu comprends, maintenant, je m'en fous. Je crèverai ici. Alors, la paix, la sainte paix et le reste ne compte pas. Bois un coup.

François sourit. Il aime maintenant ce vieux soldat droit, fidèle, brave. Il supporte mieux que Langen le raille sur ses préoccupations, ses ambitions, ses projets lointains. Quoi de plus naturel? Pourquoi l'Ancien, qui a eu tant de rapides abandons, de servitudes aisément acceptées, de déchéances brusquées, pourquoi croirait-il en ce gamin, qui pense con-

quérir le monde après avoir fait cinq ans de Légion? Langen sait de magnifiques histoires qui émeuvent Corvey jusqu'aux larmes. Il a, comme tous ses pareils, le don de la narration vivante, toute en relief. Contés par lui, les épisodes de l'avance en Moyen Atlas prennent un caractère déjà légendaire. Les histoires du Tonkin touchent à la féerie. C'est un homme de Kipling qui parle à François, dans cette carrée enfumée, devant la table branlante sur laquelle refroidit le brouet.

***

François a une grosse préoccupation. Sa provision de bois diminue rapidement. Il a beau rationner les poêles et la cuisine. Les troncs de genévriers flambent comme allumettes. Les hommes grognent parce qu'ils ont froid même dans la chambrée. Il faudrait faire une corvée de bois. Comment s'y risquer dans le brouillard et la pluie? Ce serait tomber sur les insoumis en quête. On attend l'éclaircie. Vers le milieu du douzième jour, la pluie cesse. Un coin de ciel apparaît au-dessus du Djebel Idlan, s'élargit. François consulte Langen. On peut sortir. Il faut faire vite, aller au plus près, c'est-à-dire sur la pente Sud, qui n'est qu'à trois cents mètres du poste. On coupera de quoi charger les deux mulets et on se repliera rapidement.

Le détachement est rassemblé en un instant. Les hommes sont contents. Ils vont pouvoir remuer un peu.

Rotweiler restera au poste, avec le cuisinier et Jordanof qui boite. Le caporal Capdeville servira les mitrailleuses du bastion Sud. Corvey partira avec la patrouille de protection. Langen suivra avec les coupeurs, les muletiers et deux sentinelles.

Il fait clair. Un rayon de soleil balaie le creux de la vallée. Lentement, avec sa jumelle, François observe ce qu'il peut voir des pentes du piton. Rien ne bouge.

La chicane du barbelé est ouverte. Au trot, il s'élance avec ses quatre hommes, ceux qu'il préfère pour leur cran. En tirailleurs, l'arme prête, la protection avance vers la coupe de bois, la dépasse, s'installe, s'abrite et attend. Annoncés par le tintement des chaînes de bâts, voici les mulets. Deux hommes à

la scie : pas de coups de hache qui éveilleraient des échos. En vingt minutes, quatre troncs de chênes-verts sont abattus, arrimés sur les bâts. On peut rentrer. Mais François n'a pas vu sans angoisse monter des fonds une brume blanche qui enfle, gagne de la hauteur, noie les pentes, s'accroche aux branches des arbres, déferle en vagues. Il crie à Langen : « Active, vieux : il faut rentrer. » Il pense : « Dans un quart d'heure, nous serons tranquilles ». Le premier mulet a disparu, arcbouté sous sa charge, traîné par son conducteur. Le second est plus faible. Il démarre mal, glisse sur ses sabots pointus. Kroll jure, en le soutenant. Bon! le voici qui grimpe : ça va. Un juron, un bruit de branches brisées et Corvey voit l'animal, qui vient de glisser, couché sur le flanc, à dix mètres du contre-bas. Nom de Dieu! Le brouillard est plus dense. Les premières gouttes de pluie. Kroll s'acharne à coups de pied sur l'animal pour le relever.

— Débâte-le, — crie François, — et rentre au trot.

Il ne s'agit pas de traîner. Langen crie :

— Qu'est-ce qu'il y a?

François entend sa voix, comme si elle venait de très loin, amortie par la brume.

— On arrive.

François rassemble ses quatre hommes. Il veut les avoir groupés sous la main. En trois bonds, ils sont sur le petit plateau. Le poste est masqué : une masse plus grise dans le gris. Les silhouettes des mulets oscillent.

Trois détonations. Trois coups de fusil dont le bruit est mou. Un cri. Une grenade, deux, qui explosent. François se jette en avant. Il n'a pas eu besoin de commander. Ses hommes ont la grenade à la main. Elles éclatent dans le ravin d'où sont partis les coups de feu. La mitrailleuse du poste tire; le mortier arrose avec ses obus de 75. L'alerte est finie. « Pas de blessés? — Si, le sergent Langen ». Le vieux est soutenu par deux hommes; du sang tache sa poitrine. Il indique : « Là. — On va te porter. » Quatre hommes l'enlèvent. Le poste est à cinquante mètres. Triste convoi. Dans la brume dense, la colonne avance silencieuse. Langen étouffe, crache son sang. François pense : « Quelle poisse! Pauvre vieux! » Il ne peut s'attendrir. Il est encore dans le mouvement, ses sens sont en

position de combat. Il surveille le ravin. Si les rôdeurs, qui n'ont pu emporter des fusils, revenaient? Voici le poste, l'entrée dégagée. Langen s'est soudain débattu, débarrassé de ses porteurs. Droit, raide, avec des pas d'automate, il gagne sa petite chambre. On court derrière lui. Il est devant sa porte; il l'ouvre, saisit son bidon de pinard boit, boit, la tête renversée, et s'écroule sur son lit, inondé de sang et de vin.

***

Le mort gît sur le lit. Peil a lavé le visage souillé, peigné les longues moustaches, croisé les mains crevassées. François le veille, assis sur une caisse. Il tente de lire, mais sans cesse son regard retourne au visage à peine pâli, qui a pris, dans le repos, une expression naïve. La bougie fait jouer des ombres, anime soudain la bouche close, creuse la joue. François se sent très proche de ce camarade mort. Rien en lui ne le repousse. Il lui parlerait même :

« Pauvre vieux! Pas de veine! Au fond, ça vaut mieux pour toi : tu n'attendais plus rien; tu perds si peu! »

Il voudrait hausser le ton de ses réflexions. Comme il est encore jeune, et que tant de lectures encombrent sa mémoire, il voudrait que ce cadavre inspirât sa méditation.

Il s'en veut de ne rien trouver qui n'appartienne à ses sentiments de tous les jours. C'était un camarade qu'il aimait bien. Langen n'a pas eu de chance. Mais, après tout, ceux qui s'en vont sont les plus heureux. Mais, si c'était lui, François!... Cette fin le guette. Des mois et des mois le séparent du jour de la libération. Bah! il sait si bien qu'il ne peut mourir ici! Que son destin l'attend! Et, comme si le spectacle de cette mort avait donné un tremplin à son rêve, le voici qui s'élance, dérobe au temps cet avenir qu'il veut modeler lui-même, dont il marque les étapes. Tout lui est promis, lui est dû. Il fait maintenant ses classes. Il prépare ses armes. Quelle victoire ne mériterait-il pas? Il a un peu plus de vingt ans.

***

Peil a cousu le corps de Langen dans le sac de couchage. Les partisans sont venus chercher le cadavre. Leur cheik cara-

colait sur un cheval noir sellé de pourpre. Plié en deux, entre l'encolure et le pommeau, Langen est parti pour le cimetière, retenu par le poignet d'un moghazeni barbu. Le drapeau était à mi-mât. Le poste rassemblé rendait les honneurs.

Vers la fin de l'après-midi, du bastion Nord, François a suivi les funérailles, dans ce petit cimetière de la vallée, à côté du poste de bataillon. Une croix de plus, dans l'enclos passé à la chaux. Un seul clairon sonnait lentement.

***

Dès le début de décembre, la fête de Noël occupait l'esprit de la plupart des hommes. Seul, peut-être, Aminot marquait son indifférence pour ce qu'on pourrait faire. « Un jour comme un autre : moi, je m'en fous : c'est pas ça qui nous empêchera de nous taper quatre heures de garde. » Il ne voulait pas chercher au fond de sa mémoire, le souvenir de cette douce nuit, un réveillon, de l'amitié, de la gaîté, de la tendresse. C'était si loin! Depuis, il y avait eu la guerre, Biribi, les bataillons d'Afrique, la Légion. Avait-il jamais été un de ces êtres pour qui, en attendant minuit, le 24 décembre, la vie paraît suspendue, immobile dans sa paix et sa félicité?

Mais les autres, Russes et Allemands, conservaient fidèlement le culte de leur enfance. Peil, l'ordonnance, le premier, s'en était ouvert au sergent. Après avoir préparé le lit, à cette heure propice où il traînait dans la pièce, enclin à la confidence, Peil avait remarqué :

— Bientôt Noël, sergent. Les hommes pensent à la fête.

— Que veulent-ils faire?

— Que le poste ait le plus beau Noël de tout le bataillon, Ils viendront vous en parler. En 1923, quand j'étais au Tadla. on a fait un beau Noël. Tout le poste était allemand. C'était comme chez nous.

— Quoi?

— On avait tous une assiette avec un cadeau. On a tous chanté des lieds du pays. On a bu du thé avec du tafia. Et on a raconté des histoires.

— Pas difficile. Il y a de bons chanteurs dans le détachement.

— Il faut que tous les camarades s'entendent bien pour Noël. Pas de disputes, pas de saouleries, ce jour-là : ça gâte tout. Sur le prêt du 15, vous pourriez retenir à chacun quelque chose et puis les partisans achèteront les cadeaux au souk. Personne, sauf vous, moi et le caporal, ne saura ce que c'est.

— Et les hommes, comme toujours, ne seront pas contents.

— Si, à Noël, pas de rouspétances.

Le surlendemain, le caporal Müller était venu parler au nom du détachement. Les hommes étaient d'accord, prêts à donner 10 francs sur leur prêt pour garnir l'arbre et les assiettes. Chipoff chantera en russe. Les Allemands chanteront *Heilige Nacht* et *Tannenbaum*. Il y aura une loterie, des monologues.

François laissa à Müller le soin de tout préparer. Il prit à son compte les menus achats de la loterie, fit une provision de tabac, de chocolat, de bougies. Dans la semaine qui précéda la fête, la discipline fut parfaite. Le plus bel entrain animait le détachement.

Le soir, François entendait les chœurs répétant leurs cantiques. Aminot ricanait dans son coin : « Pas moyen de dormir! Tas de cabotins! » Mais le géant Kasmirjac tournait lentement la tête et lui lançait un « Ta gueule! » qui réduisait le joyeux à un prudent silence. Le temps continuait d'être beau. Froid très vif, neige durcie qui étincelait dès l'aube et, la nuit même, sous la lune, luisait encore. Afin que chacun pût participer à la fête, François régla un service de garde hors tour. Tous les hommes prendraient une demi-heure et ainsi ils n'auraient point à souffrir, sur les bastions, d'une longue solitude et de tout ce que les chants venus de la chambrée leur apporteraient de souvenirs.

Peil avait recommandé au sergent, le 24 :

— Vous pas aller dans la chambrée aujourd'hui. Les hommes ne veulent pas : surprise.

Il se doutait de ce qu'elle serait. A la corvée de bois, Kasmirjac et Müller avaient minutieusement choisi un sapin de bonne taille. Peil rayonnait. « Ce sera joli, vous verrez. » Il y avait un air de fête sur les visages. Le cuisinier s'affairait. Son menu était lourd, ce soir : crêpes, vin chaud, thé au rhum, beignets. François, devant son feu, dîna, comme chaque soir,

légèrement, distraitement, le regard tantôt sur son livre, tantôt vers les flammes. Il n'était pas gai. L'enfant choyé revoyait la grande salle de la maison, le repas avant la messe, les chants, le piano que tenait une cousine. Puis l'église resplendissante, parfumée, tiède, les chœurs de ce *Minuit, chrétien* qui lui mettait les larmes aux yeux, le retour, alors qu'il dormait à demi. Le bref sommeil, le réveil et les cadeaux. Plus tard, adolescent, dans un collège où il était interne : la chapelle glaciale. Il tremblait de fièvre en servant la messe. Mais quelle sainte fièvre le prosternait au pied de l'autel! Était-ce de froid, d'angoisse, d'amour sacré qu'il tremblait, ce garçon de quinze ans dont le regard faisait hocher la tête à ses directeurs? Après, c'était son premier réveillon profane. Il se souvenait de la tristesse qui l'avait soudain empoigné, quand il s'était trouvé, minuit sonnant, devant du champagne, une femme trop gaie à ses côtés. Peil frappa, entra et eut un reproche : « Encore pas mangé, ce soir? » Il était dans sa meilleure tenue, cravate au cou. Il dit : « Sergent, le détachement attend. — J'y vais. » Il mit, lui aussi, sa meilleure vareuse, jeta un coup d'œil à son étroit miroir. Il tenait à leur plaire.

A peine eut-il ouvert la porte, que le caporal cria : « Garde à vous! » Tous les hommes, tête nue, étaient debout au pied de leurs lits. Il cueillit leurs regards d'un coup et il en devinait l'interrogation : « Le sergent est-il content? » Il l'était parce qu'il avait vu, dès l'entrée, le sapin paré de bougies, la table et ses assiettes, mystérieusement recouvertes par les serviettes, et aussi parce que tous ses hommes avaient fait toilette, mettant ce qu'ils avaient de plus propre, de moins usé dans leur mince bagage. Ils étaient tous rasés.

François sentit le nœud à sa gorge. L'émotion le gagnait. Il souriait, de ce sourire d'enfant, si rare, qui faisait dire à Peil : « Aujourd'hui, vous souriez comme un civil. » Il s'assit au bout de la table, sur le seul escabeau de la pièce; les hommes avaient aménagé des bancs de fortune. Ils prirent place devant leur assiette marquée par une étiquette. Sur la sienne François lut : *Unserem lieben sergent, fröhlicher Weihnachten.* C'était laborieusement écrit, en belles lettres moulées, rehaussées de pleins au crayon rouge et bleu. Comme ses hommes, il

avait, sous la serviette, une orange, un paquet de cigarettes, une tablette de chocolat.

Il devait parler. Les hommes attendaient quelque chose. Que dire qui ne les déçût pas? Il les connaissait assez pour savoir quelle prodigieuse sensibilité était la leur, à ces moments. Ni trop simple, ni guindé et surtout pas familier, il dit, d'une voix tout unie, — sa voix d'enfant : — « Je suis content d'être avec vous. Joyeux Noël pour tous! »

C'était ce qu'il fallait. Tous s'ouvrirent, même Aminot. Alors le caporal Müller lut le programme, qui commençait par le tirage de la loterie. Chaque lot avait été précieusement enveloppé. Il y en avait pour tous. C'étaient des pipes, des cigarettes, des couteaux, des briquets à amadou. On tricha un peu, pour que François eût aussitôt celui qui lui était destiné. Le beau cadeau, bien fait pour lui plaire :

Högner, sur la toile d'un parachute de fusée, avait dessiné, à l'encre, le piton des Aït Rouadi, couronné du poste. Le dessin avait la fraîcheur et la minutie des images de primitifs. Toute la vie du poste tenait sur ce lambeau d'étoffe. Une corvée de bois suivait la piste en zig-zag. Des Chleuhs en embuscade tiraient sur la protection. La sentinelle montait la garde à son bastion. Des oiseaux planaient.

Müller se leva encore et annonça : Chipoff. Le muletier s'en fut devant l'arbre de Noël. Il chanta. François s'attachait au visage dur. Les yeux, si petits, à l'ordinaire, l'éclairaient largement, mais on devinait que l'homme ne voyait rien. Il regardait par delà ces têtes, ces murs. Paysan des plaines russes, que son chant transporte, emmène et qui ne laisse parmi nous que cette carcasse rude, ce visage blanc dont une finesse mystérieuse efface les stigmates.

L'envoûtement agit sur tous. François glisse un œil vers ses camarades. Tous sont suspendus à la bouche d'où sortent les mots que peu comprennent, mais qu'ils chargent d'une puissance incantatoire. Chipoff s'est tu. Il est resté immobile, tête basse, puis il a regagné sa place, roulant d'une hanche sur l'autre. Il s'est assis et, d'un coup de dents, il a partagé son orange.

Les Allemands forment maintenant un cercle autour du sapin.

Voix fondues, admirablement nuancées, quel chœur magnifique berce doucement leur tristesse! C'est un cantique que tous ont chanté, en Poméranie, ou en Bavière, ou sur le Rhin. Ils y mettent tout leur cœur, ce qu'ils ont perdu et ce qu'ils espèrent encore. Rotweiler, le poète contrefait est transfiguré. Il porte haut sa pauvre tête sans grâce. Et il chante, avec les autres, devant l'arbre sur les branches duquel l'ouate simule la neige. Les épaisses bougies blanches du souk brûlent parfois un rameau qui crépite. Un parfum délicat flotte : l'odeur propre de Noël, qui est celle du sapin brûlé.

*Heilige Nacht! Stille Nacht!*

Sainte nuit. Nuit paisible!

Qu'ils ne restent pas sur cette mélancolie. Vite le thé au rhum. Voici Matthey, astiqué comme un sou neuf, qui apporte, avec un aide, la marmite fumante. « Bravo! Matthey! » Il dit :

— Doucement, doucement. Chacun son tour.

Les relèves de garde se font automatiquement. Pas un bruit, pas une discussion. Un homme se lève, prend sa capote, son fusil. Deux minutes plus tard, un camarade, nez rougi par le froid, a pris sa place devant les quarts fumants. C'est maintenant l'heure du bavardage. Les histoires succèdent aux histoires. Brève griserie. Il est à peine deux heures et voici que les hommes sont déjà repartis, rentrés en eux-mêmes. François va les quitter. Il serre toutes les mains. Rotweiler lui dit :

— Belle fête, sergent. Je suis content. Noël, c'est une fête de l'espoir.

Avant de regagner sa chambre, François monte sur le bastion Est. La nuit est très claire. Des lapins sautillent sur la neige; des rats dessinent d'étranges arabesques entre les barbelés. Les chacals glapissent vers l'oued.

Le froid tonique a dissipé la dangereuse faiblesse de la chambrée. Quand il a regagné sa cagna : « Surtout, se dit François, je dois dormir tout de suite, sans penser à rien. Dormir. » Il se déshabille en un tour de main, se glisse dans le sac de toile rugueuse, cherche sa position favorite et murmure avec une foi de fanatique : Je vais dormir. Il sombre dans un état incertain, qui n'est ni la veille, ni le sommeil. Lui

parlerait-on, qu'il répondrait peut-être. Il erre de la lucidité à l'inconscience, béat.

Un coup de feu, sec, sans résonance, vient effleurer son oreille. Rêve-t-il? Qu'est-ce que c'est? Il est dehors. Au bastion Est, la sentinelle lui dit :

— On a tiré à l'autre bastion.

— Qui est de garde?

— Rotweiler.

Il a pris peur, se dit François, ou ses yeux l'ont trompé. Mais personne sur le bastion. Il grimpe. Rotweiler est appuyé au mur, les genoux pliés. Est-ce Rotweiler, cette tête qui n'a plus de visage? Le caporal Müller ramasse le képi déchiré, regarde l'horrible blessure, en homme compétent, et dit : « Hein! sergent, le coup de l'eau. Voilà son bidon. » Et François, muet, reconstitue les gestes : Rotweiler enlevant sa chaussure droite, s'adossant bien au mur, emplissant sa bouche d'eau, armant son fusil, serrant ses lèvres autour du canon, cherchant, avec son orteil, la gâchette de l'arme, fermant les yeux, hésitant, puis appuyant d'un coup. L'eau dans la bouche a augmenté les ravages de la balle. Mais pourquoi? Pourquoi? Un billet accroché au ceinturon le renseigne : « Je n'ai même plus d'espoir. » Romantique, il a choisi cette nuit pour mourir. Tout le poste est maintenant éveillé. *Rotweiler hat sich erschossen.* Rotweiler s'est tué. Pas de réflexions. Kasmirjac murmure : *Armer Kerl*! Pauvre type! Il a apporté sa serviette, en masque le visage dévasté, prend par la taille et les jambes le corps déjeté, avec des gestes pieux, comme s'il portait un enfant.

On ne prêterait point une telle douceur à ce grand garçon brutal. Il étend le cadavre sous les branches basses du sapin. Il le recouvre du sac de couchage, fiche deux bougies de chaque côté, deux rameaux en forme de croix sur le cœur. Et, conscient du mérite de ce qu'il vient de faire, il conclut : « *Armer Teufel*! Pauvre diable! »

— Trois heures de la nuit.

Le poste ne retrouvera pas le sommeil. François, assis près du corps, attendra l'aube avec une anxiété folle. Il attend le jour pour être délivré. Qui donc le menace? Ce cadavre rompu? Ou bien songe-t-il à cette paix retrouvée par le désespéré?

***

Entre Engil, dernier poste de l'arrière, et le secteur des Aït Maklouf, le transport du courrier est fait par les rekkas, facteurs indigènes, volontaires qui, au péril de leur vie, transportent les sacs de lettres.

Ces hommes, qui connaissent toutes les pistes du pays, sont convenablement payés, car leur risque est grand. Les dissidents savent l'importance que les Roumis attachent à ces morceaux de papier couverts d'écritures et de timbres; aussi, sans espoir de lucre, mais pour combattre encore l'ennemi, ils enlèvent, chaque fois qu'ils le peuvent, le rekkas, son âne et ses sacs.

Un secteur tenu par des légionnaires n'est pas un très gros client des postes militaires. Les cadres, quelques hommes correspondent avec le monde. La plupart des légionnaires ne reçoivent pas de lettres. Et cependant l'arrivée du courrier conserve là aussi ce caractère d'événement joyeux que connaissent bien les soldats.

Le dernier courrier a été distribué il y a dix jours. On attend donc le rekkas, qui est parti d'Endjil la veille au soir, ainsi que l'ont annoncé les Renseignements.

Il sera vraisemblablement à Maklouf au petit jour. On connaît ce Moha de la tribu des Aït Lahcen. C'est un pirate converti, qui gagne bien sa vie, en courant les pistes qu'il coupait il y a un an. A pied, derrière son bourriquet, qu'il mène la matraque sur l'échine, il déroute les dissidents qui ont flairé son départ, déjoue les embuscades et, rayonnant, fait des entrées triomphales dans le poste du commandant.

Au matin, François a téléphoné au secteur, par désœuvrement, pour savoir si le rekkas était arrivé. Pas arrivé, lui a-t-on répondu. Pas arrivé le soir encore. Le lendemain matin, les hommes sont nerveux et Corvey sait bien que tous les légionnaires du secteur sont dans cet état. L'après-midi de ce deuxième jour, les partisans sont montés au Bureau de Renseignements. Ils transportaient un cadavre et des couffins pleins de papier déchiré en menus morceaux. Moha a été surpris, blessé d'une balle au genou, achevé de dix coups

de poignard. Les lettres, les journaux ont été détruits et jetés au vent.

Grâce à l'âne et aux sacs de toile imperméable, le djich, outre la satisfaction qu'il a eue à ennuyer les Roumis, a pu emporter un butin léger. En outre Moha étrennait, ce jour-là, une djelaba neuve que son meurtrier s'est aussitôt appropriée.

Transmis par les téléphonistes, un message fait le tour des postes :

— Rekkas tué sur piste Bou Khamouj. Courrier détruit. Et c'est tout.

Au rapport, François a lu le message et les visages ont changé. Le cafard a pesé, toute la soirée, sur la chambrée. Lui-même n'était pas gai. Qu'attendait-il? Rien et tout. Son abattement lui donne la clef du découragement soudain de ses hommes. « Comme moi, ils n'attendent rien et ils espèrent tout. Leur courrier, je le connais. De rares lettres d'Europe pour l'un ou l'autre, pleines de récriminations, d'histoires qui ne les touchent plus; une carte d'un camarade rentré en Algérie ou parti pour le Tonkin, peut-être un vieux journal, une revue ou un catalogue. Mais ce qu'ils espèrent, c'est la lettre extraordinaire, venue d'ils ne savent où, qui leur annoncerait une grande fortune ou un grand amour, la lettre qu'ils n'attendent pas, dont ils ignorent l'origine, dont ils ne sauront jamais rien, car, cette lettre, elle ne pouvait être que dans ce courrier détruit. »

Comme François, qui se creuse la tête, les hommes cherchent : « Si elle m'avait écrit? Peut-être y a-t-il le mot du notaire pour le testament de mon oncle. Ce frère, disparu pendant la guerre, c'est lui qui m'écrit. »

Les esprits s'échauffent, imaginent, se persuadent. Ils ne songeaient à rien, il y a trois jours; les voici bouleversés et pleins de révolte pour cette injustice qui leur enlève la seule chance qu'ils aient de renouer avec le monde. Car, maintenant que les lettres sont détruites, comment écriront-ils à leurs correspondants inconnus? La femme, l'homme qui les recherchaient, ne recevant pas le signe attendu, se diront : Il est mort ou il ne veut pas écrire.

Un Français, un régulier peut se consoler en écrivant aussitôt à ses correspondants habituels.

Les légionnaires se demanderont toujours : Qu'ai-je perdu dans ce courrier?

***

Les Aït Bazza étaient las de leur résistance, dont ils mesuraient maintenant toute la vanité. Ils avaient eu, à la fin de l'automne, quand le groupe mobile avait arrêté sa progression, le fol espoir que les Français s'en iraient bientôt, ne laissant sur le pays qu'un officier de Renseignements et quelques postes. Ils avaient harcelé les légionnaires bâtissant les ouvrages, comme si leurs attaques quotidiennes eussent dû décourager les Roumis et les amener à quitter le pays d'Immouzer. Quand ils avaient vu, au moment des premières neiges, les pitons jalonnés par des fortins blanchis à la chaux, quand à leurs agressions avait répondu le grand canon qui, par delà les collines, massacrait les troupeaux de moutons abrités hors des vues, les dissidents avaient réuni la djemâa. Les hommes libres avaient discuté de la guerre et de la paix. Ceux dont la famille portait le poids de pertes subies pendant la colonne de l'été avaient incliné à la soumission. Il suffisait d'un beau combat, d'un baroud victorieux pour que l'honneur fût sauf.

Mais les Anciens, ceux qui avaient lentement reculé devant nous, depuis des années, transportant leur tente basse du pays de Timhadit à celui d'Endgil et d'Endgil au delà d'Immouzer, les vieux guerriers couturés de cicatrices, avaient jeté le mépris sur les faibles qui osaient parler de soumission, chiens qui n'ont pas peur du collier.

Et la résistance avait continué, opiniâtre, agressive, nourrie d'audace et de ruse. Les embuscades surprenaient les corvées mal gardées, enlevaient fusils et cartouches aux blessés et aux morts. Une nuit de tempête, dix Aït Bazza, revenant d'une tournée infructueuse, avaient poussé la hardiesse jusqu'à ouvrir une brèche dans le barbelé du poste principal, une large brèche par laquelle ils avaient sorti quinze mulets, quatre ânes et un cheval, dédaignant, pour cette fois, la tête des sentinelles.

Ces succès galvanisaient les tribus, redonnaient un courage

nouveau aux femmes que la misère des enfants poussait au désespoir.

L'officier de Renseignements sondait les villages ennemis, cherchait la fissure qui donnerait du champ à son action politique. Vainement. On lui jetait, la nuit, dans la cour du bordj, la tête mutilée de ses indicateurs.

Sur son ordre, les avions allaient lâcher leurs bombes sur les campements d'outre-mont. Mais les insoumis savaient se préserver de l'oiseau qui tire le fusil.

Nuit et jour, les djichs, groupes de quelques hommes audacieux, battaient le pays, en quête du coup à faire.

Notre auxiliaire le plus sûr devait être le froid. Le Djebel Bou Iblane était depuis des semaines coiffé de blanc. La neige descendait vers les hautes vallées, tuant sûrement le bétail, affaiblissant les enfants et les femmes, décourageant les hommes mal nourris.

La fraction la plus voisine de nos postes se laissa tenter par les propositions du Service des Renseignements. Secrètement, ses émissaires vinrent discuter les conditions de notre pardon. Ils firent dix fois la navette entre le Bureau et le douar, rechignant sur le nombre des fusils à livrer, le total de l'amende. Mais la perspective de recevoir, en gage de paix, les beaux champs voisins du poste de Renseignements ébranlait leur rancune. Ils acceptèrent, enfin, de venir égorger le taureau de la soumission. Mais il fallait avant tout faire le *combat de l'honneur*, qui leur permettrait ensuite d'être pour nous des auxiliaires sûrs. Une corvée de bois du poste Pougetoux en fit les frais. Trois des nôtres tués et désarmés. Le surlendemain, le cheik et deux notables coupaient la gorge et le jarret d'un taurillon affamé, devant l'officier au burnous bleu, qui acceptait la soumission. Mais tout n'était pas fini pour ces nouveaux partisans. Il fallait maintenant rentrer dans nos lignes, en évitant d'alerter les frères de la fraction voisine, qui auraient, par le feu et le fer, interdit la sécession.

Une nuit sans lune, le village décampa. Sur les bœufs, les vaches et les femmes, le matériel fut acheminé vers nos postes, tandis que les hommes valides couvraient la retraite. Les chiens enroués hurlaient, éveillaient les guetteurs. Pendant des heures, la fusillade alluma des éclairs dans l'ombre. Au

matin, un village de tentes basses s'élargissait au bord du ruisseau, en arrière des Renseignements.

Trois jours plus tard, les soumis partaient à l'attaque de leurs frères, dont un troupeau avait imprudemment dépassé les lignes de veille. La passion du rapt domine chez ces Berbères les sentiments de la race ou de la famille.

La guerre se fit ardente, pendant des semaines, entre les deux clans devenus ennemis. Puis, lasse, une autre fraction dissidente se soumit. A mesure que la neige descendait vers le fond des hautes vallées, les soumissions étaient plus nombreuses. Quand le pays fut devenu un désert blanc et noir, tous ceux qui avaient fui devant nous avaient retrouvé leur terre. Leur présence apportait un gros élément de sécurité à la région. De poste à poste, il devint possible d'entrer en contact. On se fit des visites, sous le couvert des protections. Le courrier put emprunter la bonne piste, sans risques d'y laisser sa peau. Les chasseurs tiraient les perdrix sans craindre de devenir, eux aussi, un gibier facile. Cette détente influait sur le caractère des hommes. Ils n'étaient plus patients. Leur chasteté leur pesait et ils se contaient, le soir, des souvenirs amoureux.

Leur mythomanie trouvait là un beau thème. Il n'était de femmes magnifiques et pures dont ils n'eussent été aimés, de garces qu'ils n'eussent domptées.

Le feu aux joues, l'œil allumé, ils écoutaient les récits documentés, les descriptions méticuleuses. Ils savaient aussi que le B. M. C. venait d'arriver à la base du bataillon. Le B. M. C., sur les fronts marocains, c'est la réunion de quelques filles indigènes sous la tutelle d'une matrone agréée par l'autorité militaire. Impavides, ces femmes suivent la progression des colonnes, offrent leurs tentes aux soldats, les jours de repos qui succèdent aux dures attaques. Pendant la période de l'occupation, elles stationnent au P. C. du secteur et vont de poste en poste, selon les demandes et les ordres du commandement.

Le détachement des Aït Rouade, moins harcelé par les gardes et les travaux, cantonné dans la chambrée par le mauvais temps, imaginait la présence des filles. Le caporal vint officiellement demander qu'on en fît monter. François recourut au secteur,

qui annonça le départ de trois « filles de la douceur », encadrées par quelques partisans dont elles payaient le déplacement.

La sentinelle du bastion Nord les signala dès qu'il aperçut le premier mulet au bas de la piste. Le détachement tout entier se mit aux créneaux. Après une heure d'attente, Khadra parut, saluée par les Russes qui l'avaient connue, l'année précédente, à Timhadit. Elle chevauchait un gros mulet rouan. Derrière suivaient Zineb, sur une mule blanche portant en croupe la petite Sadia, qui n'avait pas encore quatorze ans. Les connaisseurs firent claquer leur langue. Les hommages et les lazzi accueillaient les filles, lancés sans contrainte en un singulier argot fait d'allemand, d'arabe, de russe et de français.

Les cavaliers partisans souriaient, ravis de l'aubaine. Ils faisaient camarades avec le cuisinier qui leur donnait du café.

Cérémonieuse, Khadra, la plus vieille, descendit la première. Elle s'approcha de Corvey, dit : « Bonjour, sergent, la-bès? » en tendant sa main dont elle porta ensuite les ongles à ses lèvres. Elle se dandinait sur ses hauts talons, car elle seule portait des chaussures « même chose madame Francès ». Sa voix était rauque, brûlée par les alcools des souks. Elle parlait un sabir mêlé d'argot, qu'elle devait à la fréquentation des télégraphistes du P. C.... Khadra était Algérienne, d'Alger, ajoutait-elle, comme une Française eût dit Parisienne. A ce titre, elle était en quelque sorte la gouvernante du trio. Ce fut elle qui présenta ses compagnes : « Zineb, tu connais, elle était à Midelt; Sadia, c'est une petite fille, cassée depuis quatre mois, je te jure. » Elle cligna de l'œil, fit claquer sa langue pour dire « Meziane ». Le détachement entourait les femmes. François s'étonnait de voir chez ses hommes une manière de retenue. Elles n'étaient pas les plus tristes filles : elles étaient pour eux les femmes et, devant ce simulacre misérable de l'amour, ces légionnaires, que leur solitude affinait, étaient soudain craintifs.

Brève attente, que Kasmirjac rompit le premier en pinçant la vieille qui se mit à hurler, lui lançant à la face les pires injures.

François fit entrer les trois femmes dans sa chambre. Peil apporta du café. La conversation commença, un peu guindée, comme toujours, lorsque les filles indigènes surveillent leurs interlocuteurs, les jugeant et les méprisant.

— Tu vas bien, sergent?

— Oui.

— Tu es content avec tout le monde?

— Oui.

— Tu es content d'avoir nous?

— Très content.

— Avant, on était au poste Bazza. Tu connais sergent Kieffer. C'est mon amoureux. Il m'a donné cent francs. Toi, tu donnes cadeau?

— Non, jamais.

— Parce que tu es jeune?

— Non, parce que je suis chef du poste.

Toutes trois firent entendre des cris d'étonnement. Khadra cracha sur le sol et elle dit avec un mépris absolu :

— Tu crois que tu es quelque chose. T'es rien du tout.

— Ça va bien. Peil, va me chercher le caporal.

Le caporal Müller arriva.

— Vous installerez une paillasse dans l'abri à munitions pour une de ces dames. Vous ferez monter une guitoune sous le magasin à bois pour la seconde. La troisième aura l'ancienne chambre de Langen. Elles travailleront à partir du déjeuner. Vous veillerez au bon ordre. Je ne veux pas d'histoires. Chacun paiera son dû. Si elles veulent vendre les apéritifs qu'elles ont apportés, attention aux hommes ivres! Pas de bruit et des factions bien assurées pour la garde, cette nuit.

« Il n'y aura pas de corvée aujourd'hui. Demain matin : corvée de quartier jusqu'à neuf heures; après, repos. A la moindre dispute, je renvoie les femmes.

Müller salua et sortit.

Khadra lança :

— Tu fais chiqué, toi, sergent.

Les deux autres grillaient des cigarettes, attentives à la fumée qu'elles faisaient sortir de leurs narines.

Rien n'existait pour elles, sauf ce jeu. Tout à l'heure, elles montreront la même passivité dédaigneuse devant les assauts des hommes déchaînés. Pour l'instant, elles attendent.

Khadra fait son métier :

— Laquelle tu choisis, sergent?

— Pas toi.

— M'en fous. Tu paies comme les autres.
— Ça! on verra. Maintenant, déshabillez-vous!
— Salopard!
— Et en vitesse!

Elles voient bien, devant ce visage soudain durci, blême, qu'il ne faut plus plaisanter. Elles jurent, s'interpellent en arabe et obéissent. Il est assis sur son lit, un mauvais sourire aux lèvres. Le désir fait battre ses tempes. Khadra est nue, triste femme maigre, brûlée par dix années de vie.

— Quel âge?
— Vingt-trois.
— Et Zineb?
— Dix-huit.

Zineb est courte et lourde. Sa gorge, son ventre blanc de citadine adipeuse donnent la nausée à Corvey, qui attend que Sadia se décide à quitter sa longue gandourah bleue.

— Elle parle français, la petite?
— Un peu, mais elle a peur.
— Je connais ça. Fiche-moi le camp, toi et Zineb, et dis à Sadia de rester. Allez! vite!
— Tu paieras
— Rien du tout.
— Salopard!

***

Sadia est mince, presque grêle. Elle a, autour de son visage carré de Berbère, de grosses tresses sombres. Pas de tatouages, sauf une croix au milieu du front. La peau du corps est ambrée, avec des teintes plus claires entre les seins. Autour du col, un lourd collier de verroteries accroche la lumière. François l'a attirée près de lui. Elle se laisse faire, les yeux mi-clos, mais tient son attention éveillée. Elle ne sait pas encore ce que sont les Français. Elle n'a pas perdu toute crainte. Leurs caresses l'effraient. Elle n'aime pas leur visage qui rougit. Elle se souvient, quand elle sent naître leur désir, de celui qui l'a le premier possédée. C'était le gros sous-lieutenant de l'Intendance, qui la couvait depuis un an et qui l'a eue pour 500 francs, versés à la patronne. Si passive, si soumise, résignée qu'elle soit, elle a un sursaut chaque fois qu'un homme

— tous des soldats — l'étreint. Et elle met devant ses yeux ses mains retournées, comme une fillette qui se gare des coups.

Courbée devant ce jeune homme dont la bouche va doucement de sa nuque à son échine, où les vertèbres saillent, elle n'ose glisser vers l'émoi qu'elle devine. François sent sous ses lèvres la peau douce et odorante se hérisser, prendre le relief d'un satin gaufré. Mais ce sont les yeux qu'il veut voir. Il interroge les prunelles, où le noir s'élargit, marqué en son centre par une goutte lumineuse qui vacille. Rien, sinon l'effroi ou l'ennui. Il se prend à son jeu. Il pense que Sadia est une petite fille, pas encore gâchée par les camps. Il lui parle doucement, comme il le ferait à une enfant de sa race. Elle lui oppose ce visage clos, ces lèvres sèches, dures, ces dents serrées, dont il goûte l'émail froid, que rien ne saura ouvrir. Il s'acharne comme s'il devait trouver un fruit suave après l'enveloppe amère. La fillette ne sourit pas, mais le regarde de ses grands yeux fixes.

Rien ne l'a préparée à ce jeu. Elle ne connaît que l'étreinte rapide. Comme les Berbères, elle ignore les caresses, n'en veut rien connaître, livrée aux hommes ennemis pour leur rapide plaisir.

— Petite Sadia, — murmure François, qui voudrait être dupe, et il tente de se persuader : — Un corps si frêle vaut d'autres corps. Elle a les refus d'une jeune fille, mais elle va être à moi. Il ne s'agit pas de compliquer, mais prendre ce que j'ai là.

On frappe à la porte. A lui de jurer.

— Qu'est-ce que c'est?

— Caporal Müller.

— Entrez.

— Voilà, sergent : plusieurs hommes n'ont pas d'argent. Les femmes ne veulent faire crédit que si vous garantissez. Alors Khadra qui criait a reçu une gifle de Jordanof.

— Bon! Vous allez faire des bons que vous signerez. Vous les remettrez aux hommes qui n'ont pas d'argent et qui signeront aussi.

Ils les remettront aux femmes, à qui je paierai la somme. Je retiendrai sur le prêt du 15.

— Merci, sergent.

Le caporal est sorti. Sadia interroge.

— Alors, toi, oui ou non? Donne une cigarette.

Sadia fume, accroupie près du feu. Son œil surveille François qui la regarde, sans désir.

— Habille-toi; va dans la chambrée; tu reviendras, ce soir, après dîner.

— Toi maboul, — fait-elle en montrant sa tête.

***

Dans la cour, les hommes attendent.

Des paroles, des rires viennent des abris où les femmes font mécaniquement leur métier. Chaque fois qu'un légionnaire sort, les camarades l'accueillent avec de grosses plaisanteries.

François est monté sur le bastion Sud. Parce qu'il a le sang à la tête, que toute cette triste mascarade le blesse, qu'il a honte de sa fièvre.

Bel horizon dégagé. Cirques de neiges lointaines, dont les dernières assises de terre nue ont des couleurs métalliques. Les rivières grossies roulent des eaux jaunes qui, en se rejoignant, au pied du versant sud, ont formé un lac gris-bleu dont le flot vient lécher la base des kasbahs rouges. Autour des tentes noires, étendues au ras du sol — installation sommaire pendant la réfection du village brûlé par la colonne — des chèvres paissent, mêlées aux moutons boiteux (on leur casse une jambe pour qu'ils ne puissent fuir rapidement), aux petites vaches maigres et aux ânes pelés.

La fumée sourd à travers les pans des guitounes, monte en minces colonnes qui forment un dais léger et mouvant. Sur la piste du Bou Khamoudj, un convoi grimpe vers les postes. Le burnous rouge d'un spahi en marque la tête. Les mulets, nez à queue, s'accrochent au sentier.

François observe ce décor si familier, dont nul détail ne peut maintenant lui échapper. Un regard lui livre une face de son secteur, grossie, rapprochée, meublée de ses pierres, de ses bosquets, parée de ses couleurs, de ses gazons clairsemés. Rien n'y bouge qu'il ne le voie aussitôt. Mais son regard quitte bientôt — comme chaque jour — le spectacle de ce bled connu, pour glisser vers les cimes blanches du Nord, au delà

desquelles c'est la route de Fez, les villes, le pays de ce qui lui manque. Son dénuement sera bien plus sensible — il le sait bien — ce soir, lorsque Sadia sera venue, et repartie.

Les cris du détachement le ramènent déjà à son poste. Aminot fait le mariolle. Fanfaron, il sort de l'abri, poursuivi par Khadra échevelée, hurlante. La femme se jette sur le légionnaire, les ongles en avant. Brève bagarre. Le grand Kasmirjac — avec ses mouvements mesurés — a déjà séparé les corps qui gigotent sous sa poigne.

— Il ne veut pas payer!

Kasmirjac, justicier, dit :

— Paie.

— De quoi tu te mêles?

— Tu paies.

Aminot s'exécute.

François ne veut pas avoir entendu. L'incident est terminé. Il devine que d'autres suivront, autrement violents, qui n'auront pas l'argent pour mobile. Autant en finir.

— Vous pouvez laisser entrer les femmes dans la chambrée, — dit-il au caporal.

Les hommes sont contents. Autour du poêle, ils vont boire le vin chaud et les apéritifs. Ils auront l'illusion d'une maison tiède, quiète. Ils conteront des histoires. Ils voudront briller devant ces femmes. Ils ranimeront les souvenirs d'avant la Légion. Ils boiront. La vie est belle. De rapides étreintes les ont libérés de cette impatience triste qui les jetait sur les paillasses des abris. Ils vont pouvoir se jouer la comédie du sentiment et se laisser prendre à leur jeu.

François appelle les caporaux :

— Vous entendez : qu'ils s'amusent, mais pas d'histoire et des factions bien assurées. Je prendrai le deuxième quart.

Ainsi, il aura la charge de la deuxième moitié de la nuit, quand les hommes engourdis s'endormiront aux bastions. Il préfère être le juge de leur défaillance, y remédier par sa présence.

***

Après son dîner, expédié en cinq minutes, Peil, l'ordonnance, a amené Sadia.

— Vous garderez elle toute la nuit?

— Jusqu'à minuit.

Peil est sorti en souriant.

Quand il a serré contre lui cette femme-enfant, François a eu un haut le cœur. Elle sent l'odeur de tous ces hommes qui l'ont eue pendant les heures de l'après-midi, l'horrible odeur du soldat. François pense : Je vais appeler Peil, la faire baigner, mais non : à quoi bon? L'enfant est là, nue. En finir. Que sa peau est douce! songe-t-il. Elle a mâché du girofle. Il ne veut respirer que ce parfum âpre. Elle gémit, entr'ouvre sa lourde bouche, cherche celle de François.

C'est une enfant. Elle a la peau blanche et lisse, la bouche ferme et tiède.

L'illusion ne saurait durer. Son corps pèse maintenant au bras de François.

Elle va dormir. Ah! « Maintenant c'est assez. Dehors ». Il la secoue :

— Habille-toi.

— M'habiller? Pourquoi?

— Habille-toi et va chez les hommes, vite!

— Toi maboul, mais je reste coucher avec toi.

— Allez! va-t-en!

Voici qu'elle pleure, comme une gosse. François rage. Il sort pour appeler Peil. Devant la chambrée, il hésite. C'est la beuverie sinistre. Tout à l'heure, on chantait. Maintenant, des mots à mi-voix. Puis, le râle de la femme. Il entre. Comme il connaît ce spectacle! Autour du poêle, assis sur leurs lits, les hommes boivent sans parler. Au fond, dans l'ombre, Zineb miaule. Khadra, assise à califourchon sur un matelas, tire les cartes.

Des bougies éclairent mal la scène, livrant tour à tour un visage ou une bouche déformée. François, d'instinct, cherche les yeux. Il cherche toujours le regard de ses hommes. Vainement : ce ne sont que prunelles qui virent, puis s'immobilisent sur le feu ou sur une bouteille. Les paroles sont rares. Un mot pour faire passer la bouteille.

Le caporal Müller a un sursaut. Il se lève, langue pâteuse.

— Vous désirez, sergent?

— Rien. Qui est de quart?

— Moi; je viens de revenir ici. J'étais au bastion jusqu'à l'instant. Les sentinelles sont en place.

— Faites votre métier.

— Bien! sergent. — Petite voix soumise. L'homme est confus. Il jette sa capote sur ses épaules et sort. François l'entend rouspéter dans la cour: « Si c'est pas malheureux! Pas moyen d'être tranquille! Quelle foutaise! »

François pense : « Je vais le foutre sous le tombeau. Demain, je ferai un rapport au capitaine. Sale ivrogne! » Il va vers le lit de Peil. L'ordonnance gît, comme frappé par une balle. Il dort en ronflant sur son traversin souillé de vomissements.

L'écœurante odeur des alcools, des respirations et cette fade senteur des corps sales pèsent lourdement. Elles ont une consistance de nappe gazeuse. De l'air! Mais, dans sa chambre à lui, il retrouve Sadia endormie. Il ne mesure pas son geste. Il la prend par les jambes et le cou et, telle qu'elle est, la jette dehors, sur le sol glacé. Puis, pêle-mêle, il lui lance sa robe, ses ceintures, ses babouches. Sadia hurle comme si on la tuait. François referme sa porte, trop lentement pour ne pas entendre le caporal de quart dire à la sentinelle : « Il est complètement cinglé, le sergent. Encore un loufoque de plus. Chien de métier! » Le hurlement est devenu une longue plainte modulée, coupée de sanglots. De la chambrée, une voix de femme appelle. C'est le silence.

« Bon Dieu! quelle odeur ici! se dit Corvey, assis sur son lit, les yeux vagues. J'aurais dû laisser la porte ouverte. Rien à boire. J'en aurais besoin, ce soir. Dix heures. Bon! je vais tâcher de dormir deux heures avant mon quart. Toujours ça de gagné. Je ne me déshabille pas. Dormir! Ah! voilà un rat! Saloperie! Dormir! » Il ferme les yeux, se voile le visage avec la couverture, pour s'isoler et s'absorber à écouter la cadence de son sang.

***

Dormir! Il n'y faut pas songer. A cette activité fébrile de son cerveau qui lui brûle le crâne, il sent que sa mémoire va jouer, dérouler devant ses yeux clos un film dont les images se décomposent, se reforment et se superposent avec une

rapidité qui n'enlève rien à leur netteté. Pardieu! cette fillette qu'il a prise — comme un verre qu'on boit d'un trait, un fruit qu'on déchire d'un coup de dents — comment l'eût-elle satisfait? Elle lui a laissé une terrible soif, qu'elle ne saurait étancher, s'il la rappelait. Ses tempes battent. Ses paupières tendent devant ses yeux un écran traversé de pointes lumineuses, éclairs, stries, lignes brisées, entre lesquels il cherche péniblement une image. Un corps nu, sans visage. Il en imagine la densité, le goût, le rayonnement de chaleur humide, l'odeur diverse. François est un garçon d'un peu plus de vingt ans qui, depuis longtemps, n'a plus connu la douceur d'une femme de sa race, ni les mots qu'elles savent dire. C'est un garçon vigoureux, imaginatif, ardent, plein de violence et d'appétit.

S'il n'était pas ce jeune homme dont l'adolescence a été tant bercée, choyée par des femmes éprises de ses défauts, il supporterait mieux sa disgrâce. Il accepterait le présent, imaginant l'avenir. Deux années de liberté lui brûlent encore le sang. Comment les oublierait-il? Des villes ont pour lui des noms de femmes. Un paysage, la couleur d'un ciel ne tiennent dans sa tête que pour le sourire qui les animait, exaltant son éclat de la splendeur du décor et redonnant en échange au décor une nouvelle beauté.

Des noms, des sons de voix, aussi nets que des images. Des prononciations qui changeaient le sens des mots. Des rires, un rire de gorge dont il s'efforce maintenant de retrouver le roucoulement. C'est cela : une grande bouche, une tête levée haute, le col tendu et un peu gonflé et, tandis que le rire croît, la gorge qui roule comme lorsqu'on boit.

Ce mouvement vertical d'un cou un peu fort, c'est assez pour emplir l'écran, le dépasser, s'élargir jusqu'à couvrir le mur noir de la chambre. Toute la volupté tient dans ce cou et dans le rire jailli d'entre les dents carrées, entr'ouvertes sur la langue.

« Je suis idiot. » Il a chaud. Il sent glisser les filets de sueur sur ses hanches. « Je suis complètement idiot. » Allons! La lumière vaincra l'envoûtement. Il est un homme du parti de la lumière. Pour lui, toujours, l'ombre a été l'inquiétude, la fatigue, l'angoisse, jamais le repos. Les flammes de deux bou-

gies hésitent, puis s'élancent. Il est, lui-même, un peu meurtri. « Quelle heure? Onze. Encore une heure avant mon quart. J'ai soif. » L'eau est glacée dans le bidon. Il en boit de larges rasades qui encerclent son front d'un bandeau douloureux. Il jette un coup d'œil à son bout de miroir. « Mauvaise mine, mon garçon. Le vrai visage de la passion. » Ricane-t-il.

Pour se ressaisir, il usera encore de ce moyen sûr : le livre qui ne correspond pas à son sentiment du moment, dont il se contraindra à lire des pages sans permettre à son esprit de s'égarer au delà de la marge blanche, sans laisser à ses seuls yeux le souci de la lecture. Comme lorsque, enfant penché sur *l'Imitation*, dans la chapelle du collège, il lisait des pages et des pages pour dominer mécaniquement les pensées dans lesquelles il était tenté de se complaire, à mi-voix, il lit, il relit le *Voyage du centurion*. Pour obéir encore à cette habitude enfantine, sensible aux présages, il a ouvert d'un coup le livre clos, et dépité, n'a point trouvé le chapitre dans lequel Psichari confesse une défaillance. Il lit comme un enfant docile, et sa voix s'élève, prend la cadence de la prière. Quand il avait huit ans, le soir, à la ferme, il allait souvent regarder le ruisseau. Il avait une peur ravie d'un univers secret dont il sentait autour de lui les présences. Il psalmodiait alors, comme ce soir, pour dominer sa peur.

***

Trois coups à sa porte. Le nez de Müller :

— Sergent, il est minuit.

Les sentinelles font la relève, engourdies, titubantes. Il entend les « Rien de neuf; ça pique ». Bruit de métal, baïonnettes qui tintent. Dans la chambrée, les « relevés » attisent le feu, boivent un coup, raclent leurs fonds de gamelles. Une voix grogne : « Pas tant de bruit! »

Sa lampe à la main, François va de lit en lit. Kasmirjac dort, Sadia roulée dans son bras. Deux visages apaisés. Khadra est avec Aminot, qu'elle a griffé tout à l'heure. L'homme a du métier. Zineb est coincée entre Chipof et Högner, indivise. La chambrée sent l'écurie, les fauves et

l'alcool et aussi le parfum douceâtre de cette lotion au patchouli que préfèrent les filles.

L'air de la nuit sur le bastion Sud est léger à la bouche. Il durcit le visage, en tend la chair sur les os. Il redonne à la pensée une merveilleuse lucidité, celle de ce cristal dont il est fait.

Le clair de lune ne laisse rien d'incertain dans le bled silencieux. Les arêtes sont nettes sur leur frange d'ombre. Les eaux luisent. Les neiges plus lointaines ont la couleur de l'opale. Il n'y a là aucune place pour le trouble. A chaque respiration, c'est l'être tout entier qui s'aère, se purifie. Appuyé au créneau, Jordanoff ne bouge pas. Parfois, une toux sèche marque la veille sur l'autre face. « C'est Kroll qui tousse. Il faudra surveiller ça de près. Depuis le temps que ça dure! » Sollicitude dont François eût été bien incapable voilà quatre mois. Même ce Jordanoff, Bulgare têtu et fourbe, voici qu'il le plaint. Il pense à sa voix éraillée par les plaques muqueuses qui rongent la gorge. Jordanoff ne peut rien avaler. Chaque matin, il reçoit sa ration : deux boîtes de lait condensé dans lequel il fait tremper son pain, une bouteille de permanganate pour ses gargarismes. Il est hargneux, l'œil mauvais, la bouche tordue, sans camarades. On lui parle à peine. Il est le pestiféré, non pour sa maladie, mais pour le caractère insupportable qu'elle lui donne. Avec Aminot, il est le plus mauvais soldat du détachement. Ses camarades le méprisent parce qu'il est sale, plus sale qu'eux, qui n'ont pas de vêtements, parce que ses armes sont mal tenues, qu'il ne vaut rien au travail.

François va le plaindre. Il regarde la courte masse sans relief. C'est un bloc noir, de la capote à la tête entourée d'une ceinture de flanelle. L'homme renifle, cherche à dégager sa gorge envahie. Est-il assez misérable! François, jusqu'à ce jour, ne lui a jamais parlé que pour le tancer. Il ne connaît de lui qu'un étroit visage sombre, barré par les sourcils et la moustache parallèles, et les yeux, petits, durs, noirs, qui glissent dès qu'on veut les saisir.

Il ne le connaît pas. Et cependant c'est encore un pauvre bougre sans espoir. Son avenir : le cimetière où la maladie le conduit, la balle ou le conseil de guerre, un jour que, las, braqué, il refusera l'obéissance. De toute manière, la mort. C'est un condamné. Il en acquiert une obscure grandeur.

« Jordanoff! » Le ton a été trop service : l'homme répond : « Présent. » François répète, plus doucement : « Jordanoff! » L'homme tourne la tête, méfiant, étonné. Il attend. « Comment va votre gorge? — Oui, je vais crever ici. Je vais crever, sergent. » Pas d'acrimonie : une sombre résignation. « Mais non, mais non, Jordanoff. Vous avez été blanchi une fois : vous le serez de nouveau. — Ouatche! Pas de liaison avec l'arrière, pas d'hôpital : Je créverai ici. Le toubib du Maklouf ne voudra pas me reconnaître malade. » Et, rageur, il répète : « Je suis foutu! »

— Je vous ferai descendre à la prochaine liaison avec la base et je ferai un bon rapport au capitaine.

Jordanoff hausse les épaules. Aucune confiance. Le monde le persécute. A quoi peut-il penser? se demande François. La faction est longue. Trois heures de souvenirs. Jordanoff a été un enfant dans la campagne bulgare, un enfant qu'une femme a aimé. Il a eu une fiancée? Avant la guerre, entre deux guerres. Pauvre sanglier buté devant la mort! Peut-être ne songe-t-il qu'à cela : « Je suis foutu. Je vais crever ici. » Il est capable de se faire sauter pour en finir, comme Rotweiler.

« Que je suis maladroit! Comment lui donner confiance? Au point où nous en sommes, il n'est qu'un langage pour les hommes. Suis-je pas son frère? Parce que j'ai l'avenir pour moi, je voudrais lui donner une accolade. Pauvre bougre! Que ne conterait-il pas ensuite? Bah! je lui ferai donner, à partir de demain, trois boîtes de lait : il préférera ça à tout. »

Corvey est redescendu, laissant l'homme à sa faction solitaire, plus seul, sur ce bastion, que s'il était perdu au milieu du Sahara.

Sur la face Nord, la longue silhouette de Kroll, le second muletier, est appuyée à la murette.

— Rien de neuf. — C'est un soldat discipliné. — Vous voyez là-haut les feux, sergent? Ce sont les Aït Bazza insoumis. 10 kilomètres au moins. Ils ont froid. Soumission bientôt.

— Et nous serons plus tranquilles encore. Ils ont tué avant-hier deux goumiers d'Immouzer.

— Sergent, je suis pas content avec mon mulet. Il tousse beaucoup. Il mange pas. Il faut me donner permission pour aller couper de l'alfa. Il aime cette herbe.

— Et, comme Chipoff, la dernière fois, vous recevrez des coups de fusils.

— Juliette crèvera.

— On verra demain.

Voilà un brave type qui est sûrement tuberculeux. Mais Juliette tousse et mange mal : rien ne compte, hors cela. Toute sa tendresse est dédiée à ce maigre mulet blanc qui tombe dès qu'on le charge.

Une heure a passé rapidement. Corvey n'a pas froid. Il redoute sa chambre chaude. Ah! que Rotweiler n'est-il là! Kroll serait si bien à côté du poète difforme qui lui murmurerait des vers, à mi-voix, jusqu'au moment où une hallucination lui ferait tirer un coup de fusil sur les fantômes.

Rotweiler est enterré dans le cimetière de Maklouf, à trois tombes de Langen, mort au champ d'honneur. Il a su partir, un beau soir de Noël, emportant toutes ses héroïnes.

Pour méditer à son aise sous ce merveilleux ciel de février, François s'est assis au milieu de la cour du poste, vers le rebord de cet ovale qui enclôt une grenade dessinée avec des pierres plates, insigne du régiment.

Il fait clair. On lirait à la lumière de cette lune qu'entoure un halo mauve. François est déjà las de penser à ses hommes, dont il entend les ronflements, les paroles vagues murmurées dans le sommeil. C'est à lui qu'il songe. Il se plaint encore. Finie la frénésie amoureuse d'avant minuit. Il ne désire rien. Mais il revoit les visages des jeunes amies de son adolescence, Geneviève, Jeanne, Françoise, Marie-Louise. Il les a toutes aimées. Elles l'ont préféré, il était jaloux pour chacune d'elles. Il imagine leur vie. Elles sont sans doute mariées. Pensent-elles à lui? Pour le mépriser, comme tous les siens l'ont méprisé? Est-il pour elles le légionnaire, le maudit? Geneviève était si tendre. Elle l'admirait tant parce qu'il n'était pas comme tout le monde! On l'a fiancée, avant son engagement. S'est-elle mariée de bonne grâce? Ne garde-t-elle pas au fond de son cœur — mais elle est pieuse — l'enclos qui n'est que pour lui, François?

Il n'aime personne. Le monde l'attend. Encore quelques mois, le monde sera livré à sonassaut. Se réaliser. Sculpter sa statue. Il est nourri de Barrès et il admire Gabriele d'Annunzio.

Que lui importe cette tâche acceptée, qui n'est qu'une forme de sa préparation? Il est aux antipodes de Psichari, dont la lecture n'est pour lui qu'un remède mécanique. La religion — cette religion qui l'a marqué si intimement! — elle n'a servi qu'à donner à sa sensibilité des résonances plus profondes. Rien de plus.

Ainsi, d'un jour à l'autre, François Corvey oscille entre l'égoïsme, que tout dans sa solitude nourrit, fortifie, et l'acceptation catholique de la servitude, qui trouve dans cette même solitude des aliments de choix.

Il battra de la semelle sur la pierraille de la cour, relevera les sentinelles aux heures fixées, somnolera de brefs instants — mais l'oreille ouverte, — échangera de rares paroles avec les hommes de garde.

L'aube tardera à naître, précédée par un faux-jour couleur de perle. Puis le soleil de sept heures mettra des flammes sur les cimes du Tichoukt. Le poste marquera la reprise de la vie, par les toux opiniâtres, par des grognements, des bâillements sonores, les bruits d'une ménagerie au réveil.

François pourra rentrer chez lui. Sur la table il y a aura le thé bouillant, les cigarettes. Allégresse, belle allégresse de son âge impitoyable.

***

Les trois femmes sont venues lui souhaiter le bonjour et encaisser les billets signés par les hommes. Le corvée de quartier terminée, la nouba a continué dans la chambrée. Vers dix heures, Aminot et Jordanoff sont sortis dans la cour, le couteau à la main, pour un combat singulier dont le sourire de Khadra devait être l'enjeu. Kasmirjac et le caporal Müller ont séparé les combattants. Il a fallu attacher Jordanoff écumant. Un coup de poing a disloqué la mâchoire d'Aminot, qui était allé chercher son fusil pour en finir.

Ficelé, lui aussi, comme un saucisson, le Joyeux bave des injures. A quoi Kasmirjac réplique :

— Tiens ta gueule, ou je t'achève!

Le poste n'a plus d'argent. Les hommes ont même hypothéqué largement leur prêt. Ils ont vidé toutes les bouteilles. François se félicite d'avoir eu si peu de bruit. Deux fous

furieux sur vingt-cinq hommes, c'est peu de chose. Les appétits sont assouvis. Aussi déclare-t-il aux femmes : « Après le repas de midi, vous repartirez en profitant de la protection de la corvée de bois. »

Elles sont donc parties avec leur argent et leurs hardes, tandis que les hommes sciaient les génévriers et les chênes-verts, délivrés et raccommodés avec une vie plus calme.

***

Le dégel de février a ramené la fatigue et l'ennui des premières semaines de décembre. De nouveau, la cour a été transformée en marécage glacé. Les murailles ont perdu le maigre mortier qui les scellait et les pierres ont recommencé à glisser. Les équipes de maçons se sont remises à ce travail décevant, rafistolant le bastion Sud après la murette du versant ouest. Les tôles de la toiture, fatiguées par l'usage, — car, avant de couvrir les Aït Rouadi, elles avaient abrité un poste de l'arrière, — laissaient goutteler l'eau sur les paillasses. Mauvaise humeur générale, que François matait par une rigueur soutenue. Ses velléités d'amitié faiblissaient. Il supportait mal d'être déçu, de voir interpréter sans gentillesse ce qu'il tentait pour le bien-être de ses hommes. « Plus on leur donne, moins ils sont contents. »

Il s'était replié, partageant son temps entre la lecture et une surveillance harcelante des travaux de réfection. Il s'ennuyait.

Plus fréquemment il osait maintenant se poser la question : « Mais qu'est-ce que je fais ici? » Et sa réponse, sans fard, n'était point celle qu'il se fût donnée trois mois plus tôt. Chaque fois qu'un courrier lui apportait des journaux, des revues, une bouffée de fièvre le tenait éveillé tard dans la nuit. Il imaginait ce qu'eût été sa vie à Paris. Étudiant au Quartier, sa curiosité universelle eût trouvé à se satisfaire. Tous ces efforts qu'il faisait pour se tenir au courant, pour bâtir sur les bases fermes que lui avaient données les humanités, lui paraissaient vains. Il craignait de manquer de cette extrême pointe de l'esprit que donne seul Paris. Il devait comprendre, bien plus tard, à Paris, que ses études dans la solitude l'avaient

bien mieux armé que ne l'eussent fait les cours qu'il eût suivis.

Mais, pour avide qu'on soit de savoir, de comprendre, on n'en est pas moins, à vingt ans, assailli par des soucis plus humbles. La femme tenait une immense place dans ses pensées, cette place qu'elle allait prendre dans sa vie, aussitôt libéré. Quand il pensait à elle, ce n'était point tant à l'objet précis d'un désir, qu'à ces conquêtes difficiles, hasardeuses, qui lui donnaient, à dix-huit ans, l'illusion de la puissance, qui allaient, quelques années plus tard, tromper encore son besoin de contraindre, de dominer.

Quoiqu'il mît une manière d'orgueil à ignorer son cœur, il n'en étouffait point toute la vie. Autant que de caresses et de domination, il avait l'angoissant besoin de la douceur, de la compassion. L'enfant câlin qu'il avait été se survivait dans le jeune homme dépourvu qui ne savait à qui jeter sa tendresse, dont seule Diane, sa chienne et son joujou, connaissait les effusions. Peil aussi, l'ordonnance, recevait parfois, comme un don inestimable, une parole, un sourire, qui lui faisaient dire dans la chambrée : « Le sergent, je le connais. Il n'est pas si mauvais qu'il voudrait l'être. » A quoi le détachement répondait : « Il n'a pas de cœur et nous ne sommes rien pour lui. » François s'était tout d'abord contenté de l'estime dont il était l'objet.

Passant, le soir, devant la fenêtre de la chambrée, il avait entendu son nom prononcé par Müller, le caporal.

« On peut pas dire que c'est une vache, mais il veut du service. C'est son métier. Il s'occupe de ses hommes. Il est pas parleur, c'est son affaire. Et puis, il se dégonfle pas; ça, y a pas à dire. » Humble hommage, mais bien fait pour plaire à François. Cette estime, il en retrouvait l'expression quand, à la corvée de bois, il partait en protection; quand, les nuits obscures, il faisait ouvrir la porte du poste pour aller inspecter le barbelé, et aussi, les jours de grand froid, quand, les hommes étant au travail, il se contraignait à être là, sans nécessité, pour ne point leur donner le spectacle d'un chef, les pieds devant son feu, tandis qu'ils gelaient.

Il avait éprouvé intensément le plaisir de voir son détachement se redresser, se figer, lorsqu'il arrivait au rapport. Beaux soldats, bien en main, sur qui il pouvait compter.

Mais cela ne lui suffisait plus maintenant. Le salut mécanique qui l'accueillait, le matin, quand il paraissait dans la cour, les réponses contraintes qu'on donnait à ses questions, même lorsqu'elles n'avaient pas trait au service, ne le satisfaisaient plus.

Ses tentatives pour les amener à la confidence étaient restées sans résultat. Hormis Peil, qui s'était donné d'emblée avec l'abandon d'un chien sans maître, hormis le pauvre Rotweiler, qu'une obscure prescience de sa mort rendait plus sensible, les autres se rétractaient devant son interrogation. Parfois, à la faveur d'une veille pénible, sur le bastion, un homme avait laissé échapper une phrase plus confiante. François, pour l'accueillir, n'avait pas eu le ton que ces sensibilités attendaient. Les bouches s'étaient refermées.

Il veut maintenant les conquérir, les amener à lui, sans restriction. Il ira au plus accessible tout d'abord. Kasmirjac, ce grand Berlinois, allant, brutal et droit, se rendra le premier. Il y avait déjà entre eux une obscure sympathie. Kasmirjac lui a déclaré un jour : « J'aime être tenu, conduit. Chez nous, en Allemagne, on m'a dressé. Les Allemands, anciens soldats, sont comme des chevaux bien mis, qui font merveille tant qu'ils sentent la main de leur cavalier. Mais, qu'ils devinent la faiblesse, l'incertitude, la crainte, ils bronchent, incertains eux-mêmes et bientôt gâtés. »

Pour conquérir Kasmirjac, François n'a eu qu'à lui donner des occasions de briller, de montrer son adresse, sa force. Il le prenait volontiers avec lui quand la nécessité des corvées le permettait. Il lui a ensuite confié des tâches plus pénibles, en lui disant : « Vous qui êtes un vrai soldat » ou bien « Un marin de Kiel doit se débrouiller ». Kasmirjac a rejeté son képi cassé sur sa nuque, mâché son mégot et, vain des compliments, il s'est efforcé, soucieux, de faire mieux.

Kasmirjac, apprivoisé, a fait dans la chambrée la plus utile propagande. Jordanoff était, lui, fermé sur son mal, isolé par le dégoût de ses camarades. Pour l'avoir, Corvey n'a eu qu'à lui parler doucement, à s'inquiéter de son état, le faire venir chez lui pour lui badigeonner les muqueuses envahies. Le hargneux Jordanoff a tenu plusieurs jours, saluant en claquant les talons, recevant les soins comme un

dû, remerciant d'un sec merci. Puis, un soir, il a saisi la main de François, il a sangloté : « Dites, sergent, dites, je ne vais pas crever ici? — Mais non, idiot, tout le monde a eu... cette maladie. » Singulière consolation à laquelle la voix et le regard donnaient son prix. Jordanoff a baisé la main du sergent.

Aminot, l'ancien Joyeux, était mieux défendu. Il savait crâner, feindre le respect, distant et gouailleur.

François a fait un méritoire effort pour aller à lui. Tout le rebutait chez cet homme faux, aigri. Cependant, le chef imaginait, par une conversation écourtée, peu après son arrivée au poste, qu'il devait y avoir, au fond de la tête de cet homme, une source de souvenirs. Mais comment la toucher? Quel mot jetterait par delà les conglomérats de malheur, de haine, de désespoir et d'injustice, le coup de sonde qui ferait jaillir un jet tiède et doux comme les larmes, dont les yeux inquiets avaient perdu l'habitude? Ah! celui-là, se disait François, le voir pleurer et il serait à moi, bien à moi. Car la conquête n'avançait guère. Défiant, l'homme acceptait la question, puis se repliait prudemment et, dans son regard, François lisait : « Que me veux-tu? Tu ne m'auras pas. On ne m'a pas. » Il aurait peut-être fallu tout simplement lui dire : « Aminot, nous sommes ici tous à la même enseigne. J'ai, à vos yeux, contre moi, mon âge, mon espoir. Ça ne pèse pas lourd au point où nous en sommes. Soyons amis. » Mais il craignait la gouaille Un soir que le caporal, agacé par les réponses d'Aminot, était venu se plaindre, François l'avait fait venir chez lui. L'homme s'était découvert; il attendait au garde à vous, le regard sur François. Mais vide, ce regard du Joyeux, du condamné, dont le vide garantit qu'il n'y a pas provocation.

— Aminot, asseyez-vous sur cette caisse.

— Merci, sergent. — Mais il ne s'est pas assis.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires continuelles avec les caporaux?

— Ils me « cherchent ».

— Ne dites pas ce mot. Il n'a pas cours à la Légion. Ici on punit les coupables : on ne « cherche » pas les innocents.

— J'ai une gueule à être repéré.

— Pourquoi cultivez-vous ce genre voyou qui est agaçant

pour la Légion? Képi tordu, jugulaire tressée : on n'aime pas ça ici.

— J'ai honte de mes malheurs.

Ce ton, François le connaît : c'est le sombre orgueil du bataillonnaire qui crâne malgré tout, appelant malheurs ses condamnations.

— Oui, mais les malheurs, c'est de l'histoire ancienne. Vous êtes légionnaire. Le passé n'existe plus.

— Je suis Français.

— Ce n'est pas le lieu de le dire, d'autant que vous êtes, comme moi, engagé sous une fausse nationalité et, en tout cas, on ne peut pas dire que vous illustrez les qualités du soldat français aux yeux de vos camarades.

— Je fais mon boulot, mais je suis pas un mannequin. Nous, Français, on ne nous mène pas comme les Fridolins.

— Dites : les Allemands.

— On est pas des pantins : on est des hommes.

Que répondre qui lui fasse comprendre? Si bas qu'il soit descendu, il a encore son orgueil de mauvais gars. Il méprise les mercenaires, des crève-la-faim, engagés pour la boule. Lui, au moins, il est là faute d'être en prison. Il a montré son caractère et ses rebellions l'ont, pour toujours, galvanisé. Comment le joindre?

— Aminot, vous pouvez disposer :

— Bonsoir, sergent. — Salut automatique, départ. Rien à faire, mon pauvre François : celui-ci est fermé par une triple serrure. Tant pis!

***

Les serrures ont lâché au courrier suivant. D'un coup. Il y avait, à la distribution, une douzaine de journaux venus de Pologne, d'Allemagne, de France. Deux cartes venues du Maroc, une lettre de Paris. L'enveloppe était couverte d'adresses raturées, de surcharges. On y lisait malaisément le nom d'Aminot. Elle avait voyagé de Tunisie à Bel Abbès, puis au Maroc. Aminot, avant de prendre la lettre de la main du sergent, avait eu un mouvement d'inquiétude, le reniflement

d'une bête devant l'inconnu. Il marmonna : « Qu'est-ce qui peut bien m'écrire, quand c'est pas les gendarmes? »

Le repas de midi fut ensuite servi. Vers deux heures et demi, François sortit sur le glacis, entre le mur et le barbelé. Il faisait vingt fois le tour de l'ouvrage pour alléger son sang. Il trouva Aminot assis contre la murette, à l'écart. Le légionnaire se leva, salua.

— Méditation? — demanda le sergent, avec gaieté, sans le regarder. — Cafard?

Pas de réponse. Il lève les yeux. Quel visage inconnu! Aminot hausse le col, tend les muscles des joues qui, en jouant, dessinent un remous sous la peau, tient son regard fixe.

— Qu'est-ce que c'est?

Il veut dire : « Rien ». Pas de parole, mais la tête simplement tourne de gauche à droite.

— Quoi?

— Rien, sergent.

La voix s'est brisée.

— Aminot, fini de crâner. Vous avez reçu une lettre. Asseyez-vous ici. Là.

L'autre hésite une seconde, puis se laisse tomber.

François met doucement la main sur l'épaule. C'est le geste qui a rompu l'équilibre.

Aminot pleure, tête haute, les yeux ouverts. Les larmes glissent, baignent les joues grises. Les dents mordent la lèvre. Aminot pleure, comme un homme, sans une grimace de son visage durci. Ondée qui le rajeunit, fait fondre le masque. Il faut le laisser pleurer. Cette main sur son épaule, comme il en sent la douceur! Elle l'apaise et l'alanguit. Le voici qui renifle, s'ébroue. Bon! il va parler.

— Alors, Aminot?

L'homme s'est repris. Sa voix tremble, tandis qu'il essaye de crâner, de donner le change par des mots vulgaires.

— Cette fois, sergent, c'est complet. Nom de Dieu! qu'est-ce que mes vieux ont bien pu faire dans leur chienne de vie pour que je sois repéré comme ça?

François ne dit mot. Que dire qui soit à la mesure de la catastrophe assez terrible pour faire pleurer un tel homme?

Attendre. L'autre ne saurait plus se taire.

— C'est pas juste. Y en a qui ont tout et d'autres qui trinquent à chaque coup. Quand il y a une tuile, je crie toujours « Présent! »

Le ton baisse. La voix enrouée, les mots arrachés un à un, péniblement.

— Tenez, lisez cette babillarde, sergent.

Il tend la feuille de mauvais papier, puis regarde au loin, sifflant.

François, d'un coup d'œil, a deviné. Il lit maintenant la grosse écriture maladroite.

« Mon cher père,

» Je t'écris pour te dire adieu. J'ai pas eu de veine, comme toi. Je pense que tu as su que j'avais été en maison de correction. Ce qu'ils ont pu m'en faire baver jusqu'à vingt ans, les salauds! Après, j'avais personne. Ma mère, mieux vaut pas en parler. Toi, tu avais des malheurs. Tu étais loin. J'ai même pensé que tu es peut-être mort. J'ai eu la crève à Paname. J'avais pas de métier. J'ai fait un coup dur, avec un copain. On m'a donné. J'ai été tout de suite fait. Y a qu'une chose qui me chiffonne : c'est de pas pouvoir crever la garce qui m'a donné. Maintenant, ça y est. On s'embarque demain pour la Guyane. J'en ai marre de tout. Mais je me dis : J'ai pas mérité ça. J'aurais pu être un bon petit gars, avoir une petite femme gentille. Mais, tu sais, y a eu cette guerre : toi, tu étais pas là. Alors que veux-tu faire?

» Un gardien, qui est bon type, va essayer de t'envoyer cette lettre pour te dire que je t'aime bien, qu'y faut pas t'en faire où tu es et aussi qu'y a rien à faire contre les plus forts.

» Ton fils, GASTON. »

François voudrait que la lettre fût interminable; il la relit deux fois; il craint le moment où il faudra parler. Aminot lui dit :

— Ah! les salauds! les salauds! Je ne reverrai jamais mon petit! Il a vingt-deux ans....! Malheur de malheur! Qu'est-ce que je fous ici?

Trouver un mot, une phrase qui console, apaise, donne l'espoir! Mais l'autre :

— Je l'ai eu de ma femme, tout au début, quand ça gazait à la maison. Il avait une belle petite gueule. J'ai même pas de photo. Il m'aimait bien, il était fort et malin. A l'école, il apprenait tout, comme ça.

Quand je suis parti à la guerre, je l'avais mis en apprentissage, pour être ajusteur. Je l'ai revu une fois, en permission. Y crânait un peu. Qu'est-ce que vous voulez? Personne pour le conseiller. On l'a flanqué dans une maison de correction. Et maintenant on l'envoie dans un cochon de pays, où il n'a plus qu'à claquer. Ah! malheur!

Et le voici qui geint, de nouveau effondré :

— J'ai pas mérité. Je suis pas plus mauvais qu'un autre. Personne peut me blairer, vous non plus, sergent, personne.

— Aminot, — l'appeler : mon petit? il a vingt ans de plus que lui — Aminot, mon vieux, je vous aime autant que les autres. Il y avait un malentendu entre nous. Vous étiez braqué. C'est fini. Donnez-moi votre main. Faut pas vous laisser aller. Votre fils n'a peut-être été condamné que pour quelques années. Maintenant, pour vous, c'est fini avec les conseils de guerre, la prison; vous êtes légionnaire; dans trois ans vous aurez fini. Je serai à Paris, vous viendrez me voir, je m'occuperai de vous. Vous avez encore du temps devant vous. Vous pouvez être heureux. Qu'est-ce que c'est que trois ans de Légion, après dix ans de Biribi?

— Ah! sergent, si vous l'aviez vu, le petit, à six ans! Costaud et intelligent avec ça! J'en aurais fait un mécanicien épatant. On aurait eu la bonne vie. Il se serait marié. J'aurais eu quelqu'un où aller, si je sors d'ici.

— Vous viendrez chez moi.

— J'irai, mais je crois que je ne sortirai pas d'ici. Je ferai un coup dur.

— Vous êtes fou.

— Non, mais j'en ai marre! marre!

— Vous allez me promettre d'être confiant. Faites un effort, soyez discipliné. Venez me voir quand vous aurez le cafard. Nous parlerons; il faudra écrire pour se renseigner sur votre

fils. Vous savez : on ne vit pas si mal là-bas... En tout cas on vit... Tout n'est pas fini. Promis?

— J'essayerai.

— Je suis tranquille; vous êtes un homme, vous!

Il est sûr qu'Aminot ne fera pas un coup de tête. Il va le laisser seul, penser et pleurer tout son saoul. Chaque jour, maintenant, il lui parlera, pour le conserver près de lui.

***

Dikalenko, le beau cosaque, plaisait à Corvey pour l'image d'élégance qu'il lui offrait sans cesse, à quelque besogne qu'il s'employât. Mais le sergent n'arrivait point à aimer ce géant souple, trop souple, dont un rien de sensiblerie gâtait les élans. Qu'a-t-il donc dans le ventre? Il concluait bientôt : Rien. Il a été un officier insouciant et brave à la tête de sa sotnia. Ici, il sera un bon caporal, un excellent sergent, un alcoolique habilement dissimulé qui ne tiendra droit que par l'habitude d'une discipline stricte. D'âme? aucune. De regrets? à peine. François a trop le goût de la clarté pour aimer cet homme équivoque dont le charme l'agace, parce qu'il sent bien qu'il risque d'en être touché.

Le Prussien Köller est d'une autre race. Difficile conquête. Au premier contact que François a eu avec lui, le jour où il recevait les hommes un à un, à sa prise de commandement, il a senti le fossé. Premier contact qui fut une rapide passe d'armes et, pour François, presque une leçon. Depuis, Köller a été le soldat modèle, dont on ne peut rien dire, que rien ne signale, parce qu'il est ennemi du zèle. Köller fait tout ce qu'il faut, mais rien de plus. Devant lui, François se sent parfois gêné, lorsqu'il est injuste, nerveux, mauvais. Rien, dans le visage de l'homme, n'indique sa pensée, mais François se sent jugé par un pair. Dix fois, il a jeté un pont qui eût pu les réunir. Vainement. L'autre est courtois, glacé. Cette résistance irrite Corvey, qui apporte maintenant à la conquête de son détachement un acharnement quotidien. Son jeu est autant celui de l'amoureux en quête, que celui du dompteur qui vainc par son seul prestige. Les hommes devinent chez leur chef un changement, une attitude inconnue. Mais ils restent

sur leur garde. Ils sont méfiants comme tous ceux pour qui la vie n'a pas été tendre. Les Allemands disent : « C'est une nouvelle lune. » Tous ces soldats désœuvrés sont observateurs comme des enfants ou des simples. Ils savent assez que leur sergent ne peut se flatter d'avoir une humeur égale, que son caractère est à la merci de la couleur du ciel. Mais ils sont portés à l'excuser pour cette mobilité même, travers essentiellement légionnaire, qui le rapproche d'eux.

Quand il est rogue, glace, fermé, ils marchent silencieusement, mais tout leur être est révolté, parce qu'ils attendent plus rien de leur chef, qui résume, malgré son jeune âge, l'autorité du gradé et celle du père. Combien de fois n'a-t-il pas vu les visages tristes s'éclairer parce que lui souriait, de ce large sourire d'enfant qu'il n'a retrouvé qu'ici.

Köller se tient sur la réserve. François se défend d'être aimable, au moins envers celui-là, qui le juge. Mais il se pique de l'amener aussi à la détente. C'est une lutte silencieuse, dont nul ne se doute dans le détachement, mais qui enfièvre François. « Pourvu qu'il ne me prenne pas pour un gamin. Il a été officier. Il a commandé, à la guerre. Il sait mener des hommes. Qu'ai-je pour l'impressionner. Mon cran? Il en a à revendre. Mon allant? Ma culture, mes études? Ça ne le touche pas, ou plutôt, ça le rend plus sèvère. Je n'en suis que plus « l'ennemi », à qui il tient rigueur d'être le témoin quotidien de ce qu'il appelle « sa trahison » à l'égard de l'Allemagne. »

« M'estime-t-il? »

A Köller, François ne veut demander que l'estime, bien certain que d'amitié il ne saurait être question. A moins que lui aussi ait son heure, la dépression, provoquée par le passé, qui, d'un coup, lui fauche les jarrets, lui brise la nuque.

Mais les autres hommes se laissent prendre, un a un. La contagion agit dans la chambrée. Moret, le cuistot aux yeux rougis par la fumée, vient, un soir, s'accuser d'avoir mis le feu à sa ferme pour ne la point voir passer aux mains d'un gendre exécré. Corvey a su le plaindre, l'excuser, le consoler et faire miroiter aux yeux de ce paysan l'espoir d'une retraite paisible sur une petite concession de terre marocaine, où il pourra de nouveau labourer, semer, élever.

Kroll et Chipoff, les muletiers, aiment que leur chef se pré-

occupe du sort des deux bêtes efflanquées qu'ils entourent de soins. Caresser *Juliette* ou *Cantinière*, écouter les récits de chevauchées de Kroll, uhlan, et de Chipoff, cosaque, leur discussion sur le dressage et le menage, c'est une méthode facile qui les conquiert sûrement.

Les caporaux marquent quelque servilité, Capdeville surtout, qui veut devenir sergent et espère de bonnes notes de son chef de poste. Müller, son collègue, qui le jalouse, parce que, vieilli, sans ressort, il n'aura jamais le galon d'or, sert fidèlement, mais sans courage. Il n'a que trop tendance à jouer auprès des hommes du « moi, je n'y suis pour rien, j'exécute. C'est le sergent. » Et auprès de Corvey, « je leur ai donné l'ordre, ils rouspètent ». Ses « oui, sergent, bien, sergent » agacent François.

Le reste du détachement est incolore. De pauvres bougres, gais un matin, cafardeux le soir, soucieux de nourriture, de flânerie et dont les pensées, les réactions sont le reflet de celles des plus intelligents. Un seul lien les réunit, non pas comme le ferait, dans l'allégresse, une même foi, une même ambition, mais, dans le désespoir, une chaîne liant des prisonniers : « la Légion ».

Les jours se succèdent, monotones, mais cette régularité n'est pas sans charme. Elle donne du prix à des fractions de temps. Pendant huit jours, toute la journée de François gravitera autour des dix minutes, entre chien et loup, où les perdrix viennent, dans le barbelé, s'offrir aux balles de son mousqueton. Plus tard, ce sera l'appréciation des distances, à travers un air sec et lumineux, pour le tir sur les derniers dissidents, qui, enhardis, labourent les pentes des montagnes de l'Est.

Un matin, le cheik des Aït Miloud, fraction soumise des Aït Bazza, viendra faire une visite au poste. Avant d'arriver au barbelé, il agitera son burnous pour que la sentinelle ne tire pas. Lui et ses quatre hommes laisseront leurs armes, magnifiquement entretenues, sur le glacis, en faisceau.

En un jargon mi-arabe, mi-français (il s'est battu contre nous depuis 1915 et a ainsi appris quelques mots de notre langue), Mimoun, le cheik, explique qu'il apporte des œufs et qu'il voudrait boire le café avec le chef.

Les salams sont échangés gravement, mains serrées, pouces baisés. Peil apporte le café. La conversation est peu animée. François offre des cigarettes. On fume en silence. Les Berbères sont très à leur aise, dans ce poste qui les fusillait, il y a deux mois, parmi ces hommes qu'ils guettaient au détour des pistes. Ils se sont bien battus. Les légionnaires aussi. Estime réciproque. Mimoun a la joue gauche creusée par une balle, qui lui a également traversé le cou. Les remèdes de la montagne ont cicatrisé la profonde blessure. Il en est fier. A François qui veut savoir où il l'a reçue, il dit : Bou Khamouj. Le vieux enlève son burnous sale, et montre sur son torse nu une autre balafre, au-dessus du sein gauche, et il annonce : Timhadit. Et ce nom donne à François la date : 1915.

Le cheik échange quelques mots avec ses compagnons, puis il demande : « La Légion, pas francès, pas spagniole, Allimane? »

Et Corvey d'expliquer : « Pas françès, mais kif-kif francès. »

Ils veulent maintenant voir les mitrailleuses. Leurs longues mains sèches caressent doucement les aciers. Puis, ils reprennent leurs fusils. En trois bonds, ils ont disparu derrière les rocailles.

Ils reviendront, apporter des œufs, des perdrix ou des lièvres pris au piège. Une des femmes du village chantera, un matin, autour du poste. Tous les hommes l'appelleront. Elle minaudera, finira par entrer. Elle est libre, son mari a été tué, l'été dernier. Elle veut de l'argent. Jusqu'à la nuit, elle recevra l'hommage des hommes, dans l'enclos que Peil lui a aménagé, sous le bastion. Puis, elle nouera les billets gagnés dans sa ceinture, et chantante, elle redescendra vers le village.

***

*Chef de Poste Aït Rouadi à Commandant secteur à Chef bureau Renseignements.*

IMMOUZER

*Priorité. Opérations.*

Légionnaire Köller, matricule 18343, a disparu poste nuit 15-16 mars. Manquent son fusil, cent cartouches, dix grenades O. F. Rapport suit.

Ce bref message téléphoné a été transmis le 16 mars vers quatre heures et demie du matin.

Les relèves de quatre heures venaient d'être faites par le caporal Capdeville, de quart à partir de minuit. Köller était au bastion Sud. Jordanoff au bastion Nord et Capdeville assis sur son lit.

Nuit noire, et pluie fine dont le ruissellement sur les tôles du toit dispersait l'attention des sentinelles.

Jordanoff a entendu du bruit vers le bastion Sud. Il a pensé que Köller battait la semelle sur la plate-forme. Il s'est remis à sa faction, appuyé sur la murette, attentif à son secteur.

Capdeville est sorti de la chambre pour faire une ronde. Il est allé directement au bastion Sud, le plus près de la chambrée. Il a appelé : « Köller, rien de neuf? » pour n'avoir pas à monter l'échelle. Pas de réponse. Il a grimpé, pensant que la sentinelle s'était endormie. Personne. Pas de fusil. Le caporal a couru chez Jordanoff. « Tu n'as pas vu Köller? Il n'est pas au bastion. Rien entendu? » Il est allé aux feuillées, par acquit de conscience, ne pouvant imaginer que Köller eût abandonné sa faction pour un malaise. Rien. Pris de peur, anxieux de se dégager il a bondit chez le sergent.

— Sergent, sergent!

François s'est levé d'un bond, étonné toutefois qu'on l'éveillât son quart terminé. Capdeville est entré. A la lumière de la bougie, il l'a vu tremblant.

— Köller a abandonné sa faction.

François a cru à quelque accident.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, il n'est pas à son poste; ni dans la chambrée.

François a compris, et tandis qu'il enfile sa capote, il se dit : « J'aurais dû m'en douter. » S'en douter; parce qu'il se repliait sans cesse derrière sa réserve, parce qu'il n'avait aucune envie de devenir caporal?

Aidé de Capdeville qui marmonne et ne pense qu'à se couvrir, François fait l'inventaire de la niche à grenades du bastion, note les munitions emportées, va dans la chambrée, fait remplacer la sentinelle défaillante, et ouvrir le paquetage de Köller. Manquent la capote, le paquet de pansement, le

bidon. Aucun papier, mais une lettre à l'adresse de Corvey. Elle est écrite en français.

« Monsieur,

» Je sais que vous ne serez pas étonné par mon départ. Comment ai-je pu servir si longtemps votre pays? Je ne pars pas pour lui faire la guerre, mais pour tenter une aventure qui me redonne l'orgueil de moi-même. Laissez-moi vous dire *maintenant*, que partout ailleurs nous aurions pu être de si vrais amis. »

LIEUTENANT HAGENFELS
*alias Köller, matricule* 18343.

Capdeville, qui a lu aussi, dit : « Quel type! » La chambrée s'est éveillée rapidement. De lit à lit, les hommes se renseignent.

« Was? quoi? il est fou. Il va se faire démolir par les Chleuhs. » Et l'absolution : « Cafard ». « Cafard, se dit François qui sent agir sur lui, comme sur tous ces hommes, la soudaine contagion. » Il se reprend durement en main, lance de sa voix la plus sèche: « Dommage, bon soldat. Capdeville, refaites la liste des factions jusqu'à l'aube, je vais téléphoner au secteur. »

François est rentré chez lui, déçu, triste à pleurer : il se doute bien de ce qui attend le déserteur. L'aventure de Klems, devenu lieutenant d'Abd-el-Krim, est unique. Les très rares déserteurs qui ont tenté de passer en dissidence ont été massacrés par les insoumis, qui ont pris leurs fusils.

Le message transmis, il a commencé son rapport; pas de phrases : les faits tels que Capdeville et Jordanoff les ont rapportés. Une appréciation sur le caractère et la manière de servir. Il doit se contraindre dans ce dernier paragraphe pour ne pas se laisser aller à une appréciation tendancieuse, qui donne à l'acte de Köller des raisons psychologiques qui l'excusent. Sur le plan de l'aventure et sur cet autre, si voisin, de l'amitié, secrète et à l'instant révélée, François Corvey ne juge point comme le sergent Corvey. Pour ne point s'abandonner à une méditation tentante pour sa tristesse et sa révolte, il sort, monte au bastion où Moret a remplacé Köller. L'homme dit : « Rien à signaler, sergent. — Ah, c'est

vous, Moret, nuit noire, hein? On ne voit pas à un mètre. ». Moret, le vieux Moret sympathique, n'y tient pas :

— Qu'est-ce qui lui a pris?

— Moret, on ne sait jamais ce qui se passe derrière le crâne des gens.

— Il était si tranquille.

— Justement.

Un silence et Moret conclût : « C'est vrai qu'ici, pauvres que nous sommes, on est capable de tout, pour ne pas crever de chagrin. »

Et voici que de l'épaisse brume, quatre détonations ouatées émergent lentement, puis l'éclatement, plus dense encore, d'une grenade, d'une deuxième. Des coups de fusil encore, des grenades. Des cris, des appels.

— Mais c'est dans le ravin des Cascades, hein, Moret?

— Oui sergent.

— Il n'y a pas de poste dans cette direction.

Mais le douar soumis du cheik Mimoun. Ils ne parlent plus, angoissés par le silence qui a succédé aux détonations. Ils ont la même pensée, que Moret traduit.

— Son compte est bon.

— Ça vaut mieux, — murmure doucement François.

***

François a attendu l'aube au bastion. Le jour s'est péniblement levé. La brume s'est effilochée, laissant des écharpes autour des rocs. A la jumelle, il a regardé vers le douar, cherchant sur le terre-plein dénudé une tache sombre. Bientôt, le détachement entier guettait. Peu de paroles.

— Tu ne vois rien?

— Il a pu se débiner vers la montagne.

— Mais là-bas, il aura affaire aux insoumis, sans compter que le goum va partir en chasse : la prime pour sa tête.

Corvey a fixé sa jumelle sur le poste d'une des kasbah; il a vu deux hommes sortir un corps, le hisser sur le bât d'un âne. Un corps inerte, ficelé en travers de l'échine, bras et jambes ballants. Le cheik Mimoun est monté sur son cheval. Six hommes ont escorté l'équipage, bousculant l'âne, récalcitrant sous le poids du mort.

Le convoi a disparu sur la piste du Bureau de Renseignements.

***

— Allo, poste Aït Rouadi, le commandant vous parle.

— Allo, c'est vous Corvey?

— Mes respects, mon commandant, j'ai terminé le rapport sur Köller.

— Bon, je l'enverrai chercher par un partisan. Le cadavre est ici. Trois balles. Il a tué quatre partisans.

— Mais comment est-il tombé sur eux?

— Ils étaient en contre-djich sur la piste; il s'est bien battu. Pas de papiers dans son paquetage?

— Non, mon commandant, un mot pour moi.

— Je pourrai le lire?

— Oui, mon commandant. Vous comprendrez.

— C'était un beau soldat.

— Mon commandant, je voudrais, le détachement aimerait qu'on l'enterrât dans le cimetière.

GEORGES R. MANUE

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'utilité des prix littéraires est incontestable; j'entends l'utilité pour ceux qui les reçoivent. Nous avons vu plus d'un fantoche, désigné par ce choix éclatant, faire illusion à la foule, et passer pour écrivain. Quant aux lettres elles-mêmes, elles n'ont rien à voir avec ces votes, ces intrigues, ces intérêts et ces réclames. — Ceci dit, les trois livres que des choix divers viennent de mettre en évidence, *Vol de nuit*, de M. de Saint-Exupéry, *Mal d'Amour*, de M. Jean Fayard, et *le Scandale*, de M. Pierre Bost, sont deux beaux livres, et parfaitement dignes de cet accroissement de renommée. Je remets à un prochain article de vous parler de M. Fayard et de M. Bost; mais je voudrais vous dire quelques mots de *Vol de nuit*[1].

Il est commun qu'un homme d'action, sans avoir en aucune façon les dons professionnels, si je puis dire, du romancier, décrive d'une façon sobre, vive et pathétique, les événements auxquels il a été mêlé. C'est ainsi que *Vol de nuit* contient les éléments d'une nouvelle, qui, isolée, eût été sans doute, sinon un chef-d'œuvre, du moins un morceau excellent. Les pages qui la forment sont saisissantes de vérité et de vigueur. En voici à peu près le sujet. Un cyclone, venu du Pacifique, au lieu d'être arrêté comme à l'ordinaire par la chaîne des Andes, réussit à la passer, et il s'étend en tempête, large de mille kilomètres, sur la République Argentine, marchant à l'ouest. — Or, au centre d'aviation de Buenos-Aires, reviennent trois avions postaux. L'un, celui de Paraguay, descend

1. Nouvelle Revue Française. — Prix Femina.

du nord, et se trouve hors du cyclone; il n'en a rien vu et il vole régulièrement par nuit claire. Le second, qui vient du Chili, a eu l'orage dans le dos. Pellerin, le pilote, franchissait tranquillement la Cordillère endormie sous la neige, quand tout à coup, il lui a semblé que la montagne, ces arêtes verticales, ces manteaux de pierres, se mettaient à vivre, comme un peuple. « Puis tout s'était aiguisé. Ces arêtes, ces pics, tout devenait aigu : on les sentait pénétrer, comme des étraves, le vent dur. Et puis il lui sembla qu'elles viraient et dérivaient autour de lui, à la façon des navires géants qui s'installent pour le combat. Et puis, il y eut, mêlée à l'air, une poussière : elle montait, flottant doucement, comme un voile, le long des neiges. Alors, pour chercher une issue en cas de retraite nécessaire, il se retourna et trembla : toute la Cordillère, en arrière, semblait fermenter... D'un pic, à l'avant, jaillit la neige : un volcan de neige. Puis d'un second pic, un peu à droite. Et tous les pics, ainsi, l'un après l'autre s'enflammaient, comme successivement touchés par quelque invisible coureur. C'est alors qu'avec les premier remous de l'air les montagnes autour du pilote oscillèrent ».

Le tableau n'est pas sans grandeur. On sait qu'à l'avant d'un cyclone règnent des vents contraires à sa marche, et qui, loin de favoriser la fuite, rejettent le fuyard vers l'intérieur. Là d'autres vents, venus de toutes les directions, se heurtent dans des remous désordonnés. Enfin Pellerin a pu sortir de là, gagner Buenos-Aires, et, comme il dit, sauver sa peau. — Le troisième avion, celui du pilote Fabien, venant de Patagonie, recevra l'orage directement sur sa gauche. Jusqu'à San Julian, le ciel est calme comme un aquarium. Seules les décharges dans les écouteurs annoncent l'orage. Mais à bord de l'avion, rien ne tremble, rien ne vibre, ni ne vacille. Le gyroscope, l'altimètre, le régime du moteur restent fixes. Le pilote « s'étira un peu, appuya sa nuque au cuir du siège et commença cette profonde méditation du vol, où l'on savoure une espérance inexplicable ». Cependant, une heure plus tard, le radio se sentait soulevé doucement, comme par une épaule. Il regardait au dehors et voyait des nuages lourds qui éteignaient les étoiles; au sol les lumières des villages avaient disparu. Alors commence avec la tempête qui se lève une lutte

héroïque. Ces pages là, qui ont conquis les lecteurs, sont le cœur du livre : l'isolement de l'avion dans le ciel, l'angoisse des nouvelles qui arrivent par radio, comme à un poste de commandement, la bataille livrée contre des forces immenses et déchaînées, l'ignorance du point, la lutte où les mains s'engourdissent, la fusée envoyée et qui décèle la dérive sur la mer, la faute suprême enfin. Par un trou, l'aviateur dépasse le plafond des nuages et atteint la région calme, scintillante de constellations. Il est à trois mille huit, totalement perdu et n'ayant plus qu'une demi-heure d'essence. Il replonge dans les nuages, jouant sa vie sur une chance vague d'atterrir sans s'emboutir. On n'entend plus parler de lui.

Toutes les nouvelles aboutissent à l'aéroplace de Buenos-Aires, qui est le centre nerveux des renseignements, des craintes, des arrivées et des départs. L'auteur a étoffé sa nouvelle, jusqu'ici courte, précise et pathétique, par quelques portraits : le directeur, l'inspecteur... Je dois avouer que cette partie me paraît beaucoup plus faible. Le directeur se nomme Rivière. Admirable figure de chef, dit M. André Gide, dans une étincelante préface. J'avoue que ce Rivière me paraît grossier, féroce, inique, et phraseur. J'ignore s'il est peint d'après nature. Il se peut qu'il soit ressemblant. Mais il y a bien des sortes de ressemblances, et bien des degrés. Sur une ligne qui n'est pas moins importante, j'ai vu appliquer des méthodes de commandement infiniment plus humaines. Mais il se peut que les procédés rebutants et brutaux de Rivière soient en usage. Il faudrait savoir s'ils sont bons, et si c'est par l'injustice continue et la terreur des sanctions qu'on fait marcher une entreprise comme celle-là. En fait, tout le résultat que nous voyons, c'est un avion perdu. Même s'il est exact, le portrait est peu vivant. Comment le serait-il? Comment pouvons-nous croire réel un personnage qui parle ainsi à lui-même : « Il faut que cet homme (le pilote) descende au cœur le plus intime de la nuit, dans son épaisseur, et sans même cette petite lampe de mineur, qui n'éclaire que les mains ou l'aile, mais écarte d'une largeur d'épaules l'inconnu »? Littérature, littérature...

***

Cet homme était juste, clairvoyant et bon. Mais aux limites extrêmes de l'âge, la vieillesse le dessèche et le corrompt; il devient égoïste et luxurieux; son esprit léger est la proie des chimères. Il est un tyran absurde et capricieux, mené par des aigrefins. Il reste le patriarche et le chef; mais c'est pour mener la maison à la ruine. Tel est en un mot le sujet de *Saint-Saturnin*[1] : la décadence d'un vieillard.

C'est un admirable sujet : il a la grandeur de la fatalité et des malheurs voulus par la nature; ce jeu des lois inexorables se répète assez souvent pour que le roman rappelle à chaque lecteur une expérience et le touche au cœur; le vieillard irresponsable qui devient absurde et vain ne perd pas tout droit à l'affection et au respect; ce qu'il détruit est l'œuvre de toute sa vie; c'est sa propre maison qu'il ébranle. Il est un objet de pitié et d'effroi. Ce père désormais sans raison, qui se conduit comme l'ennemi de ses enfants, leur a naguère donné ses soins, son labeur, et les maximes qui font la grandeur des hommes. Dangereux et misérable, il reste pourtant sacré.

Ce thème de tragédie, voyons comment M. Schlumberger l'a traité. Un prélude, une sorte d'adagio, simple et grand, avec des phrases en coup d'archet; la lune se lève sur Saint-Saturnin, transformant la contrée. Elle éclaire dans le cimetière les huit tombes de la forte race des Colombe. Et cette nuit la mère de famille, Élisabeth, va mourir : « Voilà que ses soixante-dix ans sont accomplis et la fièvre, fondant sur elle, n'a demandé qu'une semaine pour rendre ses jambes immobiles, puis ses bras, pour embarrasser sa parole, l'arrêter tout à fait, arrêter jusqu'au mouvement de ses yeux. Ses deux fils et sa fille sont là, qui s'étonnent de la trouver si calme et si grande. »

Seul le vieux compagnon de sa vie n'est pas à son chevet. Bien mieux : quand Louis Colombe est venu dire à son père : « Est ce que tu veux la revoir? La fin ne peut plus tarder beaucoup », le vieillard a fait semblant de dormir. Cette incroyable comédie déconcerte ses fils. Ils ont accoutumé de

1. Nouvelle Revue Française.

vénérer leur père. Ils savent qu'il est courageux, avec du goût pour le difficile. Ils savent qu'il a toute sa raison. Quatre ou cinq jours plus tôt, apprenant que la maladie était grave, il a dit simplement : « J'avais toujours pensé que je partirais le premier. C'est dans cette idée que toutes mes dispositions étaient prises. » Il avait coutume de peser les choses à leur poids, et de penser à sa propre mort avec fermeté. — Et c'est ce même homme qui laisse agoniser, sans même aller près de son lit, celle avec qui il a vécu cinquante ans de l'union la plus tendre, et qui, engagée dans la mort, le cherche encore.

Louis, le fils aîné, l'homme d'affaires, accoutumé à juger les hommes et à débrouiller les raisons obscures, pense que son père se dérobe devant l'émotion trop douloureuse que lui serait le spectacle de cette mort. Nicolas, le second, qui vit ici, à Saint-Saturnin, ajoute : « Et puis il craint peut-être aussi de ne pas assez se maîtriser, de pleurer devant nous. Il reste assez clairvoyant pour tâcher de dissimuler ses défaillances... » — Telles sont les premières données que le romancier nous livre sur William Colombe : des signes de faiblesse, la peur de souffrir, la peur de montrer ses larmes, et, comme conséquence, cette faiblesse suprême, cette abstention.

Élisabeth est morte. Le salon est transformé en chapelle ardente. La cloche des repas ne sonne plus. La vie de la maison est comme sous un crêpe. Nous revoyons William Colombe devant sa maison, allant et venant d'un pas que les douleurs de reins ont rendu traînant. Assurément sa douleur est profonde; mais elle n'a pas l'air d'être de la douleur. Comme s'il voulait s'en préserver, il la transforme en irritation, en soucis tatillons. Et en même temps on voit poindre, ce qui est affreux à dire, mais tragiquement vrai, une sorte de sentiment, tout à fait inconscient, de délivrance. Le vieillard va maintenant faire ce qu'il veut, sans contrôle. « J'ai toute espèce de projets, dit-il. Beaucoup de choses que je n'ai pas pu réaliser jusqu'à présent, beaucoup de choses que je me réjouis d'entreprendre. »

Il aurait peut-être horreur de lui, s'il se voyait. Mais qui se voit jamais? Il fait devant son fils sa propre apologie, avec une agitation fébrile. Il ressemble à son grand'père.

« Comme lui, j'ai beaucoup d'idées, trop d'idées, mais pas toujours la patience de les mettre en œuvre. Vois-tu, les facultés alternent dans notre famille, de deux en deux générations. Il y a les inventeurs et les adaptateurs. Je ne mets pas les uns au-dessus des autres, mais c'est un fait que je constate. Mon père n'avait l'esprit tourné que vers la meilleure utilisation des forces. C'était un réalisateur du premier mérite, mais les idées lui venaient le plus souvent du dehors. Et vous lui ressemblez... »

Nous écoutons ces scènes, si naturelles et si dramatiques, et nous voyons les symptômes s'accumuler : instabilité, irritabilité, orgueil (sa pauvre femme avait déjà remarqué qu'il devenait sensible à la flatterie), projets immenses, tendance à la mise en scène et à l'éloquence. Ses enfants voient tout cela, et sans en être alarmés encore, ils s'affligent. « Ah! Nic, dit sa fille Jourdaine, puissions-nous mourir avant d'être vieux! » — Mais voici quelque chose de plus trouble encore. Malgré sa fille — et pour la première fois ils se querellent — William Colombe exige qu'on invite aux obsèques une certaine cousine, madame Tavernier, assez jolie femme de mœurs peu canoniques. Jourdaine, accoutumée au respect, après quelque résistance, cède et ne dit mot; et comme elle est parfaitement élevée, elle fait bonne figure à l'indésirable. Mais, le lendemain de l'enterrement, madame Tavernier, secrètement sollicitée par le vieillard, au lieu de partir, s'implante dans la maison.

L'auteur, dans toute cette première partie, n'a voulu que nous faire pressentir les catastrophes futures. Il multiplie les avertissements, mais rien de plus. Il est assez singulier que William Colombe, qui n'a jamais voulu être maire de Saint-Saturnin, dise à brûle-pourpoint au cantonnier des Tourettes, en clignant de l'œil : « Vous connaissez tout le pays, Cudorge, vous feriez un fameux agent électoral. » On a beaucoup jasé là-dessus, mais enfin ce n'est qu'un mot. Le jour de l'enterrement, William a été assez étrange; mais le chagrin lui dérangeait un peu la cervelle. Ces symptômes même, plus inquiétants pour l'avenir que pour le présent, M. Schlumberger a soin de les entremêler de traits où se reconnaissent un esprit ferme et un haut caractère. Après la mort d'Élisabeth, les enfants trouvent une lettre écrite six ans plus tôt par leur père, et

qui leur est adressée. Cette lettre est magnifique : « Je n'ai travaillé que pour vous, me pliant à une règle un peu sévère, sans guère de répits, sans écarts... J'ai désiré n'être plus nécessaire; me voici hors de jeu, sans aucune de ces ambitions vaniteuses, auxquelles s'amusent d'ordinaire les vieillards, heureux de vivre enfin dans une nature que j'aime, d'en voir toutes les saisons et d'assurer à votre mère un calme dont elle a toujours eu le désir. »

Ainsi écrivait, à soixante-dix ans, William Colombe, ayant gagné la paix au bout de son chemin, et le cœur rempli d'une sérénité magnifique. Était-il possible, dès cette époque-là, de découvrir une fêlure dans le bloc de son esprit? Dans l'espèce de testament que nous avons lu, il racontait qu'enfant, il apportait des pierres à une colline pour la préserver de l'usure. Il ajoutait : « Je reste celui qui peut se passionner pour des intérêts inactuels, pour des rêveries sur les chiffres astronomiques. » C'est une qualité, assurément, mais c'est aussi un point de moindre résistance. Maintenant, après six ans, dans la décadence du vieillard, c'est là que la fêlure va se marquer. Son fils Louis ne s'y trompe pas. Il reconnaît chez son père un certain goût de la nature et des spéculations abstraites qui peut paraître inexplicable. Nous-mêmes, nous avons assisté à une divagation de William sur les nuages, assez belle, mais un peu alarmante. Louis prononce le mot de folie, mais pour la repousser. « On a vite fait d'appeler folie... Eh bien quoi? S'il donne des marques d'usure, elles sont plus honorables que la bonne santé des vieillards qui se sont dorlotés toute leur vie. » La piété filiale, la vieille admiration pour un père qui a maintenu leur nom et gardé la maison prospère, un optimisme naturel, enfin, lui masquent le péril.

Ce péril est d'autant plus grave que les Colombe, famille unie et cœurs droits, n'ont jamais fait entre eux d'arrangements authentiques. Le désintéressement et la parole ont suffi. Il en résulte que le père est resté tout puissant. Il en résulte aussi que chaque signe de sa folie ébranle la fortune et l'état de ses trois enfants. L'auteur s'est arrangé pour que l'agitation et la mégalomanie du vieillard se répercutent, avec le maximum d'effet, à travers les générations.

Quels sont ces trois enfants? L'aîné, Louis, poursuit à Paris

une belle carrière d'industriel. C'est un homme intelligent, droit, solide et assez orgueilleux. Le cadet, Nicolas, vit à Saint-Saturnin; il a le soin du domaine; les outils et le bétail sont à lui. Veuf, sauvage, sans ambition, grand liseur et gourmand, il est éternellement blâmé par le père : pour ses méthodes de culture, pour avoir engagé un Russe. La fille, Jourdaine, a épousé un diplomate trop séduisant qui la trompe, et elle vit dans des embarras d'argent. Je n'énumère pas les enfants de ces enfants. Il y a là tout un petit peuple vivant, sur qui Saint-Saturnin menace bientôt de s'écrouler.

Madame Tavernier a fini par s'en aller; mais William devient impossible. Ne s'est-il pas avisé de conduire sa petite-fille Laurette, la fille de Louis, dans un café du village, et de la faire boire? Après quoi il a déclamé sur la politique, devant les ouvriers. « Ne devient-il pas fou? demande Laurette. — Pas fou tout à fait, répond Nicolas... Un peu fou, comme beaucoup de vieillards... et ce sont les fous les plus difficiles à surveiller. Il y faudra nos efforts à tous. » — Heureusement Louis, qui vient à Saint-Saturnin le dimanche suivant, ne prend pas trop au sérieux l'aventure de sa fille. Il a plutôt pitié de son père, qui reste caché dans sa chambre. Et il délibère avec lui-même : « Il ne doit pas être fier de son équipée, le pauvre vieux! Ne pas l'humilier plus qu'il n'est indispensable. »

Mais les choses tournent rapidement au tragique. William fait revenir madame Tavernier, et sous les yeux des enfants commence un flirt scandaleux. Un soir, Jourdaine, entrant brusquement dans la chambre de son père, y trouve l'aventurière vêtue d'une robe de la morte, chargée de ses bijoux, de ses fourrures, coiffée de son chapeau : une ridicule et abominable mascarade, un camouflage que William a exigé... — Cette fois encore, on pare le coup. On renvoie l'intrigante cousine avec un cadeau. Elle confesse que le vieillard la suppliait, en lui baisant les mains, d'être sa femme. Imaginez que Ninette Tavernier ait eu plus de cran. Elle se laissait épouser, et faisait maison nette en un moment. Il y aurait un moyen de parer au danger : faire les partages. Mais au premier mot, William proteste : on se méfie de lui, on veut le chasser de sa maison, le laisser sans abri... Comment poursuivre? Louis songe à ces périls, sans encore s'en

laisser effrayer. Telle est la vie. On la prend pour une rosse de manège : tout à coup elle rue et elle s'emballe. Mais un bon cavalier en redevient maître.

Ninette Tavernier partie, la guerre est à la maison. Et voici le second coup. William se met secrètement en relations avec un agent d'affaires taré et décrié, nommé Cibar. Les voisins s'étonnent, avertissent Nicolas, qui fait une enquête. Son père se serait mis en tête de fonder avec Cibar une gigantesque coopérative. Toute la fortune des Colombe peut passer dans l'aventure. Un coup d'œil que l'auteur nous fait jeter sur les papiers que le vieillard rédige en secret nous renseigne assez. « Ne pas écouter la voix du sang, écrit-il, car il n'y a pas d'exemple que le génie n'ait été mis en dérision par ses familiers et ses proches. Nul n'est Prophète en son pays. Souffrance insondable. » Et plus loin : « La ruse atroce, inconnue dans les Fastes de l'Histoire, le raffinement diabolique inventé par des Fils pour briser le courage de leur Père : essayer de lui faire croire qu'il est tombé dans l'affaiblissement sénile. Ils ne le lui disent pas directement; ce serait trahir leur intention avec trop de naïveté. Ils le lui donnent à sentir d'une manière détournée. Ils s'efforcent de l'empoisonner lentement. » Et l'imagination l'emportant, voilà le vieillard convaincu que ses enfants veulent en effet l'empoisonner.

Dès lors, à la fois mégalomane et persécuté, se méfiant des siens et se fiant à du gibier d'assises, sûr de lui, pressé d'accomplir de grandes choses, il est la proie des bandits. Cibar vient ouvertement, constitue des sociétés, passe des baux, et place auprès de William une mégère, une madame Ménerba, qui s'empare de lui. Le vieillard est au point de s'enfuir avec cette misérable. Dans une scène dramatique, il est traqué par son fils et ses propres paysans, surpris au moment de gagner la voiture par les bois et ramené à la maison. La femme est chassée. Mais la situation est presque désespérée. Il est douteux que Cibar ose venir et qu'il obtienne de William une plainte de séquestration. Mais il a mieux. Il a obtenu des pleins pouvoirs, et il a vendu les actions que le père possédait dans l'affaire de son fils Louis. Un groupe de banques s'en est emparé, et Louis est évincé du Comptoir qu'il a fondé. Le père a ruiné le fils. Louis accourt à Saint-Saturnin et exige

une explication. Le vieillard, maintenant peureux comme un enfant, a barricadé sa chambre. Les répliques s'échangent à travers la porte. — Quant aux autres titres de William, ils ont disparu et Cibar aussi.

A ce point le roman est fini. Pourtant l'auteur l'a allongé d'une trentaine de pages. Il a voulu tout d'abord sauver Saint-Saturnin, qui subsistera un peu dépecé, et les Colombe, réduits au quart de leur fortune. Il a voulu aussi tirer la leçon de l'histoire. Écoutez Louis méditer le sort de son père : « Il avait cru prendre toutes ses assurances; il croyait la partie gagnée, le navire à quai. Il ne se méfiait pas de ce tout petit espace qui le séparait encore du terme où l'on ne peut plus faire de faute; et la vie a profité de ce petit point, pour la vengeance la plus raffinée. Elle a utilisé les faiblesses, elle a tiré parti des vertus. » — Tout le livre tient dans cette phrase. Il est essentiellement une observation; mais comme elle est riche de tableaux et de caractères!

HENRY BIDOU

# LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Jean Variot : *La mauvaise conduite,* d'après Plaute. — M. Luigi Pirandello : *L'homme, la bête et la vertu,* adaptation de M. Max Maurey. — M. André Ransan : *La grande enfant.* — M. Jean-Jacques Bernard : *Les sœurs Guédonec.* — M. Edmond Sée : *Derrière la porte.*

Nous avons eu grand plaisir à retrouver au théâtre du Vieux-Colombier *la Compagnie des Quinze.* La jeune confrérie, issue des « copiaus », et que dirige M. Michel Saint-Denis, est maintenant tout à fait hors de page. Dès son installation à Paris, la saison dernière, elle a prouvé, avec *Noé* et *le Viol de Lucrèce,* qu'elle était capable de réalisations originales. L'applaudissement ayant salué ses débuts, elle fut même sollicitée aussitôt de transporter à l'étranger ses premiers spectacles. En Suisse, en Angleterre, le succès obtenu par la vaillante troupe atteignit aux proportions d'un triomphe. Le mot n'est pas exagéré. A Londres, alors que le séjour prévu était d'une semaine seulement, *les Quinze* durent, devant l'affluence du public, prolonger les représentations pendant un mois entier. Un mois entier de représentations françaises à Londres, et pour un programme qui ne comportait que deux pièces! C'est là un événement qui ne s'était pas encore vu depuis la guerre, sauf, peut-être, lorsque M. Sacha Guitry a passé le détroit.

La compagnie nous revient donc affermie dans le sentiment qu'elle a de ses destinées, mais nullement grisée par les faveurs

du sort, toujours soucieuse de donner ses soins attentifs à monter de bons spectables.

*La mauvaise conduite* de M. Jean Variot est une libre adaptation des *Ménechmes*. Encore une fois le vieux texte sert de support aux variations de la fantaisie. Après Shakespeare, M. Tristan Bernard, dans *les Jumeaux de Brighton*, nous avait déjà enchantés par tout ce qu'il avait ajouté de son malicieux génie à la fable antique. Le talent de M. Variot est différent, mais il n'en a pas moins de saveur. Il est dru, sain, vigoureux, un peu rude. Il aime à violenter, mais pour le bon motif, entendez qu'il use de couleurs crues, de traits grossis, pour nous amuser aux dépens des sots, des pleutres, des fourbes, des vieillards dissolus, des femmes acariâtres et des filles sans mœurs, peuple innombrable, comme chacun sait. Bref, le tempérament de M. Variot le porte à exceller dans la truculence. Il semble épanoui, mais c'est parce que nous confondons volontiers le rire avec l'optimisme. A la vérité, la joie de M. Variot recouvre un fond assez noir. C'est la riposte du pessimisme radical devant le spectacle de la vie, le cri : « Et voilà, mon vieux, c'est comme ça! » que suit immédiatement la contraction du diaphragme, le spasme bruyant, qu'on nomme hilarité. La satire de M. Variot est aussi âpre, aussi dénuée de tendresse que certaines scènes d'Henry-Monnier, *la Femme du condamné*, par exemple, qu'on donne actuellement au théâtre de la Madeleine, et dont j'ai parlé le mois dernier. Mais une légère ivresse verbale, la satisfaction évidente que M. Variot prend à ses enluminures le sauvent du désespoir, où il semble bien que le pauvre Henry-Monnier, plus dépouillé dans l'amertume, ait finalement sombré.

Avec des dessous pareils, et en raison de ces dessous mêmes, *La mauvaise conduite* est un vrai spectacle gai. Tout le jeu repose sur la ressemblance de Ménechme, bourgeois riche et débauché, avec son demi-frère naturel, Sosiclès, dont il ignore l'existence, et qui, devenu un escroc et un coupeur de bourses, débarque inopinément dans le port, un matin. C'est l'heure où Ménechme, accompagné de Legoinfre, son parasite, a l'habitude de quitter son logis, dont les criailleries de sa femme lui rendent le séjour insupportable, pour se rendre de

l'autre côté de la rue, c'est-à-dire de la scène, chez la belle Erotie, sa maîtresse. Mais Ménechme s'étant absenté un instant, Sosiclès, après une série de quiproquos burlesques, le remplace à la table et dans le lit de la donzelle, qui ne s'aperçoit même pas de la substitution et seulement s'étonne que la débile complexion amoureuse de Ménechme se soit brusquement changée en une ardeur superbe. Il faut louer M. Variot d'avoir su marquer de traits authentiques toutes les différences qui, sous le masque d'une ressemblance hallucinante, séparent Sosiclès de Ménechme. La sensualité de l'un et de l'autre est également basse, mais la disparité du sang, qui s'exerce ici pour moitié, ne reste pas sans influence. La vie aussi a mis son empreinte dans les caractères : chez le bourgeois sédentaire, le rentier « juste milieu », la paillardise reste faible, craintive, rabougrie, alors qu'elle s'éploie hardiment chez le coureur de grands chemins, et s'épanche par sa bouche en propos gouailleurs et malsonnants. En outre, le plat Ménechme est stupide, nous le voyons successivement grugé par son intime ami, berné par sa maîtresse, dupé par son beau-père, autre canaille, qui a toujours négligé de lui payer la dot promise. Sosiclès, au contraire, a toutes les roueries et toutes les audaces : il mâte l'épouse revêche, enflamme d'amour la courtisane, se fait remettre par le beau-père l'argent de la dot, réussit à escroquer Legoinfre lui-même, et jusqu'aux servantes d'Erotie. Dans un dernier acte, plein de couleur, où M. Variot n'emprunte plus à personne, nous assistons à la reconnaissance des deux demi-frères et au triomphe final de l'aventurier. Celui-ci reste maître de la place : il a dépouillé Ménechme de sa fortune, s'est installé dans sa maison et s'est même débarrassé de lui en l'embarquant sur un voilier. Mais, au sein de la victoire, dans « la possession des biens », voici qu'un doute s'empare de Sosiclès. L'ombre d'un remords? Oh! non, la canaille en est bien incapable, mais un écœurement, par avance, de cette vie mesquine, à laquelle sa propre malice l'a condamné lui-même. Le regret des jours aventureux l'incline à la mélancolie; il se prend à envier sa victime, ce Ménechme dont il a tranché tous les liens pour s'en charger à son tour, et qu'il imagine là-bas, à l'avant du navire qui l'emporte, debout et regardant la mer.

Cette fin est belle. Idée romantique, dira-t-on. Peut-être. Mais romantisme et rêve, dans le langage commun, sont souvent synonymes. Or, prétend-on que les rêves, dans la réalité, ne tiennent aucune place? Ne sont-ils pas, psychologiquement, une part profonde de notre être? Les âmes viles ont aussi leurs songes, et une minute de rêverie, parfois, peut racheter un gredin.

Dans cette pièce, animée du mouvement des tréteaux, où la succession rapide des méprises imite les figures d'un ballet, *la Compagnie des Quinze* a fait preuve d'une virtuosité extraordinaire. Qu'on ne nous parle plus, après cela, de débutants! Ces jeunes acteurs rendraient des points à nombre de leurs aînés, chez qui l'expression de la fantaisie est devenue, à la longue, comme l'exercice pompeux d'une fonction d'État.

J'ai naguère chicané M. Auguste Boverio pour ses éclats de voix intempestifs. Je suis heureux de le féliciter aujourd'hui : il compose le personnage de Sosiclès avec une mesure qui, loin d'en atténuer la vigueur, soutient celle-ci de mille nuances. M. Jean Villard est, de même, excellent dans le rôle de Ménechme. M. Michel Saint-Denis joue sa partie dans le jeu; il prête à l'ignominie de Legoinfre un relief saisissant. Mais il faudrait nommer tout le monde.

Les décors, les costumes de M. René Moulaert sont d'un art raffiné, mais sans excès de modernisme, sans extravagance. Encore une fois, *les Quinze* marquent un but.

Quelques-uns des personnages de *la Mauvaise conduite* portaient des masques. On peut regretter que ceux de *l'Homme, la Bête et la Vertu* ne nous soient pas présentés également sous des traits postiches. Certes, nous y aurions perdu de ne pas voir le visage ravissant de mademoiselle Marta Abba, mais l'interprétation de cette bouffonnerie y eût peut-être gagné. Du moins, mademoiselle Marta Abba, sans parvenir d'ailleurs à s'enlaidir, réussit-elle à empreindre sur son visage des stupeurs, des immobilités qui lui donnent soudain l'expression ou le manque d'expression d'une poupée, mais elle est seule à jouer dans ce style, qui est celui de l'œuvre elle-même. Il faut cependant mettre à part M. Carette. Il semble que cet acteur intelligent, ayant compris que mademoiselle Abba était dans

la note, mais ne voulant pas désobliger ses camarades français qui détonnaient en chœur, ait adopté une sorte de moyen-terme, à égale distance de la farce italienne et de la comédie du genre *Variétés*. D'abord, il s'est affublé d'un faux nez, comme pour dire galamment à l'actrice étrangère : « Voyez, Madame, je vais même plus loin que vous! » Ensuite, dans son jeu, il a composé habilement entre les deux modes, entre la caricature et le portrait, avec une tendance, malgré tout, à se perdre, lui aussi, dans les finesses. J'entends par « finesses » ces passages nuancés qu'inspire au comédien le souci de faire coïncider son personnage avec la vraisemblance.

Or, la vraisemblance n'est pas ici le plan sur lequel l'auteur s'est placé. Qu'on ne soit donc pas surpris s'il a pâti d'une divergence d'interprétation aussi grave. Mademoiselle Marta Abba a joué excellemment, et juste. MM. Lefaur et Pauley ont joué excellemment, et faux. M. Carette s'en est tiré avec esprit.

Je crois me souvenir que, à l'occasion de cet apologue, qui n'est pas une des œuvres les plus récentes de M. Luigi Pirandello, le mot de « vaudeville » fut prononcé. Vaudeville! C'est vite dit! Peut-être n'est-il pas de terme dont on use davantage à tort et à travers. Pourtant, si le mécanisme du vaudeville comporte un agencement compliqué, des déclenchements subits d'événements imprévus, qui vous font sursauter comme des carillons : surprises, rencontres, chocs, poursuites, tout un engrenage de minutes effarées, il est clair que nous sommes ici très loin de cette bizarre horlogerie.

Rien, en effet, de plus simple que le thème de *l'Homme, la Bête et la Vertu*. La vertueuse femme du capitaine au long cours Perella, délaissée par son mari, a accueilli dans sa détresse les consolations du professeur Paolino. Elle découvre qu'elle est grosse. Comme, depuis trois ans, le capitaine, une espèce de brute, quand il revient de temps en temps passer la nuit à la maison, fait toujours chambre à part, le déshonneur de l'épouse est inévitable, à moins qu'il ne se trouve un moyen de décider le mari à accomplir son devoir conjugal, au plus tôt. Justement, voici le monstre qui débarque. Et il doit repartir le lendemain pour six mois. Il n'y a pas un

instant à perdre. Le professeur Paolino obtient du docteur Palejo qu'il s'entende avec le pharmacien Rocco pour enrober dans la crème d'un gâteau un aphrodisiaque. Mais le capitaine mangera-t-il le gâteau? C'est là tout le problème qui se pose à la fin du premier acte. Le capitaine mange le gâteau, c'est toute l'action du second acte. Le gâteau a-t-il produit son effet dans la nuit? C'est la matière du troisième acte. Oui. Dieu soit loué! La Vertu est sauvée. Elle fut même sauvée à cinq reprises. Total impressionnant, que l'honnête et benoîte dame Perella, étant convenue de ce signe avec Paolino, nous révèle, rayonnante, les yeux chastement baissés, en alignant, sur le rebord d'une fenêtre, cinq pots de fleurs. Et dans le dernier croît un lis.

Tout est ici développement d'une donnée, rapports de conséquences à prémisses. Sans doute il y a un point d'interrogation dans l'affaire, et le jeu consiste à laisser jusqu'à la fin la réponse en suspens. Mais, en dehors des menus moyens qui organisent ces retards, nul accident dramatique. Aussi bien l'intérêt n'est-il pas là, et je crains que, à le chercher dans les apparences d'une action si sommaire, beaucoup ne se soient fourvoyés. Avec le personnage de Paolino, l'aventure prend un sens profond. A chaque instant, nous sentons sous nos pas le sol dur de la vérité, terrain que ne foulent jamais les fantoches ordinaires de *Cluny* ou de *Déjazet*. Paolino, c'est le pharisien qui confond la morale avec les convenances, avec la loi de la cité et l'hypocrisie sociale, le sentimental qui sacrifie son sentiment à la peur du qu'en dira-t-on? M. Luigi Pirandello s'est diverti à nous peindre la panique de ce petit bourgeois, de ce maître d'école sentencieux, qui est un niais et même un lâche.

Le doigté de M. Lefaur, ses traits légers, ses *pizzicati* ne semblent guère à leur place dans ce rôle burlesque.

Le capitaine Perrella, c'est M. Pauley. Autre erreur de distribution. Le talent très sûr de ce comédien ne peut être mis en cause, mais le physique de M. Pauley ne lui permet pas d'avoir l'air terrible, même quand c'est pour rire.

Ai-je besoin d'ajouter que, puisqu'il s'agissait, dans cette farce, de l'acte sexuel le plus normal, nos élégants parurent un peu choqués? — Fi donc! mon cher, quelle grossièreté!

*La grande enfant* est une pièce tout à fait absurde. L'auteur, M. André Ransan, est un jeune, paraît-il. Rien de plus désagréable que d'être désagréable à un jeune auteur. Il se trouve toujours des gens pour supposer que les critiques sont des avorteurs affreux qui ne se complaisent qu'à tuer les talents dans leur germe. Soi-même l'on se demande : « Faut-il être sévère? faut-il être indulgent? » A la réflexion, je crois qu'il ne faut être ni l'un ni l'autre, j'entends ne pas se préoccuper de savoir si l'on paraîtra tel ou tel. Il faut dire simplement ce qui est — ou du moins ce qu'on pense qui est.

Donc, *La grande enfant* est une pièce tout à fait absurde. Absurde, au point que le résumé qu'on pourrait tenter d'en écrire lui prêterait encore un semblant de cohérence, car, lorsque l'absurdité est la trame de l'action dramatique, il n'est possible de le démontrer qu'en suivant la folie dans toutes ses foucades. Essayons, cependant, de donner un aperçu de ces trois actes, avec cette réserve que l'analyse sera de la plus rigoureuse logique, en comparaison de l'œuvre elle-même.

Un professeur au Collège de France... Ah! les professeurs n'ont pas de chance, au théâtre. Je ne veux pas dire par là qu'en voici encore un qui est cocu. Il s'agit d'une bien autre disgrâce : tous les professeurs sont des idiots, sur la scène française. Même quand c'est Curel qui fait parler un professeur, on est consterné. Quand c'est Bataille qui mène le jeu, on pouffe. Le professeur imaginé par M. Ransan n'échappe pas à cet étrange poncif : il est d'une bêtise opaque, et point seulement dans ses actes, car on conviendrait encore qu'un personnage, supposé intelligent de par son titre, pût agir sottement quelquefois, mais le professeur, ici, développe ses thèses, il enseigne l'optimisme, et il ne dit que des bourdes. Cet âne a une femme, jeune, gracieuse, rieuse : la grande enfant, qui nous est représentée comme l'innocence dans sa fleur, une Agnès moins la sournoiserie. Un troisième personnage habite la maison : c'est un élève du professeur, un déluré garçon de vingt ans, orphelin que l'illustre imbécile a recueilli depuis peu et qu'il aime comme un fils. Le jeune homme et son protecteur se réunissent sur un petit canapé pour nous confier tous ces détails. Le professeur ajoute même, avec cette feinte négligence destinée à faire dresser l'oreille au

public, que certaine blessure de guerre, sans diminuer en rien sa virilité (oh! non, ça non, tout de même pas) lui ôte tout espoir de paternité. Comme la grande enfant a, dans la même minute, un éblouissement léger qui fait sourire sa mère, le public, lequel n'est pas si bête que le professeur, a tout de suite saisi : la mignonne est enceinte, et de qui, sinon du beau jeune homme, avec lequel nous lui avons vu prendre, un instant auparavant, de si charmantes privautés? Mais le philosophe n'accueille pas la nouvelle avec notre résignation : il s'effondre sur le tapis. La grande enfant, trois secondes plus tard, le trouve dans cet état : elle met très longtemps à comprendre qu'il est évanoui, elle croit qu'il dort. Peut-être est-elle aussi bête que lui? C'est la question que nous nous posons quand le rideau tombe.

A l'acte suivant, la petite ne rit plus. Nous apprenons qu'elle a fait une fausse-couche. Mais elle ne s'affligerait pas pour si peu; ce qui a tué sa joie, c'est la découverte qu'elle fit de la souffrance, en voyant son mari assommé par la révélation de ses amours avec le beau jeune homme. A moins que ce ne soit l'absence de celui-ci qui la désole : il voyage en Angleterre. Elle a revêtu une robe grise, en rapports avec ses sentiments. Sa mélancolie se communique à toute la maison, à preuve que sa mère a mis une robe violette. Son mari lui-même, pour s'accorder à l'atmosphère générale de l'acte, porte un complet sombre. Pourtant, le professeur, quant à lui, a retrouvé son optimisme : un nouvel examen médical l'ayant reconnu apte à procréer, il est maintenant persuadé que sa femme ne l'a jamais trompé. Sur ce, le bel étudiant revient d'Angleterre. Il s'est fiancé là-bas. Encore un choc pour la désenchantée. Mais la sonnerie du téléphone retentit. Les fiançailles sont rompues, la famille de la fiancée n'a-t-elle pas appris que le futur était un enfant naturel? Le garçon est très embêté. Le professeur croit le consoler en lui confessant la vérité : « C'est moi, ton père! » Cet aveu n'obtient pas l'effet attendu. Le fils insulte le père. Et la jeune femme assiste à tout cela. Que la vie est donc pénible!

Au dernier acte, grand décolleté, champagne, cigarette : l'héroïne, instruite par l'expérience, a pris le parti de ne pas s'en faire. Son rire sonne de nouveau, ou s'égrène, comme on

dit. Elle se rapprochera du jeune homme, qui est toujours là, mais l'étreinte sera sans amour désormais, pour la bagatelle seulement, ohé! Tout irait bien, si le professeur ne s'avisait d'être jaloux de son fils. Décidément, entre eux, ça ne s'arrange guère. Ils en viennent aux mains. C'est très laid. Ce spectacle provoque chez la grande enfant un revirement subit. Elle se jette dans les bras de son mari.

Mademoiselle Devillers est bien jolie. Elle a de l'animation, de la sensibilité, de la justesse. De la justesse! n'est-ce pas miracle dans un rôle pareil? M. Georges Colin s'efforce à dissimuler sous des dehors de bonhomie la stupidité massive de son personnage : tâche ingrate. M. Pierre Brasseur, le jeune amant, est inouï d'assurance : il incarne à merveille ces grands oiseaux lustrés qui tourbillonnent dans les dancings et se posent sur les tabourets des bars.

Je me suis fait une règle de ne pas parler ici des reprises, mais, puisque *Barbe-blonde* tient l'affiche, au Studio des Champs-Élysées, avec *Les sœurs Guédonec* de M. Jean-Jacques Bernard, en passant sous silence l'ouvrage de MM. J. Bouvelet et E. Bradby, je craindrais de donner à penser que je le considère comme négligeable. Mon sentiment est tout le contraire. Si cette comédie avait pour théâtre quelque ville de district, au fond de l'ancienne province russe, et si elle était signée Anton Tchekhoff, tout le monde s'accorderait à dire que c'est un petit chef-d'œuvre. Dans le rôle du notaire, M. Robert le Vigan est remarquable. Il est rare de voir un acteur se mettre dans la peau de son personnage avec une telle authenticité dans le détail de la métamorphose. J'ai fait aussi cette réflexion à propos de *Barbe-blonde*, c'est qu'il y a encore de beaux jours, sur la scène, pour un réalisme sincère. Le surréalisme est passé, fini, mais le réalisme demeure, comme tout ce qui repose sur la vérité.

La vérité, précisément, M. Jean-Jacques Bernard, depuis ses débuts, ne s'est pas détourné de la servir. Il n'a pas cédé à cette fièvre, qui, au lendemain de la guerre, parut entraîner les jeunes auteurs dramatiques loin de l'observation du réel, et les égarer en des mirages. Dans l'orgie des tons crus, il est

resté fidèle à la nuance; dans la cacophonie, à la note juste. L'avenir lui tiendra hautement compte de cette préférence. Le présent, déjà, l'en félicite, car les « évasions » n'ont pas donné tout ce qu'on en espérait, et, de la course à la chimère, chacun commence à revenir.

Nous croirions faire tort à M. Jean-Jacques Bernard en feignant de prêter à ces tableautins qu'il a rapportés de Bretagne une importance que lui-même certainement est loin d'y attacher. Il faut prendre *Les sœurs Guédonec* comme on ferait des notes d'un peintre; mais chacun sait que, dans ces études rapides, la sensibilité de l'artiste, souvent, se livre tout entière. De même ici. M. Jean-Jacques Bernard est certes capable de compositions plus vastes, plus poussées. Sa marque, dans ces deux petits actes, n'en est pas moins reconnaissable : c'est signé.

Dans un village breton, deux sœurs déjà âgées et restées filles, deux coiffes qui, en semaine, vont et viennent de la cuisine au poulailler, le dimanche longent la haie jusqu'à l'église, et s'inclinent, au cimetière, sur les tombes des parents morts. Deux existences rechignées, querelleuses, défiantes, avares, inutiles. Vient une colonie de vacances s'installer dans le pays. Les enfants logent chez l'habitant. Moyennant cinq francs par jour et par tête, les sœurs Guédonec acceptent de recevoir, pendant un mois à leur foyer trois orphelins de Paris. Quand le maire est venu leur offrir ce marché, la pensée de quelques sous à gripper les a décidées. Mais les gamins sont venus, ils ont semé le désordre de la cave au grenier, étourdi les paysannes de leurs cris et, chaque soir, lorsqu'elles font le compte de leurs dépenses, les deux sœurs s'aperçoivent qu'elles y sont de leur poche. Enfin, le terme arrive, quelle délivrance! Les enfants s'éloignent. Mais à peine ont-ils disparu au tournant de la route, que les deux vieilles filles sentent leur cœur se serrer. L'abîme du silence, de nouveau, se referme sur la maison, et sur les âmes.

C'est tout. Mais la palpitation de la vie peut tenir en de courts instants. Toutes les paroles, ici, ont une résonance profonde. Les disputes des deux sœurs, la visite du maire, l'arrivée des enfants, le départ et la bénédiction laïque du sous-préfet, autant de menues scènes qui ravissent par un

ajustement délicat, une coïncidence extraordinairement achevée avec la réalité quotidienne, avec la pauvre grise chanson des humbles destinées.

Madame Jane Lory (déjà parfaite dans Honorine au premier acte de *Barbe-blonde*) est Marie-Jeanne, et madame S. Nivette, Maryvonne. Au théâtre, l'interprétation des paysanneries est presque toujours horriblement fausse. Raison de plus pour féliciter ces deux comédiennes. Leurs deux Bretonnes sont plausibles. Le compliment n'est pas mince.

Dans le spectacle du Grand-Guignol, dosé selon la formule rire et frisson, à laquelle ce théâtre doit sa renommée depuis trente-cinq ans, il convient de mettre hors de pair un acte de M. Edmond Sée : *Derrière la porte.* Ai-je besoin de préciser que ce n'est point à la face terrifiante du programme, mais à sa face hilarante que cette petite comédie appartient?

Le rire, au Grand Guignol, n'est pas tout de la même qualité : il y a du gros et du fin. Le rire de M. Edmond Sée est fin. Lui aussi, M. Edmond Sée, est un grand serviteur du Vrai. Je connais peu d'auteurs à qui l'on en fasse moins accroire et qui soient moins dupes de leur propre pensée. Devant la faiblesse, la lâcheté, la sottise, le sourire, plutôt que le rire, semblerait même la réaction la plus naturelle à M. Edmond Sée, car le rire est encore une façon d'oubli, de retour brusque à l'innocence, tandis que le sourire demeure mêlé de réflexions, il n'est jamais détaché de tout jugement. Donc, lorsque M. Edmond Sée rit, ce qui lui arrive souvent, son rire, psychologiquement, est de l'essence du sourire. C'est un sourire dilaté jusqu'à l'éclatement sonore.

La confrontation de deux amis d'inégales conditions, ce sujet est cher à l'auteur. Cette fois, il a un peu chargé le trait, mais il était nécessaire ici d'appuyer légèrement, pour dépasser le ton de l'ironie désabusée, lequel, dans un temps si court, n'aurait pas eu le loisir de déployer ses ressources. Il fallait pousser le dessin jusqu'au franc comique.

Lartigue, musicien besogneux, avant de sonner chez son ami Dandelot, a-t-il, à travers la porte, entendu madame Dandelot dire de lui à son mari qu'il était un tapeur? Telle est la question que Dandelot se pose quand Lartigue est

introduit. L'attitude contrainte de l'artiste, ses airs de dignité offensée donnent à penser à Dandelot que l'oreille de Lartigue a bien saisi le mot fâcheux. Mais Lartigue, par extraordinaire, vient de toucher une somme de huit mille francs qui lui était due pour la vente d'une bicoque. Dandelot ne voit qu'un moyen de réparer le mal et de rétablir, entre lui et son vieux camarade, l'égalité des relations, c'est de taper Lartigue à son tour; ce qu'il fait. Lartigue s'exécute de bonne grâce, comme soulagé. Après son départ, madame Dandelot, qui a dépensé en chiffons l'argent que son mari lui avait remis pour un voyage, guigne les huit billets. Dandelot les lui remet, puis se ravise. Non, maintenant que le prêt a produit son effet moral, l'ami fortuné remboursera l'ami pauvre immédiatement. Dandelot reprend les billets à sa femme et signe à celle-ci un nouveau chèque, le dernier de son carnet.

MM. Polack et Sédillot mettent très bien en valeur ce comique particulier à M. Edmond Sée, et qu'on pourrait appeler l'âcre gaîté de la désillusion. Mademoiselle Hélène Fax interprète drôlement le personnage de madame Dandelot. Ce rôle peut paraître un peu convenu. C'est qu'il correspond à un type de petite femme qui n'est rien moins que rare. La convention ici n'est pas artifice, c'est le reflet de la vie, hélas!

FRANÇOIS PORCHÉ

# TABLEAUX DE PARIS

M. Gabriel Hanotaux. — Je garde le souvenir des grandes orgues de la cathédrale de Palma de Majorque, dressée parmi les voiliers devant la mer. Ces orgues ont conservé intact le jeu de tous leurs claviers, mais gagné en nuances, en délicatesses infinies avec le temps. Pendant la messe du dimanche, c'est un enchantement d'une grande rareté. L'organiste nous transporte, à sa guise, au faîte des arbres, parmi les gazouillements des oiseaux ou sur la rive agreste d'un torrent dont les chutes grondent dans la profondeur d'une faille de roches écroulées.

Certains cerveaux au mécanisme demeuré pareil à ce qu'il pouvait être au temps de la première maturité, mais qui ont acquis plus de souplesse en gardant le même nombre surprenant de registres, de jeux variés, nous évoquent ces orgues si rares.

Aujourd'hui dimanche, avant, pendant et après le déjeuner, je pense aux orgues de la cathédrale de Palma, en écoutant M. Gabriel Hanotaux.

— Je suis dans ma soixante-dix-neuvième année, a-t-il dit tout à l'heure, debout dans le salon, à un ami, comme à l'oreille, mais à haute voix, avec la désinvolture et la fierté d'un jeune homme qui oserait avouer vingt-deux ans ! M. Hanotaux est de ces hommes intelligents et aimant la vie avec choix, non pas la vie pour leur vie propre, mais la vie pour le passé et l'avenir des autres — pour les disparus autant que pour les vivants. Il est de ceux qui s'aperçoivent à temps

que pour être gardée, l'existence a besoin qu'on lui fasse l'honneur de la ménager, de pactiser avec elle, de ne pas lui « tirer dans les jambes », de l'associer loyalement à ses désirs, à ses travaux — et de ne point faire d'elle cette maîtresse impitoyable, qui traîne un esclave enchaîné, mais un associé joyeux, aux mains libres.

La cinquantaine venue, M. Hanotaux s'est dit, — il nous le confesse, — qu'il ne poursuivrait encore que peu d'années la vie aride qui était la sienne. Il entrevit aussi, loin de Paris, des besognes moins harassantes et moins fugaces, et qu'il pourrait prolonger longtemps. Il changea d'existence, dit adieu à la vie politique pour se consacrer aux Lettres, dans la paix du foyer et le calme baigné d'éternité de ces exils volontaires, qui permettent d'associer la nature à la pensée et au labeur quotidien. Quelle meilleure alliée de la vie que la nature? Nous l'avons trop oublié. Combien d'hommes disparaissent avant le terme fixé pour s'être donnés ou abandonnés à trop de labeurs inutiles, différents ou contraires et, surtout, à des ambitions trop immédiates et d'autant plus débilitantes qu'elles étaient plus éphémères.

Revenus de la campagne depuis quatre semaines seulement, monsieur et madame Hanotaux repartent après-demain pour leur propriété de Cabbé-Roquebrune, où M. Raymond Poincaré vint achever sa convalescence et qui est située à flanc de coteau, sous le nid d'aigle de Roquebrune. Devant la baie de Monaco, la montagne de la Turbie domine un de ces décors grandioses où, des penples ont joué leur sort. Que de jeunes légions l'ont traversé, dans les enthousiasmes et les espoirs de la conquête, tandis que les aînés gardaient, à jamais fixée, l'image d'un arpent de terrain, de quelques arbres, d'un peu d'herbe, d'une fleur rose, dans le voisinage et la muette compagnie desquels ils formaient le vœu de terminer leurs jours.

La constance d'un horizon dont les limites varient selon le temps, mais ne cessent jamais de paraître infinies, n'est pas opposée à cette sorte de réclusion obligatoire qu'exige le cerveau pour produire. Les volumes de l'Histoire de France dont M. Hanotaux a mené à sa fin la publication, avec de

brillantes et si diverses collaborations, parurent pendant ces longs hivernages méditerranéens qui s'écoulent entre le passage ensoleillé de l'automne et les averses du printemps. Le travail s'accomplit parmi les dernières et les premières fleurs, si confusément mêlées et pendant des matins si constamment radieux, que seule la mélancolie des crépuscules trop hâtifs y fait souvenir de décembre, devant les soleils inclinés.

Cette Histoire de France illustrée, en quinze volumes, M. Hanotaux en proscrivit rigoureusement et l'on pourrait presque dire avec fureur toute reproduction photographique. Il fit appel à des artistes comme Lepère et comme Maurice Denis... « Et nous en avons vendus à l'heure actuelle cinq cent mille volumes!... dit-il, M. Maurice Lobre. »

Et M. Hanotaux, qui ne perd jamais le sens de l'ironie, ajoute avec un clignement des yeux : — « D'ailleurs, peu à Paris! On nous a renvoyé du Canada quelques-uns des volumes illustrés par Lepère, sous prétexte que les souscripteurs attendaient des illustrations rigoureusement finies... Mais nous leur avons fait avaler Maurice Denis! » ajoute M. Hanotaux avec un nouveau sourire.

Sa malice la plus juvénile, l'historien de Richelieu l'exerce contre les compagnies de chemin de fer... — « Quand on pense, s'écrie-t-il, qu'elles ont mis trente ans à s'apercevoir de l'existence de l'automobile! Et il parle avec la gaieté qui convient des essais faits récemment pour adapter des pneus aux roues de wagons, sans aucun bénéfice pour la vitesse : les michelines.

Je parle à M. Hanotaux du chemin de fer monorail, aux wagons roulant à huit mètres au-dessus du sol, permettant aux cultivateurs d'ensemencer et de faire produire leur terre sous le passage des voitures dont la vitesse serait de deux ou trois cents kilomètres à l'heure. Le roi Albert a depuis longtemps encouragé ce mode de locomotion et le premier essai en sera fait bientôt, entre Bruxelles et Anvers.

— Cinq heures, pour se rendre de Paris à Menton!

Mais M. Hanotaux connaît le monorail. Que ne connaît-il point? Quel sujet ne peut-on aborder avec lui? Tout lui devient un heureux prétexte à l'amusement de raconter, de

peindre pour son auditoire, avec des mots, une sorte de fresque, retouchée ici et là par quelques traits rapides, directs, incisifs. La composition s'efface bientôt. Il en commence une autre. Mais aucune ne s'oublie. Certains hommes ne semblent demeurer si jeunes et si vivants que pour enseigner ou tout au moins répandre autour d'eux des graines qui ne doivent pas être perdues. Ils sont les traits d'union qui rattachent le présent à un passé tout frémissant et qui par eux, déjà s'insinue et va vivre mystérieusement dans l'avenir.

Dès l'aurore, chaque matin, M. Hanotaux est levé. Il s'écrie :

— Mais oui, le matin, en baissant le front pour plonger la tête dans l'eau, les idées viennent !

***

Scène de Revue. — Une salle de restaurant, naguère lumineuse, mais à la veille d'être abandonnée aux démolisseurs. Quelques tables couvertes de nappes grossièrement rapiécées. Des bouteilles vides, dans un coin. Le lustre ne s'éclaire plus que d'une lampe *de secours*. Des vitres sont brisées. Nous sommes dans la grande salle du restaurant Voisin, qui, d'ailleurs, n'a jamais ressemblé à celle-ci. Un vieux type, assez famélique, paraît, coiffé d'une casquette, vêtu d'un manteau fané, un foulard entourant le cou, un vague paquet à la main : le dernier maître d'hôtel d'autrefois.

La nuit tombée, il vient seul dîner là, sur l'une de ces tables dont il reprise, à grands points, les nappes mangées par les rats. En avalant des restes sans saveur, il évoque un passé qui garde tant de couleur dans son souvenir !

Un Parisien ne peut entendre la scène sans être ému. L'artiste qui l'interprète est de ceux qui commencent par débuter au café-concert. Ils gravissent non seulement les paliers qui les mènent à des émoluments considérables, mais encore ces petits degrés qui les mettent bientôt de plain-pied avec les acteurs de profession, ceux qui ont suivi, dès l'adolescence, les cours de professeurs fameux, au Conservatoire. Nous avons eu des littérateurs, ainsi, hommes ou femmes, qui ne

sortaient d'aucune École et des peintres qui s'étaient formés seuls à la lumière du soleil, devant la nature.

La manière première dans laquelle M. Dorville remportait, devant des salles populaires, un succès bruyant, devait être le genre *poivrot*. Le nez enluminé, le torse rejeté en arrière, la tenue négligée, nous ne l'imaginons que trop. Il a su s'évader de ces succès faciles, comme Raimu, si émouvant dans le *Marius* de M. Pagnol. Il est parvenu à sortir de moyens vulgaires et périmés pour créer une formule de sensibilité qui perce librement la dure écorce.

Il faut l'entendre évoquer le passé de ce restaurant qui comptait plus d'un demi-siècle d'élégance, sans insister, en citant des noms qui perdent déjà leur signification aux yeux des jeunes gens. La scène est de Rip, dans la Revue du Théâtre des Bouffes. Pour la génération qui se dénomme *d'avant-guerre*, — ce qui, de plusieurs, n'en fait qu'une, — elle demeure un tableau qu'on n'oublie pas. Il a pénétré la mémoire par les oreilles et les yeux à la fois et s'associera désormais aux évocations possibles de ce traiteur renommé, le dernier, l'avant-dernier peut-être, ayant survécu à ceux que l'élite fréquentait jadis. « N'importe qui » n'eût osé pénétrer chez Voisin. Les dîneurs s'y reconnaissaient presque tous ou pouvaient se connaître le lendemain. Le restaurant d'aujourd'hui prend facilement, le meilleur même, un air d'agapes démocratiques. On y cuisine des plats *régionaux* et le décor fait « campagne », « hostellerie ». On y voit des reproductions de gravures de sport et des ustensiles de cuivre hors d'usage. Le restaurant blanc et or, avec sièges et banquettes de velours cramoisi, le décor éclairé de glaces nombreuses refléchissant des lustres qui avaient commencé d'éclairer au gaz, n'existe plus, ou guère. Sans doute quelque restaurateur s'avisera-t-il, quelque jour, de le substituer de nouveau à nos pseudo-bars et nos pseudo-auberges installés en séries.

En écoutant cette charmante scène de Rip, si admirablement jouée par M. Dorville, je pensais combien il est regrettable que le music-hall ait détruit un genre depuis si longtemps parisien. La revue permettait tout, c'était une féerie intime, qui marquait l'improvisation et la fantaisie; il y

fallait prodiguer moins d'argent que d'esprit. Hélas! que de millions jetés aujourd'hui entre les jambes des *girls*, qui les font rouler dans le vide, par-dessus la rampe, comme des ballons de rugby.

***

Sans prétexte. — Les jeunes, qui n'étaient pas toujours des « moins de trente ans », régnaient. Leur période de réussite et d'activité dura près de dix ans. Ils s'appelèrent de noms en *istes* qu'il serait vain d'énumérer. Tout tendait vers l'avenir, vers le plus proche demain. Nul *jeune* ne l'était trop pour obtenir les honneurs de la cimaise ou de l'édition. Ils fondaient des revues. Ils se battaient entre eux. Ils vivaient.

Comme ils prétendaient tout changer, j'allais écrire chambarder, ils se meublèrent à leur idée. Le salon tenait de la clinique et la chambre à coucher de l'usine. Ce n'était que tôle ondulée, nickel, linoléum, ripolin. J'entendis vanter en ces termes une jolie salle de bain : « Elle a l'air d'une Rolls... » etc. Le passé, on le jetait à la fosse, l'art commençait à fin 1918. Des aurores s'élevaient en planant. Mais une locomotive est belle parce que locomotive. Un meuble de Riesener était parfait, parce que conçu et exécuté par Riesener. La confusion des genres ne saurait être un signe de progrès.

Cependant, des talents certains percèrent dans cette dispersion. Ils se sont normalement assagis. Leurs dons évoluèrent et, pour avoir été couvés dans le tumulte, les véritables aigles ne gagneront pas moins quelque jour les sommets qui leur sont destinés.

Mais quel brusque revirement! Le passé honni redevient à l'honneur. Plus d'explosifs sous les parquets, ni de pioches dans les plafonds.

Des airs de valse s'insinuaient dans le vacarme des jazz. Les dieux nègres de bois dégrossi pâlissaient sur les étagères. Ils vont bientôt se confondre avec les Falconet, les Clodion et les Carpeaux honnis.

Les femmes laissaient repousser leurs cheveux tandis que

leurs jupes s'allongeaient jusqu'à former des traînes sur les tapis. Les murs se feutraient. Les toiles cubistes gagnaient l'antichambre. — Mon Dieu! faites que Chaplin ne revienne à la mode que dans la mesure où certains peintres sont nécessaires pour évoquer les grâces des femmes qui n'étaient point des arêtes dans de trop courtes chemises et le triomphe de la jeunesse et du printemps, lorsqu'ils fleurissent librement!

Le cubisme n'est plus à la mode, même dans le cabinet des médecins ou chirurgiens d'avant-garde.

Pourtant, je pense que ce qui est une fois acquis ne se perd plus. Notre sens de l'équilibre, de l'harmonie, met les œuvres et les gens à leur place, comme il fait retourner à la salle d'opération les meubles qui s'en étaient évadés. Les heures pendant lesquelles une impétueuse jeunesse se plaît à tout brouiller et qui font redouter la fin complète de ce qui était, sont assez pareilles à ces rafales du printemps que vient comprimer dans sa courbe éphémère le prisme de l'arc-en-ciel. Le vent d'avril arrache des fleurs qui seraient trop nombreuses et ne permettraient pas à certains fruits de s'épanouir dans toute la force qu'une sève moins diffusée leur procurera.

Je ne sais déjà plus quelle exposition de peinture, quelle rétrospective, quelle visite, quelle conversation fut le prétexte des lignes précédentes... Peut-être un air entendu au phonographe, un air de valse...

*
* *

La vente du Duc de Vendôme. — De nombreux tableaux de famille, meubles et objets d'art, provenant de la succession de Mgr. le Duc de Vendôme, sont exposés aujourd'hui à la Galerie Georges Petit, avant d'être dispersés aux enchères. Ce n'est pas un événement que pour les antiquaires. Quelques-uns de ces tableaux d'Eugène Lami retracent des scènes historiques de la famille d'Orléans. Ils constituent un de ces trésors dont la valeur financière n'est rien comparée

à la valeur morale. Il nous semble pénétrer dans les appartements des princes et y voir évoquée, — avec quelle grâce encore! — l'existence de leurs grands-parents. Alors, les peintres n'approchaient qu'avec respect leurs contemporains célèbres et les personnages royaux. Ils savaient travestir ou mettre au point la réalité, de manière à n'offrir aux générations à venir que des images qui ne pouvaient offenser personne et qui substituaient, en tous cas, à certaines défaillances, inséparables de tout événement, une mise au net et même une mise en page dont seraient satisfaits et les modèles et ceux qui seraient appelés à les considérer dans le présent ou dans l'avenir.

Ces toiles d'Eugène Lami retraçant le séjour de la reine Victoria en France nous rendent la vie, vivante encore, dans l'atmosphère que crée le choix et le goût, il y a cent ans, — pendant une époque dont on a longtemps beaucoup médit et dont, avec le recul des années on s'aperçoit qu'elle avait son charme et, comme tous les temps, ses grâces.

***

Studios. — Bois de Vincennes, vers Joinville.

La brume d'un matin de décembre répandue sur les arbres dépouillés, souples et mous, alentour, comme des coussins de nuances indécises. Le soleil est peut-être moins voilé qu'il ne semble et, sans doute, pourrait-il réchauffer l'atmosphère? Mais c'est un matin de décembre « intégral », gris, brumeux et froid, sous lequel nous apercevons les plus hauts palais de l'Exposition Coloniale, fermée, les cônes d'Angkor Wat et le faîte de la construction couleur de terre rouge, chargée de symboliser l'Afrique équatoriale. La pensée que certains commerçants eussent voulu prolonger cette exposition au delà du 15 novembre ferait frissonner.

Nous gagnons les studios de la *Paramount*, à Joinville. Le monde des studios, leurs splendeurs de toile peinte, leurs eldorados de calicot gris, leurs fastes de carton pierre, ce qu'on y édifie de vulgaire et de grandiose, passagèrement, les

beautés féminines dont ces halls deviennent l'Empire impénétrable, d'où elles règneront sur le monde entier, insaisissables et présentes, offrent à notre imagination ces bourgades du cinéma sous les apparences que nous accordons à la volupté prodigue et munificente. Elles retiennent l'attention de tout être jeune et qui voudrait vivre, comme aussi de ceux qui ne vivent déjà plus, sinon par les réflexes de leurs élans passés.

La *Paramount*! On évoque Hollywood et sa flottante population de déesses cosmopolites, son olympe athlétique et la quintessence de ce *sex appeal* que l'écran a développé à travers le monde, ce goût de beauté, cette exigence brutale de perfections physiques contrôlées et de suggestions échappant à l'analyse, que nous semblons avoir reprises aux anciens et que le christianisme avait condamnées, habillées — et perdues!

Nous nous trouvons devant une porte de fer d'usine de faubourg et qui ne s'ouvre que grâce à la signature de mon compagnon, Yves Mirande.

La cour est à demi ornée de massifs gazonnés, décorés de graviers bleus et blancs qui figurent une géométrie naïve, — évoquant celle des corbeilles de religieuses devant des grottes de Lourdes, — au milieu desquels est calligraphié le mot *Paramount*, avec de petits cailloux. Différents bâtiments, des halls, des baraquements d'aspect tout provisoire, où se trouvent logés des bureaux directoriaux dont les cloisons laissent transpirer les conversations au téléphone. Plus les réponses veulent être secrètes et obscures, plus elles éclairent le fragment de dialogue que nous ne pouvons saisir. Dans la pièce voisine, une voix américaine martelle un colloque avec un interlocuteur assis en ce moment au trente-sixième étage d'un building de New-York. Chaleur sèche des radiateurs placés dans des chambres trop exiguës. Bureaux nus. Bureaux inconvenants de nudité, sur lesquels le regard glisse sans pouvoir glaner. Pareilles à des patinoires luisantes, où le chiffon de l'homme de peine passe le matin, sans redouter d'unir deux papiers dont la conjonction peut enfanter un drame. Ces surfaces sont une invention de l'Amérique. Tout se dicte, tout se sténographie et se dactylographie sans laisser

de traces sur le bureau. Des feuilles couvertes de signes réguliers et immuables, sans nerfs, sans abandon, sans faiblesse, privés de tout caractère, s'entassent dans des chemises qui remplissent les classeurs. Depuis les oreilles jusqu'à l'extrémité des doigts de la sténo-dactylographe tout a glissé, comme le courant électrique entre le commutateur et l'ampoule qui éclaire sans vivre, tel un œil de verre qui regarde et ne voit pas.

Nous avons la faiblesse d'aimer les papiers qui révèlent une hésitation, une bavure de l'esprit ou de la main, qui trahissent, qui déchirent des voiles. Les papiers qui doivent errer avant de trouver leur abri, qui vont s'égarer peut-être et auxquels la poussière des jours vient donner un vêtement pour leur permettre d'attendre avec décence et sérénité que nous venions les reprendre à leur léthargie.

Le monde du cinéma n'est, en France, presque exclusivement que celui du théâtre. Dans les cours, je n'ai croisé, reconnu que des comédiens. Pour les femmes, la règle paraît moins rigoureuse. Tous ont le visage enduit d'une préparation jaune qui nous ferait croire à une crise de cholémie collective, et donne l'impression d'arriver dans une ville d'eau consacrée au traitement des maladies du foie. Les uns sont enveloppés dans des peignoirs de bain, des robes de chambre voyantes, les autres portent des costumes imprévus pour la saison. On doit tourner quelque film dont l'action se déroule sur la Côte d'Azur, car des gigolos sont habillés de smokings croisés blancs et des demoiselles, toujours atteintes de cholémie, mais coiffées de chapeaux de paille à larges bords ondulants et de robes légères, font paraître l'atmosphère plus grise et plus hivernale. Ce Juan-les-Pins transporté dans le voisinage de la mer d'Irlande, ces Européens au teint asiatique, nous les retrouverons tout à l'heure à la popote, au restaurant.

Les studios, où dix « intérieurs » différents sont préparés et voisinent, offrent l'image de la plus vive incohérence. Je vois les bancs des jurés dans une salle de cour d'assises à quelques pas d'une alcôve, dont les rideaux de mousseline de coton semblent abriter des amours normandes, copieuses et saines... Nous pourrions imaginer un Musée Grévin abracadabrant

dont on aurait enlevé les mannequins de cire, afin de les recoiffer à l'atelier et de les enluminer de frais.

On semble attendre quelqu'un qui ne vient pas, une heure qui ne sonne pas, les rayons d'un soleil à jamais éteint et, surtout, les déménageurs. Pourtant, on tourne, dans un de ces halls, une scène avec une charmante demoiselle, d'une invraisemblable blondeur, assise dans un fauteuil de coiffeur et à laquelle un jeune premier qui a endossé une blouse blanche et porte une rose à la boutonnière, se prépare à administrer un shampooing. M. Gravey est parfait de naturel et de bonne humeur ironique dans cette scène qu'il joue, à mi-voix, sous les projecteurs, environné du personnel indispensable à une prise de vue et qu'il ne semble même pas apercevoir.

***

Exposition. — Certains peintres se préoccupent de la matière. Ce qu'ils voient, ce qu'ils s'efforcent de rendre pour nous, ne suffit pas. Les impressionnistes ont dédaigné la matière. Les primitifs l'aimaient, car elle était nouvelle et ils se croyaient la mission de parfaire la réalité. Ils faisaient œuvre d'art et œuvre pieuse aussi, avant tout. Ils peignaient des panneaux à la suite des enlumineurs et l'on retrouve longtemps le missel dans les fresques. Les impresssionnistes nous ont jeté dans nos appartements la motte de terre fraîche retournée par la bêche. Ils ont fait entrer le rayon de soleil, le reflet du nuage sur la mer. La « matière » ne préoccupait guère Manet, ni Monet. Davantage Renoir.

Les préraphaëlites anglais ont essayé de retourner à Botticelli. Mais la pâte est assez terne, le métier prend un air d'école. Burne Jones, comme son contemporain, James Tissot, dont les tableaux ont beaucoup noirci, donnent plus l'impression du chromo que du panneau de primitif.

Renchérissant sur les cubistes, les peintres des années d'après-guerre, loin de s'efforcer de donner l'apparence de l'œuvre d'art à une toile, la présentaient dans les plus affligeants négligés. Quelques jeunes artistes voudraient retrouver

cette sorte *d'émail* que nous montrent encore, en dépit des restaurateurs maladroits, certaines toiles anciennes. C'est un louable souci. Un tableau devrait toujours offrir, en réalité, cette précieuse consistance et cette *résistance* même que lui donnaient les peintres anciens contre les violences permanentes et renouvelées du temps. Mais ils broyaient dans leur atelier même, le lapis; ils fabriquaient ou faisaient fabriquer par leurs élèves les couleurs dont ils se servaient. Ces précautions seraient impossibles, aujourd'hui. La production des couleurs se fait par tonnes et l'on peut être alarmé justement sur leur chance de durée. Elles ne sont plus que chimiques et les conséquences des réactions des unes sur les autres échappent à ceux mêmes qui en assurent la fabrication. Les tableaux dureront-ils davantage que les livres dont le papier commence à jaunir et se désagrège au bout de cinq ans? Que laisserons-nous de nous?... Mais les générations nouvelles se soucieront-elles de ce que nous laisserons, sinon pour l'anéantir sous leurs *tanks* impitoyables? Le prodige de vitesse dans lequel se confectionne tout ce qui nous environne, est sans doute une sûre indication qu'il n'est plus nécessaire de créer pour d'autres que pour nous, puisque, bientôt, tout doit s'anéantir et disparaître dans une existence où travail et repos seront également partagés. Le caractère universel des biens, les trésors et les œuvres d'art possédés en commun les dépouillent de cette quasi-vie humaine qui nous les rendait chères. Le musée, c'est déjà la maison publique. Mais, le jour où personne n'aura plus la possibilité, ni même le droit de se créer son musée personnel, l'art et l'artiste auront cessé d'exister. Des nouvelles par T. S. F. Un vague journal, semblable à celui des saisies-warrants, un cinéma pour tous.

... Je regarde les toiles minutieuses et saines de M. Josselin Bodley, exposées à la Galerie Bernheim. Le peintre nous conduit au pays basque. Il y a fait un long séjour. Les toiles rassemblées marquent différentes saisons. Il est bien le compatriote de la charmante Kate Greenaway qui peignait dans une fraîche aquarelle des fillettes à bonnet, le long de sentiers bordés de fleurs. Aucun rapport n'existe entre le métier de la

délicieuse enlumineuse de nos almanachs d'enfants et celui de M. Josselin Bodley. Mais il m'a fait penser aux joies paisibles que suggérait la vieille demoiselle anglaise. Nous voudrions passer quelques semaines dans ces fermes placées au bord de l'eau. L'artiste ne tend pas à surprendre par une manière étrange. Nous ne sommes pas irrités par ces brièvetés, ces raccourcis audacieux qui font d'un tableau une page d'exercices ou d'hiéroglyphes. Avec lui, nous retournons à Breughel. Et l'on placerait encore les personnages de la Parabole des Aveugles, devant ces platanes que l'hiver a défeuillés et ces petits gaves glauques, dans lesquels se reflète l'épaisse maçonnerie d'un vieux mur.

ALBERT FLAMENT

# CORRESPONDANCE

*Nous avons reçu de la princesse Edmond de Polignac la lettre suivante :*

Monsieur le Directeur,

J'ai lu dans la *Revue de Paris* du 1er octobre un article de la comtesse de Gramont dont une partie est consacrée à mon salon.

Tout en prenant acte de son appréciation trop flatteuse à mon égard, je vous demande de bien vouloir faire savoir à vos lecteurs que je n'ai jamais tenu le propos désobligeant que madame de Gramont me prête au sujet d'une artiste dont j'admire beaucoup le talent.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur...

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

---

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

# TABLE DU SIXIÈME VOLUME

## Novembre-Décembre

### LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1931


| | | Pages. |
|---|---|---|
| COMTE DE FELS | Une Politique du Blé | 5 |
| WINSTON CHURCHILL | Batailles du front oriental (1914). — I. | 27 |
| G. JEAN-AUBRY | Katherine Mansfield | 57 |
| KATHERINE MANSFIELD | Journal intime | 73 |
| GEORGES MANUE | La Retraite au Désert. — I. | 99 |
| GUILLAUME GRANDIDIER | Le Tunnel de Gibraltar | 123 |
| ROBERT DE TRAZ | A la Poursuite du Vent. — III. | 140 |
| JEAN COUTROT | Chômages | 170 |
| A. ALBERT-PETIT | Le Mouvement historique | 188 |
| LOUIS HOULLEVIGUE | La Conquête de la Stratosphère | 201 |
| ALBERT FLAMENT | Tableaux de Paris | 212 |
| MARCEL THIÉBAUT | Divers essais sur l'Europe | 224 |


### LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1931


| | | |
|---|---|---|
| ANTHONY H. G. FOKKER<br>BRUCE GOULD | Souvenirs d'un homme volant | 241 |
| FR. DE LA ROCHEFOUCAULD | Un Voyage en Angleterre | 275 |
| WINSTON CHURCHILL | Batailles du front oriental (*fin*) | 306 |
| GILBERT MAUGE | Poèmes | 339 |
| ROBERT DE TRAZ | A la Poursuite du Vent. — IV | 348 |
| JEAN ALLARY | Les Élections anglaises | 379 |
| GEORGES MANUE | La Retraite au Désert. — II | 391 |
| PIERRE BERNUS | M. Laval à Washington | 413 |
| MAURICE MURET | Encore un Roman « pacifiste » | 433 |
| HENRY BIDOU | Le Mouvement littéraire | 440 |
| LOUIS HOULLEVIGUE | La Mort d'Édison | 450 |
| FRANÇOIS PORCHÉ | Le Mouvement dramatique | 456 |
| ALBERT FLAMENT | Tableaux de Londres | 469 |

## LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1931


| | | Pages. |
|---|---|---|
| JEAN GIRAUDOUX | Judith (actes I et II) | 481 |
| COMTE SFORZA | Chine et Japon en Mandchourie | 538 |
| ANTHONY H. G. FOKKER / BRUCE GOULD | Souvenirs d'un homme volant. — II. | 553 |
| C. ARAGONNÈS | Un Salon bourgeois au XVIIe siècle | 578 |
| GEORGES MANUE | La Retraite au Désert. — III. | 598 |
| ROBERT DE SMET | Le Théâtre anglais depuis la guerre. | 616 |
| ROBERT DE TRAZ | A la Poursuite du Vent (*fin*) | 635 |
| RENÉ ARNAUD | Hoover, ou quatre ans de prospérité | 653 |
| COMTE DE FELS | Ford ou Lénine? | 675 |
| CONSTANTIN PHOTIADÈS | Premiers coups d'Archets | 688 |
| A. ALBERT-PETIT | Le Mouvement historique | 704 |
| LOUIS AUBERT | Victor Bérard. | 714 |


## LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1931


| | | |
|---|---|---|
| COMTESSE DE NOAILLES | Adolescence. — I | 721 |
| GABRIEL HANOTAUX | Le Tribunal des Maréchaux. | 747 |
| JEAN GIRAUDOUX | Judith (acte 3). | 753 |
| ALBERT AFTALION | La Situation économique de la France. | 776 |
| ARTHUR-LÉVY | Jérôme Bonaparte et Napoléon | 797 |
| ANTHONY H. G. FOKKER / BRUCE GOULD | Souvenirs d'un homme volant. — III | 830 |
| WLADIMIR D'ORMESSON | L'Expérience hitlérienne | 860 |
| GEORGES MANUE | La Retraite au Désert (*fin*) | 877 |
| HENRY BIDOU | Le Mouvement littéraire | 923 |
| FRANÇOIS PORCHÉ | Le Mouvement dramatique. | 933 |
| ALBERT FLAMENT | Tableaux de Paris. | 945 |

# La REVUE DE PARIS *publiera en 1932 :*

**La décoration des Églises des Grands Ordres Religieux au XVII^e siècle**
par Émile MÂLE,
*de l'Académie française*

**Jeanne d'Arc Sainte Universelle**
par Gabriel HANOTAUX,
*de l'Académie française*

**Danton et les massacres de Septembre**
par Louis BARTHOU, *de l'Académie française*

**Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une Nation**
par Julien BENDA

**Souvenirs de l'expédition de Chine**
par le comte de PALIKAO

**Orléans contre Bourbons (1873-74)**
par Daniel HALÉVY

**Paris à la fin du XV^e siècle**
par Pierre CHAMPION

**Paris sous Louis XIII**
par Louis BATIFFOL

***des études historiques*** de MM. P. de Nolhac, Henry Bordeaux, P. de la Gorce, *de l'Académie française*; du prince Sixte de Bourbon; de MM. G. Lacour-Gayet, Sylvain Lévi, Alphandéry, Georges Girard, Bernard Faÿ, Jean Marchand, Jean Bourguignon, V. Goloubew, R. Martel, Arthur-Lévy, M^lle Thomassin.

***des études et souvenirs sur la guerre et des études militaires*** par Winston Churchill, A. Klobukowski, F. Nowak, général Mordacq, général Niessel amiral Castex, J.-M. Bourget, Élie Halévy, Pierre Renouvin.

**En Mission chez les Cosaques du Don**
par C. de la VILLENEUVE

**Dans le feu des Balkans**
par le Colonel HERBILLON

***des études artistiques*** de MM. A. Alfassa, Jean-Louis Vaudoyer, Pierre Lièvre, Louis Hourticq, François Fosca.

**Les découvertes françaises en Iran**
par René GROUSSET

**Désastre et Renaissance du Sud**
par Pierre de LANUX

**Avec Lyautey (mai 1912)**
par Marcel GUIARD

***la suite de nos études sur la Situation actuelle des religions dans le Monde***

**La Religion positive**
par Charles de ROUVRE

**L'Église Anglicane**
par M. GOBLET etc...

***des études sur l'enseignement*** (**Problèmes de l'Enseignement en Allemagne**, par Gertrud BAÜMER; **L'Enseignement aux États-Unis**, par Bernard FAŸ).

***une série d'articles sur la presse à l'étranger.***

**Contre Lénine**, par le Comte DE FELS

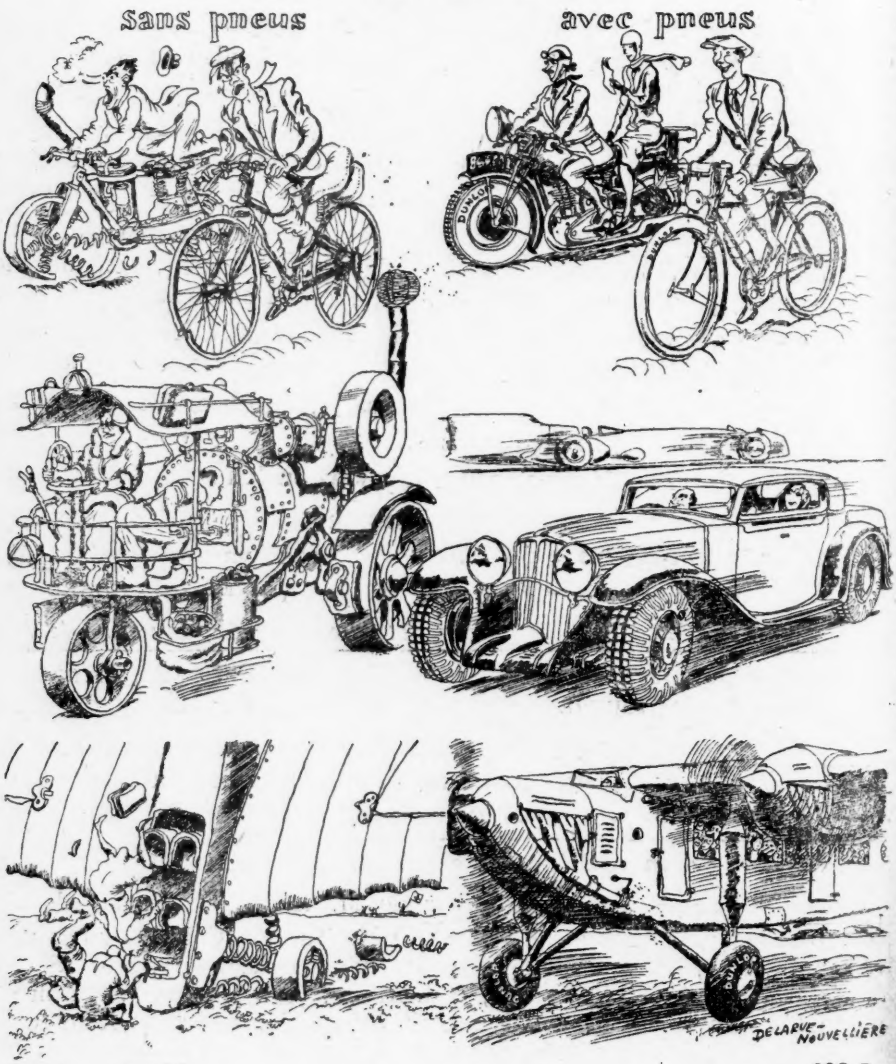
***des études politiques et économiques*** de M. André Chaumeix, de *l'Académie française*; du Comte de Fels; de MM. Maurice Colrat, Comte Sforza, Wickham Steed, Roland de Marès, Stéphane Lauzanne, André Siegfried, Rodolphe Lemieux, Pierre Bernus, Jean Allary, Jean Mistler, Wladimir d'Ormesson, L. Latzarus, G. Suarez, Giscard d'Estaing, Albert Aftalion, René Arnaud, Dudley Heathcote, Roger Labonne, L. de Vissec.

***des articles scientifiques*** de MM. Calmette, Léon Bernard, M. Caullery, L. Houllevigue, Lecomte de Nouÿ, J. Fiolle, Robert Soupault, H. Piéron.

***les tableaux de Paris*** d'Albert Flament.

***des chroniques, des pièces de théâtre*** (**Christine**, par Paul GÉRALDY; **les Compagnons de la Marjolaine**, par Marcel ACHARD); ***des impressions de voyage.***

ce que seraient les locomotions nouvelles
sans l'invention du pneumatique
par DUNLOP




R.C. Seine 37.633 298-R.

*Chez* LA

# MARQUISE DE SÉVIGNÉ

**LES BONBONS QUI PARLENT**

EN BOITES METAL NICKELÉ ET GRAVÉ, AVEC DEVISES PLAISANTES OU SENTIMENTALES. CES BOITES A GRAND SUCCÈS, SONT GARNIES DE NOS MEILLEURS CHOCOLATS, OU DE BONBONS ACIDULÉS ET SONT EXPÉDIÉES FRANCO AU PRIX DE :

| | | | |
|---|---|---|---|
| N° 1 | Diamètre 8 c/m. | Prix franco | 40 » |
| N° 2 | — 11 c/m. | — | 65 » |
| N° 3 | — 16 c/m. | — | 110 » |
| N° 4 | — 18 c/m. | — | 185 » |

EN VENTE A PARIS

11, Boulevard de la Madeleine
47, Rue de Sèvres
1, Place Victor-Hugo
100, Avenue de la Muette
65, Rue de la Boétie

ET A

NICE
CANNES
MONTE-CARLO
BORDEAUX
MARSEILLE
LE HAVRE
ETC...

# FOUQUET

CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AVENUE DE MESSINE

NOUVEAUTÉ

Toute la gamme de
PHONOS et de PRIX
*En vente partout*

Phono-Réveille-Matin
370 fr.

250 fr

à la fois
Électrique et
Mécanique 1 200 fr.

ENVOI FRANCO DE TOUS APPAREILS CONTRE REMBOURSEMENT

*Envoi franco du Catalogue illustré*

**PETER PAN,** 9, rue Pasquier
LEVALLOIS-PERRET (Seine)


## OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Les annonces sont reçues chez* MM. PERDRIX ET BURIN, *34, rue Richer, Paris 9e.* -:- Téléph. Prov. 88-54

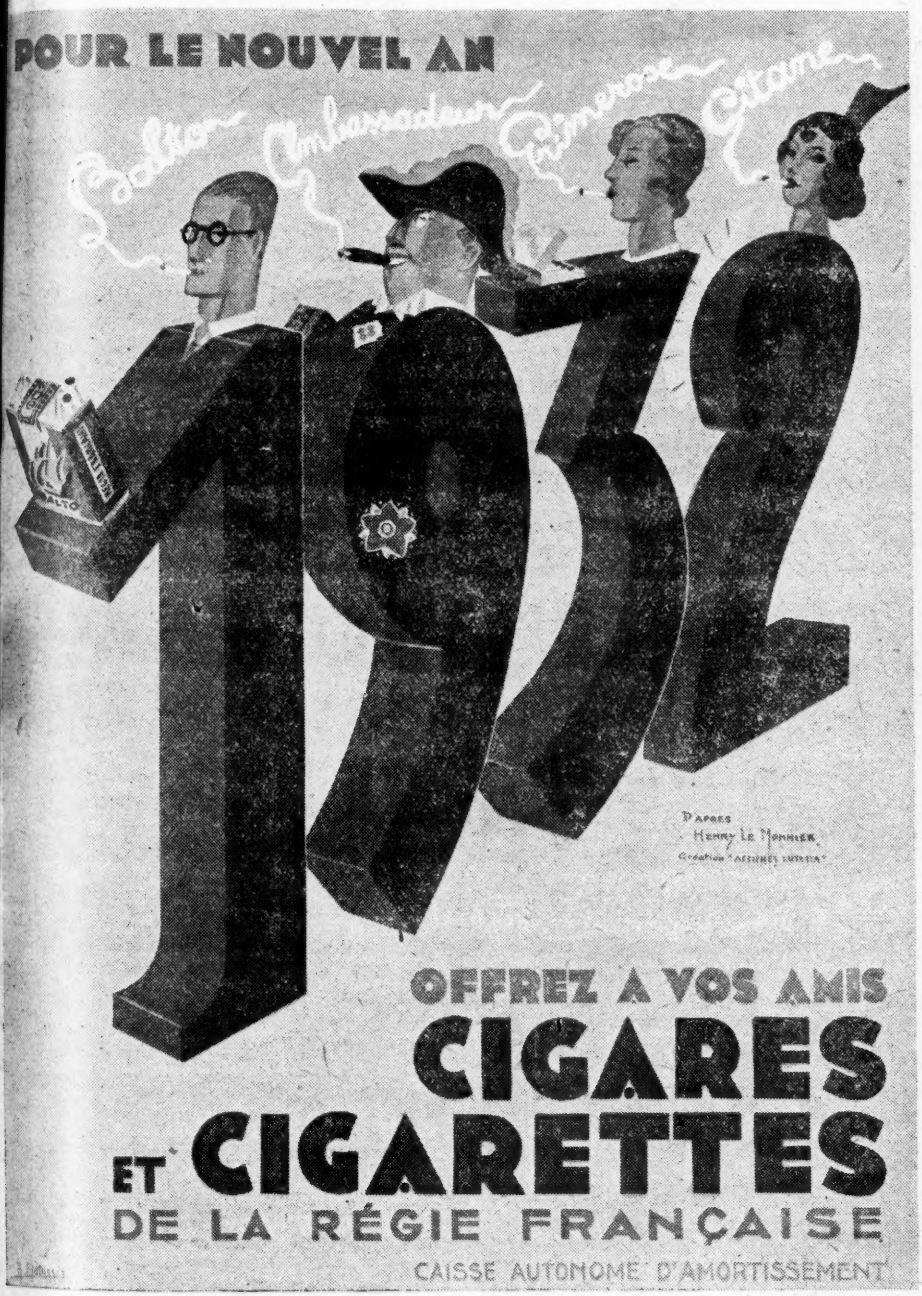
A adjer Chamb. des Not. Paris 22 Décemb. à 14 h.

**HOTEL PARTICULIER (16e Arrt)**
**Ave Henri-Martin N° 107**

Contce tot. **913 m. 70** env. **Libre de location**
Mise à prix : . . . . . **2.500.000** francs
S'adr. à Me **Baratte**, not. 250, Bld St-Germain.

Adjon Chamb. Not. Paris, 22 Décembre à 14 h.

**PROté** (10e arrt.) **R. du Faubg.-St.-Martin** 261 et r. de **l'Aqueduc, 80 et 82.**
Cce **1.476** m. Rev. br. **149.852** f. M. à p. **2.000.000** f.
S'adr. à Me **Baratte**, not. 250, Bld St-Germain.


POUR LE NOUVEL AN
Balto
Ambassadeur
Pimerose
Citane
1932
D'APRES
HENRY LE MONNIER
OFFREZ A VOS AMIS
CIGARES
ET CIGARETTES
DE LA RÉGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

# SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie
en France

*SOCIÉTÉ ANONYME FONDEE EN 1864*

CAPITAL 625 MILLIONS

BANQUE & BOURSE

**1450**

AGENCES & BUREAUX
EN
FRANCE
ET A L'ÉTRANGER

*Correspondants dans le monde entier*

# Emprunt Municipal à 4 % à lots 1931

La Ville de Paris émet depuis le 10 décembre 1931 une première tranche de 250 millions d'un emprunt de 2 milliards 500 millions, constitué par deux séries identiques A et B d'obligations de 1 000 francs **4 % à lots**.

Cet emprunt est destiné, pour partie, à des travaux édilitaires (écoles, halles, opérations de voirie, métropolitain...) et pour le surplus au remboursement anticipé de l'emprunt municipal de 1919.

Les obligations du nouvel emprunt émises au prix de **980 francs** rapporteront 40 francs d'intérêt annuel, payables par semestre les 10 janvier et 10 juillet de chaque année.

Par application de l'article 17 de la loi du 29 décembre 1929, complété par l'article 31 de la loi du 16 avril 1930, le paiement des coupons et le remboursement des obligations, soit au pair, soit au moyen d'un lot, sera effectué *sans aucune retenue au titre de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières*. La taxe de transmission restera à la charge des porteurs, ainsi que les droits de transfert et de conversion.

Les obligations seront amorties par tirage au sort en 48 ans 1/2.

Chaque année, pendant 30 ans, auront lieu deux tirages de lots, le 25 mai et le 25 novembre.

Le tirage du 25 mai comportera, dans chacune des séries A et B :

| | | |
|---|---|---|
| 1 lot de | 1 000 000 | francs nets d'impôts; |
| 1 lot de | 500 000 | — |
| 2 lots de | 250 000 | — |
| 2 lots de | 100 000 | — |
| 10 lots de | 10 000 | — |
| 15 lots de | 5 000 | — |

soit au total, pour les deux séries, 62 lots nets d'impôts pour 4 750 000 francs.

Le tirage du 25 novembre comportera, dans chacune des séries A et B :

| | | |
|---|---|---|
| 1 lot de | 500 000 | francs nets d'impôts; |
| 2 lots de | 250 000 | — |
| 2 lots de | 100 000 | — |
| 10 lots de | 10 000 | — |
| 15 lots de | 5 000 | — |

soit au total, pour les deux séries, 60 lots nets d'impôts pour 2 750 000 francs.

Les porteurs de titres de 1919 seront admis, dans la limite des disponibilités de chaque guichet de souscription, à échanger leurs titres de 1919 contre des titres du nouvel emprunt, à égalité de capital nominal.

La valeur nette de reprise des titres de 1919 est fixée à 502 fr. 50, coupon au 1er avril 1932 attaché. La soulte à verser au possesseur de deux titres 1919 qui souscrit à un titre du nouvel emprunt, ressort donc à 25 francs.

On sait que les obligations 1919 doivent participer à un tirage le 22 décembre; toutes mesures ont été prises pour que les porteurs qui auraient déposé leurs titres pour échange participent néanmoins à ce tirage.

Les titres nouveaux, nets d'impôts, sont d'ailleurs plus rémunérateurs que les titres de 1919 (4 fr. 25 % au lieu de 4 fr. 18 %).

Les souscriptions en espèces ou en titres 1919 sont reçues, depuis le 10 décembre, pour les titres de la série A, à *Paris et dans la Seine*, à la Caisse Municipale à l'Hôtel de Ville, à la Recette Centrale des Finances de la Seine, 9, place Saint-Sulpice et aux caisses des percepteurs de Paris et de la Seine; *dans les départements* : aux Caisses des Comptables du Trésor, y compris, pour la première fois, la plupart des caisses des percepteurs.

On souscrit également dans les Banques et Établissements de crédit.

# LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

**SIÈGE SOCIAL : 2, rue Pillet-Will, PARIS**

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1930, ses opérations ont porté sur

**7 milliards 553 millions 147.425 francs**
**de Capitaux assurés**

**142 millions 804.575 francs**
**de Rentes Viagères**

Assurances en cas de décès — Mixtes

**ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES**

**avec participation dans les bénéfices et couverture du risque d'invalidi**

Assurances Familiales — d'Éducation et de Dot

## Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et **constitue le plus sûr des placements.**

## Les garanties les plus importante
## Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Pa
ou chez les Agents Généraux en Province.


Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

# HENRI CYRAL, ÉDITEUR

**118, Boulevard Raspail, PARIS-VI^e**

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

## "Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Tirage sur papier de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

***Pour paraître le 20 Décembre:***

# LE NABAB

PAR

## ALPHONSE DAUDET

*Illustrations de PIERRE ROUSSEAU*

C'est toute la vie parisienne et provinciale vers la fin du Second Empire que réalisent les 65 aquarelles de Pierre Rousseau, dont plusieurs ont été composées d'après des documents communiqués à l'artiste par M. Ebner, qui fut le secrétaire d'Alphonse Daudet.

JUSTIFICATION du TIRAGE

| | |
|---|---|
| N^os 1 à 21 : 21 exemplaires sur Madagascar, avec deux originaux . | 440 fr. |
| N^os 22 à 36 : 15 exemplaires sur Annam, avec un original. . . . . | 350 fr. |
| N^os 37 à 48 : 12 exemplaires sur vélin d'Arches . . . . . | 290 fr. |
| N^os 49 à 898 : 850 exemplaires sur vélin de Rives. . . . . | 230 fr. |

**EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

# ÉDITIONS MONTAIGNE

FERNAND AUBIER, ÉDITEUR, 13, QUAI DE CONTI, PARIS-VI^e

*Viennent de paraître*

## GÉNÉRAL VON DEIMLING

# SOUVENIRS DE MA VIE

## (DU TEMPS JADIS AUX TEMPS NOUVEAUX)

*Traduit de l'allemand*
par LOUIS SAUZIN

**Avant la guerre, le général von Deimling commandait à Saverne. Pendant la guerre il eut le premier à employer les gaz asphyxiants contre nos troupes, et il le fit malgré sa répugnance, nous assure-t-il. Il est maintenant un des soutiens de la Bannière d'Empire, la grande association républicaine. Nous avons donc tout profit à l'entendre.**

1 volume sur vélin supérieur . . . . . 15 fr.

## FERNAND CORCOS

Docteur ès Sciences philosophiques et économiques
Professeur au Collège libre des Sciences Sociales

# CATÉCHISME DES PARTIS POLITIQUES

**HISTORIQUE, DOCTRINE ET PROGRAMME DE TOUS LES PARTIS POLITIQUES EN FRANCE POUR LES *ÉLECTIONS de 1932***

1 volume sur vélin supérieur . . . . . 15 fr.

**Librairie VALOIS - 7, Place du Panthéon - PARIS-Ve**

Ch. P. Paris 31-55

COLLECTION " ENQUÊTES "

**Pierre DOMINIQUE**

# Marche, Espagne...

**15 fr.**

Vers la Dictature ou vers les Soviets?
La première grande enquête parue en France sur la nouvelle Espagne.

**Pierre DAYE**

# Beaux jours du Pacifique

**15 fr.**

Des danses, — des canons,
des chants, — des croiseurs,
de la volupté, — du pétrole.

**Joseph WILBOIS**

# Un pays neuf : l'Ouest Canadien

**18 fr.**

Un exemple d'optimisme dans la crise,
l'alliance de la Liberté et du Socialisme.

COLLECTION " POÈTES DU NOUVEL AGE "

**Lucien JACQUES**

# Le jardin sans murs

**15 fr.**

Aux sources d'une nouvelle poésie populaire.

COLLECTION LITTÉRAIRE " LES BELGES "

**Franz HELLENS**

# Grippe-Cœur

*ROMAN*

Histoire d'une jeune fille qui ne croyait pas à l'amour.

**LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS**

*Vient de paraître : le TOME XVI de la*

# CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE J.-J. ROUSSEAU

Collationnée sur les originaux, annotée et commentée
par **THÉOPHILE DUFOUR** et publiée par **PIERRE-PAUL PLAN**

TOME SEIZIÈME

**Suite du Séjour en Angleterre**
**(AOUT 1766 - MARS 1767)**

*Précédemment parus :*

TOME I
**Rousseau et Mme de Warens — Rousseau à Venise ; — à Paris** *(1728-1751)*

TOME II
**Rousseau à Genève — Le Discours sur l'Inégalité — De Luc — Le Nieps — Voltaire — Mme d'Épinay** *(1751-1756)*

TOME III
**Rousseau à l'Ermitage et à Mont-Louis** *(1757-1758)*

TOME IV
**La Lettre à d'Alembert sur les spectacles** *(1758-1759)*

TOME V
**Autour de la « Nouvelle Héloïse »** *(1759-1761)*

TOME VI
**Publication de la « Nouvelle Héloïse » Impression d'« Émile »** *(Févr.-Déc. 1761)*

TOME VII
**Le « Contrat social » et l'« Émile »** *(Décembre 1761-Juin 1762)*

TOME VIII
**Rousseau à Môtiers** *(Juillet 1762-Janvier 1763)*

TOME IX
**Rousseau à Môtiers** *(Janv.-Juin 1763)*

TOME X
**Rousseau à Môtiers** *(Juin 1763-Mars 1764)*

TOME XI
**Impression des « Lettres de la Montagne »** *(Mars-Octobre 1764)*

TOME XII
**Les « Lettres de la Montagne ». Le « Sentiment des Citoyens »** *(Octobre 1764-Février 1765)*

TOME XIII
**Sacrogorgon ou la guerre de Môtiers** *(Février-Juin 1765)*

TOME XIV
**La lapidation de Môtiers. Séjour à l'Ile Saint-Pierre. Départ, par Strasbourg et Paris, pour l'Angleterre** *(Juin-Décembre 1765)*

TOME XV
**Rousseau à Londres, à Chiswick, Wootton. La querelle avec Hume** *(Janvier-Août 1766)*

Chaque volume in-8° (24 × 22), sur beau papier d'alfa, avec **planches hors texte**, broché. 45 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

*Vient de paraître*

**OTHON GUERLAC**

Professeur à Cornell University, Ithaca (New York)

# LES CITATIONS FRANÇAISES

***Recueil de passages célèbres, phrases familières, mots historiques.***

Avec l'indication exacte de la source

suivi d'un

***Index alphabétique par auteurs et par sujets***

Un tel livre n'existait pas encore. Il a pour objet, non pas tant de fournir des citations à ceux qui veulent agrémenter leurs écrits, que de classer, d'authentifier et de présenter, dans leur forme exacte, les principales citations littéraires et les expressions traditionnelles qui constituent le fonds commun de tous les hommes cultivés. Désormais écrivains et orateurs pourront vérifier la paternité et la forme précise des citations qu'ils emploient. D'un maniement facile grâce à son format, ce précieux recueil ne tardera pas à conquérir sa place, aux côtés des dictionnaires de la langue et des encyclopédies, dans la bibliothèque des professeurs, des étudiants, des écrivains, des journalistes, des hommes politiques, de toute personne cultivée, enfin, qui rougirait de se tromper sur une citation comme de faire une faute d'orthographe.

Un volume in-8° carré (14 × 22), 450 pages, relié pleine toile. .. .. .. **40 fr.**

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

*Vient de paraître :*

# Pages Capitales

Transcription littérale des textes originaux

PAR LE Dr

## J.-C. MARDRUS

**La Genèse - Ruth et Booz**
**Le Livre des Rois - Le Livre d'Esther**
**Le Cantique des Cantiques**
**La Djanna**

Un volume gr. in-16, sur alfa teinté de luxe à grandes marges, couverture en deux tons. **30** fr.

40 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés. **200** fr.

**EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

*Envoi contre mandat ou timbres*

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

# CHEZ PLON

HENRY BORDEAUX
*de l'Académie française*

## UN PRINTEMPS AU MAROC

In-16 avec une carte . . . . . **15 fr.**

*"CHOSES VUES"*
*Le spectacle du monde et de l'homme*
Collection publiée sous la direction de Robert de SAINT-JEAN
— 7 —

PRINCESSE BIBESCO

## CROISADE POUR L'ANÉMONE

*Lettres de Terre Sainte*

In-16 . . . . . **12 fr.**

CHARLES SILVESTRE

## PLEINE TERRE

In-16 . . . . . **12 fr.**

SUZANNE RÉMOND

## LA TRAVERSÉE DU BOULEVARD

Roman in-16 . . . . . **12 fr.**

*PRIX GRINGOIRE*

MARC CHADOURNE

## CHINE

In-16 avec 25 dessins dans le texte. . . . . **15 fr.**

RAYMOND POINCARÉ
*de l'Académie française*

## Au service de la France. Neuf années de souvenirs

Tome VIII

## VERDUN

(1916)

In-8° carré sur alfa avec 13 gravures hors texte . . . . . **30 fr.**

**CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

**CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX^e**

# ÉTRENNES *1932*

# LA RELIURE MODERNE

DE GRANDS AUTEURS...
DE BEAUX LIVRES...

*LA COLLECTION BLEUE RELIÉE*

*Texte imprimé sur papier Outhenin Chalandre*
*Reliure parcheminée - Fers dessinés par Alfred Latour*
*Tirage du décor en rouge ou bleu suivant les auteurs*

Chaque volume relié . . . . . **25 fr.**

***DES ŒUVRES DE***

**ANATOLE FRANCE**
**PIERRE de NOLHAC**
**CHARLES BAUDELAIRE**
**RENÉ BOYLESVE**
**PIERRE LOTI**
**RENÉ BAZIN**
**ERNEST RENAN**
**GEORGE SAND**

## ALEXANDRE DUMAS

# LA DAME DE MONSOREAU

*Deux volumes in-8° Colombier. 250 illustrations de Maurice LELOIR, gravées sur bois.*

Les deux volumes brochés sur beau papier vélin . . . . . **80 fr.**

## PROSPER MÉRIMÉE

# CHRONIQUE du RÈGNE de CHARLES IX

*Un magnifique volume in-8°, illustré par E. TOUDOUZE de 102 dessins gravés sur bois.*

Le volume broché, sur beau papier vélin . . . . . **35 fr.**

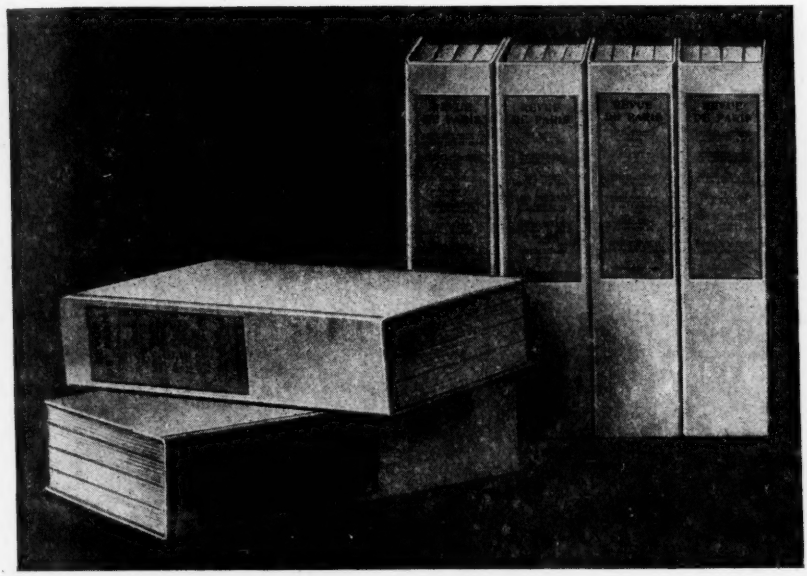
**CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

# Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

## *Achetez nos cartonnages spéciaux*



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

***L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.***

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

**Prix du cartonnage,** permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

On peut dès maintenant commander, **3, Rue Auber,** les cinq cartonnages des dix premiers mois de 1931.

*Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de* **30 francs.**

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

| | | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE | | 100 » | 51 » | 26.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | | 106 » | 54 » | 28 » |
| ÉTRANGER | Demi-tarif postal | 130 » | 66 » | 34 » |
| | Plein tarif | 160 » | 81 » | 41.50 |

---

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50-*Paris.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

*Prière de joindre la somme de* 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

*Première* Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
*Deuxième* Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

---

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.